This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER LIBRARY
HX 7BN7 C

OL 230.3

Harvard College Library

BOUGHT WITH INCOME

FROM THE BEQUEST OF

HENRY LILLIE PIERCE,

OF BOSTON.

Under a vote of the President and Fellows,
October 24, 1898.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

21 57

HISTOIRE

DES

ORIENTALISTES

DE L'EUROPE

Digitized by Google

POISSY. — TYP. BOURET.

Digitized by Google

HISTOIRE

DES

ORIENTALISTES

DE L'EUROPE

DU XIIe AU XIXe SIÈCLE

PRÉCÉDÉE D'UNE

ESQUISSE HISTORIQUE DES ÉTUDES ORIENTALES

PAR

GUSTAVE DUGAT

TOME PREMIER

Série du XIXe siècle

Kosegarten	B. Dorn.
Kowalewski	Jean Veth.
Amari	A. Sédillot.
G. de Dumast	H. Wilson.
Charmoy	Tornberg.
G. Weil	—
Noël des Vergers	M. Kazem-Beg.
Holmboe	Reinaud.

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES ÉDITEURS
15, QUAI VOLTAIRE, 15
1868

Tous droits réservés.

Digitized by Google

~~VII 4172~~
Sh 230.3

Pierce fund

MICROFILMED
AT HARVARD

Digitized by Google

ESQUISSE HISTORIQUE

DES

ÉTUDES ORIENTALES

J'essaye, en remontant par le XIXe siècle jusqu'au XIIe, de faire l'histoire des Orientalistes et de leurs travaux. Aux renseignements biographiques sur chacun d'eux, j'ajoute l'énumération la plus complète possible de leurs ouvrages, dont j'examine ou analyse les principaux, et je cherche à signaler l'idée capitale qui a dominé leur carrière scientifique ou littéraire.

Que de difficultés les débutants et les savants eux-mêmes ne rencontrent-ils pas, quand ils ont à choisir des instruments de travail ou un sujet d'études ! Que de savants s'occupent à la fois d'un même sujet, entreprennent des travaux déjà traités dans des ouvrages qu'ils ignorent ! De là que de pertes de temps et de doubles emplois !

Digitized by Google

Le livre que je publie, renfermant des renseignements bibliographiques considérables peut donc devenir un guide pour les études orientales et atteindre de plus une sorte de but moral.

Les Orientalistes ont vécu jusqu'à présent isolés, jaloux quelquefois, heureux quand ils peuvent trouver celui-ci ou celui-là en faute. N'avons-nous pas vu de ces grandes personnalités, ombrageuses, faire le vide autour d'elles, étouffer pour ainsi dire les travaux de leurs émules en monopolisant leur spécialité d'études? Des polémiques récentes ne nous ont-elles pas appris que les mœurs féroces des érudits du moyen âge n'avaient pas encore complétement disparu de notre époque?

Il ne faudrait pas remonter bien loin dans l'histoire de quelques-uns de nos Orientalistes pour trouver de ces aménités à l'usage de Joseph Scaliger qui appelait un de ses contradicteurs : *Stercus diaboli.*

J'ai voulu réunir les Orientalistes dans un livre où ils pussent se connaître, s'étudier, se rendre justice, s'admirer. On se rapproche facilement, quand on poursuit le même but.

« Un des beaux résultats de la civilisation moderne dit A. de Humboldt (1) c'est de voir de nos jours les

(1) V. sa *Correspondance littéraire et scientifique*, publiée par M. de la Roquette, p. 298, chez Ducrocq, 1865.

Digitized by Google

peuples éclairés ne former qu'une seule famille, dès qu'il s'agit du grand intérêt des sciences, des lettres et des arts, de tout ce qui, naissant d'une source intérieure, du fond de la pensée et du sentiment, élève l'homme au-dessus des besoins vulgaires de la société. »

L'œuvre que je tente n'est pas sans précédents dans l'histoire des lettres : elle a été entreprise au XVIIe siècle par Paul Colomès dont le plan était de publier une galerie des Orientalistes de l'Europe ; en 1665 parut sa *Gallia Orientalis*. Pour les Orientalistes anciens c'est un des recueils que j'ai consultés, avec précaution, il est vrai. Quant aux Orientalistes modernes, mes études particulières, mes relations avec la plupart d'entre eux m'ont permis de donner les renseignements biographiques et bibliographiques les plus exacts.

En présence d'une masse énorme d'ouvrages publiés sur l'Orient depuis le XIIe siècle, surtout à partir du XVIIe, époque où se place la découverte, pour ainsi dire, du monde littéraire des contrées asiatiques, j'ai pensé qu'il était nécessaire de dresser un état de situation, un bilan des résultats obtenus par les Orientalistes pendant cette période. Ne serait-il pas désirable de savoir, par exemple, tout ce qui a été publié sur la littérature, l'histoire, les sciences, la philosophie, la religion, etc. des Indiens, des Chinois et des Arabes, et ainsi de suite pour chaque peuple oriental. Il reste encore, sans doute,

Digitized by Google

des travaux innombrables à entreprendre pour bien connaître l'Asie; mais l'abondance des faits est déjà si grande, qu'en tracer la synthèse servirait à mieux distinguer les *desiderata* de la science.

Cette publication sera donc suivie d'une longue introduction sur l'Orientalisme et d'une sorte d'encyclopédie orientale; mais je ne puis m'occuper de ces deux annexes, qu'à la fin de la série de volumes que je commence et où j'en puiserai les éléments.

Je ne me dissimule pas les difficultés de la tâche; mais je l'aborde dès aujourd'hui et, si je n'ai pas le temps de l'achever, d'autres la termineront.

Pour le moment j'ai dû me borner à présenter, en tête du premier volume, un aperçu très-rapide de l'Orientalisme en Europe, simple à compte sur l'engagement, sans doute téméraire, que je viens de prendre.

I.

Il y a dans l'histoire des évolutions de l'esprit humain des époques d'origine, de soudure, souvent très-difficiles à préciser et qui ne sont pas sans analogie avec les phases des créations matérielles, avec la naissance de

Digitized by Google

ces êtres, appelés *précurseurs*, en géologie : c'est l'instant où s'opère, par l'effort de quelques hommes inconnus, obscurs, sortes de sentinelles perdues de la science, la transmission des idées d'un peuple à un autre et où se produit l'éclosion d'une connaissance nouvelle. Je veux parler de ces pauvres juifs et maures, convertis au christianisme, qui firent les premières traductions de livres orientaux.

Ce fut par leur intermédiaire que la philosophie arabe, en pénétrant chez les Latins de 1130 à 1150, attaqua de front les études théologiques qui dominaient en Europe avant le XIIe siècle. La propagation des notions aristotéliques, due aux relations des chrétiens avec les Arabes d'Espagne et de Sicile, fut le signal d'une révolution dans les études. La transmission des sciences aux Européens par les Arabes substituait les recherches rationnelles aux croyances de l'Église orthodoxe. Les théologiens, pour soutenir la lutte furent obligés, comme leurs adversaires, de se faire *Orientalistes*. On désignait alors sous ce nom ceux qui s'occupaient de l'étude des langues sémitiques (1), ainsi nommées comme ayant été parlées par la race du fils aîné de Noé, Sem : l'hébreu et l'arabe en forment les deux principales branches.

(1) M. Ernest Renan, dans son *Histoire des langues sémitiques*, p. 2, a démontré l'incorrection de cette appellation, consacrée par l'usage. D'après lui, le véritable nom de ces langues devrait être *syro-arabes*.

Digitized by Google

Les traductions de l'arabe en latin commencent à devenir sérieuses à partir du célèbre et fécond Gérard de Crémone, né en 1114.

Le dominicain Albert le Grand, né en Souabe en 1193, qui vint expliquer Aristote à Paris, habillé à la manière arabe, quand il écrivit sur la philosophie rationnelle avait entre les mains les traités ou les commentaires d'Al Farabi, d'Avicenne et d'Al Gazali (1).

Le moine anglais, Michel Scot, était à Tolède en 1217; c'est là où il acquit sans doute la connaissance de la langue arabe et qu'il fit ses traductions.

Le franciscain Roger Bacon et, après lui, le dominicain Raymond Lull, appelaient, au XIIIe siècle, l'attention de leurs contemporains sur l'importance des études orientales pour la philosophie et pour les sciences.

La papauté, de son côté, se préoccupait surtout de propager la civilisation chrétienne en Orient, et nous savons par les recherches récentes de M. Charles Jourdain (2) qu'elle faisait entretenir à Paris, au XIIIe siècle, vingt clercs originaires d'Orient, *clerici transmarini*, pour les initier à nos connaissances dans les écoles de

(1) V. *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote et sur les commentaires grecs ou arabes employés par les docteurs scholastiques*, par M. Am. Jourdain, p. 339.

(2) *Un collège oriental à Paris au treizième siècle*, par Charles Jourdain (extrait de la *Revue des sociétés savantes*), p. 3 du tirage à part.

Digitized by Google

l'Université et pour répandre en Asie les semences du christianisme. Cette fondation résulte des bulles d'Innocent IV, du 1er juillet 1248; de celle d'Alexandre IV, du 22 avril 1258 et de celle d'Honorius IV, du 23 janvier 1285 (1). Il s'agissait alors de faire instruire des Orientaux dans nos connaissances; mais il n'était pas encore question d'introduire l'enseignement des langues orientales en Europe.

On commença à étudier ces langues après le concile général de Vienne, tenu en 1311 et en 1312, sous le pontificat de Clément V, qui avait ordonné, dans la vue de rétablir les bonnes études en Europe, qu'on instituât à Rome, à Paris, à Bologne, à Oxford et à Salamanque, des professeurs pour y enseigner l'hébreu, l'arabe et le chaldéen. Les professeurs devaient être entretenus, à Rome par le pape, à Paris par le roi, et, dans les autres villes, par les monastères et les chapitres.

C'est sans doute à l'exécution de cette grande mesure, ainsi que le pense M. Charles Jourdain, que se rapporte une pièce retrouvée dans les archives du département de la Côte-d'Or, par M. Jules d'Arbaumont. C'est la quittance d'une somme de douze deniers, à laquelle avaient été taxés, en 1319, les chanoines d'une ancienne église

(1) On trouvera le texte de ces bulles dans le travail de M. Ch. Jourdain. V. p. 5 et 6 du tirage à part.

Digitized by Google

de Dijon, aujourd'hui détruite, afin de subvenir en commun, avec le clergé du diocèse de Langres, à l'entretien d'un juif converti qui résidait à Paris, où il devait enseigner les langues hébraïque et chaldaïque, et, d'après les termes de la quittance... *qui olim a judaice cecitatis errore ad fidem catholicam se convertit, ab ipso hoc anno faciendis Parisiis pro scolaribus erudiendis per ipsum in linguis caldea et hebrea...* (1).

« Cette découverte est d'autant plus précieuse, dit M. Ch. Jourdain, que le fait si curieux de l'enseignement des langues orientales en France, pendant le XIVe siècle n'était démontré jusqu'ici que par une lettre du pape Jean XXII, qui tend plutôt à le restreindre qu'à en favoriser l'extension. Comme si le contact des sciences de

(1) Il n'est pas aisé de retrouver, dans ces époques reculées, les traces des services rendus à la science par les juifs convertis. On sait qu'un maure converti au christianisme, Joannes Andræus Maurus, entreprit, vers le XIVe siècle, de faire connaître le Coran. On ne lira pas sans intérêt ses propres paroles qui expliquent le but qu'il se proposait :

« Et moy, pour ne demeurer oisif, me mis à traduire en langue arragonaise toute la loi des Mores, c'est à savoir l'Alcoran avecques ses gloses et les sept livres de la Sune, meu seulement à ce par le commandement de moult reverend seigneur maistre Martin Garcia, évesque de Barcelonne et inquisiteur d'Arragon, mon seigneur très honoré, à celle fin qu'en la charge que j'avoye de son altesse de prescher aux Mores, je peusse par l'authorité de leur loy mesme les confondre et vaincre, ce que sans un tel mien labeur malaisement j'auroye peu faire. »

V. *Notices et extraits des manuscrits*, publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, notice de S. de Sacy, t. IX, p. 109.

Digitized by Google

l'Orient lui paraissait menacer l'orthodoxie chrétienne, le souverain pontife recommande, sous la date de 1325, que les maîtres, chargés du nouvel enseignement, soient l'objet d'une surveillance sévère, afin qu'ils n'introduisent pas dans les écoles, à la faveur d'explications grammaticales, des doctrines particulières funestes pour la piété (1). »

M. Ernest Renan, qui a fait connaître dans son *Histoire des langues sémitiques* (2) les transformations que subirent l'étude et l'enseignement de l'hébreu en Europe, pense que les efforts de Raymond Lull et les décrets du concile de Vienne de 1311 ne réussirent point à créer une étude sérieuse de l'hébreu. Il croit que l'ordre de Saint-Dominique, seul, en vue des besoins de la polémique contre les juifs, posséda quelques hommes initiés à la science des rabbins. Un très-petit nombre de chrétiens surent l'hébreu durant le moyen âge : Raymond Martini, Nicolas de Lire, Paul de Burgos, étaient des juifs convertis ou fils de convertis.

M. Victor Leclerc, dans l'*Histoire littéraire de la France* (3) donne les détails suivants sur l'état des études orientales au XIVe siècle :

(1) V. le travail cité, p. 2 et 3 du tirage à part.
(2) Pages 163 et suiv.
(3) V. p. 127 et suiv. du t. XXIV. On sait que le discours sur l'état des lettres, au XIVe siècle, a été fait par M. V. Leclerc, et celui sur l'état des beaux-arts, par M. E. Renan.

Digitized by Google

« Celle des constitutions de Clément V qui touche le plus à l'histoire des lettres, et une des plus sages dispositions d'une assemblée où l'on renonçait d'autant moins aux croisades que la prise de Rhodes semblait promettre de nouvelles victoires, est le décret sur l'enseignement des langues orientales. Déjà le célèbre abbé de Cluni, Pierre le Vénérable, avait fait mettre en latin le Coran pour le réfuter. Les frères prêcheurs, que leur règle obligeait à une telle étude, comptent dans leur rangs des traducteurs latins et même français des textes arabes. Il y avait eu chez les frères mineurs un promoteur célèbre de ce genre de connaissances, Roger Bacon. Le Pape Honorius IV, dans les premiers temps de Philippe-le-Bel, voulut établir une chaire d'arabe à Paris. En 1307, l'avocat anonyme de Bordeaux qui veut aider par ses conseils le roi d'Angleterre à reconquérir la Terre Sainte, propose à Clément V d'envoyer en Orient des élèves et des laïques instruits de la langue du pays. On peut s'étonner que le Vénitien Marin Sanudo, qui avait fait cinq voyages dans ces contrées et qui, vers le temps même de l'assemblée de Vienne, fit présenter au Pape et au roi le mémorable ouvrage où il trace le plan d'une nouvelle croisade, n'y insiste pas sur l'étude et la pratique des langues de l'Asie comme sur un des meilleurs moyens d'assurer dans le pays conquis l'établissement et le commerce de France. Parmi les commissaires pon-

Digitized by Google

tificaux chargés, en 1321, de l'examen de son livre, se trouvèrent un dominicain, vicaire apostolique en Arménie, et un franciscain, que ses confrères de la Perse envoyaient à la cour d'Avignon : ceux-là devaient savoir, quoiqu'ils n'en disent rien dans leur censure, combien la connaissance des langues importait au succès de la prédication chrétienne.

Telle devait être aussi la pensée de Raymond Lull, qui avait visité en missionnaire les nations musulmanes. On raconte qu'il vint, dès les premiers jours du concile, lui demander trois choses, et qu'avant même de lui proposer la réunion en un seul des divers ordres de chevalerie militaire ou l'anathème contre Averroës, il sollicita la fondation d'un collége où l'on enseignerait les langues qu'il était bon de savoir pour aller convertir les infidèles.

Cette tradition n'a peut-être d'autre fondement que la constitution où l'on décrète que dans toute ville où résidera la cour de Rome, et dans les Universités de Paris, d'Oxford, de Bologne, de Salamanque, il y aura des chaires pour l'hébreu, l'arabe et le chaldéen, avec deux maîtres pour chaque langue, entretenus, en cour de Rome, par le Saint-Siége; à Paris, par le roi de France; à Oxford, par le roi d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande et de Galles; à Bologne et à Salamanque, par les prélats, les monastères, les chapitres, les couvents, les colléges, les

Digitized by Google

recteurs des églises. Il faudra que les maîtres traduisent fidèlement en latin des ouvrages des trois langues, et forment leurs disciples à les parler assez bien pour s'en servir à la propagation de la foi.

Une mesure qui aurait dû remonter jusqu'aux premiers rapports avec l'Orient, demeura cependant plusieurs siècles sans exécution. Le même statut, avec l'adjonction de la langue grecque, fut renouvelé presque aussi vainement au Concile général de Bâle, 1434. On reconnaissait donc alors que des trois vœux que Raymond Lull passait pour avoir apportés au concile de Vienne, aucun ne s'était accompli..... (1) Des tentatives de grammaire générale devaient être plus à portée de ceux qui, à la connaissance du latin, commençaient à joindre celle des langues de l'Orient, non moins utiles pour l'évangéliser que pour le gouverner. Les frères prêcheurs, que leur règle obligeait à se faire comprendre partout, avaient songé, dès l'an 1237, à cet enseignement. Humbert de Romans, leur général en 1255, leur fait étudier le grec, l'arabe et l'hébreu. Ils s'en occupent à Paris en 1285. Ils ordonnent, six ans après, que dans leurs maisons de Catalogne il y ait toujours une chaire d'hébreu et d'arabe. On sait quelles furent les vives requêtes adressées par Raymond Lull à Philippe le Bel, à l'uni-

(1) Voy. pour ce qui suit p. 386 et suiv. de l'*Histoire littéraire de la France*.

Digitized by Google

versité de Paris, au concile de Vienne, pour l'établissement régulier de ces études. L'évêque de Durham, Richard de Bury, en fait ressortir les avantages. Toutes ces exhortations ne produisirent rien de durable. Si elles éveillèrent la curiosité de quelques doctes personnages, comme d'Arnauld de Villeneuve (1), qui savait, dit-on, l'hébreu, le grec et l'arabe, elles ne parvinrent pas à obtenir la garantie d'une institution publique. L'honneur de l'essayer fut réservé à l'université de Paris : elle avait certainement, en 1325, comme l'avait decrété le Concile, des cours de grec, d'arabe, de chaldéen, d'hébreu, puisque le pape Jean XXII ordonne alors à son légat de surveiller de très-près les professeurs qui pourraient à l'aide de ces langues étrangères, introduire des dogmes étrangers, *peregrina dogmata*. Il n'en faut pas plus pour expliquer comment, un siècle après, en 1430, on fut encore obligé de solliciter la permission d'enseigner le grec, l'hébreu et le chaldéen.

Si nous voulons maintenant prendre à part les destinées diverses des principales de ces langues en Occident, nous trouverons que l'hébreu, qui inspirait plus de défiance que jamais, à cause de la renommée dont jouissait alors la littérature rabbinique, pénétra peu dans les rangs de l'Église. Quelques religieux y avaient songé,

(1) V. *Gallia orientalis*, p. 3.

Digitized by Google

comme Guillaume le Breton, l'auteur du Vocabulaire. Le roi Charles V avait parmi ses livres l'ouvrage suivant, que venait de faire traduire un clerc, médecin à Paris : « *Alkindus de imbribus et pluviis*, en latin et est avecques la rédemption des fils d'Israël, en un volume couvert de parchemin, que fist translater d'ébrieu en françois, à Paris, maistre Ernoul de Quinquempois. » Le juif converti, Nicolas de Lire, fut un savant commentateur de l'ancien Testament. Mais les leçons publiques d'hébreu, consacrées un moment par le concile de Vienne, menacées ensuite de surveillance par les bulles pontificales, n'avaient pas dû tarder à tomber de nouveau ; car nous voyons, en 1455, les écoles de Paris, dans la pensée d'étendre l'instruction, appeler à frais communs un professeur de langue hébraïque, et la nation de France, pour sa part, lui assigner huit écus. Vingt-cinq ans après, on redemande encore des chaires de langues orientales. Cet enseignement n'avait donc pas été repris, ou n'avait pas duré.

Quelques ordres monastiques, surtout les dominicains tenaient à honneur de savoir l'hébreu. Il y a un acte où ceux de Dijon en 1439, comme dépositaires de la tradition des docteurs juifs, s'intitulent *massorii*, et où leur secrétaire signe son nom en caractères hébreux avec *points voyelles* : *Antounious*.

Les israëlites, souvent persécutés, toujours suspects,

Digitized by Google

se seraient bien gardés d'affecter un tel savoir. S'ils rédigeaient quelques livres élémentaires, ce n'était point pour la jeunesse chrétienne. Leurs leçons se concentraient dans leurs académies de Narbonne, de Béziers, de Montpellier, d'Arles, de Lunel. Ce fut l'évêque de Durham qui fit composer pour les étudiants une grammaire hébraïque en latin.

Dès qu'il s'agissait d'apprendre ou d'enseigner l'arabe, aussitôt on craignait ou l'on paraissait craindre la contagion du mahométisme. Cependant Pierre le Vénérable avait donné un grand exemple : en réfutant le Coran, qu'il avait fait traduire en latin pour le combattre, il s'était plaint de la négligence de ceux qui ne savent que leur langue, *qui non nisi linguam suam noverunt*. Par cette langue unique, il doit entendre la langue latine ; car on ne tenait aucun compte de la langue du peuple. Il paraît que d'autres pensèrent sur ce point comme l'abbé de Cluni. Déjà de son temps le français commence à se perfectionner assez pour qu'on y fasse attention ; et dès le siècle suivant l'étude des langues orientales, surtout de l'arabe, plus connu depuis les croisades, s'introduit en Occident, même en France. »

Poursuivons notre historique :

En 1506, Reuchlin, savant helléniste et hébraïsant, fit paraître, à Pforzheim, ses trois livres : *De rudimentis hebraïcis*. Ce fut une des premières grammaires régu-

Digitized by Google

lières composées pour l'usage des chrétiens, et qui fixa les termes techniques employés depuis dans les écoles européennes.

L'établissement de la typographie hébraïque se rapproche des temps de l'invention de l'imprimerie. Dès l'an 1475, on avait commencé à imprimer de l'hébreu; mais ce ne fut qu'en 1480, que des Juifs de Soncino, petite ville du duché de Milan, se livrèrent à cet art (1).

Après l'Italie, la France donna l'exemple aux autres nations de l'Europe dans ce genre de littérature et de typographie. En 1519, François Ier appela de Gênes, l'évêque A. Giustiniani pour enseigner, au collége de Reims, les langues hébraïque et arabe. Son séjour en France est l'époque de l'installation de la typographie hébraïque à Paris. Le savant A. Giustiniani avait exécuté à Gênes la publication d'un psautier polyglotte en hébreu, en grec, en arabe et en chaldéen, avec la version latine de chacun de ces textes, et des notes en un volume in-fo, imprimé en 1516.

François Ier commença à exécuter en France cet ancien projet d'établir des professeurs pour l'enseignement des langues orientales. En 1530 il fonde le collége de France et établit des chaires de grec et d'hébreu. Ce

(1) Cf. *Essai historique sur l'origine des caractères orientaux*, par M. de Guignes, dans le recueil des *Notices et extraits des manuscrits*, t. I, p. LIV.

Digitized by Google

fut, sous ce roi, qu'on vit paraître à Paris une espèce de grammaire des langues orientales, ouvrage du célèbre Guillaume Postel, qui peut être appelé le premier des Orientalistes français (1). Postel se sert du caractère propre à chacune de ces langues : hébreu, samaritain, éthiopien, arabe, syrien, géorgien, illyrien, arménien. La dédicace, adressée à l'archevêque de Vienne, Pierre Paulmier, est datée de 1538. Singulier par les recherches qu'il renferme et par l'impression de tous ces caractères orientaux, cet ouvrage est probablement le premier de cette espèce qui soit sorti des presses de Paris, et la première tentative pour fournir des éléments de grammaire comparée.

La vie de G. Postel est toute d'abnégation au profit de la science ; dans ses voyages en Afrique et en Asie où il avait appris la langue arabe, les dépenses qu'il fit, tant pour ses pérégrinations que pour l'achat de manuscrits et de livres, l'avaient appauvri. Il sollicita vainement des secours pour imprimer son ouvrage ; et il ne les trouva que dans son énergie et son économie. Il s'écrie

(1) Quand je dis le premier orientaliste français, j'ai en vue le premier savant qui étudia quelque groupe de langues orientales, avec une tendance à la comparaison, à la synthèse. Car on sait que ce fut le médecin Armengaud, de Montpellier, qui ouvrit la galerie des orientalistes français, et à qui l'on doit certaines traductions, faites en 1284, d'une partie des œuvres d'Avicenne et d'Averroès.

V. *Gallia orientalis*, p. 1, et *Averroès et l'Averroïsme*, par E. Renan, p. 172.

Digitized by Google

avec cette résignation qui n'appartient qu'aux hommes de foi religieuse, scientifique ou politique :

« J'étais épuisé, sans ressources, à cause de mes achats de livres et de mes lointains voyages, aussi ne me restait-il presque plus rien pour supporter cette vie de philologue (1). »

Il n'en parvint pas moins à faire graver des caractères orientaux dont plusieurs étaient auparavant inconnus en France et même en Europe. Cet ouvrage qui renferme les alphabets de la plupart des langues orientales, contient pour l'arabe une grammaire entière. On ne sait vraiment pas comment il parvint à faire graver tous ces caractères orientaux, et l'on admire un savant de cette époque en le voyant parvenir seul à de tels résultats.

Ce G. Postel avait étudié toutes les religions, s'était occupé de l'harmonie du globe, et, chose singulière pour l'époque, de l'histoire de la femme. L'indépendance et la hardiesse de ses idées qu'il exposait à Paris, au XVIe siècle, dans des conférences publiques, avaient provoqué contre lui la haine des théologiens. Il y avait alors à Paris, raconte Théodore de Bèze (2), un individu qui se faisait passer pour saint Jean, et que Postel, qui préten-

(1) Voici ses propres paroles : « Eram exhaustus, et, rerum, ob libros coemptos et peregrinationem, nudus, ut parum mihi superesset undè hanc vitam philologicam tolerarem. » (V. *Essai historique*, cité, p. XIV).

(2) V. *Gallia orientalis*, p. 63.

Digitized by Google

dait avoir en lui l'âme d'Adam, appelait son frère. Cet homme fut brûlé à Toulouse; et quant à Postel, s'il sentit quelquefois le *roussi*, traité de visionnaire, il fut seulement confiné dans un cloître où il mourut, presque centenaire, il est vrai. Ce même Théodore de Bèze qui n'aurait sans doute pas été fâché de voir flamber le bûcher pour Postel, s'étonnait que les gens de Sorbonne *Sorbonisti,* pussent supporter les blasphèmes de notre orientaliste.

Je ne donne ces renseignements sommaires sur ce curieux personnage que pour faire entrevoir l'intérêt qui s'attache à ces carrières d'érudits. Plus tard nous aurons à suivre dans les détails la singulière destinée de Postel.

Continuons cet historique :

En 1587, Henri III fonda une chaire d'arabe au Collége de France.

Quand les croisades, qui avaient donné aux Papes l'idée d'établir en Europe l'étude des langues orientales, eurent avorté devant le fanatisme musulman, les missionnaires n'en continuèrent pas moins leur œuvre de propagande religieuse. Grégoire XIII, qui mourut en 1595, avait fondé des colléges et une imprimerie pour les langues orientales, dans le bût de convertir des infidèles, comme on disait alors, conformément au décret du concile de Vienne. L'établissement des Missions à

Digitized by Google

Rome et à Paris, établissement qui fut adopté par quelques autres nations de l'Europe devint l'origine et la source de presque toute notre littérature orientale.

Paul V, qui parvint au pontificat en 1605, suivit les projets et les intentions de Grégoire XIII. Savary de Brèves, qui avait été ambassadeur à Constantinople pendant vingt-deux ans, fut nommé par Henri IV, ambassadeur à Rome auprès de ce pape. Outre son zèle pour les lettres, il avait aussi des idées de conquête dans le Levant.

La relation de son ambassade à Constantinople est fort curieuse (1). Il était dans cette ville avec son oncle qui mourut ambassadeur en 1591. A sa mort S. de Brèves demande des lettres de créance pour lui succéder. On lui répond de travailler en qualité de résident jusqu'à l'arrivée d'un nouvel ambassadeur.

« Aucun homme de ma maison, répond-il fièrement, n'a jamais pris de qualification pareille. Je vais revenir en France avec les traités secrets conclus avec la Porte et l'on perdra un travail de plusieurs années. » On ne voulut pas le mécontenter, il eut le titre d'ambassadeur.

Son ambassade est marquée par des services éclatans et considérables qui font époque dans l'histoire des négociations de la France avec la Porte. Il fut constamment

(1) V. *Notices et extraits des manuscrits*, t. VII, p. 272 et suivantes. Notice de M. G. H. Gaillard.

Digitized by Google

honoré de la confiance d'Amurat III, et de ses successeurs Mahomet III et Achmet Ier. Ce grand ascendant sur les sultans et les ministres, il le devait à son extrême énergie, à son amour pour les lettres, à son goût pour les langues orientales et surtout à la connaissance de la langue turque qui lui était très-familière. C'est à lui qu'on doit le fameux traité de 1604, entre Henri IV et le sultan Achmet, où furent confirmés tous les avantages que les traités précédents assuraient à la France à l'exclusion de toute autre nation et auquel il fit ajouter de nouvelles immunités. La littérature orientale doit beaucoup à S. de Brèves. Il avait formé le dessein d'établir en France une imprimerie qui devait contribuer à étendre le christianisme en Asie. Il fit graver en Orient de beaux caractères et les apporta à Paris.

A sa mort ces caractères furent vendus aux enchères et Louis XIII les fit acheter pour son compte.

« Le roi commanda à Vitré, son imprimeur, d'avoir soin que des choses uniques si belles et si admirables, ne fussent pas vendues à des étrangers qui les emportassent hors de France, tant parce qu'ils en pourraient faire beaucoup de mal à la religion, qu'à cause que c'est un des beaux ornements de son royaume (1). »

Louis XIII avait donné l'ordre suivant :

(1) L'histoire de ces caractères orientaux a été racontée par M. de Guignes dans les *Notices et extraits des manuscrits*. V. t. I, p. XXXVI.

Digitized by Google

« Thrésorier de mon espargne, payez comptant à Antoine Vitré, mon imprimeur ès-langues orientales, la somme de six mille livres tournois, que j'ai ordonnée estre mise en ses mains, pour estre par lui employée au paiement des poinçons et des matrices des caractères de gros, moyen et petit arabes, syriaques, persans, arméniens et éthiopiens, avec les livres manuscrits en arabe, turc, persan et syriaque qu'il a achetés par mon exprès commandement, en la vente qui s'est ci-devant faite des meubles de feu Sieur de Brèves (1). »

Cet ordre ne fut pas exécuté. Les finances étaient tellement délabrées à cette époque, que Louis XIII laissa poursuivre ce pauvre imprimeur Vitré par les créanciers de la succession de Brèves et ce fut le clergé qui vint à son secours pour payer ces caractères qui passèrent plus tard à l'imprimerie royale.

Sous Louis XIII l'imprimerie en langues orientales fut portée au plus haut degré de perfection et surpassa, par la beauté et l'élégance des caractères, toutes les autres imprimeries de l'Europe, même celle de Rome où l'on imprimait l'arabe avec le plus grand succès. Sous son règne on donnait des priviléges d'imprimeurs et de libraires, à condition que lesdits libraires imprimeraient en même temps les nouveaux testaments, les catéchismes et grammaires en langues orientales.

(1) Même ouvrage, p. XXXVII.

Digitized by Google

Louis XIV, en 1691, fit mettre à l'imprimerie royale les poinçons et matrices des caractères orientaux qui provenaient de la succession de M. de Brèves. Il envoya en Orient des savants, des missionnaires instruits, pour rassembler des manuscrits. Ces missions produisirent de nouvelles branches de la littérature orientale jusqu'alors inconnues, en particulier la littérature chinoise. On doit à Louis XIV l'établissement des premiers interprètes français dans le Levant, pour les affaires politiques et le commerce. Auparavant on n'employait que des gens du pays. Petis de la Croix, mort en 1695, fut le premier de ces interprètes (1).

Un arrêt du Conseil du roi, du 18 novembre 1669, disposa que six jeunes garçons nés français, seraient envoyés au couvent des Capucins de Constantinople et de Smyrne, où ils seraient instruits dans la connaissance des langues orientales pour servir de drogmans dans les Échelles du Levant et en Barbarie. Par arrêt du 7 juin 1718, on fixa à douze le nombre des élèves entretenus à Constantinople. Leur pension était payée par la chambre de commerce de Marseille. D'un autre côté l'État entre-

(1) M. de Guignes qui donne ce renseignement dans son *Essai historique sur les caractères orientaux*, t. I, p. LXII, des *Notices et extraits*, ne veut parler que des interprètes français dans le Levant; car l'institution des interprètes du roi pour les langues orientales, remonte plus haut. Sous Louis XIII, Joseph Baptiste du Val, mort en 1634, était déjà l'un des interprètes royaux. Voy. *Gallia orientalis*, p. 164.

Digitized by Google

tenait à ses frais, au collége des Jésuites de Paris, depuis 1700, ving-tdeux jeunes Orientaux, la plupart Arméniens, destinés à remplir la double mission d'interprètes pour les relations diplomatiques et de missionnaires pour la propagation du catholicisme. Les conséquences funestes de l'emploi d'étrangers dans la négociation des intérêts du pays nécessita bientôt une nouvelle organisation de l'école. Une ordonnance du 20 juillet 1721 remplaça les Arméniens par dix jeunes gens, fils de parents français, qui devaient, après avoir étudié à Paris les éléments des langues arabe et turque, aller se perfectionner au couvent de Constantinople.

L'École de Paris, annexée au collége Louis le Grand, fut placée dans les attributions du département des affaires étrangères, et sous la surveillance du premier secrétaire interprète du Roi, qui y fut, avec les deux autres interprètes, pour les langues orientales, chargé de l'enseignement des trois langues arabe, turque et persane. Les sujets admis dans cette école, désignés dans l'origine par le titre *d'élèves de la chambre du Roi*, le furent ensuite par celui de *jeunes de langue*, expression formée d'un idiotisme turc, traduit mot à mot en français, où elle ne présente en réalité aucun sens.

Par une ordonnance du 3 mars 1781, il fut réglé que les fils, petits-fils, et neveux de drogmans auraient la préférence pour les places de *jeunes de langue*.

Digitized by Google

Supprimée à la Révolution, l'école fut rétablie par le Directoire, en 1797. Le nombre des élèves fut alors porté à dix-huit. Après l'établissement de la Mission de Perse, Napoléon Ier forma à Téhéran une école de jeunes de langue, à l'instar de celle de Constantinople. Une ordonnance du 31 juillet 1825 fixa à douze seulement le nombre des places de jeunes de langue, tant à Paris qu'à Constantinople. Le nombre des jeunes de langue a beaucoup diminué dans ces derniers temps.

Il faut une vocation bien déterminée pour embrasser les études orientales. On ne voit guère briller les fils ou parents de consuls dans les places qui leur sont destinées à leur sortie de cette école. Les meilleurs interprètes, drogmans et agents consulaires sont sortis de l'École spéciale des langues orientales. Et puis est-ce que l'hérédité des professions est compatible avec l'indépendance actuelle des esprits? Une réforme de l'École des jeunes de langue est donc indispensable (1).

Ce que je viens de dire sur l'orientalisme, dans cette première période, est sans doute très-incomplet, insuffisant, la science exige bien d'autres recherches; mais j'ai voulu, pour le moment, en mettant en lumière les tra-

(1) Nous avons emprunté à M. Léon Vaïsse la plupart de ces détails sur l'institution des jeunes de langue. V. son article intitulé : *Essai sur l'histoire de la philologie orientale en France,* dans le *Dictionnaire encyclopédique* de Didot.

Digitized by Google

vaux de MM. V. Leclerc, Jourdain et Renan, constater l'état de nos connaissances actuelles sur l'origine des études orientales en Europe; ce n'est donc qu'un abrége de ce que firent pour elles les savants, les papes et les rois. En définitive, c'est au clergé, promoteur de tant de progrès accomplis par la civilisation depuis Hildebrand nsqu'à Luther, que nous devons en grande partie la propagation des études orientales en Europe.

II

Jusqu'à présent nous avons vu, d'une part, des savants, des religieux s'occuper des langues orientales, mais avec des instruments d'étude insuffisants, au point de vue scientifique et dans l'intérêt de leur polémique contre les théologiens; d'autre part les papes introduire cette étude en Europe, soit pour être à même de repousser les attaques des philosophes, soit pour répandre en Orient le christianisme; et les rois de France seconder le clergé dans cet ordre d'idées.

Ce n'est guère qu'à partir du XVIIe siècle que la résurrection des lettres orientales commence sérieusement : au moment où les orientalistes, dégagés de toute pensée

Digitized by Google

hostile à l'Église, et sans beaucoup de souci du prosélytisme religieux, s'adonnent aux littératures de l'Orient pour elles-mêmes, font de la science désintéressée. Alors les savants, comme Buxtorf, pour éclairer l'étude de la langue sainte, l'hébreu, se mettent à la comparer avec les idiomes de la même famille, et étendent leurs recherches dans d'autres branches de la littérature orientale.

Erpenius fait paraître, à Leyde, la première édition de sa grammaire arabe, en 1613, et le texte arabe avec traduction latine de l'historien El Macin; Du Ryer une grammaire turque, à Paris, en 1630, et une traduction du Coran, en 1634; François Rivola de Milan un dictionnaire arménien-latin, en 1633. A Rome on publia, en 1632, une grammaire et un dictionnaire de la langue japonaise; plus tard les mêmes ouvrages pour la langue tibétaine et plusieurs morceaux sur les langues indiennes.

Louis le Dieu, en Hollande, donne une grammaire persane, en 1639; le célèbre Golius, à Leyde, le texte arabe de l'histoire de Tamerlan, en 1636, et son dictionnaire arabe en 1653; Pococke à Oxford, en 1650, son *specimen historiæ Arabum* et l'*Histoire universelle d'Abou'l faradje*, en 1663; Le Jay, en France, sa bible polyglotte, en 1645.

Gentius, en 1654, imprimait à Amsterdam le texte

Digitized by Google

persan du Gulistan de Sady, avec une traduction latine ; Walton, en Angleterre, sa Bible polyglotte plus complète, mais moins belle, que celle de Le Jay, en 1657; le savant Castell y ajoutait deux volumes in-folio qui renferment un dictionnaire heptaglotte, chef-d'œuvre d'érudition et de méthode comparative; en 1661, Vansleb une grammaire et un dictionnaire de la langue éthiopienne de Ludolf; Meninski, son *Thesaurus linguarum orientalium*, en 1680; et enfin d'Herbelot, en 1697, sa bibliothèque orientale, magnifique travail pour l'époque où il fut composé, et dont A. Galland continua l'édition. D'Herbelot avait fait de plus un dictionnaire turc et persan plus ample que celui de Meninski en trois volumes, qui sont restés manuscrits.

Ces indications bibliographiques suffisent pour faire voir l'objet des études orientales du XVIIe siècle. On remarque que ce sont surtout des instruments perfectionnés de travail qu'on cherchait à produire pour pouvoir plus tard sonder ces immenses mines littéraires de l'Orient.

Au XVIIIe siècle, les travaux des orientalistes deviennent de plus en plus sérieux et importants. En 1730, Bayer imprime à Saint-Pétersbourg une grammaire et un vocabulaire chinois. La Russie nous devance par le fait dans ce genre de littérature. E. Fourmont fonda, en France, l'étude de cette langue, en 1732. En Allemagne

Digitized by Google

Reiske publiait, entre autres ouvrages : *Abulfedæ annales moslemici* et se faisait distinguer par la solidité de ses études. Les Schultens s'appliquaient à donner des livres classiques et travaillaient avec conscience et habileté. Casiri publiait sa bibliothèque arabe-espagnole.

Deux événements de haute portée signalèrent ce XVIIIe siècle ; la soumission du Bengale à l'Angleterre et l'héroïque dévouement scientifique d'Anquetil Duperron ; de nouvelles régions intellectuelles s'offraient aux explorations du génie humain.

Anquetil Duperron est la figure la plus remarquable de cette galerie d'orientalistes célèbres produits par le XVIIIe siècle. Le hasard fit tomber dans ses mains quelques feuillets calqués sur un manuscrit zend du Vendidad-sadé. Dès lors plus de repos pour lui : l'Inde devient le but de ses études. Il forme le projet d'y pénétrer pour découvrir les livres sacrés des Parses.

On préparait à Lorient une expédition pour cette contrée. Il demande le passage sur un vaisseau, on le lui refuse. Il s'enrôle comme soldat de marine et part de Paris le sac sur le dos, en 1754. Informés de son départ, ses protecteurs vont chez le ministre qui, touché de ce zèle pour la science, lui accorde le passage gratuit, la table du capitaine et un traitement.

Après neuf mois de traversée, il débarque à Pondichéry, apprend le persan moderne et se rend à Chander-

Digitized by Google

nagor, où il espérait étudier le sanscrit. Trompé dans ses espérances, il retourne à Pondichéry par terre et fait à pied près de quatre cents lieues, visitant les pagodes et recueillant sur sa route une foule de renseignements utiles. Il s'embarque pour Surate, relâche à Mahé et se rend à pied à Surate. Ce fut là qu'il parvint, à force de persévérance, à prendre une connaissance sérieuse du zend et du pehlevi et des lois sacrées des Hindous.

Il revint à Paris en 1762, sans fortune, mais riche de cent quatre-vingts manuscrits et d'autres objets rares. Anquetil Duperron connaissait la plupart des langues de l'Orient et toutes celles de l'Europe qu'il était parvenu à comprendre par une méthode à lui particulière. On admire son refus stoïque, d'accepter des Anglais 50,000 livres pour son manuscrit de la traduction du *Zend-avesta*.

Nous voici arrivé à une époque de gros labeurs dans l'orientalisme en France. C'est le moment où Louis XVI décida, en 1785, de faire connaître les immenses richesses que recélaient les manuscrits orientaux de la bibliothèque du Roi (1). Nous voyons alors apparaître les notices de MM. de Guignes, S. de Sacy, Langlès, Caussin

(1) V. pour l'origine du recueil des *Notices et extraits*, publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le t. I, p. 11, de cette précieuse publication.

Digitized by Google

de Perceval père, et plus tard celles de MM. A. Jourdain. Abel Rémusat, Quatremère, A. Sédillot.

Ces magnifiques recherches resteront toujours un objet d'admiration pour les travailleurs et une source de renseignements précieux.

La fin du XVIIIe siècle fut marquée dans l'histoire de l'orientalisme par un événement considérable. Le gouvernement républicain fonda le 10 germinal an III (29 avril 1795), l'École spéciale des langues orientales vivantes. L'article 1er de la loi de fondation porte : « Il sera établi dans l'enceinte de la Bibliothèque nationale une école publique destinée à l'enseignement des langues orientales vivantes d'une utilité reconnue pour la politique et le commerce. » Le gouvernement de cette époque traita dignement la science. D'un seul coup il créa trois chaires. Cette impulsion fut féconde.

Au commencement du XIXe siècle (1), tous les philologues accouraient en France de l'Allemagne, de l'Italie, de la Suède et jusque du fond de la Finlande, pour entendre Silvestre de Sacy. Jamais école ne brilla d'un aussi vif éclat. C'est d'elle que sont sortis la plupart des

(1) Sur l'état des études orientales à Paris au début du XIXe siècle, on consultera avec profit la notice que M. Barthélemy Saint-Hilaire a consacrée à Eugène Burnouf, dans le *Journal des Savants*, du mois d'août 1852, et l'introduction de M. M. Bréal à sa traduction de la grammaire comparée de Bopp, p. XII.

Digitized by Google

savants professeurs qui ont illustré et illustrent encore leur pays dans la science orientale : les Fleischer, les Freytag, G. Weil, Kosegarten, Flügel, Vüllers, etc., en Allemagne; Muller à Munich, Tornberg à Upsal, Peyron à Turin, Humbert à Genève, de Gayangos à Madrid, etc. L'Empereur de Russie demandait à cette école des élèves qui allèrent créer à Saint-Pétersbourg le premier institut oriental.

Sous Napoléon Ier des encouragements efficaces furent donnés à l'orientalisme. Ce fut sous son règne que S. de Sacy composa les ouvrages qui eurent tant de retentissement : il fonda en Europe l'étude scientifique de la langue arabe. La science orientale devient alors positive, critique. Quel spectacle imposant que la féconde activité de tous ces grands orientalistes du XIXe siècle qui s'appelaient Champollion, Chezy, Abel Rémusat, Klaproth, Saint-Martin, Quatremère, Eugène Burnouf, A. Jaubert, brillants capitaines d'une phalange que commandait S. de Sacy !

Pour donner plus de puissance à leurs efforts individuels, les orientalistes du XIXe siècle ont senti le besoin d'appliquer le principe fécond de l'association, ce levier d'Archimède des temps modernes. Aussi avons-nous vu se former en Europe et en Asie des sociétés asiatiques : en France en 1822, en Angleterre en 1823, en Allemagne en 1844; les sociétés de Batavia, fondée en 1778,

Digitized by Google

de Colombo, de Shang-haï; de Calcutta (1784), de Bombay, de Madras; l'association littéraire d'Égypte à Alexandrie; la société orientale américaine, la société archéologique de Constantine, etc. Toutes ces compagnies ont publié des travaux considérables sur l'histoire, la géographie, l'archéologie, les sciences, la philosophie, la religion, la littérature des peuples orientaux.

Ces sociétés ont presque toutes un journal dans lequel sont insérés un grand nombre de mémoires sur toutes les branches de la littérature orientale.

De plus les sociétés asiatiques de France et d'Allemagne ont commencé la publication d'une série de classiques orientaux. Le Comité de traduction de Londres a mené à fin l'impression d'un grand nombre de livres d'une haute importance, comme le dictionnaire bibliographique de Hadji Khalfa, par M. Flügel. Des textes sanscrits et autres sont publiés dans la *Bibliotheca indica* et par la *Sanscrit texts Society*.

Tels sont les traits principaux de l'orientalisme au XVIIe, XVIIIe et au commencement du XIXe siècle. Je tons un coup d'œil sur l'époque actuelle (1).

(1) Pour ce qui concerne la France, voir le *Rapport sur les progrès des sciences historiques et philologiques* (Égypte et Orient), publié sous la direction de M. Guigniant.

Digitized by Google

III.

Le mouvement de la Renaissance qui imprima aux esprits une si grande activité en Europe, au temps des Alde Manuce, Turnèbe, Estienne, Budée, Scaliger, Casaubon, semblait s'être circonscrit aux études grecques et latines.

Mais à la fin du XVIIIe siècle et surtout au commencement du XIXe, les Orientalistes complètent cette renaissance, lui donnent un caractère d'universalité.

Une page brillante est destinée au premier quart de ce XIXe siècle dans l'histoire de l'humanité. Le passé, le présent et l'avenir sont interrogés à la fois. Des savants demandent aux sciences d'application des procédés industriels nouveaux, et augmentent nos connaissances dans les lois qui régissent l'univers ; des philosophes réformateurs sont les Christophe Colomb des sociétés futures, et les orientalistes scrutent les plus anciens monuments de la civilisation humaine.

W. Jones, Hamilton, Wilkins, Colebrooke, Chézy, Wilson, Rosen, Eugène Burnouf, Max Muller, Bopp, Troyer, Lassen, Weber, etc., nous font connaître, par leurs travaux de philologie comparée, l'affinité des races eu-

Digitized by Google

ropéennes avec celles de l'Inde : le berceau de l'humanité se trouve conquis par la sainte croisade de l'intelligence. Leurs traductions et publications de textes sanscrits nous révèlent une nouvelle littérature dramatique, et les Védas les coutumes sacrées d'une antique civilisation.

Persépolis, Ninive, Babylone, trois grandes ruines dont les traces s'effaçant peu à peu de la surface du globe, ne laissaient que leur nom dans l'histoire. Vers la fin du XVIe siècle, en 1583, Eldred, un marchand anglais, attira l'attention sur les vestiges de l'ancienne capitale de l'Assyrie, Babylone. Puis un voyageur allemand, Rauwolf, signala les ruines qui pouvaient faire soupçonner son emplacement. Grotefend, en 1802, parvint à expliquer le premier quelques mots des inscriptions cunéiformes de Persépolis. M. de Longpérier fit la première tentative d'explication des monuments assyriens à l'aide des témoignages classiques. Les noms de Hager, Munter, Rich, Rawlinson, Fox Talbot, Hincks, Dorow, Layard, Botta, de Saulcy, Menant, Luzzato et surtout celui de M. J. Oppert, auteur de la grammaire assyrienne, se rattachent à ces recherches qui nous dévoilent quelques-uns des mystères de cette vieille civilisation. C'est aux sources assyriennes et égyptiennes que l'art grec a puisé ses premières conceptions.

L'Égypte, dont on voulait connaître les arts et les

Digitized by Google

sciences antiques, ouvrit un champ nouveau aux explorations. On connaît les immenses travaux de Kircher; mais qui n'aboutirent qu'à d'ingénieuses rêveries. Needham, de Guignes, s'écartèrent, comme lui, du chemin de la vérité. Le célèbre danois Zoega, vers la fin du siècle dernier, avait émis, sur les hiéroglyphes, une hypothèse qui se trouva plus tard confirmée. Notre expédition d'Égypte raviva les investigations des archéologues. S. de Sacy parvint à trouver la valeur de quelques signes de l'inscription de Rosette. M. Akerblad, à l'aide de sa profonde connaissance de la langue copte, obtint des résultats encore plus satisfaisants. Après eux, le docteur Young reconnut, en 1813, la valeur alphabétique de la plupart des signes hiéroglyphiques qui composent les noms de Ptolémée et de Bérénice. Enfin, Champollion le jeune nous enseigna une des lois générales qui régissent le système hiéroglyphique, et sut en tirer les conséquences les plus fécondes, les plus inattendues. Sa découverte prit rang parmi les faits scientifiques d'une utilité immédiate pour l'étude de l'antiquité historique et religieuse (1). De nos jours, l'école de Champollion est représentée par M. le vicomte de Rougé, dont on connaît les savants et ingénieux travaux. MM. Salvolini, Robiano,

(1) V. *Examen de quelques points des doctrines de J. F. Champollion* par M. Ed. Dulaurier, p. 11.

Digitized by Google

Salt, Delaborde, Letronne, Leemans, Prisse, Jomard, Klaproth, Champollion-Figeac, Lanci, de Saulcy, Bunsen, Brugsch, Mariette, Deveria, Lepsius, Chabas, Pleyte, etc., ont fait de remarquables recherches dans cette direction.

Les Phéniciens, auxquels l'antiquité a attribué l'invention de l'écriture dont le monde civilisé a sans doute profité, n'ont laissé que des monuments épigraphiques qui sont devenus l'objet d'études attentives. Parmi les savants auxquels on doit de précieux éclaircissements, on doit citer le célèbre Gesenius, Hamaker, Munk, Movers, Saulcy, le docteur Judas, l'abbé Bargès, Blau, Lepsius, M. le duc de Luynes, Derenbourg, Arri, Rœdiger, E. Renan, Dietrich, Hitzig, Schlottmann, Levy, Ewald, E. Meier, M. de Vogué, etc.

Une partie des orientalistes est donc occupée à ressusciter quatre civilisations disparues des rives du Gange, de l'Euphrate, du Nil et des bords méditerranéens. Mais le champ de ces sortes d'investigations est vaste, et la série des problèmes est loin d'être épuisée.

Des époques plus voisines de notre civilisation et offrant aux recherches des résultats immédiats ont été étudiées avec la même ardeur par d'autres orientalistes. Il s'agit d'initier l'Europe à la connaissance de l'histoire, de la littérature, des sciences, des religions, des législations, des institutions, des mœurs, du commerce, des

Digitized by Google

races, des contrées des peuples orientaux. Chaque nation européenne apporte sa somme de travail à cette gigantesque entreprise.

En Allemagne, dès la fin du xve et au commencement du xvie siècle, l'hébreu fut particulièrement étudié, et il ne pouvait guère en être autrement dans un pays où la Réforme prit naissance. L'école allemande fonda la saine exégèse, en ramenant l'interprétation de la Bible à la condition de toute autre science. On connaît les remarquables travaux des Michaëlis, Gesenius, Eichhorn, Jahn, Rosenmuller, Bauer, etc.

De nos jours, les universités de Gottingue, Bonn, Leipsick, Berlin ont d'illustres représentants de la science orientale. Pour les langues sémitiques, il suffit de mentionner MM. Fleischer, Rœdiger, Umbreit, Bœtticher, Wustenfeld, G. Weil, Flügel, Vullers, Dieterici, Wetzstein, Spiegel, Rosen, L. Krehl, Alwardt, Behrnauer, etc. Le sanscrit est l'objet d'études approfondies de la part de MM. Bopp, Lassen, Benfey, Brockhaus, Weber, Roth, Pertsch, etc.; mentionnons aussi Woepcke, savant qui avait fait des mathématiques chez les Orientaux une étude approfondie, et le savant numismate Mordtmann; Stenzler, Kielhorn, le fameux Ruckert, etc.

A la tête de ces notabilités, il faut placer Ewald, le représentant de l'école rationaliste dans l'interprétation des livres saints, philosophe, libre-théologien éminent,

Digitized by Google

connaissant toutes les langues, sorte de colosse de science, d'une profondeur de vue extraordinaire, s'élevant toujours à la hauteur synthétique. Dans ses cours publics, qui ont été longtemps assiégés par les étudiants, on l'a vu, en commentant les *Prophètes* de la Bible, passer lui-même pour un prophète inspiré.

Un jour, mécontent de la constitution donnée par l'ancien roi de Hanovre, il réunit quelques professeurs et demande au roi la radiation de quelques articles anti-libéraux. Puni de cet acte d'opposition par l'exil, il profita de ses loisirs pour visiter Paris, Londres et Rome. Un épisode curieux de sa carrière de libre-théologien fut la lettre qu'il écrivit au pape pour lui démontrer qu'il n'avait pas le sens théologique.

Ses études favorites ont porté sur l'origine des religions. Ses commentaires sur les Prophètes, les Psaumes, Job et le Cantique sont très-estimés et profondément conçus. Il a publié quatre volumes sur *l'Histoire du peuple d'Israël;* son *Histoire du Christ* forme le cinquième; il rédige à lui seul les *Annales bibliques*. Doué d'une grande force de caractère, il est parvenu à se corriger d'un bégaiement très-prononcé. En dernier lieu, on sait qu'il a refusé de prêter serment au roi de Prusse. Il professe pour les savants un assez grand dédain, ce qui n'est pas toujours une preuve de supériorité d'esprit. Cette personnalité puissante et bizarre sous cer-

Digitized by Google

tains rapports, nous prouve que la génération des grands orientalistes n'est pas éteinte.

L'Autriche aussi a eu son colosse, le baron de Hammer, malheureusement l'immensité de ses entreprises littéraires lui a fait négliger les détails; ses connaissances linguistiques manquaient de base. Préoccupé trop exclusivement de son intérêt personnel, il n'a pas su faire valoir assez les études orientales dans cet empire d'Autriche qui a cependant un si grand besoin de les voir fructifier, à cause de son voisinage de l'Orient. Cependant ces études ont été représentées et le sont encore avec éclat par les Rosenzweig, Goldenthal, Wickerhauser, A. Boller, de Kremer, de Schlechta, etc.

La Bavière nous offre, parmi d'autres, un nom célèbre, E. Schlagentweit, frère des courageux voyageurs en Orient qui trouveront place dans ce livre et dont l'un d'eux est déjà inscrit dans le martyrologe de la science.

En Angleterre on a compté, dans les siècles précédents, d'illustres orientalistes, tels que Pococke, Greaves, Walton, Clark, Castell, Hyde, etc.; et à une époque plus récente les W. Jones, Colebrooke, Marsden, Shakespear, Wilson, etc.

De nos jours, à l'université d'Oxford, on enseigne l'hébreu, l'arabe et le sanscrit, les professeurs sont MM. Pusey, Stephen Reay, Macbride, Williams; à Cambridge, MM. Jarrett, Robinson pour l'hébreu et l'arabe, à

Digitized by Google

l'université de Londres le Dr Goldstucker pour le sanscrit. Au King's College la littérature rabbinique est représentée par le Dr M. Caul ; les langues orientales l'ont été par M. Forbes. A Dublin il y a une chaire d'hébreu qu'occupait, il y a quelques années, M. Tood. Dans les universités écossaises à Edimbourg, Glasgow, Saint-Andrews et Aberdeen, il y a des chaires de langues orientales; mais l'enseignement ne comprend guère que l'hébreu et le syriaque. En dernier lieu, elles étaient occupées par MM. Liston, Weïr, Scott, Lean et Mitchell. On remarque aussi des orientalistes de mérite dans les colléges qui dépendaient autrefois de la Compagnie des Indes à Haileybury, Addiscombe et Eton; ce sont MM. Ouseley, Johnson, Eastwick, Bowles, etc., N'oublions pas de mentionner les savants orientalistes Rawlinson, W. Wright, N. Bland, Reynols, Brown, Preston, H. Palmer qui ont publié des œuvres remarquables à divers titres. C'est surtout la littérature sanscrite qui est en honneur chez nos voisins et que le célèbre Max. Muller représente (1).

Nous avons vu en Hollande, au XVIIe siècle, les Erpenius, les Golius publier les premiers livres classiques sur la langue arabe. Il y eut toujours dans ce pays une grande école de philologie qui savait allier l'étude des

(1) V. sur ce savant indianiste et grand philologue, la notice que M. George Harris a publiée, 1867. — Durand.

Digitized by Google

langues orientales à celle des langues classiques. Ces traditions d'études sérieuses se sont maintenues et les Hamaker, Weijers, Juynboll ont soutenu le renom de l'Université de Leyde.

A l'époque actuelle MM. R. Dozy, Rutgers, Veth, Roorda, Hoffmann, Pynappel, Scheltema, Milliès, etc. maintiennent, dans divers ordres d'études, la glorieuse renommée dont les lettres orientales ont toujours joui en Hollande. C'est dans ce pays que les langues malaye et javanaise ont été enseignées pour la première fois en Europe. Une école spéciale des langues orientales a été créée par l'État en 1864; elle est adjointe à l'Université, mais n'en fait pas partie. Les études bibliques sont poursuivies avec beaucoup d'ardeur et de science. D'autres orientalistes, comme MM. de Jong et de Goeje, ont publié des œuvres estimables.

En Russie (1) les langues orientales sont enseignées à l'Université de Casan, à la Faculté spéciale de langues orientales de Saint-Pétersbourg, créée en 1854; au collége d'Omsk et à l'Institut Lazareff de Moscou (2). Nous avons

(1) Cf. *Uber die hohe wichtigkeit und die namhaften fortschritte der asiatischen studien in Russland*, par B. Dorn. « De la haute importance et des progrès considérables des études orientales en Russie. » C'est un travail qu'il faut consulter pour se rendre compte du mouvement de ces études en Russie.

(2) V. notice historique et descriptive de l'institut Lazareff des langues orientales, fondé à Moscou, par la famille Lazareff, par Ed. Dulaurier, *Revue de l'Orient*, juin 1856.

Digitized by Google

dit précédemment que l'honneur d'avoir publié les premiers ouvrages classiques pour l'étude du chinois revenait à la Russie. Les langues tatares, les dialectes de la Perse y sont surtout l'objet de recherches importantes. On compte dans ce pays des orientalistes d'un grand mérite : MM. Erdmann, Khalfine, B. Dorn, Mirza Kazembeg, Brosset, un de nos compatriotes, Kowalewski, Berezine, Goldenblum, Bœhtlingk, Radloff, Lipovzoff, Kossowicz, Patkanian, etc. ; des voyageurs en Orient très-versés dans les études asiatiques, MM. de Tchihatchef et de Khanikof. L'archéologie orientale dans laquelle Frœhn s'est illustré est cultivée avec beaucoup de soin en Russie.

Dans le nord de l'Europe, au Danemark et en Suède, l'orientalisme a été représenté dignement par les Zoega, Rosen, Munter, Berggren, et l'on y compte, de nos jours, les Caspari, Holmboe, Tornberg, Mehren, Monrad, etc., qui ont publié sur l'histoire et l'archéologie orientales, etc des ouvrages recommandables.

On est toujours sûr de voir l'Italie donner l'impulsion, quand il s'agit des sciences ou des lettres. Ainsi l'hébreu y fut étudié avant toutes les nations de l'Europe. Gérard de Crémone, au XIIe siècle, fit une multitude de traductions de l'arabe. De nos jours B. Rossi et plus récemment G. Gorresio, M. Amari, Peyron, les abbés Bardelli, Benzon, B. Drach, etc. ont, dans diverses directions, soutenu, par

Digitized by Google

des œuvres remarquables, la réputation de leur pays.

En Espagne, les travaux sérieux de M. de Gayangos sur l'histoire des Arabes sont connus avantageusement. Il a formé un certain nombre d'élèves qui s'occupent des études orientales; il faut citer également les savants Calderon, Alcober, Emilio Lafuente Alcantara, Amador de los Rios, Fernandez y Gonzalez, Xavier Simonet, etc. Un groupe de jeunes orientalistes à Grenade ont commencé à publier une série d'ouvrages sur l'histoire des Arabes. Les relations des Espagnols avec le Maroc, où se trouvent tant de précieux manuscrits, les ressources qu'offre l'Espagne elle-même pour les études arabes permettent d'espérer des ouvrages importants.

En Suisse nous trouvons également des orientalistes très-instruits : MM. Munzinger, de Rosin, F. Soret, Stœhelin, L. Steiner, A. Janin. etc.,

La Belgique, pour les études sanscrites, compte M. Félix Nève et pour l'arabe, M. Burgraff, professeur à Liége.

En Amérique on remarque quelques orientalistes distingués : le R. E. Burgess pour le sanscrit, le Dr Whitney, Muir, R. S. Beal. etc.

Le rôle de la France dans ce grand mouvement des études asiatiques a eu un caractère synthétique. Presque toutes les branches de ces littératures ont été cultivées avec succès. Si l'Allemagne s'empara des études hé-

Digitized by Google

braïques et les approfondit mieux que tout autre peuple, on peut dire, avec M. E. Renan (1), que Cappel parmi les protestants, Simon parmi les catholiques, eussent fondé en France la saine exégèse plus d'un siècle avant que l'Allemagne l'eût créée, si l'esprit absolu des théologiens du XVIIe siècle ne s'y fût opposé.

La langue arabe sur laquelle S. de Sacy nous a laissé d'admirables ouvrages qui ont servi à établir cette étude sur une base scientifique, a particulièrement éveillé l'attention des travailleurs en France et une série de livres importants sont sortis de la plume de MM. Reinaud, Caussin de Perceval, de Slane, F. Fresnel, le Dr Perron, Kazimirski, G. de Lagrange, Rousseau, Belin, Bresnier, le Dr Sanguinetti, Cherbonneau, Combarel, Gorguos, etc.

En Algérie, on doit à un certain nombre de fonctionnaires et d'interprètes : MM. Solvet, Paulmier, Carette, de Neveu, Delaporte, Martin, Brosselard, Vignard, Hélot, Ausone de Chancel, etc., des travaux bien conçus, la plupart d'une utilité pratique. Nous devons une mention particulière à M. Adr. Berbrugger, l'archéologue éminent, un des collaborateurs, avec MM. Rémusat, Pelissier, *à l'Exploration scientifique de l'Algérie* dont nous aurons à parler plus tard.

La langue berbère et les divers dialectes de l'Algérie

(1) *Histoire des langues sémitiques*, p. 167.

Digitized by Google

ont été l'objet de recherches suivies. Il suffit d'indiquer les noms de MM. Venture de Paradis, le Dr Judas, Hanoteau, Geslin. etc.

L'étude du chinois fondée par Et. Fourmont au XVIIIe siècle, fut restaurée et établie sur les vrais principes par Abel Remusat au XIXe. MM. Bazin, Stanislas Julien, G. Pauthier, Hervé de Saint-Denis, etc., par des publications remarquables à divers titres, nous ont initiés à une foule de connaissances importantes sur ce peuple chinois que l'Europe a tant d'intérêt à bien comprendre.

Les études sanscrites sont représentées en France par des savants renommés : MM. A. Régnier, Th. Pavie, Barthélemy Saint-Hilaire, Bréal, Foucaux, Lancereau, Fauche, Hauvette-Besnault, etc. On sait que la première chaire de sanscrit créée en Europe, le fut pour Chézy en 1815; et les magnifiques travaux d'Eugène Burnouf sont trop connus pour que je m'y arrête.

Un patriarche de la science, M. Garcin de Tassy, versé dans la plupart des langues orientales, enseigne l'hindoustani, étude qu'il a créée en France; M. Ed. Dulaurier, également initié à une foule de connaissances orientales, l'arménien; M. l'abbé Favre, le malais et le javanais; M. Léon de Rosny, le japonais, langue que possède aussi M. Léon Pagès.

La littérature persane qui a eu de glorieux représentants : S. de Sacy, Et. Quatremère, Jouannin, etc., a

Digitized by Google

toujours d'habiles et de savants interprètes, MM. Mohl, Defrémery, Schefer, orientalistes qui ont étudié l'Orient sous beaucoup d'autres aspects.

Le turc qu'avaient enseigné d'éminents professeurs, A. Jaubert, A. Desgranges, Bianchi, Dubeux, continue à l'être par MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteilles, deux orientalistes aux connaissances variées.

L'archéologie orientale est, comme nous l'avons vu, étudiée par des savants de première force, MM. E. de Rougé, A. de Longpérier, de Saulcy, E. Renan, J. Oppert, Dr. Judas, Ad. Berbrugger, etc..

Beaucoup d'autres orientalistes, tels que : MM. A. Sédillot, Derenbourg, Clément-Mullet, Chodzko, V. Langlois, Eusèbe de Salles, Worms, Pihan, les abbés Bargès, Bertrand, Deschamps, Feer, Zotenberg, E. Latouche, Prudhomme, etc., représentent dignement, à divers titres, les études orientales.

Des savants et écrivains hors ligne, sans être des orientalistes spéciaux, MM. Lajard, Guigniaut, A. Maury, H. Fournel, Baron d'Eckstein, Gustave d'Eichtal, mademoiselle Clarisse Bader, le général Daumas et beaucoup d'autres, ont publié sur les peuples de l'Asie et de l'Afrique, des œuvres remarquables, aux vues ingénieuses, profondes et qui devront avoir leur place dans le livre que je prépare.

Les missionnaires qui nous ont procuré de nombreux

Digitized by Google

et utiles renseignements sur les peuples orientaux, comme Amiot, Gaubil, Mabillon, etc., seront l'objet d'études spéciales.

Il en est de même des voyageurs en Orient, Marco Polo, Chardin, Niebuhr, Burckardt, Barth, Livingstone, Caillaud, Arnaud, etc., etc..

Un fait d'une haute portée dans l'histoire de l'orientalisme en France, s'est produit pendant ces dernières années. Alors que Paris sommeillait, nous avons vu la province, représentée par Nancy, s'imposer la tâche de vulgariser les études asiatiques. Ce réveil commença, il y a treize années, par une brochure célèbre *l'Orientalisme rendu classique* (1853), dans laquelle l'auteur (1), en constatant que le vieux classicisme était en pleine décadence, que les études courantes étaient visiblement affaiblies, demandait l'introduction dans le haut enseignement du sanscrit et de l'arabe. Il pensait que la connaissance désormais approfondie du grec et du latin et qui avait ouvert au monde lettré les trésors de l'antiquité classique, fonds littéraire sur lequel avait vécu en grande partie la haute civilisation européenne, ne suffisait plus aux besoins de l'esprit humain, et qu'il fallait élargir l'horizon des études.

Ces idées portèrent leurs fruits et un groupe d'hommes

(1) M. le baron G. de Dumast, correspondant de l'Institut.

Digitized by Google

ardents, instruits, des académies de Stanislas et de Metz, réunis sous la bannière d'un ancien fondateur de la Société asiatique de Paris. M. le baron de Dumast, à qui revient l'honneur de cette croisade littéraire, se mirent, suivant l'exemple de leur chef de file, à publier une série d'ouvrages classiques pour vulgariser l'étude du sanscrit.

M. Émile Burnouf, noblesse oblige, et M. Leupol publièrent un *Selectæ* et un *Rudiment* sanscrits, puis un dictionnaire sanscrit-français.

L'École de Nancy a donc préparé l'avénement d'un nouvel ordre de choses. C'est au gouvernement à le fonder. Le jour où un ministre *oserait* étendre le cadre des études orientales, il serait étonné des facilités de son œuvre; il serait surpris de la réussite de ses efforts. Car tous les obstacles qui empêchent encore l'orientalisme de grandir et de se populariser, ne sont plus que des objections sans force et sans vie : il n'y a plus en face de ces projets étudiés que des routines, des fantômes qui se dissiperaient devant une baguette énergique.

Notre ministre de l'instruction publique, M. Duruy, par des actes mémorables, a donné trop de preuves de sa sollicitude pour l'instruction primaire, secondaire et professionnelle, et il a trop le sentiment des besoins de l'enseignement supérieur pour qu'il ne mette pas bientôt

Digitized by Google

sa main virile à la réorganisation des études orientales en France (1).

Certes, la société doit de la reconnaissance à ces orientalistes qui sacrifient leur existence pour reconquérir quelque portion de terrain usurpé par l'ignorance et par les ravages du temps, et qui, dans l'ordre des faits pratiques, se trouvant mêlés dans les ambassades, les consulats, les administrations, les missions, aux affaires de relation internationale avec l'Asie, ont rendu tant de services à la politique et au commerce.

On ne peut méconnaître aussi leur rôle considérable dans les travaux de la pensée. Leur interprétation scientifique des livres saints n'a pas peu contribué à l'émancipation de l'intelligence des Européens, trop soumise au joug des idées surnaturelles. Ce sont eux qui ont commencé à nous faire mieux comprendre l'histoire des peuples qui occupent la plus grande moitié de notre globe. Ils préparent par leurs études de linguistique, d'ethnologie, d'histoire et de géographie une meilleure connaissance de la terre, et par la philologie comparée jettent les plus vives lumières sur les origines de l'humanité, sur le berceau asiatique des races primitives.

Mais à l'époque moderne, une autre mission leur est

(1) Nous apprenons qu'un projet de réorganisation des établissements consacrés à l'enseignement des langues orientales est soumis au Conseil d'État.

Digitized by Google

destinée. Tout en continuant à parcourir la sphère de la science pure, ils doivent se mêler au monde présent au moment où l'Europe envahit de toute part les contrées orientales, et où il s'agit de former des agents de civilisation, de les initier aux études asiatiques dans un but politique et commercial.

Que les gouvernements d'Europe, éclairés sur leurs véritables intérêts, sachent donc encourager, utiliser ces hommes de science et de dévouement! Il s'agit d'ajouter à la somme de civilisation déjà acquise, d'autres accroissements, en profitant des enseignements que les peuples orientaux peuvent nous donner et en leur faisant partager nos conquêtes intellectuelles, morales et matérielles.

Dans cette esquisse rapide de l'orientalisme en Europe, j'ai omis bien des faits importants, bien des noms recommandables; mais dans les volumes dont je commence aujourd'hui la série, ces lacunes disparaîtront. La véritable synthèse de l'orientalisme, à peine ébauchée dans cette courte étude, se fera plus tard. Pour le moment, j'ai hâte d'aborder le fond de ce livre, l'histoire des orientalistes et de leurs travaux.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIOGRAPHIE

DES

ORIENTALISTES

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Digitized by Google

Digitized by Google

I

KOSEGARTEN

KOSEGARTEN (Jean-Godefroi-Louis), orientaliste prussien, né le 10 septembre 1792, à Altenkirchen, village de l'île de Rugen, faisant alors partie de la Poméranie suédoise, mort à Greifswald (Prusse), en 1862, fut instruit par son père, pasteur à Altenkirchen, et passa avec un de ses précepteurs les années 1803, 1805 à Lasarra dans le pays de Vaud.

Etudiant en théologie à Greifswald en 1808, il y resta jusqu'en 1812. La grammaire arabe de Michaëlis, qu'il trouva dans la bibliothèque de son père, excita sa curiosité, et, depuis ce moment, la langue arabe fut l'objet favori de ses études. C'est pourquoi son père l'envoya, en 1812, à Paris, alors foyer des études orientales. M. le général Morand, commandant dans la Poméranie suédoise, le recommanda au comte de Fontanes, grand maître de l'Université, et celui-ci à Sylvestre de Sacy. A Paris, il fréquenta le cours d'arabe de ce célèbre professeur, celui d'arabe vulgaire de l'Egyptien Raphaël, le

Digitized by Google

cours de persan de S. de Sacy et de Chézy, celui de turc de M. Kiefer, et celui d'arménien de M. Cirbied. Il fit un séjour de deux ans à Paris, où il copia des manuscrits arabes et persans à la Bibliothèque impériale.

De retour à Greifswald en 1814, il fut nommé adjoint en théologie et en philosophie par le chancelier de l'Université, M. le comte d'Essen, seigneur suédois. Il publia alors quelques petits écrits sur les littératures arabe et persane. En 1817, il fut appelé par le ministre Gœthe, comme professeur de langues orientales, à Iéna, où il resta sept ans. Il eut là l'occasion de mettre à profit les nombreux manuscrits de la bibliothèque de Gotha. Rappelé à Greifswald par le ministre d'Altenstein, il fut nommé à la chaire de théologie et lettres orientales qu'il a occupée jusqu'à sa mort.

Il était membre d'un grand nombre de sociétés savantes, et décoré, par le roi de Prusse, de l'ordre de l'Aigle rouge de 2e classe.

Sa carrière littéraire commença en 1815, époque où il publia son livre intitulé : *Triga*, titre qui indique l'érudit latiniste et grec, plutôt que le littérateur pittoresque. Ce livre contient trois poëmes : un arabe, un persan, un turc. Le texte est suivi de la traduction. Il est auteur d'une chrestomathie arabe très-estimée, composée de morceaux des Mille et une Nuits, d'extraits de Soyouthi, de pièces de vers bien choisies et très-gracieuses. L'étude sérieuse de l'histoire se mêle chez lui à la culture de la poésie. Il a traduit et publié en 3 volumes le texte arabe de Tabari ; la moallaka d'Amr Ibn Kolthoum avec une traduction latine et allemande en vers blancs. La poésie simple et le caractère mélancolique d'Amr Ibn Kolthoum devait plaire à Kosegarten.

Un épisode très-curieux de sa vie fut son commerce avec Gœthe. Kosegarten lui fournit des traductions de poésies arabes que le grand poëte allemand introduisit dans son *Divan*.

Digitized by Google

oriental-occidental. C'est dans ce divan qu'on trouve les vers et l'anecdote de Tabatta-Charran, extraits du *Hamaça*.

Outre l'arabe, le persan et le turc, Kosegarten s'occupa sérieusement de sanscrit. Il publia la traduction du fameux épisode du Mahabarata, intitulé : *Nala et Damayanti*. Sa publication la plus considerable dans cette langue est un recueil de fables : *le Pantchatantra*.

Les études de Kosegarten se portèrent principalement sur la théologie biblique. Il connaissait l'hébreu, comme, du reste, presque tous les Allemands qui examinent à fond les livres saints.

En dehors de ses travaux sur l'Orient, il a fait de grandes recherches sur le patois de la Poméranie ou bas saxon. Il existe en Prusse beaucoup d'ouvrages écrits dans cet antique idiome. Les publications de Kosegarten serviront à l'histoire de la Poméranie.

Kosegarten, fils d'un poëte distingué de deuxième ordre, sacrifiait quelquefois à la Muse; le sang paternel l'y incitait. Aussi, quand, pour le jubilé d'un bourgmestre, on le priait de faire une pièce de vers, il s'exécutait très-volontiers. C'était un digne homme, estimé, vénéré de tous, franc et loyal dans ses relations : si on lui demandait un conseil, il disait toujours ce qu'il pensait, sans ménagement et dans l'intérêt de celui qui le consultait. Modeste, il ne s'avançait pas à promettre ce qu'il croyait ne pouvoir pas tenir. Si on réclamait de lui un service, il répondait : « Je ferai mon possible. » Et toujours il dépassait ses promesses.

Tels furent l'homme et le savant.

Voici la liste exacte de ses ouvrages par ordre de publication :

1. — Carminum orientalium trigam ex apographis Pari-

Digitized by Google

siensibus edidit, latine vertit, notasque adjecit. Stralsundii, 1815, in-8°.

2. — Bruchstücke aus dem persischen Heldengedichte : Barsunameh; text und Übersetzung; in den Fundgruben des Orients, Bd. 3. Wien. 1816. F°.

3. — De Mohammede ebn Batuta, arabe tingitano, ejusque itineribus. Ienae. 1818, in-4°.

4. — Amrui ben Kulthum taglebitae moallaka cum scholiis Susenii, e codicibus Parisiensibus edita. Ienae, 1819, in-4°.

5. — Nala, eine indische Dichtung, aus dem Sanskrit übersetzt. Iena. 1820, in-8°.

6. — Liber coronae legis sive aliquot particulae commentarii in pentateuchum Karaitici ab Aharone ben elijjahu conscripti. Ienae. 1824, in-4°.

7. — Bemerkungen über den agyptischen text eines Papyrus aus der Minutolischen Samhung. Greifswald. 1824, in-4°.

8. — De prisca Ægyptiorum litteratura sive litteris demoticis. Vimariae. 1828, in-4°.

9. — Chrestomathia arabica, ex codicibus Parisiensibus, Gothanis et Berolinensibus collecta, additis lexico et adnotationibus explanata. Lipsiae. 1828, in-8°.

10. — Taberistanensis annales, arabice editi et in latinum translati. Gryphiswaldiae, vol. 1, 1831; vol. 2, 1838; vol. 3, 1853.

11. — Alii Ispahanensis liber cantilenarum magnus, arabice editus, adjectaque translatione adnotationibusque illustratus. Tomus primus. Gryphiswaldiae. 1840, in-4°.

12. — Pantschantantrum sive Quinquepartitum de moribus e ponens, sanscritice editum. Bonnae. 1848, in-8°.

13. — Grammatica linguae arabicae; pars prima, qua de formis verborum exponitur. Lipsiae, 1838.

14. — Hudsailian poems; edited in arabic. Vol. 1. London, 1854.

Digitized by Google

On a également de Kosegarten les ouvrages suivants sur l'histoire, les antiquités et la langue de la Poméranie :

1. — Pomerania oder Ursprunck, Altheit und Geschicht der Volcker und Lande Pomern, Cassuben, Wenden, durch Thomas Kantzow beschrieben; herausgegeben. Greifswald, 1816, 1817. 2 vol. in-8°.

2. — Codex Pomeraniae diplomaticus, oder Urkunden des Landes Pomern. Greifswald. 1843, in-4°.

3. — Geschichte der Universita et Greifswald, mit urkundlichen Beilagen. Greisfwald. 1856, in-4°.

4. — Woerterbuch der niederdeutschen sprache aelterer und neuerer Zeit. Erster Band, Greifswald. 1855, in-4°.

Digitized by Google

II

KOWALEWSKI

Kowalewski (Joseph-Etienne), orientaliste russe, né en 1800, dans le gouvernement de Grodno, reçut son éducation élémentaire au gymnase de Swislotche, sous la direction de maîtres célèbres, entr'autres du philologue Jacoubowitche et de l'historien Khrominsky.

En 1817, voulant se livrer entièrement à l'étude de la philologie ancienne, il se rendit à l'université de Vilna, qui réunissait à cette époque des professeurs éminents : une foule de jeunes gens affluaient à leurs leçons des diverses provinces polonaises. Ce fut une belle période dans l'existence de cette célèbre université de la Lithuanie. Partout se ranimait la passion de l'étude, et les élèves de Vilna se firent un nom disingué dans la science.

Kowalewski passa six ans à Vilna, suivant surtout avec ardeur les enseignements du philologue Groddeck et de l'historien Lelewel, qui jouissaient de la faveur publique. Le

Digitized by Google

premier de ces deux savants désigna Kowalewski pour voyager en Europe, afin de lui faire occuper la place de professeur à son retour à Vilna ; mais les événements politiques dérangèrent ce plan.

A la fin de 1824, il part pour Kasan, où, sous la direction des professeurs Fr. Erdmann, Mirza Kazembeg et Ibrahim Khalfine, il s'applique à l'étude des langues arabe, persane et tatare. Désirant apprendre les langues mongole et tibétaine, il se dirige vers la Sibérie où il reste jusqu'en 1833. Durant ce laps de temps, il visite les pays au-delà du Baïkal, la Mongolie, et séjourne quelque mois à Pékin. Ce voyage de cinq ans lui procura, avec la connaissance des langues, celle des peuples de ces contrées. Le butin de cet orientaliste fut une collection très-riche de livres, de manuscrits orientaux et d'objets rares recueillis chez les Mongols, les Bouriats et les Toungouses, et qu'il rapporta à Kasan. Les livres sacrés boudhiques sont échangés quelquefois à Kiakhta pour des fourrures russes; mais les Chinois ne les apportent sur les frontières que comme marchandise, et les vendent très-cher.

Une nouvelle chaire de littérature mongole ayant été créée, Kowalewski est nommé professeur. Pendant douze ans, il fut chargé, en outre, de la direction des écoles du gouvernement de Kasan. A plusieurs reprises, doyen de la faculté historico-philologique, il s'occupa des affaires de l'université. Après le transfert des chaires asiatiques de Kasan à St-Pétersbourg (1855), il est nommé recteur à l'université, à laquelle il consacra les meilleures années de sa vie. Son activité laborieuse fut toujours soutenue par le gouvernement russe. Les rois de Prusse l'encouragèrent en lui décernant des médailles d'or. Presque toutes les sociétés savantes de l'Europe le comptent parmi leurs membres.

Pendant son séjour à Vilna, il publia un certain nombre de classiques latins et grecs, avec traduction. Nous n'avons à

Digitized by Google

nous occuper ici que de ses travaux sur l'Orient, et dont voici la liste :

I. — Exposé sommaire du livre mongol, *Ouligheroun dalai* (La mer des paraboles). Kasan. 1834. In-8°.

II. — Catalogue des livres sanscrits, mongols, tibétains, chinois, etc. 1834. In-8°.

III. — Abrégé de la grammaire mongole. Kasan. 1835.

IV. — Du calendrier chinois. Kasan. 1835. In-8°.

V. — Chrestomathie mongole, texte et commentaires. Kasan. 1836-37. 2 vol. in-8°.

VI. — Cosmologie boudhique. Kasan. 1837. In-8°.

VII. — Le règne de Kanhi. — Saint-Pétersbourg. 1839. In-8°.

VIII. — De la connaissance de l'Asie par les Européens. Kasan et St-Pétersbourg. 1840. In-8°.

IX. — Bouleversement politique de la Chine vers le milieu du XVIIe siècle. St-Pétersbourg. 1840. In-8°.

X. — Instruction aux vaccinateurs, en Mongol. Kasan. 1842. In-12

XI. — Précis sur l'introduction et les progrès des langues orientales à l'université de Kasan. 1842. In-8°.

XII. — Dictionnaire mongol, russe, français. Kasan. 1844 49. 3 vol. in-4°.

XIII. - Abrégé de l'histoire sainte de l'ancien et du nouveau testament, en Mongol. Kasan, 1849. In-12.

Plusieurs extraits de son voyage en Sibérie ont été publiés dans les journaux de St-Pétersbourg et de Kasan. Ils traitent du boudhisme, de l'ethnographie et de l'ancienne géographie de l'Asie. Les articles insérés dans le journal de Kasan font un volume entier; mais la description des pays qu'il a visités est restée en manuscrit; elle forme 8 volumes. Il a publié en

Digitized by Google

outre plusieurs articles sur le boudhisme dans le dictionnaire encyclopédique de M. Pluchard, à St-Pétersbourg.

Les travaux du savant orientaliste Kowalewski, en contribuant à nous faire mieux connaître les langues, les mœurs, les ressources et les pays de ces populations à moitié barbares, apportent des matériaux précieux à l'histoire du boudhisme, et dotent la linguistique d'instruments nouveaux pour apprendre les langues mongoles et tibétaines. Ils vont répandre de plus, dans ces contrées presque sauvages de l'extrême Orient, quelques germes de notre civilisation.

M. Kowalewski est actuellement professeur de langues tatares à Varsovie.

Digitized by Google

III

MICHEL AMARI

Amari (Michel), orientaliste italien, ancien ministre de l'Instruction publique en Italie, né le 7 juillet 1806 à Palerme, fit son éducation dans sa famille. Le travail qu'on lui imposait et les leçons d'un précepteur et des maîtres des écoles publiques le poussèrent tellement, qu'à onze ans il était déjà à l'université de Palerme, étudiant l'algèbre et l'éloquence latine et italienne.

Si la culture de son intelligence était soignée, son éducation physique était fort négligée : point de gymnastique, point de de jeux avec les enfants de son âge. La seule partie irréprochable de son éducation fut la morale. Non-seulement ses parents, mais toutes les personnes avec lesquelles il se trouvait en contact, lui inspiraient, par les préceptes aussi bien que par l'exemple, les principes les plus élevés de probité, de bonne foi, d'abnégation, de dévouement. A l'exception de son père, ui étai un peu voltairien, sa famille fit de son mieux pour

Digitized by Google

le rendre bon catholique, sans bigotisme cependant : si elle n'y réussit pas, ce ne fut pas de sa faute.

Ayant achevé ses études littéraires et scientifiques, il se mit à apprendre les sciences naturelles, pour lesquelles il avait un goût prononcé, et suivit les cours de physique de l'abbé Domenico Scina, homme d'un talent supérieur et dont il fut l'ami jusqu'à sa mort, en 1837.

Cependant il fallait choisir une carrière. A l'annonce d'un examen pour des places de surnuméraire au ministère, son père le pressa de s'y préparer. Ayant suivi, en 1819, les cours de droit de nature et des gens, d'économie politique, et étudié chez lui le code civil et pénal, ainsi que les nouveaux statuts d'administration civile (les mêmes que ceux de la France), il allait se présenter, quand l'examen fut ajourné. Toutefois on admit quelques surnuméraires, au nombre desquels il se trouva. Le voilà, avant sa quatorzième année, continuant ses études particulières à l'université et allant travailler au ministère.

Sur ces entrefaites éclata la révolution de 1820, dans laquelle son père ne prit aucune part active, mais ne sut résister à la tentation de se faire *carbonaro*. Aussi, après l'arrivée des troupes autrichiennes à Naples et en Sicile, il se trouva engagé dans une folle conspiration qui avait pour but de les chasser de l'Italie. On ne tarda pas à découvrir le complot, aussi imprudemment conduit que tardivement conçu. Son père fut arrêté, condamné à mort; mais, après avoir exécuté sept de ses complices, on commua sa peine en 30 ans de travaux forcés. C'était au commencement de l'année 1822.

Amari se trouva, à l'âge de 16 ans, chef d'une nombreuse famille. Une profonde modification devait se produire dans son caractère. Ses principes politiques ne différaient pas de ceux de son père, et, la vengeance s'y ajoutant, il réforma immédiatement son éducation. Il commença par aller à la

Digitized by Google

chasse, non moins pour satisfaire un goût que son père avait toujours contrarié, que pour s'habituer au maniement des armes et aux fatigues d'une guerre de *guerillas*. En même temps, il travaillait avec ardeur au ministère, parce que c'était son devoir. On l'avait employé à la rédaction, où il était surchargé de travail. Il ne lui restait pas un instant pour étudier; aussi désapprit-il presque entièrement le latin et l'anglais : non, le français; car, dans ses rares moments de loisir, il lisait le peu de livres qui lui restaient de son père; surtout Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Molière. La rédaction des dépêches et la lecture de Machiavel, de l'Arioste et de Dante, entretenaient son style en italien. A cela près, il était devenu un petit sauvage, passant les canaux à gué, grimpant sur les montagnes, son fusil à la main, n'ayant d'autre ambition que de devenir un des premiers chasseurs de la ville, et, le cas échéant, un des tirailleurs les plus habiles. Il resta quatre ans en cet état, et quand une fois il essaya de lire Virgile, il fut obligé de fermer le livre, il ne le comprenait plus.

Pendant cette vie dans les montagnes, il n'avait pu se guérir de la maladie de la versification contractée à l'école. Son premier essai fut la traduction en vers du *Marmion* de Walter Scott, poëme très-médiocre, comme on sait. Poussé par ses amis, il publia ce travail en deux petits in-12, Palerme 1832. La traduction était fidèle et en bon italien. Il commença dès lors à compter parmi les *letterati* de la ville. L'académie des sciences et lettres de Palerme le reçut au nombre de ses membres (1835).

Un de ses supérieurs au Ministère de l'Intérieur, le chevalier Salvator Vigo, appréciant en lui une certaine capacité pour les affaires et sa manière d'écrire, le détourna des travaux littéraires sans but et lui conseilla les études historiques.

En 1832, il avait publié la version d'une ode anglaise de Th. Stewart sur Syracuse, et en 1833 un éloge funèbre du

Digitized by Google

général d'artillerie Peranni, Sicilien, homme instruit, son ami. Son premier travail eut pour objet l'histoire de la Sicile : ce fut la réponse à un publiciste napolitain sur la fondation de la monarchie des Normands en Sicile, et qui parut en 1835 dans les *Effemeridi scientifiche por la Sicilia*, revue périodique. Cette étude touchait déjà à la politique, à la réaction de l'esprit libéral et constitutionnel des Siciliens contre le despotisme napolitain. Il commença à cette époque une *Histoire de la domination des Bourbons en Sicile*, qui est restée inédite, et qu'il laissa de côté pour entreprendre ses *Vêpres Siciliennes*, ouvrage qui lui promettait un certain effet politique, mais qui dépassa ses espérances.

Une première persécution vint le visiter pendant qu'il réunissait ses matériaux. Au Ministère, on connaissait parfaitement ses principes politiques; aussi le gouvernement se servait de son travail administratif, mais ne lui donnait pas d'avancement. Le prince de Campofranco, beau-père de la duchesse de Berry, alors lieutenant-général de la Sicile, l'avait pris en aversion. Par un singulier caprice du sort, ce fut comme ami de Campofranco qu'Amari fut frappé tout à coup de la disgrâce du roi.

En 1837, le choléra fit des ravages inouïs à Palerme : il enleva 30,000 personnes sur 180 mille en 15 jours. Dans ces moments terribles, Amari se trouva avec Campofranco, le directeur de la police et le commandant général des armes, ou pour mieux dire seul, à la tête du gouvernement de la Sicile. Sa santé de fer le préserva du choléra, il tint tête à tout, pendant que le monde officiel disparaissait; que la populace se soulevait, se croyant empoisonnée, et que des mouvements insurrectionnels éclataient, en dépit du sens commun, à Messine et à Catane. Il serait difficile d'expliquer la disgrâce de Campofranco, qui entraîna l'exil d'Amari à Naples, sous la forme d'un changement de poste. Le roi de Naples cherchait

Digitized by Google

l'occasion d'enlever à la Sicile les restes d'une administration séparée. La mortalité causée par le choléra et les tumultes réprimés lui parurent des garanties contre toute opposition. Il voulait éloigner de la Sicile toutes les personnes suspectes de Sicilianisme.

Amari partit pour Naples en 1838, brisé dans sa carrière, dans ses affections, laissant son pauvre père à peine sorti de prison et sa mère éplorée.

Une fois à Naples, il se sentit guéri de son zèle pour le travail officiel qui avait pris à ses études et à ses intérêts huit à dix heures par jour, pendant les plus belles années de sa vie. Relégué au Ministère de la justice, aux affaires duquel il était peu initié, il s'occupa presque exclusivement de ses *Vêpres siciliennes*. Les archives de la maison d'Anjou, à Naples, dans lesquelles on lui permit de fouiller, lui fournirent des documents précieux et lui donnèrent l'habitude de lire les manuscrits. Après trois ans de séjour à Naples, on le renvoya au Ministère de Palerme. Il mit presque aussitôt sous presse ses *Vêpres*, qu'il intitula sournoisement : « *Un periodo delle storie siciliane del XIII secolo.* »

Ce livre parut dans l'été de 1842 avec l'approbation de la censure. Il avait choisi le censeur; tout était parfaitement préparé. Il ne disait rien dans ce livre contre le gouvernement; mais il racontait librement l'histoire du XIIIe siècle, en sorte que la vérité ancienne était devenue la vérité contemporaine. Les ferments révolutionnaires de 1282, dont il exquissait l'embrasement, étaient ceux qui couvaient en Sicile en 1842, et qui éclatèrent en 1848. Ainsi s'explique le succès extraordinaire de ce livre non-seulement en Sicile, mais à Naples et dans toute l'Italie. L'édition fut épuisée en un mois. Les journaux et revues de Sicile parlèrent avec éloge de l'ouvrage.

Le gouvernement s'en émut. Del Caretto, ministre de la

Digitized by Google

police, crut qu'Amari avait essayé de faire son portrait dans celui de Guillaume l'Estendard, général de Charles d'Anjou, et il fit croire au roi de Naples que lui-même était peint sous les traits du frère de saint Louis. Des raisons plus graves de le poursuivre ne manquaient pas. Les paroles de patriotisme et de fraternité qu'il adressait à plusieurs villes de la Sicile, rivales de Palerme, avaient produit un effet excellent, surtout a Messine, que les gouvernements, depuis Philippe II, s'étaient efforcés de brouiller avec Palerme.

Le livre d'Amari était publié parfaitement en règle, le gou ernement ne pouvait s'en prendre qu'au censeur et au préfet de police. Mais le roi passa outre, et un rescrit suspendit Amari de ses fonctions et le manda à Naples. Là devaient l'attendre les insultes de Del Caretto, la prison, l'île de Ponza, où était mort récemment, *on ne sut comment*, un pauvre éditeur de Palerme.

Au lieu donc d'aller à Naples, Amari s'embarqua secrètement pour la France. Il arriva à Paris le 8 décembre 1842.

Le commencement de sa carrière d'orientaliste date de cette époque. Il se mit à suivre, à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes, le cours d'arabe de M. Reinaud, membre de l'Institut, et s'occupa en même temps d'une seconde édition de ses *Vêpres*, auxquelles la persécution avait donné, hors de l'Italie, un certain retentissement.

Cette seconde édition, augmentée à l'aide des manuscrits de la Bibliothèque royale et des Chartes trouvées aux Archives, parut en 1843, chez Baudry, 2 vol. in-8°, sous le titre de « *La guerra del Vespro siciliano.* » Une contrefaçon de l'édition de Paris, publiée à Lugano en 1844 ; une 4e édition à Florence, 1851, in-12 Charpentier, avec de nouvelles additions empruntées à des sources arabes et une nouvelle préface; une 5e édition, à Turin, 1852, in-12° : voilà la bibliographie de ses *Vêpres*. Il faut y ajouter, toutefois, une excellente version

Digitized by Google

anglaise, en 3 vol., Londres, 1850 ; une version allemande du Dr Schroder, publiée la même année, et une contrefaçon scandaleuse, en français, qui parut en 1843, à la librairie religieuse de Débecourt, in-8°.

Amari publia dans le *Journal asiatique* (1845-1846) des extraits du géographe arabe Ibn Haukal et du voyageur Ibn Djobair; dans la *Revue archéologique*, sous forme de lettre adressée à M. de Longpérier, une inscription cubitale, en caractère neskhi, du palais dit : *la Kouba*, à Palerme; dans l'*Archivio storico italiano* (Florence) et dans la nouvelle *Revue encyclopédique*, Paris, 1846-47, un grand nombre d'articles de critique historique ; et quelques articles d'histoire orientale dans l'Encyclopédie nouvelle de Didot, 1850.

En 1846, il fit une préface et des notes à la « *Storia costituzionale di Sicilia di Nicolo Palmieri*, » qu'il fit publier à Lausanne, 1 vol. in-8°, et qu'on réimprima à Palerme en 1848, en donnant son nom au commentaire, resté anonyme dans la première édition. La préface surtout était une œuvre politique. Réimprimée à part et clandestinement en Sicile en 1847, elle donna ses idées sur la révolution qui allait éclater.

Ses études historiques et orientales furent interrompues en 1848 et 1849. Apprenant la révolution de janvier 1848 qui avait éclaté à Palerme, il partit de Paris le 17 février et arriva à Palerme le 1er mars. Le comité révolutionnaire l'avait déjà nommé professeur de droit public sicilien, en rétablissant cette chaire à l'université de Palerme. Il n'y monta jamais, seulement il prononça, en sa qualité de professeur, le discours de rentrée. Nommé membre du comité à son arrivée à Palerme, choisi presqu'à l'unanimité des électeurs comme l'un des représentants de la ville de Palerme (16 mars) au parlement qu'on ouvrit le 25, on le força d'accepter le portefeuille des finances (28 mars). Il quitta ce poste avec les autres membres du ministère, le 13 août.

Digitized by Google

L'horizon politique commençant à s'assombrir, Amari reçut une mission extraordinaire auprès des gouvernements de la France et de l'Angleterre, qui avaient reconnu la révolution sicilienne, mais qui, après les revers de Charles-Albert, se montraient moins favorables. Parti de Palerme le 31 août, après avoir eu des conférences avec les amiraux Baudin et Parker dans les eaux de Naples, il se hâta d'arriver à Paris, pour voir le général Cavaignac et M. Bastide, puis se rendit à Londres pour sonder lord Palmerston. Pendant sept ou huit mois, il s'acquitta de ses fonctions diplomatiques d'une manière qui fut agréée en Sicile.

Mais, à la reprise des hostilités en Sicile, c'est-à-dire en avril 1849, Amari aima mieux aller faire le coup de fusil que de discuter, sans résultat, avec lord Palmerston et M. Drouyn de Lhuys. Il arriva à Palerme après la prise de Taormine et de Catane, et après la nomination d'un nouveau ministère, chargé de traiter avec le général napolitain Filangieri. Ce fut en vain que, dans une réunion des ministres et des notabilités du parlement, quelques citoyens, il était du nombre, essayèrent de décider la bourgeoisie à la résistance. La bataille de Novare, perdue par Charles-Albert, l'expédition française à Rome, la tournure des affaires en Europe découragèrent l'assemblée. Ne voulant pas assister à ce qu'il croyait une honte, ni se confier à la loyauté du gouvernement napolitain, Amari reprit le chemin de Paris et se remit à ses travaux historiques.

En 1849, il avait publié : *La Sicile et les Bourbons*, Paris, in-8°. En 1851, il fit paraître la traduction du *Solwan El-mota* d'Ibn Zhafer, musulman sicilien du XIIe siècle, version italienne, Florence, 1 vol. in-12, et version anglaise revue par lui à Londres, 2 vol. in-12.

Son ouvrage capital est : *Storia dei musulmani di Sicilia*; vol. Ier, 1854, Florence; v. II, 1858, in-8°. Le premier volume contient la conquête de la Sicile par les Arabes; le second donne

Digitized by Google

l'histoire de leur domination et de leur administration. Le troisième volume doit raconter leur chute en Sicile. Pour faire apprécier la portée de son livre sur les musulmans de Sicile, je vais citer les lignes suivantes d'un rapport de M. Mohl à la Société asiatique (juillet 1858, p. 32) :

« M. Amari suit avec beaucoup de sagacité le mouvement social introduit par l'esprit démocratique de la nouvelle religion, par l'essai de constituer une nouvelle aristocratie de légistes, par la résistance des anciennes familles militaires, par l'intervention de ces partis dans les querelles de succession au khalifat et dans les affaires étrangères de leur gouvernement; enfin, par l'antagonisme entre les races de Kahtan et d'Adnan, et entre les Arabes et les Berbers. Il nous montre l'influence des sectes, qui, étrangères en principe à l'Islam, se sont rattachées aux adhérents d'Ali, d'une manière qui n'est pas encore expliquée, sectes qui ont joué un grand rôle dans l'étendue du khalifat, qu'on trouve encore aujourd'hui vivantes dans les sociétés secrètes du nord de l'Afrique, et dont les théories sont essentiellement conformes à celles des Soufis de la Perse. M. Amari nous fait suivre les effets de tous ces conflits et montre comment ils ont préparé la ruine et la désorganisation de la domination arabe en Sicile. »

Amari, après avoir exploré les bibliothèques de la France et de l'Angleterre, et recueilli les textes arabes qui se rapportent à son histoire des musulmans en Sicile, a publié : *Bibliotheca arabico-sicula*, Leipzig, 1856, in-8°. Ce sont des textes arabes concernant la géographie, l'histoire, la biographie et la bibliographie de la Sicile. En 1859, il a donné, avec M. A. Dufour, une Carte comparée de la Sicile moderne avec la Sicile au XIIe siècle, d'après Edrisi et d'autres géographes arabes, et accompagnée d'une Notice in-4°. Cette publication a paru à Paris sous les auspices de M. le duc de Luynes et avec son concours libéral.

Digitized by Google

Le 4 mai 1859, pendant les premiers jours de la révolution à Florence, le gouvernement provisoire de la Toscane chargea Amari de la chaire d'Arabe à Pise. Avant d'y commencer son cours, il fut nommé par le gouverneur général, en décembre 1859, professeur de langue et de littérature arabes à l'institut impérial de Florence. Ce cours, partagé en leçons sur l'histoire civile et littéraire des Arabes et en exercices sur la langue, fut interrompu par la révolution de Sicile.

Secrétaire et caissier d'un comité qui, à Florence, recueillit publiquement de l'argent pour l'expédition de Marsala, Amari alla rejoindre Garibaldi à Palerme au mois de juin 1860. Appelé, le 10 juillet de la même année, par Garibaldi à la tête du secrétariat d'État de l'Instruction et des Travaux publics il quitta ces deux ministères en août pour prendre celui des Affaires étrangères. Après l'expédition de Garibaldi à Naples, il donna sa démission avec ses collègues et le pro-dictateur de Prétis, Garibaldi ayant refusé leur proposition de provoquer immédiatement le plébiscite en Sicile et l'annexion au royaume d'Italie.

Le nouveau pro-dictateur Mordini le nomma, en octobre 1860, professeur émérite de l'université de Palerme et historiographe de la Sicile. Il retint le premier de ces titres, qui, du reste, lui appartenait ; mais il refusa la charge d'historiographe avec les appointements, convaincu quelle était désormais inutile et peu acceptable dans la civilisation moderne et dans un pays libre. Plus tard, il fit partie d'une commission chargée de proposer l'organisition administrative de la Sicile réunie au royaume d'Italie. Il soutenait dans cette commission l'idée de l'unification du royaume.

Avant l'ouverture du premier parlement italien (février 1861), Amari devint sénateur du royaume, et en décembre 1862, ministre de l'instruction publique. Il donna sa démission à cause de l'accueil peu favorable qu'avait fait la Chambre à

Digitized by Google

son projet de décentralisation de l'enseignement secondaire qu'il proposait de confier aux administrations départementales, en déchargeant l'État de la dépense et du choix des professeurs. Son remplacement n'était pas facile au moment des dernières négociations avec la France pour les affaires de Rome; aussi avait-il consenti à garder son portefeuille jusqu'à la signature de la convention du 15 septembre, que, du reste, il approuvait sans réserve. Les premiers troubles de Turin le mirent dans le devoir de retirer sa démission. Le ministère entier fut licencié par le Roi dans le but d'apaiser la population de son ancienne capitale, et Amari retourna à sa chaire d'arabe à Florence.

Ses titres honorifiques et académiques sont les suivants : chevalier de l'ordre civil de Savoie (les chevaliers jouissent d'une petite pension, le nombre en est limité à soixante); grand officier des Saints Maurice et Lazare; chevalier grand-croix de l'ordre de Guadalupe. Depuis 1859, il est membre correspondant de l'Institut de France (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres); membre national non résidant de l'Académie des sciences de Turin et de la Société Royale de Naples; membre ordinaire de l'Académie des lettres et sciences de Munich; de la Société asiatique de Paris; membre honoraire de l'Institut égyptien d'Alexandrie; de la *Societa Ligura di Storia patria*, à Gênes; membre ordinaire de la *Societa Colombaria*, à Florence, etc.

En 1858, il avait remporté, avec MM. Sprenger et Nordeke, le prix de l'Institut de France, pour la chronologie du Coran. Il se propose de publier ce mémoire quand il aura terminé son 3e volume des Musulmans de Sicile.

En 1863, il a fait imprimer : *Diplomi arabi del R. Archivio fiorentino* (chartes arabes de Florence), texte, traduction italienne et notes, in-4° : LXXVIII et 524 pages, typographie Lemonnier, types arabes des Medicis.

Digitized by Google

Les *Atti e memorie delle Reali Deputazioni di Storia Patria por le province modonesi e parmensi*, 1865, in-4°, renferment, dans le troisième volume, les lettres inédites de Muley Haçen, avant-dernier roi de Tunis, adressées à Ferrante Gonzaga, vice-roi de Sicile (1537-1547), publiées par F. Odorici et annotées par Amari. Ce dernier a revu les anciennes traductions italiennes de ces pièces et en a traduit d'autres, parmi lesquelles quelques-unes sont d'un personnage des Beni-Semoumen, cheikhs de l'île de Djerba (Garbes). Une lettre adressée par Amari à M. Odorici contient des remarques historiques.

Il a inséré quelques articles dans les *Effemeridi* de l'Instruction publique de Turin, et dans le *Bullettino archeologico sardo*, de Cagliari, sur des sujets d'érudition orientale, entre autres l'histoire des Musulmans d'Espagne, par R. Dozy, orientaliste hollandais; sur des monnaies et des inscriptions monumentales arabes; et dernièrement, dans la *Nuova Autologia* de Florence, il a donné une partie du premier chapitre de son troisième volume des Musulmans de Sicile, relatif aux guerres des Pisans et des Génois, contre les Musulmans d'Espagne et d'Afrique avant la première croisade.

Amari a repris le travail de ce troisième et dernier volume de son histoire des Musulmans de Sicile, dont on a composé environ 200 pages, et qu'il espère achever l'année prochaine. Du reste, les fonctions publiques dont il a été chargé, les évènements considérables de l'histoire contemporaine auxquels il a pris part, l'excusent amplement de n'avoir pas encore terminé l'ouvrage auquel il a consacré tant d'années d'étude.

On ne sait même pas ce qu'il faut le plus admirer dans sa vie politico-littéraire : de l'homme d'État aux vues élevées et conciliantes, ou de l'orientaliste fidèle, qui revient avec empressement à ses travaux de prédilection aussitôt que son action politique n'est plus nécessaire à son pays.

Michel Amari est une des nobles figures de la révolution

Digitized by Google

italienne. Il a su joindre à l'énergie du caractère, à une intelligence d'élite, une grande aménité de mœurs. Bienveillant, doux dans ses relations, d'une simplicité antique, on l'a vu, après avoir été ministre des finances en Sicile, venir reprendre sa modeste chambre à Paris et demander au travail le pain quotidien.

D'une aptitude remarquable pour les travaux historiques, il saisit vite la portée politique des institutions qu'il étudie. Doué du sens philosophique, il a jeté sur l'histoire musulmane en Sicile de vives lumières.

Digitized by Google

IV

GUERRIER DE DUMAST

Le baron Guerrier de Dumast (Auguste-Prosper-François), orientaliste français, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), né à Nancy, en 1793, fut élevé à la campagne par deux personnes de sentiments et de formes distingués, et reçut, dès son enfance, les traditions de la bonne compagnie et les impressions naïves du village. Après avoir terminé ses études à Nancy, il fut envoyé à Paris pour y suivre les cours de l'École de droit.

Fils et petit-fils de commissaires ordonnateurs de guerres, il avait été destiné, comme ses pères, à la magistrature d'épée. Dès l'âge de dix-sept ans, en effet, il fut nommé officier dans le commissariat des guerres ; mais l'armée ayant été licenciée, il retourna à Paris terminer son droit avec le simple titre d'élève dans le nouveau corps qui venait d'être créé sous le nom d'Intendance militaire. Nommé ensuite au grade de sous-intendant, il fit la campagne de 1823. Placé au quartier général du corps d'Andalousie, pendant toute la durée du siége de Cadix, il eut à s'acquitter de fonctions disproportionnées avec son peu d'ancienneté ; ayant alors, sous son inspection administrative 20,000 hommes de troupes, y compris les régiments de la garde royale, et se trouvant chargé, soit à l'égard de la flotte française, soit envers les troupes espagnoles alliées, de missions supérieures, souvent presque diplomatiques. Successivement à Bayonne, à Rodez, à Saintes, à Mont-Louis, à Nancy, il donna sa démission en 1828.

Digitized by Google

Il n'a plus rempli que des postes gratuits : conseiller d'arrondissement, administrateur des établissements de bienfaisance, etc., ou bien certaines missions. Il a été envoyé notamment à Paris, par la ville de Nancy, en 1839 et 1840, pour y défendre, devant le Gouvernement et les Chambres, la cause des hospices; ou bien, en 1852, pour remettre en lumière les droits formels de Nancy, comme ancienne capitale de la Lorraine, à la possession de toutes les facultés universitaires, en vertu du traité européen de 1736.

Étranger aux diverses crises politiques, il n'a été ni élevé ni renversé par aucune d'elles. Il a eu le bonheur, comme il me le disait, de pouvoir assez souvent faire de sa maison un port neutre, dont l'accès n'était interdit à aucun navire, les forbans seuls exceptés, et où tous les pavillons honnêtes trouvaient refuge

Le baron G. de Dumast appartient, depuis 1822, à la Société asiatique, dont il est un des rares fondateurs encore vivants.

Membre de l'Académie dite de Stanislas, il fait partie de plusieurs autres compagnies analogues, telles que la Société philotechnique, ainsi que de l'association studieuse à laquelle on a donné le nom d'Institut des provinces. Il est secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine et secrétaire général de la Société régionale d'acclimatation qui s'est fondée pour les départements du nord-est: chevalier de la Légion d'honneur, de l'ordre espagnol de Charles III; officier de l'ordre de Guadalupe; officier de l'instruction publique.

Revêtus ou non de son nom, car beaucoup n'en portent aucun, les ouvrages et opuscules de M. de Dumast sont nombreux.

Son début fut un *éloge de Gilbert*, couronné par une académie de province (1817). Peu après, dans une épître en vers (1819), il prit la défense de la rime exacte

Digitized by Google

contre madame la princesse de Salm, qui avait spirituellement soutenu la cause de la rime négligée, tout en n'usant pas pour elle-même, dans son plaidoyer, de cette latitude. Bientôt, et quoique novice encore, il aborda un thème difficile : l'étude de toutes les institutions occultes, depuis les mystagogies de l'antiquité jusqu'aux diverses chevaleries plus ou moins secrètes et aux associations modernes qui portent le même caractère. Ce sujet, pour lequel il avait fait des recherches infatigables, recueilli une masse de matériaux qui ne se trouveront plus jamais dans la main d'une même personne, il en avait aperçu les côtés honnêtes et brillants ; il l'avait traité, malheureusement, avec imagination, non pourtant sans un certain degré, au moins relatif, de raison et de critique. L'ouvrage parut d'abord en 1820, sous le titre de la *Maçonnerie*, poëme en trois chants, avec des notes historiques, étymologiques et critiques ; un vol. in 8°, orné de gravures et de vignettes, Paris, A. Bertrand. Il fut refait ensuite d'une manière plus étendue et surtout plus virile, sous le titre des *Initiations* (1822) ; et alors, développé en six chants, il devait former trois volumes : l'un de prose, pour la discussion ; l'autre de vers, pour l'affirmation ; le dernier de notes, pour les éclaircissements et les pièces probantes, avec planches gravées pour les inscriptions, sceaux, monuments, etc. Mais ce second labeur ne fut pas imprimé. Les convictions de l'auteur s'étaient ébranlées ; il ne voyait plus la chose ni si bien liée comme ensemble, ni si belle sous toutes ses faces. Ne croyant plus suffisamment à ses propres assertions, et ne voulant pas persuader à autrui ce dont il avait cessé d'être sûr lui-même, il pensa devoir faire le sacrifice de son livre ; car il l'avait entrepris non pas seulement comme œuvre d'art, mais aussi comme œuvre de vérité.

En 1821, il attira le premier en Europe l'attention sur la Grèce, en publiant une traduction du Σαλπισμα πολεμιστή-

Digitized by Google

ριον *(Fanfare guerrière)*, précédée d'un morceau de circonstance qui respirait les sentiments de la plus vive sympathie pour un peuple victimé; car alors les Turcs n'avaient point encore essayé de se régénérer. Cette préface, grécisée à son tour par des philhellènes, fut répandue dans le Péloponèse.

En 1822, après les massacres de Chios, M. de Dumast prononça devant une réunion de membres de l'Institut et d'autres hommes d'élite, un dithyrambe, intitulé : *Chios, la Grèce et l'Europe*. Il faudrait, sans doute, se reporter au temps pour concevoir les impressions qui donnèrent naissance à ce chant pindarique, fidèle produit d'un mouvement d'indignation presque fébrile, qu'il communiquait à son tour. On éprouvait en Occident, et surtout en France, quelque chose de ce qu'on y ressentit au début des croisades.

La guerre d'Espagne de 1823, qui entraîna M. de Dumast loin de Paris, arrêta sa vie littéraire. Il ne tarda pas, il est vrai, à déposer son épée, mais plusieurs années se passèrent pour lui dans un repos silencieux. A la suite de 1830, d'ardentes discussions s'étaient élevées sur le terrain religieux. Lui, partisan de la tolérance dans toutes les acceptions, et zélé défenseur du principe de *la liberté pour tous*, il fut de ceux qui, tout en se mêlant au combat, tâchèrent de rapprocher les esprits.

De cette époque date pour lui le commencement de travaux nombreux qui l'occupèrent pendant vingt ans, et dont le caractère dominant fut la recherche, plus ou moins heureuse, de moyens par lesquels pussent être mis d'accord les besoins de la croyance avec les droits de la raison.

Le même désir de conciliation se manifeste dans ses écrits politiques, si tant est qu'il ait tracé des pages que l'on puisse appeler ainsi. La brochure sur *la Navarre et l'Espagne* (1836), celle qui a pour titre : *Ce que la France avait*

Digitized by Google

raison de vouloir dans la question d'Orient (1847), et ses lettres sur la politique générale (1847), sur l'Allemagne (1848), ne sont point des travaux polémiques. L'auteur n'y parle politique que du haut d'un observatoire, soit en historien qui étudie et classe les faits, soit en arbitre qui propose de nouveaux expédients pour assoupir les querelles des partis. Il n'y a pas jusqu'à un autre écrit d'un genre semi-statistique *Le pour et le contre sur la résurrection des Provinces* (1835), qui n'ait aussi le caractère d'une tentative d'éclaircissement et de pacification. C'est une étude où il cherche à faire la juste part aux deux principes inhérents à la nature humaine, d'unité et de diversité, de centralisation et d'affranchissement.

Les volumes annuels de mémoires de l'Académie de Stanislas renferment maintes pages du même auteur; par exemple : la *Légende du tombeau des deux amants de Clermont* (1835), ou bien le traité sur les *Distributions d'aliments cuits* opérées en divers temps et chez les différents peuples du monde (1855). M. de Dumast a souvent joué dans cette compagnie un rôle actif. Deux fois il a été chargé d'en résumer les travaux sous forme de compte rendu. Il en fut l'un des délégués au Congrès scientifique de France de 1837, qui le nomma président de la section de philosophie, langues et littérature.

D'autres réunions studieuses ont exigé de lui d'autres soins. Pour payer sa dette à la Société d'agriculture de la Meurthe, il a livré à l'impression (1851) un rapport sur les meilleurs modes essayés pour établir de grandes *réserves de céréales*, afin de parer aux disettes. Dans les bulletins de la Société régionale d'acclimatation qui s'est fondée à Nancy pour le nord-est, il a publié : 1° un travail sur les *noms vulgaires*, à donner aux animaux que l'on se propose d'introduire et de domestiquer en Europe ; 2° un article qui, sous le titre énigmatique d'*Une précieuse conquête à faire*, présente, sous de nouveaux aspects, la

Digitized by Google

question de l'hippophagie, incomplétement comprise en France. On lui doit aussi plusieurs notices biographiques, entre autres celle de Silvio Pellico (1838), de madame de Vannoz (1851).

Une fois conduit à se fixer en Lorraine, M. de Dumast a pris part aux nombreux travaux qui, commencés avant lui par d'autres, ont exhumé les vrais antécédents de cette province ou plutôt de cette ancienne *nation*. M. de Dumast a démontré, dans ses travaux, que la Lorraine n'a pas été simplement une grande vassale, comme la Bourgogne ou la Normandie, jouissant d'une demi-indépendance : elle a été triplement, de droit, de fait, et de nom, une petite nation complète, tout aussi caractérisée que le fut ou la Suisse ou la république de Venise. L'écrivain dont nous parlons a publié sur ces questions, d'abord un livre : *Nancy, histoire et tableau*, 1re édit. 1837, 2e édit. 1847, puis diverses brochures, savoir : 1° *Le duc Antoine et les Rustauds* (1849) ; 2° *Esquisses de voyage* (id.); 3° *Philosophie de l'histoire de Lorraine* (1850); 4° *Cent années de l'Académie de Stanislas* (id.) ; 5° *Coup d'œil sur l'état de la Lorraine* vers 1608, d'après Iodocus Sincerus (1852) ; 6° *Du véritable nom de Jeanne d'Arc* (1856) ; 7° *Des vraies armoiries de Nancy* (id.); 8° *Ce que fut jadis la Lorraine et ce qu'elle est encore*. Nancy, 1866, 1 vol. in-18.

C'est dans ce dernier livre que M. de Dumast, après avoir démontré que les Lorrains (Celtes orientaux) ne furent pas un demi-peuple, indique la place qu'ils doivent occuper dans les annales du monde : il nous fait voir les initiatives de tous genres : guerrières, religieuses, économiques, littéraires, dues au génie lorrain Parmi ces initiatives, il en est une sur laquelle M. de Dumast ne pouvait guère insister, puisqu'elle lui appartient, et qui nous conduit sur le terrain oriental.

Racine, qui introduisit dans ses ouvrages des personnages bibliques, habillés à la française, avait toutefois

Digitized by Google

entrevu trop tard (au moment où il quittait la plume) certains sentiers qui devaient l'amener à appliquer à de l'hébreu véritable des procédés littéraires rigoureux. Cette pensée, reprise et fécondée par M. de Dumast, lui fit entreprendre la traduction des *Psaumes de David*, qu'il a publiée en 1858-59, en 3 vol. in-8°, Nancy. Nous avons donc, pour la première fois, une traduction en vers, dans les sévères conditions du siècle de Louis XIV, de David entier, du vrai David, non pas un David de convention ; et il nous le présente, comme une sorte d'Horace ou de Virgile, pouvant remplir, malgré sa dignité, les exigences du régime des colléges.

Ce sont les Psaumes traduits, et non pas imités ; car l'auteur, persuadé qu'il peut bien être difficile, mais non pas impossible, d'arriver, sans sortir des conditions du classicisme le plus rigoureux, à serrer l'original de beaucoup plus près qu'on ne l'a jamais osé faire, a essayé de réunir deux choses réputées incompatibles : c'est, à savoir, de reproduire avec fidélité de couleur, quoiqu'en vers non-romantiques, les pensées de ce berger-roi, dont les uns ont fait une sorte de poëte païen, les autres un poëte chrétien, mais que personne encore n'a montré sous sa figure naturelle, sous celle d'un Israélite des temps homériques. Quant au texte à mettre en regard, M. de Dumast n'a point choisi l'hébreu, qui lui paraissait n'offrir qu'un seul des éléments nécessaires. Il a préféré donner un mot à mot latin qui, enrichi d'une foule de variantes et de courtes paraphrases placées entre parenthèses, fait passer en revue les sens très-divers présentés par l'hébreu, par les Septante, par la Vulgate italique, par le Saint-Jérôme et par dix ou douze des meilleurs glossateurs anciens ou modernes. Cette double traduction de David, d'une part en prose latine vérifiée et commentée terme par terme, d'autre part en vers français, a été le fruit de quinze années de travail.

Digitized by Google

C'était, comme on l'a dit, avoir fait du classicisme sur des éléments orientaux. Or, *le fait* conduisant à *la règle*, il devait bientôt arriver de là aux doctrines d'un orientalisme rendu classique.

En 1853, M. de Dumast publia un écrit intitulé : *L'Orientalisme rendu classique dans les limites de l'utile et du possible* (2e édit., 1854 ; 3e, 1857. Nancy). Il constate d'abord que le vieux classicisme ordinaire est en pleine décadence, que les études courantes s'affaiblissent visiblement, et il pense que le temps est loin aujourd'hui où la connaissance des classiques de la Grèce et de Rome constituait le seul titre d'un philologue. Depuis la renaissance, dit-il, la haute civilisation européenne a vécu en grande partie de cette source de l'antiquité classique ; mais, quelque abondante qu'elle fût, elle avait des limites, et si jamais ses metteurs en œuvre l'ont regardée comme inépuisable, ils se sont fait une grande illusion. Quand l'or qu'on avait découvert là n'eût pas été mêlé de bien des scories, pouvait-il subvenir sans fin à l'ardeur des recherches incessantes ? Non, et quiconque ne se laisse point duper par le spectacle d'évolutions répétées, mais stériles, doit aisément voir qu'en fait de philologie nous en sommes réduits à ressasser perpétuellement d'anciens sables aurifères, déjà dépouillés de leur métal. D'après M. de Dumast, la Californie littéraire qui manque aux études classiques c'est l'Orient, ou du moins ses deux langues les plus importantes : le sanscrit et l'arabe.

Au milieu de ce monde presque tout nouveau pour nous, l'Inde avec sa langue si savante, avec sa pensée religieuse si profonde, sa pensée philosophique si abstraite et si hardie, son imagination si poétique et sa nature si merveilleuse, nous apparaît comme le grand et antique foyer de la pensée humaine, comme le point central et rayonnant de ce vaste cercle d'idées philosophiques et religieuses, d'idiomes frappants de consanguinité, qui a

Digitized by Google

enveloppé la haute Asie, et qui a fini par embrasser presque l'ancien monde. C'est, en effet, sur les hauts plateaux de l'Asie qù'a été jetée primitivement l'énigme du genre humain ; c'est de là que le grand fleuve de la civilisation est parti avant de couvrir l'Europe et avant de laisser derrière lui de vastes déserts de sable. L'humanité ne peut être bien comprise partiellement. Il faut la voir dans son ensemble ; il faut pouvoir renouer les anneaux de cette grande chaîne qui, comme le Nil, dérobe encore son commencement aux regards du monde. Cette chaîne a son anneau le plus reculé dans l'Inde. Il est peut-être réservé à l'avenir de soulever le voile qui couvre encore les hautes origines du monde (1). L'étude approfondie du sanscrit semble destinée à révéler un jour quelques-uns de ces mystères.

Le sanscrit, inestimable diamant dont l'Inde peut s'énorgueillir à meilleur droit que du *koh-i-nour;* le sanscrit, qui, rien que par sa régularité savante et les vastes richesses de sa grammaire, mériterait d'être placé sur un trône au milieu des langues de l'antiquité, quand même il n'aurait pas produit cette littérature éloquente et pure, si supérieure en moralité à celle des Grecs et des Romains ; cette littérature immense, dont, par bonheur, tant de monuments se sont conservés, depuis les magnifiques épopées dont elle s'honore, antérieures aux âges homériques, jusqu'aux beaux et nobles drames écrits sous les inspirations d'un ordre de choses plus récent, vers l'époque du siècle d'Auguste ; outre sa valeur intrinsèque ou absolue, le sanscrit a, pour les Occidentaux, une valeur relative non moins grande. C'est le plus ancien type conservé du groupe lingual, connu sous le nom de famille indo-germanique, indo-perse, ou, mieux encore, indo-européenne. Il n'y a rien dans la langue de Corneille et

(1) V. Pauthier, traduction des *Essais sur la philosophie des Hindous*, de Colebrooke.

Digitized by Google

de Voltaire, qui ne provienne ou de l'élément *gréco-latin* ou de l'élément franc, c'est-à-dire germain, ou de l'élément gaulois ; or, cette triple origine fait triplement remonter notre idiome à la noble souche sanscrite.

M. de Dumast voudrait que l'enseignement du sanscrit fût introduit dans les Facultés, et que la connaissance de cette langue pût s'établir parmi nous, au moins chez ceux qui commentent et modifient des grammaires.

Ce qu'il propose pour le sanscrit, la plus riche des langues indo-européennes, il voudrait qu'on le fît pour l'arabe, la plus riche des langues sémitiques.

La langue arabe est une langue non moins primitive que le sanscrit. Jusqu'à l'islamisme, les Arabes ont vécu d'une vie intime: aucun mélange étranger n'est venu s'incorporer en eux. Quoique leur idome n'entre pas dans notre cercle lingual, et que le tour de la pensée n'y soit plus le même que le nôtre, il est à remarquer que nous sommes, nous Français, mieux que d'autres préparés à l'étude de cette langue. Comme la nôtre, elle est sans inversions, droite, mathématique ; et sa syntaxe, plus quintessenciée, n'en offre pas moins plus d'une analogie avec la nôtre. De temps immémorial, les Arabes étudient leur langue dans les classiques exclusivement, dont ils cherchent toujours à se rapprocher. Aussi ne pouvons-nous connaître l'arabe avec la même promptitude et la même perfection que les musulmans instruits, qu'en étudiant leurs classiques. C'est donc surtout la langue consacrée par les auteurs qu'il importe d'apprendre: celle dans laquelle écrivirent Averroës, Avicenne, Maçoudi, Hariri, Cazwini, Aboul Féda, Ibn Khaldoun, Abdallatif, Makrizi, etc. C'est la belle langue dans laquelle avaient chanté Lebid et les *choara* (poëtes) du désert et qui, fixée par Mahomet, est demeurée comprise universellement de Maroc à Chiraz, à cause du Coran, qui, adopté partout comme instrument scolaire, l'a mise jusqu'à présent à

Digitized by Google

l'abri des ravages du temps. C'est donc l'arabe correct, régulier, qu'il conviendrait, d'après M. de Dumast, d'introduire dans les Facultés.

L'importance de l'étude de cette langue aux points de vue historique, littéraire, religieux, scientifique, n'est pas à démontrer. Il sera toujours éminemment utile de connaître dans les historiens arabes le rôle de ce peuple, qui fut presque le maître du monde à une certaine date de l'histoire. Sa littérature est immense, le nombre de ses poëtes incalculable. Quoiqu'inférieure sous certains rapports à la muse indoue ou à la muse gréco-latine, la muse arabe a des inspirations heureuses, elle a surtout une vigueur incomparable. Elle s'éloigne, du reste, des deux par son allure toute moderne : elle est personnelle et réaliste au plus haut degré. La littérature arabe, comme toutes les autres, a eu son époque classique ; nous la trouvons dans le siècle qui a précédé Mahomet et dans celui qui l'a suivi. Le khalifat vit naître ces contes et ces romans qui, sous une apparence légère, nous dévoilent les mœurs de ce peuple, dont la vie sociale, domestique, a toujours été si mystérieuse. Les grands ouvrages historiques sont nombreux. Les Arabes nous intéressent encore à d'autres points de vue que la littérature. Sous les grands khalifes abbassides, le peuple arabe, devenu le gardien des sciences, qui ne se cultivaient guère que chez lui, en conserva le dépôt ; et quand il le transmit à d'autres, il ne le rendit pas sans l'avoir accru.

M. de Dumast a donc raison de demander que cet idiome, dans lequel ont été tracés de si glorieux bulletins de la marche de l'esprit humain, soit introduit dans l'enseignement des Facultés des lettres. Nous sommes doublement tenus, nous autres Français, d'assurer un enseignement plus étendu, nous qui, embrassant aujourd'hui l'Algérie dans notre territoire, avons acquis des milliers d'Arabes pour concitoyens.

Digitized by Google

Partageant les idées de M. de Dumast, nous dirons, en toute liberté, au ministre qui vient de poser d'une main si ferme les bases de la rénovation de l'instruction publique en France : la création d'une chaire de sanscrit et d'une chaire d'arabe dans chacune de nos Facultés des lettres est en quelque sorte le couronnement de son œuvre. Cette mesure ne peut pas paraître trop hardie ; elle est facile à prendre, et le jour où elle sera réalisée, elle réunira les suffrages unanimes du monde savant. Car l'orientalisme devenu classique n'est pas seulement l'orientalisme étendu, vulgarisé, européanisé : c'est l'orientalisme sauvé ; c'est la prise de possession, l'exploitation intellectuelle de l'ancien monde, devenu nouveau à force d'antiquité ; c'est le berceau de l'humanité, de la civilisation, reconquis par les nouvelles croisades de l'intelligence. Honneur donc au ministre qui attachera son nom à une aussi pacifique et glorieuse conquête ? Les Christophe Colomb de l'orientalisme auront trouvé en lui leur Isabelle.

C'était une belle œuvre que d'avoir fait comprendre les avantages d'un tel progrès ; d'avoir exposé une théorie ; mais M. de Dumast, descendant sur le terrain de la pratique, publia en 1857 : *Les Fleurs de l'Inde*, comprenant la mort de Yaznadate, épisode tiré de la Ramaïde de Valmiki, traduit en vers latins et en vers français, avec texte sanscrit en regard, et plusieurs autres poésies indoues ; suivies de deux chants arabes (Vagner, Nancy ; B. Duprat, Paris, in-8°). Son livre est une énergique mise en œuvre de l'idée exposée dans l'*Orientalisme rendu classique*. Il en prépare une deuxième édition.

M. de Dumast, devenu le fondateur d'une nouvelle école dont le but est de vulgariser l'orientalisme, associa à cette doctrine les académies de Metz et de Nancy, qui lorsque toute la France sommeillait, proposèrent au gouvernement de mettre ce principe à l'étude. L'Académie de Stanislas, à Nancy, osa, la première en France, procu-

Digitized by Google

rer aux travailleurs de province une *fonte* de lettres dites dévanagaries; déjà M. de Dumast venait de faire poinçonner un corps de caractères romanisés, conçu d'après un système transcriptif propre à l'école de Nancy : deux autres membres de cette académie, MM. Emile Burnouf et L. Leupol, ont successivement publié une grammaire sanscrite, un dictionnaire sanscrit français et un *Selectæ* qui complète la trilogie.

Parmi les opuscules de M. de Dumast, on peut citer : 1° *Candigna et Capila*, imitation d'un morceau de l'Hitopadéca, in-8°, Nancy, 1853 ; 2° *Maximes tirées des Courals de Tirou Vallouvar*, ou morale des Parias, in-8°, Nancy, 1854 ; 3° *Un mot sur les langues de l'Orient*, manuscrit de 1821, inséré en 1862 dans les mémoires de l'Académie de Nancy ; 4° Analyse de l'ouvrage de M. G. de Tassy, intitulé : *Les Oiseaux et les Fleurs*, Paris, 1821 ; 5° *Lettre à M. J. Mohl sur la langue perse*, *Journ. asiatique*, 1852 ; 6° *Essai sur la vraie prononciation du Ghaïn arabe*, *Journ. asiatique*, 1857 ; 7° *Des Alphabets européens appliqués au sanscrit*, ou *Recherche du meilleur mode de vulgarisation*, Nancy, 1860 ; 8° *Philologie orientale appliquée ;* Note chronologique sur les travaux de l'école vulgarisatrice, Nancy, 1862 ; 9° *Une idée lorraine* (l'Orientalisme rendu classique), morceau lu à la Sorbonne et réimprimé à Nancy, 1863 : 10° *Mémoire sur la question de l'unité des langues*, Nancy, 1845 ; 11° *Lettre à M. Reinaud, de l'Institut, sur l'avenir de la Société asiatique*. Nancy, 1860.

On voit quelles variétés de travaux sont sortis de la plume de M. de Dumast. Dans sa carrière si remplie, il a traité à la fois des questions économiques, utilitaires, historiques, littéraires, philologiques, scientifiques et religieuses. Il n'a pas pu approfondir tout sans doute, souvent il s'est tenu à la surface de ses sujets d'étude ; mais il a toujours su en faire jaillir quelque vérité. Son style,

Digitized by Google

d'une admirable clarté, tient des traditions du grand siècle littéraire et du pittoresque moderne. Initiateur ardent, il a attaché son nom à une foule de réformes utiles; et d'un seul mot nous pouvons le peindre : pour les idées vraies, justes, grandes, hardies et sages, et contre la routine, les préjugés sots, les sentiments bas et égoïstes, c'est un Croisé.

V

F.-B. CHARMOY

Charmoy (François-Bernard), orientaliste français né à Soultz (Haut-Rhin) le 14 mai 1793, termina ses études au collége impérial de Phaisbourg (Meurthe), où il commença à se livrer à l'étude de l'hébreu et de l'arabe, sous la direction du professeur suédois, M. de Rosen. D'après les conseils de ce savant, il partit en 1810 pour Paris, afin d'y continuer ses études orientales et suivre les cours de la Faculté de droit. A l'école spéciale des langues orientales vivantes, il devint l'élève des professeurs Silvestre de Sacy, Langlès, Chézy, Amédée Jaubert, Sédillot et don Raphaël. Au collége de France, il fréquenta les cours de S. de Sacy, de Caussin de Perceval et Kieffer. En 1817, l'empereur Alexandre Ier, désirant fonder à Saint-Pétersbourg des chaires d'arabe, de persan, de turc et d'arménien, chargea son ministre de l'instruction publique de prier notre grand orientaliste Silvestre de Sacy de désigner à M. le comte Pozzo di Borgo deux de ses élèves, capables d'enseigner ces quatre langues dans la capitale de la Russie. Le choix de cet illustre savant tomba sur M. Demange pour l'enseignement de l'arabe et de l'arménien, et sur F. B. Charmoy pour celui du persan et du turc.

Après avoir terminé son cours de droit, ce dernier partit, au commencement du mois d'octobre 1817, pour

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg, où il occupa d'abord la chaire de langue et de littérature persanes, à l'Institut pédagogique central, devenu plus tard université impériale de Saint-Pétersbourg. Il quitta cet établissement en 1821 pour la chaire de persan et de turc à l'institut oriental du ministère des affaires étrangères, qui venait d'être crée, et pour continuer de remplir les fonctions de secrétaire-interprète, attaché au département asiatique du même ministère.

Au mois de septembre 1829, il obtint un congé pour rentrer en France et se maria en mars 1830. Au mois de juin suivant, il revint à Saint-Pétersbourg et y reprit son enseignement des langues persane et turque à l'Institut oriental.

Avant son départ pour la France, le prince Lieven, qui était ministre de l'instruction publique, avait chargé F. B. Charmoy de lui présenter le plan d'une Faculté spéciale des langues orientales qu'il se proposait de créer à l'université de Saint-Pétersbourg. L'organisation définitive de cette Faculté devait être confiée audit professeur après son retour en Russie ; mais l'exécution de ce projet, qui avait été adopté par une commission d'orientalistes, sous la présidence du comte Strogonof, fut différée d'une vingtaine d'années.

Pendant son absence, Charmoy avait été nommé correspondant de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg pour la littérature orientale. Le 16 mai 1833, la même société savante l'admit en qualité d'académicien adjoint pour les langues et l'histoire des peuples de l'Orient ; il avait repris son enseignement de la langue et de la littérature persanes. Tout semblait lui promettre un brillant avenir, lorsqu'une maladie douloureuse, un dépôt dans les sinus frontaux, le mit hors d'état de continuer ses fonctions et le força, à son grand regret, de renoncer, en septembre 1835, au service de la Russie, pour venir chercher un climat plus

Digitized by Google

doux en Provence. Après son départ, le bruit de son décès se répandit à Saint-Pétersbourg, et son collègue, le savant académicien Fraehn, lui envoya un article nécrologique, publié dans la gazette russe de l'Académie.

Lors du départ du professeur Charmoy de Saint-Pétersbourg, l'empereur Nicolas Ier lui accorda, au bout de dix-huit années de service effectif, une pension viagère égale au deux tiers du traitement dont il jouissait au ministère des affaires étrangères, c'est-à-dire une retraite de quatre mille roubles équivalente alors à une somme de quatre mille quatre cents francs.

Entré au service de l'empire de Russie avec la grade de conseiller de cour, il fut promu, le 30 septembre 1825, au rang de conseiller de collége, et nommé, cinq années plus tard, conseiller d'État. Lors des divers examens que ses élèves eurent l'honneur de subir en présence des ministres de l'instruction publique et des affaires étrangères, l'empereur l'honora, chaque fois, des témoignages de sa haute satisfaction et de sa munificence. Par oukase du 29 mai 1820, il fut nommé chevalier de l'ordre de Sainte-Anne de 3e classe; le 10 mai 1826, il reçut le diplôme de chevalier de 2e classe du même ordre; un 3e oukase, du 21 avril 1828, lui conféra la même décoration avec les insignes en diamants; le 2 avril 1833, il reçut le brevet de chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir de 3e classe, et un 5e oukase, du 22 août 1835, lui décerna l'insigne que l'empereur daigne conférer aux fonctionnaires russes *pour quinze années de service irréprochable et sans tache.* Sa Majesté l'avait précédemment nommé conservateur honoraire de la Bibliothèque impériale, sur la présentation de M. le conseiller privé Alexis d'Olénine, à la direction duquel était confié cet établissement.

Une décision du conseil d'administration de la Société asiatique de Paris, dans sa séance du 1er avril 1822, décerna au professeur Charmoy le titre d'associé correspon-

Digitized by Google

dant; un diplôme de la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, en date du 20 juin 1829, lui conféra le même titre; un troisième diplôme de la Société royale des antiquaires du Nord, du 28 octobre 1843, l'admit au nombre des associés faisant partie de la section russe.

A son arrivée en France, le conseiller d'État Charmoy se fixa près de Toulon, puis à Aouste (Drôme) où il réside actuellement. Après s'être condamné pendant quinze années au repos le plus absolu, sa santé lui permit de se livrer de nouveau à ses études orientales, si longtemps interrompues. Il mit la dernière main à son travail sur la nation kourde et mena à bonne fin son ouvrage sur les quatre *oulous* ou dynasties mongoles, issues du fameux Tchinguiz Khân (Gengis-Khan). Il donna surtout ses soins à celle du *Q'aptchâp* que les chroniques russes ont improprement qualifiée du titre pompeux de *Zolataia Orda* (Horde d'or), tandis que son véritable nom était *Chara Ordou* ou *Ordah* (Palais jaune).

En 1829, Charmoy avait fait imprimer à Saint-Pétersbourg le 1er volume d'un épisode de l'*Iskender Nameh*, ou Alexandréide du poëte persan Nizâmy, livre qui traite d'une prétendue expédition d'Alexandre le Grand contre les Russes. En 1833, il publia dans les Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg la *Relation de Maçoudy et d'autres auteurs musulmans sur les anciens Slaves*. L'année suivante, l'université impériale ordonna l'impression de la dissertation du même professeur sur l'*utilité des langues orientales pour l'étude de l'histoire de la Russie*. Les mémoires sus-mentionnés de l'Académie impériale de sciences, VIe série, section politico-historique, vol. III, contiennent un second mémoire de plus de 400 pages in-4° du savant orientaliste : il traite de l'*expédition de Tamerlan contre Toq'kamiche khân, de l'Oulous de Djoutchy*, en 792 de l'hégire, ou 1191 de notre ère.

Digitized by Google

La même académie fait publier en ce moment, sous ses auspices et sous le titre de *Fastes de la nation kourde*, une traduction française annotée du *Chéref-nameh* de Chéref ed din Bidlicy, par le même orientaliste : cet ouvrage formera 2 vol. in-8°, d'environ 1,000 pages chacun. Le savant Charmoy vient également de terminer un second ouvrage aussi volumineux que le précédent, qu'il a intitulé : *Fastes de la nation mongole;* mais ses ressources pécuniaires ne lui permettent pas de le faire imprimer.

Combien il est regrettable qu'un travail aussi important pour une partie de l'histoire de l'humanité reste inédit, faute d'avoir à sa disposition quelque misérable somme d'argent, alors surtout que dans nos expéditions vers l'extrême Orient nous avons besoin de connaître le passé et le présent des peuples que nous voulons appeler à une civilisation plus avancée!

Les ouvrages de Charmoy sur l'histoire des Mongols et des Kourdes suffiraient pour illustrer son nom, s'il n'avait été un des premiers Français chargés de répandre en Russie l'enseignement des langues de l'Orient. On a vu de quels égards, de quelles distinctions il fut entouré en Russie par les empereurs Alexandre et Nicolas. Il semble que nous soyons forcés d'aller à l'étranger pour être dignement appréciés!

En France nos savants orientalistes sont laissés dans l'oubli. On n'ignore pas cependant que c'est à notre célèbre École des langues orientales de Paris que sont venus s'instruire presque tous les orientalistes éminents qui professent en Europe.

VI

GUSTAVE WEIL

Weil (Gustave), orientaliste allemand, né le 24 avril 1808, à Soulzbourg, petite ville des environs de Fribourg, dans

Digitized by Google

le grand-duché de Bade, reçut les premières leçons de latin du ministre protestant de son pays natal, en même temps que le précepteur de la maison paternelle lui enseignait l'allemand, le français et l'hébreu. A l'âge de douze ans il quitta Soulzbourg pour aller demeurer à Metz, auprès de son grand-père, qui était alors grand-rabbin du consistoire israélite, et qui le fit entrer à l'école talmudique de cette ville.

A dix-sept ans, il revint en Allemagne où il devait continuer ses études rabbiniques; mais, en visitant l'université de Heidelberg, il reconnut que la théologie ne lui convenait pas, et il s'adonna dès lors avec un grand zèle aux études historiques et philologiques, sous la direction de MM. Schlosser, Creuzer et Baehr. Le professeur de théologie Umbreit lui apprit les premières notions de la langue arabe.

En 1830, il vint à Paris pour y continuer ses études orientales. M. le Dr Perron lui donna des leçons particulières d'arabe en échange de leçons d'allemand. Il suivit le cours de syriaque de l'un de nos grands orientalistes, Étienne Quatremère, et plusieurs cours d'histoire et de géographie ancienne. Forcé d'interrompre son séjour à Paris, à cause de l'insuffisance de ses ressources, il se dirigea vers l'Orient, après avoir contracté un engagement littéraire avec le propriétaire de la *Gazette universelle d'Augsbourg,* qui pourvut à ses besoins les plus urgents.

Après un séjour de quelques mois à Alger, il se rendit au Caire, où il remplit, pendant près de quatre ans, les fonctions de professeur et traducteur dans plusieurs écoles fondées par le vice-roi d'Égypte. Le reste de son temps, il le consacrait à l'étude de l'arabe, du persan et du turc. L'arabe lui fut enseigné, en compagnie de Fulgence Fresnel, par les cheikhs Mohamed Ayyâd et Ahmed ettounsi. Du Caire il passa à Constantinople où il resta

Digitized by Google

quelques mois. Puis il revint à Heidelberg où il fut employé (1837) à la bibliothèque de l'Université. L'année suivante il fut nommé bibliothécaire et, en 1843, professeur extraordinaire des langues orientales. En 1861, il est devenu professeur ordinaire pour le même enseignement et dispensé du service de bibliothécaire. Appelé, en 1864, à la chaire d'arabe de Naples, il ne l'accepta pas.

Il est, depuis 1857, associé étranger de la Société asiatique de Paris, et, depuis 1860, membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, chevalier des ordres des saints Maurice et Lazare et de l'ordre de la Couronne de Prusse, 1863. — Officier de l'ordre de Guadalupe, 1866. — Il a publié :

I. Traduction des *Colliers d'or* de Zamakhchari *(Goldene halsbænder)*; c'est un recueil arabe de 99 sentences morales, écrites en prose rimée dans le genre des *Séances de Hariri*; Stuttgart, 1836, in-8°.

II. *Esquisse de la littérature poétique des Arabes* (*die poetische literatur der Araber*); Sttuttgart, 1837, in-8°.

III Traduction des *Mille et une Nuits*, d'après le texte arabe imprimé à Boulac, et un manuscrit de la bibliothèque de Gotha; Stuttgart et Pforzheim, 1837-41, 4 vol. grand in-8° : en 1866 il en a fait paraître une nouvelle traduction. L'édition du texte arabe des *Mille et une Nuits*, sur lequel G. Weil a fait sa traduction, a été donné au Caire en 1835, par le savant cheikh Abd er rahman el safti el charkwi, 2 vol. in-4°.

IV. En 1842, dans le *Journal asiatique* de juillet, une *Note* curieuse sur un fait relatif à Mahomet. G. Weil y cite divers passages d'auteurs arabes, qui prouvent que le fondateur de l'islamisme avait des accès d'épilepsie.

V. *Lettre à M. Reinaud, de l'Institut*, sur un fait qui dénote la mauvaise foi de Mahomet, au début de sa carrière : *Journal asiatique* de mai, 1843.

VI. *Le prophète Mahomet, sa vie et sa doctrine* (*Moham-*

Digitized by Google

med der prophet sein Leben und seine Lehre), Stuttgard, 1843, in-8°, 450 pages. Dans cet ouvrage, puisé aux sources, G. Weil a suivi surtout la célèbre biographie de Mahomet par Ibn Hichâm et deux compilations d'Ali Halebi et d'Hocein Diarbekri, composées d'extraits d'ouvrages les plus anciens et les plus dignes de foi. Ce travail, fruit de longues études, jette un nouveau jour sur la vie d'un homme qui a changé les destinées d'une grande partie de l'humanité.

VII. En 1864, traduction en allemand de la *Vie de Mahomet*, d'après Mohammed *Ibn Ishak*, rédigée par Abd el Melik *Ibn Hichâm*, 2 vol. Stuttgart.

VIII. *Introduction historique et critique au Coran* (*Historichkristiche Einleitung in den Koran*); Bielefeld, 1844, in-12°, XXI et 121 pages. Cet opuscule se compose d'un extrait de la vie de Mahomet, de la formation du Coran et de la succession chronologique des chapitres et des versets déplacés.

IX. *Légendes bibliques des musulmans* (*Biblische legenden der Musulmænner*); Francfort, 1845, in-12°, 298 pages. On sait que le Coran est plein d'allusions à des légendes juives sur des personnages du vieux Testament. Ces légendes n'ont peut-être pas de valeur historique; mais il est indispensable de les connaître pour avoir du Coran une intelligence complète. G. Weil, en puisant ces légendes dans divers recueils de traditions arabes et en les réunissant dans un livre spécial, a rendu service à ceux qui étudient le Coran et qui ne peuvent recourir aux commentaires originaux.

X. *Histoire des khalifes* (*Geschichte der chalifen*); Mannheim, 1846-51, 3 vol. in-8°; le 4e et le 5e volumes ont pour titre : *Histoire des khalifes abbassides de l'Égypte;* Stuttgart, 1860-62.

Le premier volume commence à la mort de Mahomet et finit à la chute des khalifes omeyyades. On y trouve

Digitized by Google

aussi l'histoire de l'Espagne, depuis la première invasion musulmane jusqu'à l'établissement d'une dynastie omeyyade à Cordoue. Les 2e et 3e volumes renferment l'histoire des khalifes abbassides, jusqu'à la prise de Bagdad par les Tartares, et le tableau des autres familles de princes qui se partagèrent l'empire musulman pendant cette période. Les 4e et 5e volumes sont relatifs, comme nous l'avons dit, aux Abbassides d'Égypte.

L'*histoire des khalifes* de G. Weil est la continuation de sa *Vie de Mahomet*. On jugera de l'immensité de l'œuvre accomplie par cet orientaliste allemand, en lisant les lignes suivantes de l'un des maîtres de la science orientale, M. Jules Mohl, dans son Rapport de 1846 à la Société asiatique :

« L'histoire des khalifes est l'un des sujets les plus importants que puisse choisir un historien. La grandeur de l'empire des Arabes, la destruction des anciennes civilisations et le changement de l'état social de la moitié la plus cultivée du monde, font, de la formation du khalifat, un des plus grands événements de l'histoire. Le khalifat lui-même a cessé depuis six siècles, mais la puissance civilisatrice qu'il y avait en lui était telle, que les suites du mouvement qu'il a imprimé à l'Orient subsistent encore. Aussi la tâche que s'impose l'historien du khalifat est-elle difficile en proportion même de la grandeur du sujet.

Il ne s'agit pas pour lui seulement de faire la description des conquêtes des Arabes et de raconter l'histoire de leurs princes pendant six siècles; il faut qu'il traite encore de l'origine et du développement de toute une civilisation; des changements que cette civilisation a produits chez des nations nombreuses, différentes de race et de caractère, lesquelles ont, à leur tour, réagi diversement sur leurs conquérants; de l'influence que les principes et les formes de la nouvelle administration ont exercée sur la condition des provinces, sur la constitution

Digitized by Google

de la propriété, sur le gouvernement municipal, sur la législation, sur tous les intérêts des peuples.

Le khalifat est un fait unique dans l'histoire du monde et qu'on ne saurait comparer, sous le rapport temporel, qu'à l'empire romain, et sous le rapport de la puissance spirituelle, qu'à la papauté.

On ne manque certainement pas de matériaux pour en faire l'histoire; les chroniques générales et celles des provinces et des villes, les biographies des hommes illustres, les œuvres des poëtes et de leurs commentateurs, les collections des lois et décisions légales, les ouvrages de théologie et de science, enfin toutes les parties des littératures arabe et persane abondent en faits, dont chacun contribue à compléter le tableau qu'on peut tracer du khalifat. Tous les travaux dont ces littératures ont été l'objet apportent, directement ou indirectement, leur tribut à cette histoire. Déjà un certain nombre des points les plus importants ont été traités en détail, et il ne se passe peut-être pas un mois, sans qu'il paraisse, en Europe, un ouvrage qui ajoute quelque chose aux matériaux dont on peut disposer. Malgré tous ces efforts, on n'a encore mis au jour qu'une petite partie des sources de l'histoire du khalifat; le reste se trouve dispersé dans les bibliothèques de l'Europe et de l'Orient.

C'est dans cet état que M. Weil a trouvé son sujet et qu'il a eu le courage de l'aborder, avec l'aide principalement des manuscrits des bibliothèques de Paris, de Gotha et de Leyde. »

Voilà ce que pensait M. J. Mohl au début de la gigantesque entreprise de G. Weil. Ajoutons que cette histoire est écrite simplement, que les expressions mêmes des personnages mis en scène sont conservées, et que l'orientaliste historien a rejeté dans des notes au bas des pages les discussions critiques que font naître des points douteux.

Digitized by Google

XI. *Histoire abrégée des peuples de l'Islam,* depuis Mahomet jusqu'au siècle du sultan Selim Ier, 1866, Stuttgart, in-8°.

Sur ces onze ouvrages ou opuscules, tous remarquables à divers titres, trois sont d'une importance considérable : *La Vie de Mahomet, l'Histoire des khalifes* et la traduction des *Mille et une Nuits.*

Gustave Weil était bien préparé, tant par ses goûts littéraires que par ses voyages, sa connaissance des mœurs et de la langue arabe parlée, pour entreprendre une nouvelle traduction des *Mille et une Nuits;* de cet ouvrage où l'on trouve une peinture de la société arabe sous le khalifat, où les mœurs de cette époque sont presque celles d'aujourd'hui, et dont le style se ressent assez souvent du langage arabe usuel.

Mais son œuvre capitale est cette *Histoire des khalifes,* fruit de seize années de labeur, et composée d'après des manuscrits arabes, riche mine exploitée par lui en grande partie pour la première fois. Ce livre fait le plus grand honneur à Gustave Weil, qui, aux connaissances variées du philologue, unit le sens critique, les aperçus ingénieux de l'historien, et les vues élevées du philosophe.

L'*Histoire des Arabes avant Mahomet*, de M. Caussin de Perceval, l'*Histoire des khalifes*, de G. Weil, l'*Histoire des musulmans d'Espagne,* de M. R. Dozy, l'*Histoire des musulmans de Sicile*, de M. Amari, et la *Conquête de l'Afrique par les Arabes,* de M. Henri Fournel, sont les cinq grands ouvrages historiques de notre temps. On peut maintenant, avec ces travaux considérables, connaître de haut et avec exactitude le rôle entier que ce grand peuple arabe a joué dans le monde.

Digitized by Google

VII

NOEL DES VERGERS

Des Vergers (Joseph-Marin-Adolphe-Noël), orientaliste et archéologue français, né à Paris le 2 juin 1805, mort à Nice le 2 janvier 1867, descend d'une ancienne famille de Normandie établie, depuis deux siècles, en Bourgogne, et dont la noblesse remonte, d'après des documents officiels, au règne de Charles VI. Son père, membre du Conseil de la Banque de France, député de l'Yonne, l'un des représentants les plus honorables de l'industrie parisienne, lui fit entreprendre de fortes études.

Après le droit, il s'initia aux sciences physiques et naturelles. Puis, à l'Ecole des Langues orientales, il suivit les cours d'arabe de MM. Reinaud et Caussin de Perceval, et puisa à leurs leçons cette méthode rigoureuse de travail, cette sûreté d'interprétation que nos savants maîtres, continuant les traditions anciennes de l'Ecole, ont su propager dans leur enseignement.

Digitized by Google

Pour son début, il publia la *Vie de Mahomet*, d'Abou'l-féda, texte, traduction et notes, in-8°, 1837. C'est un des premiers documents positifs mis au jour sur la vie de ce réformateur musulman, que les dévots d'autrefois, usant de partialité et d'une érudition surannée, appelaient le faux prophète. Le livre de Noël des Vergers a figuré parmi les ouvrages expliqués au cours d'arabe du Collége de France.

En 1840, il a donné l'*Histoire de l'Afrique* sous la dynastie des Aglabites, et de la Sicile sous la domination musulmane, 1 vol. in-8°, Didot. C'est le texte d'Ibn khaldoun, traduit et accompagné de notes tirées surtout des historiens Nowaïri et Ibn-el-athir. Cette partie de l'histoire de l'Afrique est d'une grande importance. Les Aglabites gouvernèrent, pendant tout le IIIe siècle de l'hégire, la partie orientale de la côte de Barbarie. Ils furent dépossédés par les Fatimites, qui occupèrent, pendant trois siècles, la plus grande partis du Magreb. Ibn Khaldoun, grand historien des Arabes et des Berbères, du XIVe siècle, si utile à consulter pour connaître les conquêtes de l'Islamisme, était peu connu alors.

Des Vergers a rendu un service à la science historique, en appelant sur cet historien l'attention des savants, et en imprimant une partie de son œuvre.

Dans le *Journal asiatique* de 1845, cet orientaliste inséra une *Lettre* à M. Caussin de Perceval, sur les diplômes arabes conservés dans les archives de la Sicile.

Chargé, en 1842, par M. Villemain, d'une mission en Italie, pour recueillir, dans les bibliothèques ou archives du royaume de Naples, tout ce qui concerne l'établissement des Normands et les traces françaises laissées par

Digitized by Google

eux dans les Deux-Siciles, il profita de cette occasion pour faire des recherches sur l'histoire de la Sicile sous la domination arabe.

Il avait remarqué, avec raison, combien sont secs et concis les récits de la plupart des chroniqueurs arabes. Ainsi, ceux qui ont parlé de la conquête de la Sicile, l'ont fait de manière à fixer quelques dates, à rappeler quelques faits ou quelques noms propres; mais l'organisation intérieure, l'esprit des institutions, l'affinité ou la résistance des populations soumises, voilà ce dont ils ne disent pas un seul mot. Aussi, Noël des Vergers, en digne disciple de M. Caussin de Perceval, ce maître accompli, se préoccupait-il de trouver des documents qui pussent jeter quelque lumière sur la vie intérieure des Arabes de Sicile, sur les rapports des vaincus et des vainqueurs.

Ce fut à Palerme qu'il trouva des actes nombreux : transactions, ventes, donations, délimitations de territoire, rôles de vassaux et tenanciers, écrits dans la langue arabe, d'après la forme des coutumes normandes. Cette série de diplômes, où venaient se confondre les figures brillantées du style oriental et les termes que la féodalité avait introduits dans les coutumes de Normandie, lui parut d'une haute importance pour connaître, d'une manière moins vague qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, les relations établies par les princes normands entre les populations musulmane et chrétienne, en Sicile.

Dans cette lettre, Noël Des Vergers caractérise parfaitement le rôle des princes normands sur les Arabes, après la conquête de la Sicile. « La condition des Sarrasins, dans les campagnes de la Sicile, dit-il, était souvent celle des serfs de la glèbe, vendus ou donnés avec

Digitized by Google

les propriétés dont ils dépendaient, et classés d'après les catégories adoptées dans le droit féodal des Lombards et des Normands, selon le maître auquel ils appartenaient. Dans les villes, au contraire, leur position était toute différente et leur fortune personnelle les plaçait, pour la plupart, à l'abri de toute servitude. Après avoir acquitté le tribut exigé pour le libre exercice de leur religion, ils jouissaient des mêmes priviléges que les autres sujets du royaume et étaient soumis aux mêmes charges.

Les guerriers normands, en entrant, après la prise de Palerme, dans ces palais dorés, dans ces vastes jardins où les Aglabites et les Obeydites, après eux, avaient rassemblé toutes les richesses de l'Asie, s'étaient épris de la vie d'Orient. Ces hommes de fer, vaincus, à leur tour, par les richesses du sol, par une civilisation plus avancée que la leur, avaient emprunté aux Arabes, leurs sciences, leurs arts et jusqu'aux institutions du harem. Des eunuques, qui n'avaient de chrétien que le nom et l'habit, encombraient les avenues de leurs palais; et, agents complaisants des plaisirs du Maître, ces hommes, musulmans dans le cœur, offraient aux Sarrasins, l'appui de la faveur qu'ils devaient à leur ministère. Mais, avec le commencement du XIIIe siècle et l'avènement des Allemands, au trône de Sicile, l'influence des Arabes s'effaça rapidement. »

On peut juger par les quelques lignes que nous venons de reproduire, de l'intérêt qui s'attache aux travaux de Noël Des Vergers. Dans cette lettre à M. C. de Perceval, il publie le texte arabe et la traduction d'un polyptique ou rôle de vassaux, dressé à l'occasion de l'exemption accordée à l'église de Montréal et faisant opposition à un édit, en vertu duquel des vassaux, établis sur les terres du clergé, devaient faire retour à la couronne. Cet

Digitized by Google

acte porte la date de 6691, qui, d'après l'ère des Grecs employée, alors, en Sicile, répond à l'année de J.-C., 1183, vers la fin du règne de Guillaume II.

Noël Des Vergers passa de l'étude de quelques épisodes de l'histoire des Arabes à un travail d'ensemble, et publia en 1847 son *Histoire de l'Arabie*, 1 vol., in-8°; 1 carte, 44 planches, Didot. Ce livre qui fait partie de l'*Univers pittoresque*, embrasse l'étude de cette péninsule sous tous ses aspects : géographie, climat, productions, mœurs et coutumes, religion, histoire, littérature. Il aborde ces temps anté-islamiques, bien obscurs encore au moment où il écrivait, et il nous les dévoile au moyen des matériaux, dont il disposait alors. Il poursuit cette histoire jusqu'à la fin du Khalifat d'Orient, pendant cette période glorieuse, où la civilisation arabe avait remplacé la civilisation romaine, étouffée par les Barbares. La fin du volume est consacrée à une esquisse du mouvement littéraire et scientifique chez les Arabes.

Pour composer ce livre, Noël des Vergers s'est servi des travaux des érudits en renom, de manuscrits arabes, puisant aux meilleures sources. Il fallait présenter, dans des limites restreintes, un tableau complet de l'Arabie. Ces sortes d'ouvrages ne sont, généralement, que des résumés assez arides : notre orientaliste trouva le moyen de faire un livre qui est considéré, à juste titre, comme une œuvre parfaite; il peut servir de modèle en son genre. Là, point d'aridité : les traditions, les chroniques, l'histoire, les scènes de mœurs, anecdotes, citations poétiques, considérations d'un ordre élevé, s'enchaînent, se mêlent et se déroulent dans un style sobre, correct, élégant, animé.

Il est bien regrettable pour les lettres orientales que Noël Des Vergers ait terminé par cette histoire sa car-

Digitized by Google

rière d'orientaliste. Préparé comme il l'était par de fortes études, une érudition vaste et sûre, et doué d'un talent d'écrivain remarquable, il aurait enrichi la science orientale de quelque grand ouvrage historique ou littéraire.

Mais, une autre gloire l'attendait.

Devenu le gendre de M. Ambroise-Firmin Didot, qui avait su apprécier son mérite, Noël Des Vergers fit avec sa nouvelle famille un voyage en Grèce et en Orient. Plus tard, il se fixa près de Rimini dans une propriété qu'il avait acquise. Le sol de la Péninsule « formé des débris des âges et de la poussière des nations, » allait offrir à ses investigations un vaste champ d'étude. A trois lieues de Rimini, à San Martino, habitait l'illustre et savant épigraphiste, Borghesi, avec lequel il se lia intimement. Sous sa direction, il s'initia à tous les secrets de l'épigraphie latine. M. Villemain, vers cette époque, avait décidé la formation d'un recueil général ou *corpus*, des inscriptions latines, projet abandonné après la retraite du Ministre, et que Noël Des Vergers avait commencé à réaliser, avant que l'Allemagne ne s'en emparât. Une *lettre à M. Letronne*, nous a appris avec quel chagrin il dut renoncer à cette entreprise.

Il publia alors, à l'aide des documents épigraphiques, son *Essai sur Marc Aurèle*, précédé d'une notice sur le comte Bartholomeo Borghesi, 1 vol. in-8°, 1860, Didot. On trouve dans cet essai, éclaircis pour la première fois, les rapports du gouvernement impérial avec les communautés chrétiennes et juives.

Dans cet ordre d'études, l'œuvre importante de Noël Des Vergers est son livre sur l'*Étrurie et les Étrusques*, 2 vol. in-8°, et 1 vol. in-folio (texte et planches), Didot, 1864. Cet ouvrage, fruit de quatorze années de recher-

Digitized by Google

ches patientes et suivies, en ressuscitant une civilisation disparue, qui fut la mère de la civilisation romaine, inaugure une phase nouvelle dans la méthode historique, la topographie et l'épigraphie apportant des lumières inattendues et fixant des jalons solides. « Le rôle que l'archéologie doit jouer dans la reconstitution de l'ancienne Étrurie, dit M. Beulé, est plus considérable encore que celui qu'elle a joué dans l'étude de la civilisation égyptienne ou de la civilisation assyrienne; car elle ne doit pas seulement remplacer les textes qui manquent ou expliquer ceux qu'on ne traduit pas, elle doit souvent réfuter d'une manière absolue les récits des historiens célèbres. » C'est en ces termes que s'exprime M. Beulé, en rendant compte (*Journal des Savants*, novembre 1864 et janvier et mars 1865), de cet ouvrage à trois points de vue : 1° La topographie, c'est-à-dire l'exploration des Maremmes toscanes; 2° L'histoire, pour les rapports de l'Étrurie avec Rome; 3° l'Archéologie pour les découvertes auxquelles le nom de Noël Des Vergers restera attaché. Il faut lire les articles du savant archéologue de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour apprécier la portée considérable du livre, l'*Etrurie et les Etrusques*.

Les autres travaux de Noël Des Vergers sont des articles insérés dans la *Nouvelle biographie générale* sur : Adrien, Alexandre Sévère, Antonin, Auguste, Héliogabale, Horace, Marc Aurèle, Néron, Titus, Trajan, et plusieurs notices dans l'*Encyclopédie moderne* de Didot, et autres recueils.

Parmi ses œuvres inédites, on doit citer un mémoire sur *les Légats de la Grande-Bretagne*, destiné à combler une lacune de la science.

Peu de mois avant sa mort, il mettait en ordre la cor-

Digitized by Google

respondance de Borghesi et, à l'aide des nombreux matériaux qu'il avait réunis, il se disposait à faire la notice de l'illustre épigraphiste italien. En 1860, il avait été nommé membre d'une commission, chargée par l'Empereur de la publication complète des œuvres de Borghesi. La notice, dont il s'occupait, devait être placée en tête de la collection des œuvres dont la publication fait tant d'honneur à notre gouvernement impérial.

Membre correspondant de l'Institut, de la Société des Antiquaires de France, du Conseil de la Société asiatique, de la Société de géographie, de l'Académie pontificale d'archéologie, de la Société des Antiquaires de Londres, de l'Institut de correspondance archéologique de Rome, Noël Des Vergers était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845.

Le monde savant, quelquefois aux prises avec les mesquines intrigues, les petites passions, les querelles d'amour-propre, le plus sot des amours comme on a dit, trouvera un exemple à méditer, à suivre dans Noël Des Vergers pour qui la science devenait l'unique préoccupation, et dont une modestie, peut-être exagérée, était le caractère principal. Il savait traiter une question d'histoire, d'archéologie, d'érudition, avec méthode, clarté, dans un style pur, limpide, achevé : il avait ces belles qualités littéraires, reflets de l'homme, qui manquent à beaucoup de savants, qui sont même dédaignées par eux. Sa courtoisie, l'urbanité de ses manières, son extérieur séduisant en faisaient un être sympathique à première vue. Il laisse d'amers regrets à tous ceux qui l'ont connu.

Mais que la mort est douce pour ceux dont la vie a été remplie par le travail et qui furent aimés, estimés des gens de bien. Quelle consolation plus belle que de

Digitized by Google

sortir de ce monde, avec la conviction d'avoir été utile, de laisser aux siens le souvenir vivant d'une existence aimante, pure, vouée au noble culte de la science!

Digitized by Google

VIII

HOLMBOE

Holmboe (Christophe-André), orientaliste suédois, né le 19 mars 1796, dans la paroisse de Vang, située au centre de la Norwége, dans une vallée, dite Valders, département de Christian, fut élevé jusqu'à sa première communion dans la maison paternelle par des précepteurs, et à 14 ans, entra au collége royal de Christiania.

En 1814, reçu *civis academicus* (bachelier ès-lettres), à l'Université royale, établie l'année précédente à Christiania (1), il y continua ses études et obtint, en 1816, le grade de *candidatus philosophiæ* (bachelier ès-sciences). En 1818, il subit l'examen *theologicum* et devint *candidatus theologiæ*, à peu près ce que nous appelons en France : licencié en théologie.

(1) Ce renseignement m'est fourni par M. Holmboe : cependant la date de la fondation de l'Université de Christiania est généralement fixée à 1811.

Digitized by Google

Avant cet examen, qui exige la connaissance de la langue hébraïque, il avait commencé à apprendre les autres dialectes sémitiques, particulièrement l'arabe et le syriaque. Il continua ses études orientales jusqu'en 1821, à la Bibliothèque de l'Université, dont il était bibliothécaire-adjoint.

Dans l'été de 1821, il partit pour Paris, où il suivit les cours d'arabe et de persan de Sylvestre de Sacy, et celui d'arabe moderne de M. Caussin de Perceval père, jusqu'à l'automne de 1822.

Revenu dans son pays, il fut nommé, 1er novembre 1822, lecteur des langues orientales à la Faculté des lettres et des sciences de l'Université, et, le 11 octobre 1825, professeur des mêmes langues. En 1830, il devint directeur du cabinet des médailles de l'Université. Membre du conseil administratif du *collegium academicum*, composé des doyens des quatre Facultés et de deux professeurs de la Faculté des lettres et des sciences, tous élus au scrutin par leurs confrères, il a été souvent président de ce conseil ou recteur. Il est actuellement doyen de l'Université royale de Norwége (*Universitatis regiæ Norvegensis senior*).

La loi fondamentale de la Norwége ne permet pas d'accorder ou de porter d'autres titres que celui des fonctions respectives, à l'exception des titres honorifiques. M. Holmboe n'a d'autre titre que celui de professeur, titre important, recherché, surtout dans le nord de l'Europe, où l'instruction est développée et devient une sorte de devoir social. En 1843, il fut nommé chevalier de l'Ordre suédois de l'étoile polaire, et en 1848, de l'Ordre norwégien de Saint-Olaf. En 1866, le roi de Suède le nomma commandeur de cet ordre.

Comme membre de plusieurs commissions royales,

Digitized by Google

nommées pour préparer des lois et des règlements pour l'instruction publique, il a contribué à des réformes importantes dans cette branche de la législation.

Les habitants de Christiania l'ont élu quelquefois membre de la commission, qui fixe, tous les ans, les sommes que chaque citoyen doit fournir pour les dépenses de la ville. On lui a offert plusieurs fois de faire partie de l'administration municipale; mais il s'y est refusé, à cause de ses nombreuses occupations.

Il fait partie des sociétés suivantes : de la société asiatique de Paris, 1822; de la société des sciences de Norwége, 1832; de la société des antiquaires du Nord à Copenhague, 1838; correspondant de l'Académie des belles-lettres, d'histoire et d'antiquités de Stokolm, 1838; correspondant de l'institut national à Washington, 1841; membre honoraire de la société archéologique de Madrid, 1843; correspondant de la société royale des sciences à Upsal (Suède), 1844; associé étranger de la société de numismatique de Londres, 1844; correspondant de la société d'histoire et d'antiquités des provinces baltiques à Riga, 1844; membre de la société orientale allemande, à Leipsig, 1846; correspondant de la société impériale d'archéologie à Saint-Pétersbourg, 1849; correspondant de la société orientale américaine, à New-Haven et Boston, 1850; membre honoraire de la société d'ethnographie orientale et américaine de Paris, 1860; membre honoraire de la société de numismatique de Berlin, 1863.

En 1857, l'Université royale d'Upsal l'a nommé : *litterarum doctor et artium liberalium magister honorarius.*

A l'anniversaire de S. M. le roi Charles XV, 3 mai 1857, une vingtaine de professeurs de l'Université établirent une société des sciences à Christiania, dont M. Holmboe fut élu premier vice-président pour 1859,

Digitized by Google

vice-président pour 1860 et président pour 1861. Il se démit de cette fonction à la fin de l'année 1861.

Les travaux de cet orientaliste sont considérables et embrassent des sujets variés. Nous les diviserons en six parties : 1° Études bibliques; 2° Archéologie, usages funéraires; 3° Numismatique, poids, monnaies, moyens d'échange en Norwége au moyen-âge; 4° Philologie comparée : Sanscrit, norwégien, celtique, langues de l'Afrique méridionale; 5° Instruction publique; 6° Divers.

1° ÉTUDES BIBLIQUES.

Les travaux dont les livres saints sont l'objet tant en Allemagne, que dans le nord de l'Europe sont considérables. On ne doit pas s'étonner de voir surgir tant de publications, de commentaires, d'études sur l'ancien et le nouveau Testament dans des pays où le protestantisme est la religion dominante. On ne peut qu'applaudir à cette vulgarisation d'œuvres d'un haut enseignement moral; il y a encore en Europe une si grande sauvagerie, et tant de populations qui ignorent les préceptes de Jésus, et dont les mœurs doivent être adoucies par les principes d'amour du christianisme. L'interprétation des livres saints, faite librement, sans esprit de secte, au point de vue humain, scientifique, ne peut que concourir au développement du progrès social.

M. Holmboe est membre, depuis 1846, avec le R. Kauvin, ancien professeur et curé de la paroisse de Lier, et le R. Caspari, lecteur en théologie, d'une commission chargée de revoir la traduction danoise du vieux Testament sur le texte hébreu et d'en préparer une nouvelle

Digitized by Google

en norwégien. Elle a publié comme spécimen : *le livre des Psaumes* (Psalmernet bog, Christiania, 1851, 8°); *et le premier livre de Moïse* (Den firste Mosebog, Christiania, 1854) : Tous les livres, excepté ceux du prophète Jérémie, sont achevés et publiés en norwégien.

Les études bibliques particulières de M. Holmboe sont :

1. *Bibelsh geographie* (Géographie biblique), Christiania, 1828, 8°, avec une carte de la Palestine.

2. *Bibelsh geographie i Udhog* (Géographie biblique en abrégé, à l'usage des écoles primaires), avec carte, Christiania, 1838, 12°, nouvelle édition revue, 1847.

3. Eclaircissements et traduction du mot *Kochiteh* dans les Septante et la Vulgate justifiée (journal de la société des Sciences de Christiania, 1859).

4. *Om betydningen af ordet teref.* (Sur la signification du mot *teref* dans le Vieux Testament) — (id.)

5. *Ezechiels Syner og Chaldæernes astrolab.* (Les visions d'Ezechiel et l'astrolabe des Chaldéens); Christiania, 1866, 4°.

M. Holmboe a sous presse un dictionnaire archéologique de la Bible.

2° ARCHÉOLOGIE.

Dans ses recherches archéologiques, M. Holmboe a fait des découvertes très-curieuses aux points de vue de la religion, de la mythologie et des usages funéraires. La tristesse, véritable caractère des hommes du Nord et qui forme pour ainsi dire le fond de leur âme, explique, jusqu'à un certain point, le choix que M. Holmboe a fait

Digitized by Google

dans ses études, des tombeaux, sépultures, tertres, sacrifices. Il semblerait que les Orientalistes, en général, n'ont pu entreprendre leurs travaux de forçats qu'à la suite d'un grand désenchantement de la vie présente : c'est pourquoi nous les voyons isolés dans le monde, remuer les cendres des générations éteintes et se complaire dans les ossements de vocables usés, et les squelettes des vieux idiomes. Mais dans ce labeur funèbre, ils ont l'immense joie d'éclairer les origines de l'humanité.

Voici les travaux archéologiques de M. Holmboe :

1. *Traces du Boudhisme en Norwége*, avant l'introduction du christianisme, Paris, 1857, 8°, avec deux planches (V. la *Revue contemporaine* de septembre 1857, et le *Journal des Savants*, même date.) Des extraits de ce travail ont été insérés par Babore Rajindralâl Mitra dans le journal de la société asiatique du Bengale, 1858, sous ce titre : « Buddhisme and odinisme, their similitude, illustrated by extracts from prof. Holmboe's memoir on the : « Traces du Boudhisme en Norwége. » On trouve également des extraits de cette dissertation dans la *Revue Orientale et Américaine*, fasc. I.

2. *Mjolnerog Vadjra* (instruments des Dieux du tonnerre du Nord et de l'Inde). Journal de la société des sciences de Christiania, 1862.

3. *Om Krodo en sachsisk afqud* (sur Krodo, idole saxonne). Journal de la société des sciences de Christiania, 1860. V. un extrait de ce mémoire dans les *Annales de philosophie chrétienne*, Paris, 1863. *Krodo*, Dieu slave, avait sous son empire, l'air, le temps et les saisons (V. le dictionnaire mythologique de Jacobi.)

4. *Om Od og Eg, metal og steen som amulet* (sur des

Digitized by Google

amulettes escarpées en métal et en pierre). Journal de la société des sciences de Christiania, 1860.

5. *Om hedenske Korsmonumenter* (Des monuments païens en forme de croix) id. 1860, avec une planche.

6. *Om Eeds-ringe* (Des anneaux à serment) id. 1863, avec quatre planches, et tome II, n° 17, 1865. V. un extrait dans la Revue Orientale et Américaine, 5e année.

7. *Et overtvisk Mideltet at fjerne lyddem og sund* (Moyen superstitieux pour éloigner maladie et péché. Journal de la société des sciences de Christiania, 1864.

8. *Om herteoffer* (des sacrifices de chevaux) id. 1865.

9. *Om Langdysser* (sur des tertres sépulcraux allongés) id. 1858.

10. *Om Helleristninger i Norden* (au sujet des sépultures sur les rocs dans le Nord) avec une planche, id. 1860 et tome II, n° 7, 1865.

11. *Gaul og rod ford i gravhose* (de la terre jaune et rousse dans des tertres sépulcraux) id. 1864.

12. *Om dandserhauge* (sur des tertres à danse, id. 1864.)

13. *Om Hjernerkaller sarskilt nedlagte i hedenske grave* (sur des cranes humains enterrés séparément dans des tombeaux païens) id. 1864.

14. *Om hormonds begrevelse blandh Skandinaverne hedenslet og blandh Mellemasiens Buddhister* (sur la sépulture des grands hommes dans la Scandinavie païenne et chez les Boudhistes de l'Asie centrale, id. 1862.

15. *Om Haugelyr* (de la lueur sur des tertres sépulcraux) id. 1862.

—

Digitized by Google

3° NUMISMATIQUE, POIDS, MONNAIES, MOYENS D'ÉCHANGE EN NORWÉGE AU MOYEN-AGE.

La numismatique, une des branches de la science historique, a été cultivée avec beaucoup de succès par M. Holmboe. Il a publié :

1. *Descriptio ornamentorum et numorum* secul. VIIIe et IXe in diocesi Norwegiæ Agershusiensi, anno 1834 repertorum, auct. C. A. Holmboe, cum duobus tabulis lapidi incisis. Christiania, 1835, 4° : nouvelle édition revue, 1854, 8°. La partie numismatique de ce mémoire a été traduite en allemand et insérée dans le Journal : *Blatter für Munz-Kunde* von Grote, vol. II. Il existe également de ce travail une édition en langue norwégienne, 1835, 4°.

2. *De numis* MD *medii ævi in Norwegia nuper repertis.* Part. I cum tribus tabulis lapidi incisis; Christiania, 1836; Part. II, cum tabulis lap. inc. Christiania, 1837, 4°. Cet ouvrage a été traduit en allemand dans : « *Blatter für Münz-Kunde*, vol. III, et en norwégien dans le journal archéologique : *Urda*, vol. I. Bergen, 1837. 4°.

3. *De prisca re monetaria Norwegiæ et de numis* seculi duodecimi nuper repertis. Accedunt quinque tabulæ lapidi incisæ. Christiania, 1841, 4° : nouvelle édition revue, 854, 8°.

4. *Das alteste Münzwesen Norwegens.* (Le monnayage ancien de la Norwége). Berlin, 1846, 8°, avec quatre planches. Extrait du journal numismatique de M. Kohne.

5. Sur le type de quelques monnaies d'or, trouvées dans le Nord. (Journal des sciences de Christiania, 1858).

Digitized by Google

6. *Om Oprinddren af det Skandinaviske, Vogtsystem, Middelalderen.* (Sur l'origine du système pondéral en Scandinavie au moyen-âge). Id., 1861. Des extraits de ce mémoire ont été publiés dans le journal anglais *Atheneum*, 1863 ; et dans le journal asiatique du Bengale, 1866.

7. *Ortag eller Tola Skandinaviske og indiske Vogteenhed.* (Ortag ou Tola, poids scandinave et indien). Journal des sciences de Christiania, 1862.

8. *Om Vogtlodder i Nummeland fundet.* (Poids trouvés à Nummeland). Id., 1864.

9. *Des poids norwégiens du* XIVe *siècle.* Programme universitaire pour le 2e semestre 1863.

10. *Oversigt over Norger Mynt-og Pengevosen i Middelalderen.* (Revue des monnaies et moyens d'échange en Norwége au moyen-âge), 1865 ; 83 pages in-folio. C'est une introduction à l'ouvrage de M. Schive, sur les monnaies de la Norwége, depuis le commencement du moyen-âge jusqu'à 1537, époque où la Norwége perdit sa souveraineté. L'ouvrage de M. Schive est accompagné de planches représentant toutes les monnaies connues de cette période.

4° PHILOLOGIE COMPARÉE.

La philologie comparée, science de création récente, a déjà éclairé de vives lumières le problème de l'origine des races. Il y a à peine un quart de siècle que les savants de l'Europe ont commencé des études sur les antiques idiomes de l'Asie : le sanscrit, le zend, etc., comparés avec nos langues, et ces recherches ont permis

Digitized by Google

d'établir l'unité d'origine des peuples européens : l'Asie, berceau de l'Europe. Nos premiers aïeux dans leurs migrations lointaines seraient partis de l'antique Arie, sur le revers de l'Hindou-Kho. Cette communauté d'origine est une des plus grandes découvertes de notre époque : son importance, au point de vue de l'union future des peuples européens, n'a pas échappé au regard des philosophes et des hommes de gouvernement.

M. Holmboe a apporté à la solution de cette haute question son contingent de preuves dans les publications suivantes :

1. *Sanskrit og oldnorske* (Le sanscrit et le vieux norwégien). Mémoire comparatif. Christiania, 1846, 4°; traduit en français dans le journal Asiatique, IVe série, t. IX et X.

2. *Det oldnorske verbum, ophyst med Sammenligning met sanskrit og andre sprog af samme Æt* (Le verbe du vieux norwégien éclairci par sa comparaison avec le sanscrit et autres langues congénères.) Christiania, 1848, 4°, IV, 34 pages.

M. Holmboe dans sa préface fait remarquer que les dialectes populaires de la Norwége, particulièrement ceux des vallées intérieures, ont conservé une grande quantité de vieux mots qui ne se rencontrent pas dans les plus anciens ouvrages de la littérature, mais dont l'ancienneté se prouve en recourant au sanscrit où ces mots se trouvent presque sans altération.

Il est réellement d'un haut intérêt philologique de voir établir dans les détails de la grammaire une comparaison entre l'ancien verbe scandinave et le sanscrit. On ne peut mettre en doute maintenant la parenté de ces deux langues. C'était, toutefois, un point établi qu'il y avait

Digitized by Google

affinité entre les deux idiomes : M. Holmboe a rendu un grand service à la science en le démontrant par des faits puisés dans la structure grammaticale.

(V. dans le *Journal Asiatique* de juillet 1848, une notice sur ce mémoire.)

3. *Om pronomen relativum og nogle relative conjonctionner i vort oldsprog.* (Du pronom relatif et de quelques conjonctions relatives en notre vieille langue (Norwégien) Christiania, 1850, 4°. (V. sur ce mémoire un article de M. Garcin de Tassy, journal Asiatique de janvier 1851.)

4. *Grammatik for Zulu Sproget af Lohrender.* (Grammaire de la langue Zoulou de l'Afrique méridionale par M. Lohrender, avec avant-propos et notes, publiés par M. Holmboe, Christiania, 1850, 8°.

5. *Det norske sprogs vozengtligste ordforrood sammenlignet med sanskrit og andre sprog* (Dictionnaire comparatif de la langue norwégienne, du sanscrit et d'autres langues congénères). Vienne, Imprimerie impériale, 1852, 4°. C'est son principal ouvrage dans cet ordre d'études.

6. *Norsk og keltisk* (Le Norwégien et le Celtique). Mémoire comparatif, Christiania, 1854, 4°, 26 pages.

Dans ce travail, l'auteur recherche les ressemblances de la langue norwégienne ancienne ou islandaise avec le celtique, et le rapport de ces deux idiomes avec les langues ariennes ou indo-européennes, et spécialement avec le sanscrit. A l'aide de mots celtes, norskes et sanscrits, et certaines formes grammaticales, il établit de curieux rapprochements entre ces trois langues. Il trouve beaucoup de mots sanscrits communs aux langues celtiques et norskes, inconnus ou altérés dans les langues germaniques : quelques formes grammaticales identiques

Digitized by Google

en norske et en celtique ne se rencontrent plus dans les langues germaniques. M. Holmboe arrive à cette conclusion, qu'un commerce suivi avait lieu, dans les temps anciens, entre les Celtes et les Norwégiens (v. un article de M. Garcin de Tassy, sur ce Mémoire, dans le *Journal asiatique* de décembre 1854).

7. *Ideas respecting an alphabet suited at the languages of southern Africa.*

(V. *Journal de la Société orientale américaine,* vol. 2. New-York, 1856.)

8. *Om den nordiske sammenligning partikel efher comparativ en* (sur la particule comparative *en* dans les langues du Nord). Publié dans le *Journal de la Société des sciences de Christiania*, 1861.

5° INSTRUCTION PUBLIQUE.

Comme professeur, M. Holmboe a propagé, dans son pays, les études orientales par son enseignement, et le goût de la philologie comparée par ses remarquables travaux. Descendant des hauteurs de la science, il s'est occupé de quelques ouvrages élémentaires pour les écoles, notamment sur la Bible. On lui doit les deux ouvrages suivants :

1. *Norske Universitets og skole-Annaler* (Annales de l'Université et des écoles de la Norwége). Christiania 1837-40, 3 vol. 8°.

2. *De la valeur des langues classiques pour l'éducation scientifique* (Discours en latin, traduit en norwégien et extrait des Annales de l'Université), 2e série, 1842.

Digitized by Google

6e DIVERS.

M. Holmboe a publié les divers opuscules et ouvrages suivants :

1. *Kong Svegders Reise* (Voyage du roi Svegder). *Journal des Sciences de Christiania*, 1863.

2. *Thorolf Bogifots begravdre* (Sépulture de Thorolf Bogifot). Id. 1863.

3. *Calila and Dimna* (Calila et Dimna, fables de Bidpaï), traduites de l'arabe en allemand. Christiania, 1832, 8°.

4. *Tyrkish Katekismus* (Catéchisme turc de Mohammed ben Pir ali El-Berkevi). Traduction avec notes; Christiania, 1829, 12°.

5. Le *Flaghaug* en Norwége etc., inséré dans la *Revue orientale et américaine* de 1861.

6. *Asaland et Vanaland* etc. *Journal des Sciences de Christiania*, 1858.

7. Discours prononcé à la fête jubilaire de l'Université royale de la Norwége, le 2 septembre 1861, inséré dans le rapport sur la fête.

M. Holmboe est, en outre, auteur d'un certain nombre de dissertations et de notices linguistiques, archéologiques, numismatiques, écrites en français, anglais, allemand ou norwégien et insérés dans les journaux et recueils suivants :

Kohne's Zeitschwift fur Munz-Siegel und Wappenkunde, publié autrefois à Berlin;

Mémoires de la société impériale d'archéologie de Saint-Pétersbourg;

Digitized by Google

The numismatic chronicle, publié par M. Akerman à Londres ;
Blatter fur Munz-Kunde, publié autrefois par M. Grote à Hanôvre ;
Nor, journal des sciences et de la littérature, publié à Christiania ;
Urda, journal archéologique, publié à Bergen (Norwége).

Voilà tous les travaux de ce laborieux savant. On a dû remarquer l'importance de ses recherches numismatiques, archéologiques et philologiques, dans lesquelles une grande idée domine : la comparaison des idiomes de la Scandinavie avec le sanscrit ; il a apporté de nouvelles preuves dans la question de parenté de ces langues. Ces découvertes seront la gloire de sa carrière d'Orientaliste.

Digitized by Google

IX

BERNARD DORN

Dorn (Johannes-Albrecht-Bernhard), orientaliste russe, né à Schenerfeld, village du Duché de Saxe-Cobourg, le 11 mai 1805, reçut sa première éducation de son père, regardé alors comme l'homme le plus savant du Duché.

Il fréquenta le gymnase de Cobourg et acheva ses études supérieures, la théologie et la philologie, surtout orientale, aux universités de Halle et de Leipsig (1822-1825). A Halle il profita des leçons du célèbre Gesenius, Wegscheider et Nimeyer ; à Leipsig, il eut pour maîtres Rosenmüller, God. Hermann, Krag, etc. Ayant reçu de l'Université de Leipsig les grades de docteur en philosophie et de maître-ès-arts (Magister), il s'y établit, en 1825, comme *Privat-docent*, pour la partie des langues orientales, après avoir publié, selon l'usage allemand, une dissertation sur les psaumes en éthiopien : *de psalterio æthiopico commentatio*.

Digitized by Google

Appelé par le Gouvernement Russe à occuper la chaire de professeur ordinaire de langues orientales, à l'université de Kharkoff, Bernhard Dorn, renonçant à sa carrière commencée à Leipsig, accepta la position que la Russie lui offrait avec empressement.

Avant de se rendre à ce poste, et pour s'en rendre encore plus digne, il alla à Hambourg (1826), où il demeura huit mois environ, puis à Londres où il passa deux ans (1827-1829), afin d'étudier les manuscrits orientaux conservés dans les bibliothèques de ces deux villes. Il visita aussi Oxford dans le même but. Devenu membre de la Société Asiatique de Londres, et du comité de traduction (oriental translation comitee), il y publia sa traduction de l'histoire des Afghans, et donna la description d'un globe céleste arabe.

En 1829, quittant Londres pour se rendre à Kharkoff, il s'arrête à Paris où il a l'avantage de faire la connaissance personnelle de quelques-uns de nos célèbres orientalistes : S. de Sacy, Abel-Rémusat, Stanislas Julien, Klaproth, etc.

Au mois d'octobre 1829, il arrive à Kharkoff. Sur les six années de son service (1829-1835), pendant lesquelles il enseigne, outre les langues orientales, la langue anglaise, il en passe une à Wilna, capitale de la Lithuanie, où l'université de Kharkoff l'avait envoyé pour examiner certaines questions scientifiques (1834-1835.)

Il ne revint à ses fonctions que pour quelques semaines, ayant été nommé, pendant ce temps, professeur d'histoire et de littérature orientales à l'Institut asiatique, dépendant du Ministère des affaires étrangères. Il se rendit à Saint-Pétersbourg en 1835. Elu membre de l'Académie Impériale des sciences en 1839, il en publia l'histoire en 1846. La chaire d'histoire orientale se trou-

Digitized by Google

vant supprimée en 1843, B. Dorn devint, en 1844, bibliothécaire à la bibliothèque impériale publique, où tout en exerçant ses fonctions, il eut soin de faire connaître au monde savant les manuscrits orientaux de cet établissement.

Pendant les années 1838-1842, il enseigna la langue sanscrite et de 1855 à 1857, la langue afghane, à l'Université de Saint-Pétersbourg. C'était la première fois que la langue afghane devenait l'objet d'un enseignement public.

En 1859, B. Dorn entreprend un voyage scientifique en Allemagne, en Angleterre et en Hollande. Désigné par la section caucasienne de la société géographique de Russie, il visite (1860-1861), le Caucase et les provinces méridionales de la mer Caspienne, c'est-à-dire le Mazanderan et le Guilan, d'où il rapporte de nombreuses inscriptions sur l'histoire de ces pays et de riches matériaux pour étudier les dialectes Mazanderanien, Guilanien, Talyseh et Tate. Son édition des poésies du poète Mazandéranien, Emir Paséwary est un fruit de ce voyage, et la publication des matériaux qu'il a recueillis, une de ses occupations principales.

B. Dorn, membre de l'Académie Impériale des sciences, directeur du Musée asiatique, bibliothécaire à la bibliothèque impériale, docteur en théologie et en philosophie de l'Université de Leipsig, membre de plusieurs sociétés savantes, conseiller d'Etat actuel, grand'croix et commandeur de plusieurs ordres, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages.

Sa prodigieuse activité intellectuelle s'est exercée principalement sur les sujets suivants : 1° histoire, littérature et langue des Afghans, du Mazanderan, du Guilan et des pays caucasiens ; 2° Archéologie mahomé-

Digitized by Google

tane, numismatique, antiquités, instruments astronomiques, coquilles talismaniques, etc ; 3° Description de manuscrits orientaux ; 4° Numismatique Pehlevie ; 5° Théologie chrétienne ; 6° Divers écrits se rattachant à l'Orient.

1° HISTOIRE, LITTÉRATURE ET LANGUE DE L'AFGHANISTÂN, DU MAZANDÉRÂN, DU GUILÂN ET DES PAYS CAUCASIENS.

AFGHANISTAN.

Avant les travaux de B. Dorn, on connaissait peu l'histoire et la langue de l'Afghanistân, ou royaume de Caboul, confiné par la Perse, l'Hindoustân, la Chine, la Tartarie et le Beloutchistân. Cette contrée où vivent des peuplades guerrières, a été, il y a vingt-cinq ans environ, le théâtre de longues luttes entre ses habitants et les Persans. La Russie, dont l'influence est prépondérante en Perse, excitait les Persans à la conquête de l'Afghanistân ; mais l'Angleterre, jalouse de ses intérêts, et dont les possessions sont voisines, lutta contre cette tendance envahissante, et l'Afghanistân resta livré à ses dissensions intérieures.

M. A. Chodzko a fait connaître quelques chants historiques en langue afghane ou *puchte* (*Revue de l'Orient*, juin 1855) et a donné certains détails sur trois tribus afghanes importantes.

Celle de Yussouf-Zayé, dont B. Dorn a publié l'histoire, eut à soutenir de vifs combats contre les Marates des Indes-Orientales.

Les Douranis formèrent une dynastie sous Ahmed, un

Digitized by Google

des meilleurs généraux du conquérant persan, Nadir-chah. Après avoir trempé dans le meurtre de ce souverain (1747) et s'être emparé de ses bijoux, Ahmed revint dans l'Afghanistân et s'y fit couronner sous le nom d'Ahmed-chah. Le célèbre diamant *kouhi-nour* (montagne de lumière), actuellement en possession de la reine Victoria, vient d'Ahmed-chah.

La troisième grande tribu afghane est celle des Abdalis, dont le chef, Fetikh-Khân, à la suite d'un combat malheureux contre les Persans, fut tué par l'ordre du dernier prince régnant de la dynastie des Douranis. Après l'exécution de son chef, la tribu des Abdalis se révolta et l'Afghanistân fut morcelé en plusieurs principautés indépendantes, comme il l'est encore de nos jours. Les Abdalis triomphèrent des Douranis. La province de Caboul échut à Dost-Mohammed Khân; celle de Kandâhar à Kohendil-Khân, et celles de Pechaver et de Gaznéin à deux autres frères de Fetikh-Khân. Il ne resta au représentant de la dynastie douranienne que la ville de Hérat, avec ses dépendances.

Ce n'est guère que dans les ouvrages de B. Dorn qu'on pourra se rendre un compte rigoureux de l'histoire et de la langue des Afghans. On a, sur ces matières, les publications suivantes de ce laborieux savant:

1. The history of the Afghans, traduit du persan de Neamet ullah. Londres, t. I, II, 1829-1836, 4°.

2. Proben aus dem diwan des Afghanischen dichters Abdurrehman (Temoignages tirés du diwan (recueil) des poètes afghans d'Abderrahman). Bulletin scientifique de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. I, p. 54. — 1836.

3. Verzeichniss afghanischer stämme (Nomenclature des tribus afghanes.) Bul. scient. t. II, p. 257. — 1837.

Digitized by Google

4. Beitrag zur geschichte des afghanischen stammes der Yusufsey (Mémoire sur l'histoire de la tribu afghane Yusoufsey.) Bul. scient. t. IV, p. 2. — 1838.

5. Grammatische Bemerkungen über das Puschtu oder die sprache des Afghanen (Remarques grammaticales sur le *puschtu*, ou langue des Afghans.) Extrait. Bul. scient. t. VI, p. 210. — 1839.

6. Grammat. Bemerkungen über das Puschtu, etc. Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. V, p. 1.

7. Ueber eine sechste von mir benutzte handschrift von Nimetullah's geschichte der Afghanen (D'un sixième manuscrit employé par B. Dorn, sur l'histoire des Afghans de Nimetullah.) Bul. scient. t. X, p. 203. — 1841.

8. Nachträge zur grammatik der Afghanischen sprache (Appendice à la grammaire de la langue des Afghans.) Bul. scient. t. X, p. 356. — 1842.

9. Ueber die ursprungliche und richtige schreibung einiger afghanischer Benennungen (Sur l'origine et la véritable orthographe de quelques dénominations afghanes). Id. t. X, p. 203.

10. Zusätze zu den grammatischen Bemerkungen über das Puschtu (Supplément aux observations grammaticales sur le Puschtu.) Mémoires de l'Acad. de Saint-Pétersbourg, t. V, p. 436. — 1844.

11. Auszüge aus Afghanischen schrifstellern (Extraits d'ouvrages d'auteurs Afghans) Id. p. 581. — 1845.

12. A chrestomathy of the Puschtu or Afghan language to which is subjoined a glossary in afghan and english. Saint-Pétersbourg, 1847. 4°. 640 pages. C'est une suite de sa grammaire.

13. Zur geschichte des afghanischen emires Chandschehan Lodi (Pour servir à l'histoire de l'émir Chandschehan Lodi.) Mémoires, etc., t. VII, p. 371. — 1848.

Digitized by Google

14. Bericht über drei vom w. St-R. Chanikov eingesandte afghanische handschriften. — Bul. scient. t. XVI, p. 152. — 1859. (Rapport sur trois manuscrits afghans, envoyés par M. Khanikof.

Tels sont les importants travaux de B. Dorn sur l'Afghanistân et sa langue.

MAZANDÉRAN ET GUILAN.

Ces deux provinces de la Perse, situées : la première au sud de la mer Caspienne, la seconde le long de la côte ouest, et au sud des possessions russes du Caucase, ont été l'objet, de la part de B. Dorn, de savantes recherches historiques. Ces travaux l'ont amené à s'occuper des dialectes persans dont l'étude avait été négligée jusqu'à lui. M. A. Chodzko avait, toutefois, donné quelques spécimens du dialecte mazandéranien. La formation grammaticale du persan, qui offre encore des difficultés, pourra, en partie, être résolue par les ouvrages de B. Dorn, qui sont le résultat de ses études sur les lieux mêmes.

Le voyage que ce savant fit, en 1860, dans ces contrées, a été raconté en abrégé par M. N. Khanikof, auquel nous empruntons quelques renseignements (v. *Journal asiatique*, février-mars, 1862, p. 214). B. Dorn était accompagné, aux frais de l'État, par deux jeunes orientalistes, MM. Melgounof et Spassky, auxquels il confia, à l'un les études géographiques, et à l'autre la copie des inscriptions, pour être plus libre dans ses recherches historiques et linguistiques.

B. Dorn s'arrêta quelque temps à Barfrouche, capitale du Mazandéran, recueillit des matériaux pour un glossaire du dialecte mazandéranien, compulsa une grammaire, fit préparer deux traductions persannes du divan

Digitized by Google

de l'émir Paséwari, dont il venait de publier le texte original avant son départ, et se procura une traduction exacte en mazandéranien d'un passage de l'histoire de Zahir-ed-Din, relatif à la fondation des villes d'Amol et de Sari. En même temps il découvrit quelques pièces de vers des poètes mazandéraniens Talib et Baba Tahir, inconnus jusqu'alors, et même rares dans le Mazandéran. Enfin, il fit l'acquisition d'une histoire de la secte des Babis (progressistes) de cette province, rédigée en mazandéranien, avec la traduction persanne en regard, et il acheta un commentaire persan des poésies de l'émir Paséwari.

Dans la province de Guilân, il séjourna au chef-lieu, Recht, étudiant la langue du pays et faisant des excursions dans les environs. Il visita Foumen, ancienne capitale des Dabouides (660-750), et du sultan Ala Ed-din Dibadj (1470). Son voyage scientifique fut également fructueux dans le Guilân : il étudia une grammaire guilanaise, d'après les dialectes de Recht et de Lahidjân, et recueillit des matériaux pour un glossaire auquel il a joint un travail du même genre, exécuté par M. Makensie, consul d'Angleterre à Recht. De plus, un poète indigène, Mirza Ibrahim, prépara, sur sa demande, une traduction, dans sa langue natale, de quelques récits persans, et traduisit dans le même idiôme le passage de Zahir Ed-din, dont B. Dorn avait déjà une version en mazandéranien. Il ajouta à tous ces documents des traductions en persan de poésies du pays.

L'étude du guilanais, considéré comme un patois et parlé exclusivement par les villageois, a présenté à B. Dorn beaucoup plus de difficultés que le mazandéranien, dont les nobles et le clergé font usage.

Voici la liste des ouvrages publiés par cet académicien

Digitized by Google

russe, sur l'histoire et la langue de ces deux provinces persannes :

15. Rapport sur la publication de l'histoire du Mazandérân et du Tabaristân de Zahir ed-din. Bul. hist. phil. p, 203. — 1845.

16. Die geschichte Tabaristan's und der Serbedare nach Chrondemir (Histoire du Thabarestân ou Mazandérân, etc., d'après Khondemir.) Saint-Pétersbourg, 4°. — 1850.

17. — Muhammedanische Quellen, etc. I. Sehir Ed-din's geschichte von Tabaristan (Sources mahométanes, etc. I. Histoire du Thabarestân de Zahir ed-din.) Texte persan. Saint-Petersbourg, 8°. — 1850.

18. — Muhammed. Quellen. etc. II. Aly ben Schemseddin's chanisches Geschichtswerk (Sources mahométanes. II, Ouvrage historique d'Aly ben Schemseddin sur les Khâns.) Texte persan. Saint-Pétersbourg. 8°. — 1857.

19. Muham. Quellem, etc. III. Abdul-Fattah Fumeny's Geschichte von Gilan i. d. If. 923-1038-1517-1628 (Sources mahom., etc. III. Histoire du Guilân, par Abdul-Fattah de Foumen, pour les années de l'hégire 923-1038, de J.-C. 1517-1628.) Texte persan. Saint-Pétersbourg. 8°. -- 1858.

20. Muham. Quellen, etc. IV. Auszüge aus muhammedanischen schriftstellern (Sources, etc. Extraits d'auteurs mahométans.) Saint-Pétersbourg, 8° — 1858. — B. Dorn a donné, dans ces extraits, les articles du Modjem el-Boldân, du géographe arabe Yacout, relatifs au Guilân et au Mazandérân.

21. Beitrage zur Kenntniss der iranischen sprächen I. Mazanderanische sprache (Mémoire pour servir à la con-

Digitized by Google

naissance des dialectes iraniens ou persans. I. Dialecte Mazandéranien). Ce travail a été fait avec la collaboration de Mirza Mohammed Schafy, attaché à l'ambassade de Perse, de Saint-Pétersbourg, homme lettré, natif de Barfrouche dans le Mazandéran : S int-Pétersbourg, 8° VII et 164 pages. 1860. Ce volume contient la traduction en Mazandéranien d'un certain nombre de récits persans, dont le texte original est placé au bas des pages. Ces récits sont suivis d'une collection de vers; tous les textes mazandéraniens sont ponctués avec soin, pour faire ressortir les différences entre ce dialecte et le persan. (V. sur cette publication un article de M. J. Mohl dans le journal Asiatique de janvier 1861.)

22. Der masanderanische Dichter Emir-i-Paséwary (sur le poète Mazandéranien Emir Paséwary. Saint-Pétersbourg, 1866.

PAYS CAUCASIENS.

Après ses excursions dans le Mazandéran et le Guilân, B. Dorn revint à Bakou, principale ville du Schirwân qui fait partie, aujourd'hui, de la province Russe Caspienne, et il y resta jusqu'au 16 février 1861. Son plan d'étude étant la comparaison des dialectes du persan, il s'occupa à mettre, en ordre, les matériaux qu'il avait rapportés de la Perse et à recueillir des données sur la langue *tate,* en usage dans le Schirwân.

Ce dialecte persan pénétra, dit M. Khanikof, à ce qu'il lui paraît, dans les pays Caucasiens avec les populations transportées par les Sassanides sur les frontières septentrionales de leurs Etats, pour les garder contre les incursions des Khazares. Malgré le terrain que, depuis le ve siècle de l'hégire, il a dû céder à la langue turque,

Digitized by Google

cet idiôme s'est conservé intact dans la presqu'île de Bakou. On le trouve aussi dans quelques vallées de la chaîne centrale du Caucase, notamment dans les villages du district de Kouba, entourés de tous côtés de populations Tatares et Lezghiènes. Le phénomène de la conservation de ce dialecte est d'autant plus remarquable qu'il n'a jamais produit aucun document écrit.

B. Dorn rassembla, à Bakou, de nombreux matériaux pour la composition d'une grammaire *tate*, compulsa un glossaire auquel il joignit un vocabulaire présenté à la section Caucasienne de la Société de géographie de Russie par deux savants indigènes : le lieutenant Mehdi Kouli Bek et le sous-lieutenant Asker Bek ; enfin il prépara des dialogues et réunit des récits populaires.

Continuant ses investigations linguistiques dans le Schirwân, B. Dorn visita le Talych, province à l'ouest de la mer Caspienne et sur les confins de la Perse, et fit une collection de récits, traduits du persan en dialecte talych par le Moullah Assad Oullah; il ajouta à cette petite Chrestomathie quelques pièces de vers composées dans le même dialecte par le Moullah Ismaïl, et compléta ainsi les recherches sur la langue de cette province, que feu M. Riesse a publiées dans les mémoires de la section Caucasienne de la société géographique de Russie. De plus, Ibrahim Bek, savant indigène, communiqua à B. Dorn des observations détaillées sur la grammaire talych de M. Riesse.

Le savant académicien russe ne se contenta pas d'étudier, dans le Schirwân , les deux dialectes *tate* et *talych* ; il s'occupa aussi avec un grand zèle de rassembler des documents sur l'histoire de la dynastie des Schirwanschah, presque inconnue jusqu'à lui, et sur laquelle, dès 1840, il avait publié un essai historique. Il

Digitized by Google

fut le premier à examiner en détail le monument le plus curieux et le mieux conservé de tous ceux qui nous sont restés de cette dynastie, c'est-à-dire le *Khanékha*, ou couvent de Derviches, construit en 684 de l'hégire (1285 de J.-C.), près de la sépulture du saint Pir hussein Révanan. Le général russe Bartholomaï qui a visité ce monument dit que de tous les édifices qui l'entouraient, il ne reste qu'un minaret, une grande mosquée, ayant la forme d'une salle basse, et remarquable seulement à l'intérieur par la richesse et le goût de ses ornements. Le mur qui indique la direction du *Kiblé* (orientation vers la Mecque), se distingue surtout par la beauté de ses décorations.

Sur les murs de tous ces édifices, B. Dorn a recueilli des inscriptions qui fournissent des dates certaines sur plusieurs souverains Schirwanchahs. Ces dates sont très-précieuses, elles permettront d'établir la chronologie de cette dynastie sur une base solide.

Les Schirwanchahs ont formé, vers la fin du khalifat de Bagdad, une des nombreuses petites familles souveraines qui devinrent presque indépendantes. Ils se contentaient, à l'exemple des autres chefs des provinces du khalifat, de témoigner de leur respect envers le souverain pontife de Bagdad, en mentionnant son nom avec le titre d'Emir des vrais croyants sur les monnaies qu'ils faisaient frapper dans leurs Etats. N'ayant à craindre, au sud, que les incursions des Atabeks de l'Aderbeidjân, et au nord que les prétentions, soutenues quelquefois les armes à la main, par les Emirs de Derbend, le Schirwân se développa autant que le comportait la barbarie de l'époque. B. Dorn nous donnera un jour une histoire complète de cette dynastie.

Dans ses pérégrinations scientifiques, partout où il ren-

Digitized by Google

contrait des communautés juives, établies, comme on sait, dans le Caucase, depuis les temps les plus reculés, l'académicien russe ne manquait pas d'examiner avec attention leur langue, leurs coutumes et leurs traditions : cette partie de ses recherches promet une moisson de faits nouveaux et curieux.

Après avoir étudié, en détail, les monuments de Derbend dans le Daghestân, il alla voir chez eux les *Koubetchis*, peuplade du Daghestân, qui a fait naître tant de récits plus ou moins fantastiques. B. Dorn pénétra dans cette vallée mystérieuse des Koubetchis et y resta trois jours, pendant lesquels il obtint des empreintes de toutes les inscriptions remarquables, et qui, loin d'être tracées en caractères inconnus, comme on le croyait, sont des légendes arabes, dont aucune n'est antérieure au VIIIe siècle de l'hégire. Il recueillit aussi de nombreux spécimens de la langue de cette peuplade.

Les travaux de B. Dorn qui ont trait aux pays caucasiens sont :

23. Beitrage zur Geschichte der Kaukasischen Lünder und Volker aus morgenland. Quellen. Extrait. Bul. scient. T. VII. p. 101, 1840 (Mémoire sur les pays caucasiens et les peuples orientaux. Sources).

24. Beitrage etc. I. Versuch einer Geschichte der Schirwânchahe (Mémoires etc. I. Essai d'une histoire sur les Schirwânschahs). Mémoires de l'Academie de Saint-Pétersbourg, t. IV. p. 523, 1840.

25. Tabary's nachrichten über d. Chasaren etc. Extrait, Bull. Hist, phil. t. I. p. 43. — 1842 (Ecrits de Thabari sur les Khazars).

26. Beitrage etc. II. Geschichte schirwâns unter den Statthaltern und Chanen (Histoire du Schirwan sous les

Digitized by Google

gouverneurs et les Khâns). Mém. de l'Acad. de St-Péters. T. V. p. 317. — 1845.

27. Beitrage etc. III. Erster beitrag zur Geschichte der Georgier (Premier mémoire sur l'histoire des Géorgiens). Mém. de l'ac. de St-Pét. t. VI. p. 325. 1844, in-4°, 119 pages.

Ce mémoire a pour objet l'histoire de la Géorgie dans les XVIe et XVIIe siècles; il sert de contrôle et de contre-partie aux matériaux publiés par M. Brosset, d'après les sources géorgiennes. B. Dorn fait connaître en détail, sur les rapports existants entre la Perse et la Géorgie, le récit des auteurs persans qui confirme, en général et complète, les données fournies par les Géorgiens eux mêmes (v. sur ce mémoire, le rapport de M. J. Mohl, à la Société Asiatique, 1844.) Nous aurons, plus tard, à nous occuper des savants travaux de notre compatriote, M. Brosset, qui, en Russie, s'est trouvé, depuis longtemps, à la tête d'études spéciales ayant trait à l'histoire et à l'archéologie de la Géorgie.

28. Beitrage etc. IV. Tabary's Nachrichten über die Chazaren (Ecrits de Thabari sur les Khazars). Mém. de l'acad. de St.-Pét. t. VI. p. 445, 4° 157 pages. — 1842.

Ce mémoire contient des matériaux pour l'histoire des Khazars, sujet déjà traité par MM. Frœhn et d'Ohsson. B. Dorn a complété les travaux de ses devanciers en publiant tous les passages qu'il a trouvés, relatifs à cette histoire, dans les ouvrages de Thabari, de Hafiz Abrou, d'Ibn Aasem de Koufa. Il a ajouté la traduction allemande de ses extraits de Thabari et la traduction en turc oriental de ces mêmes passages. (V. rapport de M. J. Mohl à la Société Asiatique, 1844.)

29. Beitrage, etc. V. Géographica Caucasia (géogra-

Digitized by Google

phie du Caucase). Mém. de l'Acad. de St-Pét. t. VII. p. 465, 1843.

30. Bericht uber Hrn. Melgunov's werk : Bemerkungen über die Südlichen Kustenlander des Kaspischen Meeres. Mel. As. t. IV p. 681 (Rapport sur l'ouvrage de M. Melgunov, intitulé : Remarques sur les pays méridionaux du littoral de la mer Caspienne.)

31. Bericht an die hist. ph. classe über das werk : Rapport à la classe historique et philologique sur l'ouvrage intitulé : Le Caucase et ses alentours d'après Yacout, par M. Khanikof. Bul. XV. p. 139. — 1857.

32. Ueber eine vissenschaftliche Reise in dem Kaukasus und den Südlichen Küstenlandern des Kaspischen Meeres. (Mel. Asiat. t. IV. p. 429. Sur un voyage scientifique dans le Caucase et sur les côtes des pays méridionaux de la mer Caspienne.) C'est la relation du voyage scientifique dont nous avons parlé plus haut. Il a publié, en outre, en langue russe, dans le tome VIII des Mémoires de la société archéologique de Saint-Pétersbourg, un exposé succinct des principaux résultats de ses explorations, sous le titre : Rapport sur le voyage entrepris par M. l'académicien Dorn dans le Caucase et les provinces persannes du littoral méridional de la mer Caspienne.

2° ARCHÉOLOGIE MAHOMÉTANE.

NUMISMATIQUE, ANTIQUITÉS, INSTRUMENTS ASTRONOMIQUES, COQUILLES TALISMANIQUES.

I.

La numismatique qui rend tant de services à la science

Digitized by Google

historique, est étudiée avec beaucoup d'ardeur en Russie. Les musées et bibliothèques de St-Pétersbourg sont abondamment pourvus de collections de médailles. Ces richesses s'y sont créées très-rapidement à cause de la proximité de l'Orient et de la faveur que cette science a trouvée depuis longtemps en Russie.

B. Dorn a cultivé avec succès cette branche du savoir oriental. Tout en donnant des éclaircissements sur des médailles inconnues, il a constamment tenu le monde savant, au courant des acquisitions du musée asiatique, de St-Pétersbourg, un des établissements de l'Europe les plus riches en collections de ce genre. On a de lui :

33. Ueber einige aus dem Münzcabinette der chemaligen Wilnaschen universitat an d. saint Vladimir-Univers. Zu Kiew übergegangene morgenland. uünzen. (De quelques médailles orientales qui appartenaient à l'ancienne université de Wilna et qui ont été transmises à l'université de Saint-Vladimir, puis à Kiew.) Bull. scient., t. II, p. 196. — 1837.

34. Ueber eine neue bereicherung des asiat. Museums. (Sur un nouvel accroissement de richesses du musée asiatique). Bul., Hist., Phil., t. I, p. 49. — 1842.

35. Die neueste bereicherung des asiatischen Münzcabinettes d. Kais. Akad. d. W. (Sur les derniers accroissements de richesses numismatiques orientales de l'académie impériale). Id., id., p. 105. — Id.

36. Die letzte schenkung von morgenland, Münzen an das asiat. Museum. (Sur le dernier dôn de médailles orientales fait au musée asiatique). Id., id., p. 268.—1843.

37. Bereicherungen des asiatischen Museums. (Id., t. II, p. 1. — 1844.

38. Bericht über einige neue erwerbungen des asiat.

Digitized by Google

Museums. (Rapport sur quelques nouvelles acquisitions pour le musée asiatique). Id., t. III, p. 203. — 1847.

39. Zwei dergl. Berichte. (Deux écrits sur la même matière). Id., id., p. 220-223. — 1846.

40. Ueber eine neue bereicherung d. asiatischen Museums. (Id., t. IV, p. 237. — 1847.

41. Ueber einige der neuesten Münzerwerbungen des asiat. Museums. (Id., t. V, p. 65. — 1848.

42. Bericht über P. Saweliev's werk : Muhammed. Numismatik. (Rapport sur l'ouvrage du P. Saweliev, intitulé : Numismatique mahométane). Demidov. Preis. (Prix Demidof.) XVII, p. 77.

43. Noch ein paar worte über eine Münze des jetzigen Schahs von Persien. (Encore deux mots sur une médaille du Schah actuel de Perse.) Bull., t. VI, p. 318. — 1849.

44. Die letzten Erwerbungen des asiat. Museums im Jahre 1848. (Les dernières acquisitions du musée asiatique en l'année 1848.) Id., id., p. 129.

45. Bericht über die von Hrn. Kasatschenko geschenkten Münzen. (Rapport sur les médailles données par M. Kasatschenko.) Bul., t. IX, p. 283. — 1852.

46. Erwerbungen des asiat. Museums. Id., t. XII, p. 316. — 1854.

47. Auszug aus einem briefe über Serendscher Münzen. (Zeitschr. d. D. M. Gesel.) Journ. de la Soc. orientale allemande, t. VIII, p. 841.

48. Bericht über eine Scheukung des Hrn. V. Chanykov. (Rapport sur un don fait par M. Khanikof au musée asiastique.) Bul., t. XIV, p. 218. — 1856.

49. Bericht über die von Hrn. Gardeob. V. Bartholomaï dem. asiat. Museum verehrten Münzen. (Rapport sur les médailles données par M. de Bartholomaï au musée asiatique.) Id., id., p. 390. —

Digitized by Google

50. Verzeichniss der vom Hrn. Garbeob. V. Bartholomaï dem asiat. Museum verehrten Münzen. Id., t. XV, p. 158. — 1857.

51. Bericht über einige vom W. Staats-R. Chanykov von Astrabad aus dem asiat. Museum übersandten geschenke. (Mel. asiat., t. III, p. 68. — 1858.)

52. Neun vom Gen. Bartholomaï dem asiatischen Museum geschenkte Münzen. (Id., id., p. 99. — Id.)

53. Bericht über eine vom W. Staats-R. Chanykov dem asiat. Museum aus Meschhed Zugekommene sendung. (Id., id., p. 69. — Id.)

54. Ueber die vom W. Staats-R Chanykov dem asiast. Museum Zugekommenen seudungen von Morgenl. Münzen und Haudschriften. Id., t. IV. p. 29.

55. Eine Müuze des Schirwanschahes Minutschehr. (Mel. asiat., t. V. — 1864.)

II.

Les instruments astronomiques des Arabes qui, en France, ont été décrits d'après les manuscrits, par J. J. Sédillot et M. L. Am. Sédillot, ont fait l'objet des études de B. Dorn ; il s'est occupé aussi de coquilles talismaniques, d'antiquités : il a publié :

56. Description of an arabic celestial globe. London. — 1829-40.

57. Kurze nachricht von zwei astrolabien mit morgenlandischen inschriften. (Courte digression sur deux astrolabes, avec inscriptions orientales). Bul. scient., t. V, p. 62. — 1838.

58. Ueber ein drittes in Russland befindliches astrolabium mit morgenland Inschriften. (Sur un troisième

Digitized by Google

astrolabe qui se trouve en Russie, avec inscriptions orientales.) Id., t. IX., p. 61. — 1841.

59. Ueber ein viertes in Russland befindliches astrolabium mit morgenlandischen Inschriften. Bul., Hist., Phil., t. I, p. 353. — 1844.

60. Drei der Kaiserl. offentl. Bibliothek zugehorige astronomische instrumente mit arabischen inschriften. (Sur trois instruments astronomiques avec inscriptions arabes, appartenant à la bibl. imp.) St-Pétersbourg, in-4°. — 1865.

61. Ueber neun dem asiat. Museum zugekommene grabsteine mit hebraischen inschriften. (Sur neuf pierres gravées avec inscriptions hébraïques, parvenues au musée asiatique.) Bul., t. VI. — 1864.

62. Das asiatische Museum der Kais. Akademie d. w. (Sur le musée asiatique de l'académie impériale.) St-Pétersbourg, 8°. — 1846.

63. Auszug aus einem briefe : über bose auge bei den Muhammed. (Extrait d'une lettre sur le mauvais œil des musulmans.) Zeit. d. D. Morg. Gesel. Journ. de la Soc. orientale allemande, t. X, p. 810. —

64. Ueber einige Muschel-Talismane. (Sur quelques coquilles talismaniques.) Bul. XIV, p. 294. — 1856.

65. Der Sabel Hadschi Murad's. (Le sabre de Mourad). Mel. asiat., t. III, p. 707. —

66. Extraits de lettres de M. Bartholomaï à M. Dorn. (Quelques observations à cet égard par B. Dorn.) Id.. t. III, p. 349.

3° DESCRIPTION DE MANUSCRITS ORIENTAUX.

Comme directeur du Musée Asiatique de Saint-Pétersbourg et bibliothécaire à la Bibliothèque Impériale,

Digitized by Google

B. Dorn, témoin de l'accroissement des richesses orientales de ces établissements, a toujours eu soin, dans l'intérêt de la science, de signaler, à l'attention publique, les acquisitions nouvelles de monuments, manuscrits orientaux, etc : les publications ci-après ont été entreprises dans ce but utile :

67. Ueber einige dem asiat. Insitute des ministeriums d. ausw. Angelegenheiten zugehorige athiopische Handschriften. (De quelques monuments éthiopiens adressés à l'Institut Asiatique du Ministère des affaires étrangères.) Bul. scient. t. II. p. 302. — 1837.

68. Ueber die athiopischen Handschriften der Kais. offentl. bibliothek zu Saint-Petersbourg. (Des manuscrits Ethiopiens de la bibliothèque impériale publique de Saint-Pétersbourg.) Id. id. p. 144. — 1837.

69. Nachtrag zu Hrn. akad. v. Fraehn Bericht : Erster Erfolg der von dem Hrn. Finanzminister zur gewinnung wichtiger orientalischer Handschriften getroffenen Maassregeln. (Supplément au rapport de M. l'académicien Fraehn sur les premières suites des mesures prises par M. le ministre des finances pour l'acquisition d'importants manuscrits orientaux).

Bul. hist. phil. t. II. p. 274. — 1845.

70. Ueber die letzten dem Asiat. Museum zugekommenen muhammedan. Handschrisften. (Sur les derniers manuscrits mahométans parvenus au Musée Asiatique). Id. t. V. p. 103. — 1848.

71. Ueber die Handschrift der arabischen Bearbeitung des Josaphat und Barlaam.

Id. t. IX. p. 303. — 1852.

72. Catalogue des manuscrits et xylographes orientaux de la bibliot. impér. publique de St-Pétersbourg. St-Pét. 1852, 8°.

Digitized by Google

73. Ueber die dem asiat. Muséum seit dem J. 1850 zugekommenen muhammed. Handschriften. (Sur les manuscrits mahométans parvenus, depuis l'année 1850, au Musée Asiatique). Bul. t. X. p. 76. — 1852.

74. Die muhammedanischen Handschriften der Herzogl. biblothek zu Coburg. (Les manuscrits mahométans de la bibliothèque grand'ducale à Cobourg). Id. t. XI, p. 139. — 1853.

75. Ueber vier von der Kaiserl. offentl. bibliotek zu St-Pétersburg I. J. 1852 erworbene syrische Handschriften. (sur quatre manuscrits syriaques acquis par la bibliothèque publique, impériale de St-Pétersbourg en 1852. Id. id. p. 161. — 1853.

76. Bericht über die vom. W. Staats. R. Chanykov aus Herat eingegangene Sendung von morgenland, Handschriften. (Rapport sur l'envoi de manuscrits orientaux, fait de Hérat par le conseiller d'Etat Khanikof. Id. id. p. 102. — 1858.

77. Ueber eine neue der Kaiserl. offentl. bibliotek zu St-Pétersburg zu Theil gewordene Sammlung von morgenl. Handschriften. (Sur une nouvelle collection de manuscrits orientaux adressés à la bibliothèque publique de St-Pétersbourg (journal de St-Pétersbourg, 1859, n° 232.)

78. Ueber die vordem Dolgoruky'sche jetzt der Kais. offentl. bibliothek zugehorige Sammlung von morgenland. Handschriften (sur la collection de manuscrits orientaux appartenant auparavant à la biblict. Dolgorouky, et aujourd'hui à la bibl. pub. Impériale.)

Mel. Asiat. t. III. p. 725.

79. Die sammlung von morgenlandischen Handschriften Welche die Kaiserl. offentliche bibliothek zu St-Pétersburg, I. J. 1864, von Hrn. v. Chanykov

Digitized by Google

erworben hat. (La collection de manuscrits orientaux acquise, en 1864, par la bibliothèque publique impér. de St-Pétersbourg de M. Khanikof. St-Pétersb. 1865, 8° etc.)

4° NUMISMATIQUE PEHLEVIE.

Le pehlevi, longtemps langue parlée dans l'empire persan, après que le zend fut devenu langue sacrée, a été étudié par B. Dorn et utilisé dans le déchiffrement des médailles sassanides. C'est encore un dialecte de plus de la langue persanne à ajouter à tous ceux que le savant orientaliste a cherché à approfondir. Aux travaux bien connus de Sylvestre de Sacy, de M. de Longpérier et de M. Olshausen, sur les médailles de ce temps, viennent se joindre les nombreuses recherches de B. Dorn, la plupart inédites et donnant des éclaircissements nouveaux sur l'histoire des Sassanides. Il a publié, sur ce sujet, les travaux numismatiques suivants :

80. Versuch einer erklarung von drei münzen mit sasaniden geprage. (Essai de quelques éclaircissements sur trois médailles sassanides). Bul. hist. phil. t. I, p. 33. — 1842.

81. Ueber einige bisher ungekannte münzen des dritten sasanidenkoniges, Hormisdas I. (De quelques médailles jusqu'ici inconnues, sur les troisièmes rois sassanides, Hormisdas Ier). Id. p. 273. — 1843.

82. Ueber eilf im gouv. Perm ausgegrabenene sasaniden münzen. (Sur onze médailles sassanides, déterrées dans le gouvernement de Perm). Id. t. IV, p. 163. — 1847.

83. Bemerkungen über sasaniden münzen. (Observa-

Digitized by Google

tions sur les médailles sassanides). V. Bull. de l'Acad. de Saint-Pétersbourg. 8°, 33 et 7 pages, 1844. — Mémoire dans lequel il propose de nouvelles interprétations de plusieurs médailles déjà connues, et publie quelques nouvelles médailles tirées des collections de Saint-Pétersbourg (V. Rapport de M. J. Mohl à la Société asiatique, 1844).

84. Bemerkungen zür sasaniden münzkunde. (Observations sur la numismatique sassanide). Bull. hist. phil. t. V, p. 225. — 1848.

85. Die pehlewy-münzen des asiat. museums der k. ak. d. w. III. Die münzen der ispehbede, chalifen und deren statthalter. (Les médailles pehlevies du musée asiatique de l'Acad. imp. Les médailles des ispehbedes, des khalifes et de leurs gouverneurs. (Bul. t. XI, p. 223. — 1853.)

86. Noch einige nachweisungen über pehlewy-münzen. (Encore quelques indications sur les médailles pehlevies). It. t. XII, p .81. — 1854.

87. Ueber die letzten dem asiat. museum zugekommenen pehlewy-münzen. (Sur les dernières médailles pehlevies, transmises au musée asiatique). Id. t. XIII, p. 346. — 1855.

88. Noch einige worte über ein auf pehlewy-münzen vorkommendes sogenanntes münzzeichen oder monogramm. (Encore quelques mots sur une sorte d'entrelacement de signes ou monogrammes qui se rapportent aux médailles pehlevies). Id. t. XV, p. 201. — 1857.

89. — Nachtrage zu den nenen ansichten in der pehlewy münzenkunde. (Appendice aux nouveaux aperçus sur la numismatique pehlevie). Mel. asiat. t. III, p. 18. — 1858.

90. I, II. Forschungen in der pehlevy-münzkunde.

Digitized by Google

(Recherches sur la numismatique pehlevie). Id. p. 256. — 1859; et Bul. I, p. 256. — 1860.

91. Ueber eine pehlevy-inschrift und die bedentung des wortes Avesta. (Sur une inscription pehlevie et la signification du mot Avesta). Id. t. XVI, p. 113. — 1859.

92. Neue ansichten in der pehlewy-münzkunde. (Nouveaux aperçus sur la numismatique pehlevie). Id., id. p. 1. — 1858.

5° THÉOLOGIE CHRÉTIENNE.

Il est bien rare de ne pas trouver, parmi les travaux des orientalistes, quelques ouvrages relatifs aux livres saints. Ceux de B. Dorn, dans cet ordre d'études, sont les suivants :

93. De psalterio œthiopico commentatio. — Leipsig, 1825, 4°.

94. Ueber die auf Nadir Schah's befehl verfasste persische uebersetzung der vier Evangelien. (Sur l'ordre donné par Nadir Schah de traduire en persan les quatre évangiles). Bul. hist. ph. t. V, p. 65.

95. De arabica Novi Testamenti versione. — Extrait. (Mel. asiat. IV, p. 603.)

6° DIVERS ÉCRITS SE RATTACHANT A L'ORIENT.

Parmi les divers écrits de B. Dorn qui n'ont pas trouvé place dans les divisions précédentes, plusieurs ont trait à la philologie comparée et à quelques langues orientales, ce sont :

Digitized by Google

96. Ueber die verwandtschaft des persischen, germanischen und griechisch-lateinischen sprachstammes. (De la parenté des langues persanne, germanique, greco-latine). Hambourg, 1827, 8°.

97. De affinitate slavicæ et sanscritæ. — Kharkoff, 1832, 8°.

98. Selbstanzeige des werkes : de affinitate, etc. (Dorpat. Jahrb). Bd. I, p. 500.

99. Bericht über M. Alex. Kazembeg's grammatik der türkisch-tatarischen sprache. — 1841. (In den Berichten über die Demidov. Preise. Th. VI, p. 213. (Rapport sur la grammaire turco-tatare de M. A. Kazembeg. Dans les rapports du prix Demidof).

100. Bericht über prof. Beresin's : Recherches sur les dialectes persans. (Demidov. Preis. XXIII, p. 193. — 1854.

101. Bericht über Geitlin's principia grammatices neopersicæ. (Demidov. Preis. 15, 1846, p. 237).

102. Bericht über Kazembeg's werk : Anleitung zur turkischen sprache, etc. (Rapport sur l'ouvrage de Kazembeg : Introduction à l'étude de la langue turque).
Prix Demidof. XXIV, p. 93. — 1855.

Histoire.

103. Ueber die Mudschmel-Faszihy betitelte chronologische uebersicht der geschichte von Faszih. (Sur l'aperçu chronologique de Faszih, intitulé : Modjmel Faszihy).
Bul. hist. phil. t. II, p. 1. — 1844.

104. Bericht über Kazembeg's Derbend-Nameh. (Rapport sur le Derbend-Nameh ou Histoire du Derbend, par Kazembeg). Demidof. Preis. XXI, p. 101. — 1852.

Digitized by Google

105. Bericht über die von Hrn. Weljaminow-Sernov beabsichtigte herausgabe des Abdullah-Nameh. (Rapport sur la publication faite par M. Weljaminof-Sernof de l'Abdullah-Nameh). Bul. XV, p. 171. — 1858.

106. Varnam, fortissimum turcarum propugnaculum, etc., anno 1824 captam celebrat B. Dorn. Kharkof. — 1830, fol.

Divers.

107. Uber die hohe wichtigkeit und die namhaften fortschritte der asiatischen studien in Russland. (De la haute importance et des progrès considérables des études orientales en Russie).

(V. Recueil des actes de la séance publique de l'Académie imp. des sciences de Saint-Pétersbourg, du 29 décembre, 1839, Saint-Pétersbourg. — 1840, 4°.)

108. Fraehn's biographie (russich) im Encyclopad. Lex. 1848. (Biographie de Fraehn en russe, dans le lexicon encyclopédique).

109. Chr. M. Fraehnii, nova supplementa, etc.— Ed. 13. D. Petropoli, 1855, 8°.

110. Chr. M. Frachnii opp. postumorum pars. II Petropoli, — n'est pas encore publié.

111. Drei Lustgange aus Saadi's Rosenhain. Hambourg. 1827, 81.

112. Bemerkungen über eine stelle in « Koch's Wanderungen im Orient. » etc. (Remarques sur un passage des pérégrinations en Orient de Kock.) Bul. t. VII. p. 45. — 1850.

113. Bericht über Tornauw's werk : Darlegung des Moslem. Rechts. (Rapport sur l'ouvrage de Tornauw

Digitized by Google

intitulé : explication des droits du musulman.) Demidof. Preis. XX. p. 203. — 1851.

114. Auszüge aus briefen (extraits de lettres) journal de la Société orientale allemande. Zeit. d. D. Morg. Ges. Vol. VI, p. 405. 1852.

115. Die berühmtesten muhammedanischen schonschreiber. (Les écrivains mahométans les plus célèbres). Bul. t. X. p. 65. — 1852.

116. Ein Nachtrag zu Schnurrer's bibliotheca arabica (supplément à la bibliothèque arabe de Schnurrer). Journ. de la soc. orientale allemande, t. VIII, p. 386.

117. Suum cuique. Bul. t. XIII, p. 139. — 1855.

118. Bericht über Lerch's Reise nach Roslawl (Rapport sur le voyage de Lerch à Roslawl.) Bul. XIV, p. 74.

119. Bericht über eine Wissenschaftliche Reise ins Ausland (Rapport sur un voyage scientifique à l'étranger.) Mel. Asiat. t. III. p. 676.

120. Die Gilanerin im Walde (1864).

121. Ueber den vom der Kaiserl. offentl. Bibliothek angekauften Nachlass Freytag's (Russ. St-Pétersbourg zeit. 1864. n° 9.) (Sur la succession de Freytag acheté par la Bib. Imp. de St-Pétersb.)

122. Gmelin's Grab im Kaukasus (Le tombeau de l'académicien Gmelin dans le Caucase.) Journal de St-Pétersbourg, 1861, n° 166.

Nous venons de voir la variété, l'importance, le nombre des ouvrages et opuscules de B. Dorn, et dont l'énumération complète paraît pour la première fois. Ses études se sont principalement portées sur les dialectes persans, l'histoire générale des peuples du Caucase et celle de plusieurs provinces de la Perse. En philologie, il nous a montré l'affinité du slave avec le sanscrit, et celle du persan avec l'allemand, le grec et le

Digitized by Google

latin. Une méthode rigoureuse de travail, une grande sagacité d'interprétation, des vues élevées, une connaissance presque encyclopédique des langues, se remarquent dans ses travaux. C'est un des rares orientalistes qui aient embrassé, dans leurs recherches, le plus grand nombre d'idiomes. Les principales langues de l'Europe, l'allemand, le russe, l'anglais, le français, etc., sans parler des langues classiques; les langues sémitiques : l'hébreu, l'arabe, le syriaque, l'éthiopien; parmi les langues indo-européennes : le sanscrit, le pehlevi, le persan et ses dialectes : afghan, mazandéranien, guilanais, talyche, tate; parmi les langues d'origine tatare : le turc, etc.; tel est l'immense cercle lingual que B. Dorn a parcouru.

La Russie a eu le coup d'œil fort juste dans le choix des savants qu'elle a empruntés à la France, à l'Allemagne, à l'Orient, etc : il suffit de citer avec B. Dorn, les Brosset, les Charmoy, les Kazembeg, etc. Mais aussi elle sait les encourager et reconnaître leurs services par des récompenses éclatantes. S'agit-il d'augmenter le nombre des chaires de langues orientales, elle se décide promptement; faut-il des pensions, des décorations à ses orientalistes éminents, elle ouvre une large main; y a-t-il des publications importantes à faire, des missions scientifiques à entreprendre, ses vaisseaux, son trésor sont prêts. La Russie sert royalement les intérêts de la science.

Digitized by Google

X

P.-JEAN VETH

Veth (Pieter-Johannes), orientaliste hollandais, né à Dordrecht, le 2 décembre 1814, étudia les lettres classiques sous MM. Bake et Peerlkamp, la théologie avec MM. Clarisse, van Hengel et Kirst, les lettres orientales aux cours de van der Palm, Hamaker, et surtout de Weyers (1832-1838).

Après avoir quitté l'Université, avec les grades de *litterarum humaniorum candidatus* et de *theologiæ candidatus*, il devint répétiteur à l'Académie royale militaire de Breda, où il enseigna les langues anglaise et malaye, la géographie et l'histoire des possessions néerlandaises aux Indes orientales. Il remplit ces fonctions de 1838 à 1841, tout en se perfectionnant dans l'étude du malay, sous la direction du professeur Roorda van Eysinga, à qui il avait été adjoint pour l'enseignement de cette langue. En 1841, P.-J. Veth fut appelé à l'athénée de Franequer (Frise), comme professeur de langues orien-

Digitized by Google

tales; et, en 1842, lors de la suppression de cet athénée, le conseil municipal d'Amsterdam lui offrit la chaire de professeur des langues orientales, antiquités hébraïques, exégèse de l'Ancien Testament et de philosophie spéculative, à l'athénée de cette ville.

Destiné au ministère de l'Eglise réformée, il renonça à suivre cette carrière, pour se vouer à l'étude des langues et de l'histoire de l'Inde archipélagique, dont il s'est toujours occupé avec une ardeur peu commune. Dans son enseignement, à Amsterdam, il dut initier les futurs ministres protestants à la connaissance de l'hébreu et des antiquités hébraïques : ce fut là un motif de plus qui l'éloigna de l'état ecclésiastique.

En 1841, le sénat de l'Université de Leyde lui conféra, *honoris causa*, le grade de *litterarum humaniorum doctor*, *philosophiæ theoreticæ*. Elu membre de la troisième classe de l'institut royal des Pays-Bas, il fut le président de cette classe de 1849 à 1851. L'Institut de la Hollande, imitation des institutions françaises, fondé par le roi Louis Napoléon, fut supprimé à la fin de 1851, par M. Thorbecke, chef du parti politique dont P.-J. Veth avait embrassé les vues, et qui était son ami. Le ministère van Hall, appelé à la direction des affaires, fit revivre cette institution sous le nom de deuxième classe, ou section littéraire de l'Académie néerlandaise des sciences. P.-J. Veth refusa d'entrer à l'Académie, au commencement de 1855. Toutefois, les raisons politiques, qui lui firent décliner cet honneur, ayant cessé d'exister vers 1864, il accepta cette place qui lui était proposée, et dont il était digne à tant de titres.

Après un séjour de vingt-deux ans à Amsterdam, comme professeur à l'athénée, il fut appelé, en 1864, à Leyde, pour occuper la place de professeur à l'Ecole spé-

Digitized by Google

ciale des langues, géographie et ethnologie des Indes néerlandaises, créée par l'État, en vertu d'une loi du 10 juin 1864.

Cette école est adjointe à l'Université, mais n'en fait pas partie. Elle a un règlement particulier. Les professeurs ne prennent point part aux délibérations du conseil académique, mais forment un conseil à part. Le but de cette institution est double. Elle sert, en général, à répandre la connaissance des Indes néerlandaises, et spécialement à instruire les futurs fonctionnaires civils du gouvernement aux Indes. Ces derniers, avant d'être nommés, doivent subir un examen devant une commission nommée annuellement par le ministre des colonies, et composée des professeurs de l'école, de quelques hommes d'État et anciens administrateurs, des professeurs d'une école municipale fondée dans le même but par la ville de Delft. L'académie de cette dernière ville, autrefois destinée en partie à l'éducation des fonctionnaires au service des Indes, a été changée en école polytechnique. Les candidats ne sont pas contraints de suivre les cours de l'école de l'État; ils sont parfaitement libres de régler leurs études à leur gré. Le nombre des chaires de l'école est de quatre. L'enseignement de la langue et de la littérature javanaises est confié à M. Roorda; celui de langue et de littérature malayes à M. Pynappel; celui de droit public et administratif et d'histoire des Indes néerlandaises, à M. W. Scheltema. P.-J. Veth est chargé d'un cours de géographie, ethnologie, institutions religieuses et droit mahométan. Il a ouvert son cours le 22 septembre 1864, en prononçant un discours sur le caractère et le but de l'enseignement de la géographie et de l'ethnologie des Indes néerlandaises aux futurs fonctionnaires du gouvernement.

Digitized by Google

Il est membre des sociétés suivantes : Société des arts et des sciences de Batavia; Société asiatique de Paris; Institut royal pour les langues, la géographie et l'ethnographie des possessions néerlandaises aux Indes orientales, à Delft; Société pour l'avancement de la connaissance des Indes (*Indisch Genatschap*), à La Haye; Société historique d'Utrecht; Société de littérature de Leyde; Société provinciale de la Frise; Société provinciale d'Utrecht.

P.-J. Veth a fait, dans sa carrière, des efforts constants pour assurer le maintien des principes constitutionnels dans son pays, et le triomphe de vues plus libérales dans l'administration du commerce. Ami déclaré de la liberté politique, de la tolérance religieuse, de l'abolition de l'esclavage, de la liberté du commerce et de l'industrie, il a cru devoir travailler sans cesse à l'application de ces principes aux possessions hollandaises d'outre-mer, objet de ses études et de son amour. Dans ce but, il a pris une part active à la rédaction d'un journal appelé *de Indiër* (l'Indien), du mois de juillet 1851 jusqu'à la fin de 1852. Depuis le commencement de 1844, il a collaboré à la Revue *de Gids* (le Guide), revue qui passe, en Hollande, pour la plus importante : par le plan général, elle se rapproche de l'*Edinburgh Review*, et de la *Revue des Deux-Mondes*.

En 1858, P.-J. Veth crut devoir défendre les droits des fabricants qui avaient entrepris de faire les plaques pour la monnaie de cuivre, destinée aux Indes Orientales, en vertu de la loi du 1er mai 1854. L'affaire faisait beaucoup de bruit et rappelait, sous plusieurs rapports, la fameuse histoire du *Wood's patent* en Angleterre. P.-J. Veth parvint à éclaircir une matière fort obscure, très-compliquée, dans un essai intitulé : « *la fabrication*

Digitized by Google

de la monnaie de cuivre pour les Indes Néerlandaises, » et qui fut inséré dans le *Tydschrift voor Nederlandsche Indie* (Revue des Indes Néerlandaises). Ce travail, distribué aux membres des Etats Généraux, eut un succès complet.

Avant la création de l'Ecole où il est maintenant professeur, P.-J. Veth avait critiqué deux fois le système d'éducation des fonctionnaires civils pour les Indes : la première fois en 1853 dans « *de Gids* » (le Guide), la deuxième fois en 1860 dans une revue hebdomadaire le « *Zondagsblad* » (feuille du Dimanche). En 1862, les ministres de l'Intérieur et des Colonies nommèrent une Commission de cinq membres pour préparer un projet de loi sur cette matière. P.-J. Veth fit partie de cette Commission, qui le choisit pour secrétaire. Il fut chargé, en cette qualité, de la rédaction du rapport. La chaire qu'il occupe maintenant fut en partie la récompense de ces travaux. Pour faire connaître le but de la nouvelle institution et pour la garantir, autant que possible, de certaines influences nuisibles, il publia dans *le Guide*, de septembre 1864, un article intitulé : « *Conditions d'admission des fonctionnaires civils destinés aux Indes Néerlandaises*; » puis une préface à une collection de documents officiels sur l'éducation et l'admission des fonctionnaires civils aux Indes Néerlandaises.

Vers la fin de 1865 le ministre des Colonies de la Hollande, soumit aux Etats Généraux un projet de loi pour régler les conditions des entreprises agricoles et industrielles aux Indes Néerlandaises. La loi antérieure qui assurait le monopole gouvernemental au détriment de l'industrie privée, était vivement combattue par les libéraux. Le projet du Ministre était de profiter de cette occasion pour régler la propriété foncière, en obtenant que le Gouvernement renonçât solennellement aux droits

Digitized by Google

qu'il s'était réservé de disposer du sol et du labeur des Javanais pour la culture des denrées coloniales, en assurant aux indigènes l'usage libre de leurs terres, tout en maintenant provisoirement l'obligation pour eux de cultiver le café. P.-J. Veth prit une part très-active à la défense de cette loi, conçue dans un esprit libéral. Au commencement de 1866, il publia dans le *Guide*, une série d'articles sous le titre « *de Cultuurwet* » (La loi sur les cultures). Malheureusement une dissidence survenue parmi les membres du cabinet libéral, amena sa dissolution partielle. Le ministre des colonies fut obligé de retirer la loi et de faire place avec ses collègues à un cabinet conservateur.

P.-J. Veth, toujours prêt quand il s'agit de rendre service à son pays, accepta en 1858 une mission que lui confia la Société pour l'utilité générale : « *Tot Nut van't Algemeen.* » Cette association s'est imposé le devoir de veiller aux intérêts du peuple, en répandant l'instruction et les connaissances utiles. Une nouvelle loi sur l'enseignement primaire, votée par les Etats généraux le 13 août 1857, donna aux conseils communaux un délai de trois ans pour mettre leurs institutions scolaires dans les conditions exigées. La Société de l'utilité générale voulant se mettre à même d'appuyer et de diriger cette réforme par ses conseils, offrit à P.-J. Veth de se charger d'un voyage en Belgique, en France, en Angleterre, en Allemagne et en Suisse, pour y faire une étude sur l'enseignement populaire. Muni d'une recommandation du ministre des affaires étrangères, à tous les agents diplomatiques des Pays-Bas, il visita la Belgique au mois de décembre 1858 et la France au mois d'avril 1859. Des deuils de famille l'empêchèrent de terminer sa mission. Un extrait du rapport qu'il offrit à la Société, fut im-

Digitized by Google

primé en 1861 sous le titre : *Blik op de Nederlandsche Volksschool, naar aanleiding van em bezoek ann eenige instellingen van onderwys in Frankryk en België.* (Coup d'œil sur les écoles populaires aux Pays-Bas, à l'occasion d'une visite faite à quelques institutions scolaires en Belgique et en France). Quoique publié un peu tard, ce rapport ne fut pas absolument sans effet : il provoqua des critiques amères de la part des adorateurs d'institutions vieillies, et dont les préjugés étaient froissés.

La Société d'utilité générale donna depuis à P.-J. Veth une nouvelle preuve de sa confiance en le nommant son représentant au congrès de Gand, en 1863, pour le progrès des sciences sociales; il prit part aux débats de la section pour l'éducation et l'instruction.

Les ouvrages de P.-J. Veth sont très-nombreux et embrassent des sujets variés; ils peuvent se classer comme suit :

1° Travaux relatifs aux Indes Néerlandaises : I. Économie politique, commerciale, etc. instruction publique, voyages, etc. II. Histoire, géographie, littérature, langues, etc;

2° Etudes bibliques;

3° Ouvrages relatifs à l'Orient sémitique et musulman;

4° Travaux littéraires etc., étrangers à l'Orient.

1° Travaux relatifs aux Indes Néerlandaises :

I. Économie politique, commerciale, instruction publique, voyages, etc.

II. Histoire, géographie, littérature, langues, etc.

I.

P.-J. Veth est l'homme de l'Europe le plus versé

Digitized by Google

dans la connaissance des Indes Néerlandaises : il a étudié l'Archipel indien, asiatique, ou Malaisie, sous toutes ses faces. C'est donc à ses travaux qu'il faut recourir pour se faire une idée exacte de ces pays lointains, aux points de vue : géographique, commercial, politique, historique, littéraire, lingual, etc. Il a publié :

1. Compte-rendu des « *Vues sur les Indes Néerlandaises*, » par M. Van de Velde. (Le Guide. 1844).

2. Bydragen tot de Kennis van den politicken toestand van Nederlandsch-Indie (contributions à la connaissance de la condition politique des Indes Néerlandaises). I. De openbaarheid der koloniale aangelegenheden (la publicité des affaires coloniales). Amsterdam, 1848. II. De politieke demonstratie te Batavia (la démonstration politique à Batavia), mai. 1848. Amsterdam.

3. L'opposition au système colonial. Examen de plusieurs brochures en deux articles. (Le Guide. 1849).

4. De vestiging en uitbreiding der Nederlanders ter westkust van Sumatra door den generaal-majoor L. Ridder de Stuers, uitgegeven door P.-J. Veth (l'établissement et les conquêtes des Hollandais sur la côte occidentale de Sumatra, par le général-major L. Chevalier de Stuers, publié par P.-J. Veth). 2 vol. in-8°. Amsterdam, 1849-1850.

5. Over den toestanden de behoeften van het onderwys der jengd in Ned-Indie, aanspraak by de opening van de algemeene vergadering der maatschappy tot nut van't algemeen den 13 octobre 1850 (sur la condition et les besoins de l'instruction primaire aux Indes-Orientales Néerlandaises, discours d'ouverture pour la séance publique de la société d'utilité générale. Amst. 1850.

6. Reis over Java, Madura en Bali in het midden van 1847, door W. R. van Hoëvell, uitgegeven onder

Digitized by Google

toezeyt van P.-J. Veth (voyage dans les îles de Java, Madura et Bali, au milieu de l'année 1847, par M. W. R. van Hoëvell, publié sous la direction de P.-J. Veth. Amsterdam. v. I, 1849 ; v. II, 1851 ; vol. III, 1re livraison, 1854). En 1847, M. Van Hoëvell, encore à Batavia, voulant publier en Hollande le récit d'un voyage qu'il avait fait dans les îles de Java, Madura et Bali, transmit son manuscrit à P.-J. Veth, qui le publia avec quelques notes, principalement pour éclaicir de nombreux termes malais et javanais. Bien que M. Van Hoëvell fût de retour en Hollande avant la publication du vol. II, il jugea bon de laisser à P.-J. Veth le soin de publier le reste de l'ouvrage pour éviter toute inégalité dans l'exécution ; mais ses occupations, comme membre de la chambre des représentants et éditeur de la *Revue des Indes*, l'ont empêché d'achever un ouvrage qui lui fait le plus grand honneur.

7. Coup-d'œil sur l'Inde archipélagique. (Contributions à l'avancement de la société d'utilité générale. 1849.)

8. Examen critique du « Journal of the Indian archipelago de M. Logan. (Le Guide. 1850).

9. Observations sur l'éducation des enfants des militaires européens aux Indes Néerlandaises. (Mémoires pour l'avancement de la connaissance des Indes. 1851).

10. L'académie de Delft examinée au point de vue de l'instruction des employés aux Indes Néerlandaises. (Le Guide, 1853).

11. Notice biographique du professeur C.-G.-C. Reinwardt, connu par ses voyages scientifiques et ses travaux dans l'intérêt de la science et de l'éducation dans les Indes Néerlandaises (insérée dans les *Mémoires de la Société pour l'avancement de la connaissance des Indes.* 1856).

Digitized by Google

12. La société des arts et des sciences à Batavia. Histoire de cette société et revue des ouvrages qu'elle a publiés. (Le Guide. 1857).

13. L'enseignement aux Indes Néerlandaises, d'après le rapport officiel de 1858. (Id. 1860).

14. La culture libre du tabac dans la résidence de Rembang (Java). (Id. Id.)

15. Multatuli versus droogstoppel, Slymering et Cᵉ (Compte-rendu d'un livre très-excentrique, mais écrit avec un talent et une verve remarquables par M. Douwes Dekker (sous le nom de Multatuli), intitulé: Max Havelaar ou les ventes de café de la société de commerce néerlandaise. (Id. 1860).

16. La chambre obscure de Jeronimus. Examen d'un livre de M. Van Hoëvell, intitulé : Scènes de la vie dans les Indes Néerlandaises. (Id. Id.)

17. L'académie de Delft (Zondagsblad, feuille du dimanche, 1860).

18. Bydragen tot de kennis der vooruaamste voortbrengselen von Nederlandsch Indië, uitgegeven door de maatschappy tot nut van't algemeen (Monographies des principaux produits des Indes Néerlandaises, publiées par la société d'utilité générale. I. Le riz (1860). II. Le café (1861). III. Le coton (1865). IV. Le sagou (1866).

II.

19. Compte-rendu d'un choix d'extraits malais, publié par M. Meursinge. (Le Guide. 1842).

20. Essai historique sur l'étude du Javanais dans les Pays-Bas, suivi d'un compte-rendu de la grammaire javanaise de M. T. Roorda (id. 1844). La partie histo-

Digitized by Google

rique de cet essai a été traduite en allemand par M. Zehner, dans *Hallische litteratur-zeitung*.

21. L'enseignement du Javanais. Compte-rendu de l'ouvrage de M. Brumund sur ce sujet. (Le Guide. 1858.)

22. Observations sur les spécimens des caractères de la langue des Battas de Sumatra et les langues de Macassar et de Boni, dans l'île de Célèbes, fondus et gravés par M. N. Tetterode de Rotterdam, sous la direction de M. le professeur Millies (id, 1856.)

23. Observations sur la situation des îles à l'ouest de Sumatra, pour servir d'introduction à une description des îles Mantawei. (Revue des Indes Néerlandaises de M. R. Van Hoëvell. 1849).

24. Rapport de M. Horsfield sur l'île de Banca, traduit de l'anglais et accompagné de nombreuses notes historiques, géographiques, etc., cinq articles (id. 1850-1852.)

25. L'île de Flores (id. 1855.)

26. Borneo's wester-afdeeling, geographisch, statistisch, historisch, voorafgegaann van eene algemeene schets des ganschen eilands (La résidence occidentale de Bornéo, géographie, statistique, histoire, précédé d'une notice générale de l'île entière. Deux gros volumes, 8°, Zalt-Bommel. 1854-1856.)

27. — Het eiland Timor (L'île de Timor). Amsterdam. 1855. 8°. Essai publié dans le *Guide*, tiré à part à cent exemplaires.

28. Histoire de Sumatra. (*Le Guide*, cinq articles, 1849-1850.)

29. Indiana. Examen critique d'un recueil publié sous ce titre par M. Brumund de Sourabaya (id. 1854.)

30. Surinam. Examen des livres de MM. Van Sypes-

Digitized by Google

teyn, Kappler, Van Hoëvell, etc., sur cette colonie (id. 1855.)

31. Compte-rendu du dictionnaire géographique universel de M. Kramer et des premières livraisons d'un dictionnaire géographique et statistique des Indes Néerlandaises (id. 1859.)

32. Compte-rendu du premier numéro de la nouvelle série de la revue des Indes Néerlandaises, rédigée par M. Blecker ; de l'atlas universel des Indes Néerlandaises de MM. Melvill van carabee et versteeg (id. 1863.)

33. Nouvelle littérature des Indes Néerlandaises. Sous ce titre général, P.-J. Veth a passé en revue un grand nombre de livres sur les langues javanaise, soudaïque, macassare, bataque, daïaque et malaye, par MM. T. Roorda, J. Rigg, B.-F. Matthes, N. Van der Turck, A. Hardeland, E. Netscher, J. de Hollander et J. Pynappel ; les lettres sur l'île de Sumatra par M. Pruys vander Hoeven ; les livres de voyage aux Indes Néerlandaises de MM. Quarles van Ufford et Gevers Deynoot ; une dissertation sur la zoologie des Indes Néerlandaises de M. A. Wallace, publiée dans le *Journal of the Linnean Society*, et quelques lettres sur le même sujet de M. Doleschall, publiées dans les *Verhandlungen der kaiserlich-koniglichen zoologisch-botanischen gesellschaft in Wien.* (Id. 1864-1865.)

34. Notice biographique sur M. G. Brumund, voyageur et antiquaire distingué, travaux remarquables sur les Indes Néerlandaises. (Mémoires de la société de littérature de Leyde, 1864.)

35. Discours sur la géographie physique de l'archipel indien de M. A. R. Wallace traduit du *Journal of the geographical society* avec des notes. (Revue des Indes Néerland. 1865.)

Digitized by Google

36. Discours sur la situation actuelle et le développement des ressources de l'île de Bornéo, prononcé à la séance du 13 avril 1866 de la société, pour cultiver la connaissance des Indes (Indisch Genootschap) (id. 1866.)

P.-J. Veth s'occupe maintenant d'un article étendu sur l'île de Sumatra, qui sera inséré dans le dictionnaire géographique et statistique des Indes Néerlandaises.

2° Études bibliques.

L'étude des livres saints est poursuivie, en Hollande, avec ardeur : on les analyse, on les dissèque avec un soin extrême. L'érudit met le scalpel dans toutes les questions d'histoire, de géographie, d'archéologie, d'histoire naturelle; il cherche à pénétrer dans les replis les plus intimes du texte sacré. Le synode de l'Église réformée s'étant proposé de publier une nouvelle traduction de la Bible en hollandais, à la hauteur de la science moderne, chargea P.-J. Veth, avec les professeurs Roorda, Juynboll et Kuenen, d'en arrêter le plan. Il s'était chargé, pour sa part, des livres de Job, des Rois et des Chroniques; mais ses nouvelles fonctions l'ont empêché, jusqu'à présent, de donner suite à ce travail. On a de lui :

37. Compte-rendu d'une nouvelle traduction hollandaise, avec notes, des prophéties de Joël, Amos et Obadia (*le Guide*, 1844).

38. Examen de quelques brochures relatives à un projet de soumettre l'enseignement théologique, dans les Universités des Pays-Bas, au contrôle du synode de l'Église réformée (Id., 1845).

39. Essai critique sur le livre de M. Asahel Grant : *Les Nestoriens* ou les dix tribus, 2 articles (Id., 1845).

Digitized by Google

40. Examen du livre de M. Friedlieb de Bonn : Archéologie de l'histoire de Notre Seigneur J.-C. (Id. 1846).

41 Examen de quelques brochures sur la condition de l'Église protestante aux Indes néerlandaises (Id., 1847).

42. Géographie biblique : I. Examen critique de l'Atlas biblique de M. van Senden; d'une nouvelle carte de la Palestine, de M. de Bruyn, et d'un manuel de géographie biblique de M. Waterman. II. Essai sur les monts Abarim. III. Essai sur la vallée du Liban (Id., 1848).

43. Openbaar verslag van het Nederlandsch Bybelgenootschap, voorgedragen (Rapport public sur les travaux de la Société biblique néerlandaise, du 17 déc. 1849). Amst., 1850.

44. Beknopte Hebreeuwsche Spraakkunst (Grammaire hébraïque, en abrégé). 1re édit. Amst. 1847, 2e édit. Amst. 1852. 8°.

45. Bibelsch Woordenboek (Dictionnaire biblique). Amsterdam. 3 vol. 1852-1859. Cet ouvrage considérable a été publié avec la collaboration de ses amis et collègues, MM. W. Moll et F.-J. Domela Nieuvenhuis et d'autres savants hollandais. P.-J. Veth a fourni les articles d'histoire naturelle biblique et un grand nombre d'autres, relatifs à la géographie, archéologie, et critique des livres de l'Ancien Testament. Une appréciation assez étendue de ce dictionnaire se trouve dans la Revue théologique de Strasbourg, de M. Colani.

46. Bybel-Atlas door G.-H. van Senden, Nieuwe verbeterde vitgave, bevattende tevens de voltooging van het onafgewerkt register (Atlas biblique de G.-H. van Senden, nouvelle édition revue, avec la continuation de l'index resté incomplet). Amsterdam. 4°.

L'ouvrage conçu par M. van Senden consiste en 24 cartes, avec un texte explicatif et un index, qui est

Digitized by Google

plutôt un dictionnaire géographique de la Bible. Toutes les questions qui se rattachent à la situation des lieux y sont traitées à fond. L'auteur avait achevé les cartes, et même commencé la révision de quelques-unes, et fini les deux cinquièmes de l'index, quand il mourut. P.-J. Veth, aidé des papiers laissés par l'auteur, s'est occupé d'une refonte de cet Atlas, en substituant de nouvelles cartes à celles qui étaient incomplètes, et en continuant l'index. Deux livraisons, contenant 8 cartes et 10 feuilles de l'index, ont paru à Amsterdam en 1856; mais elles ne contiennent qu'une seule carte modifiée par P.-J. Veth. Une nouvelle de lui est la neuvième. La tâche de P.-J. Veth s'est bornée à la révision d'une partie des cartes, révision, du reste, fort imparfaite, le cadre des cartes étant beaucoup trop restreint. P.-J. Veth, en s'occupant de cette publication, a reconnu que l'ouvrage de M. van Senden, quoique jouissant d'une grande réputation, serait tout à fait à refaire pour être mis au niveau de nos connaissances actuelles. La sixième et dernière livraison des cartes a paru en 1857. L'index est resté incomplet. P.-J. Veth n'y a ajouté qu'un petit nombre d'articles.

47. Geschiedenis der christelyke Kerk in Tafereelen (Histoire de l'Église chrétienne en tableaux). Amsterdam, 1852-1859, 5 vol. Cet ouvrage s'est publié sous la direction de M. le professeur Moll, d'Amsterdam, avec la coopération de plusieurs savants hollandais. P.-J. Veth a donné les tableaux suivants : Traductions anciennes de la Bible, surtout du Nouveau Testament; Agrandissement et persécution de l'Église en Orient; Mahomet et le Coran; les Conquêtes de l'Islamisme; l'Église grecque et orientale pendant la Réforme. Le cinquième et dernier volume contient l'article suivant,

Digitized by Google

assez étendu, intitulé : les Eglises de l'Orient depuis la paix de Westphalie; il est divisé en 8 chapitres : I. Le Patriarche Nicon (de l'Eglise russe) et les Rascolnics; 2. Le saint Synode et le Césaropapisme; 3. L'Eglise russe dans ses rapports avec les dissidents; 4. Les Eglises grecques sous la domination de l'islamisme; 5. La guerre pour la délivrance de la Grèce et le synode d'Athènes; 6. Les différends sur les Lieux-Saints; 7. Le protestantisme en Orient; 8. La dernière guerre en Orient, et son influence sur le sort des chrétiens.

3° OUVRAGES RELATIFS A L'ORIENT SÉMITIQUE ET MUSULMAN.

La connaissance de la langue arabe est indispensable aux orientalistes qui veulent se rendre compte de l'état actuel des populations musulmanes, et du mouvement civilisateur, produit par l'expansion dans le monde oriental des idées islamiques au temps du grand Khalifat. Aussi P. J. Veth en a-t-il fait une étude approfondie. Malheureusement il ne nous a donné qu'un petit nombre de travaux dans cette direction :

48.—Liber Es-sojutii de nominibus relativis, inscriptus : *Lob El-lobab,* arabice editus cum annot. crit. Part. I Lugduni-Batavorum 1840. Part. II. id. 1842. Supplementum annotationis, id. 1851, 4°. Il lui reste, pour compléter cette publication, si utile aux orientalistes qui s'occupent d'histoire et de géographie, à publier les prolégomènes qui sont écrits en grande partie depuis vingt ans, mais que ses occupations présentes l'empêchent de terminer.

49. — Dissertatio de institutis Arabum erudiendæ

Digitized by Google

juventuti et litteris promovendis inservientibus. Amsterdam. 1843. 8°.

50. — Mahomet et le Coran (cinq articles dans *le Guide*), 1845.

51. — Compte-rendu du livre de M. Dozy : Dictionnaire des noms des vêtements chez les Arabes. (Id. 1846).

52. — Oratio de religionis islamiticæ studio a theologis christianis minime negligendo. Amsterdam 1843. 4°.

53. — Compte-rendu de trois discours sur les lettres orientales de H. A. Schultens (*Le Guide*. 1846).

54. — Essai sur l'expédition des Anglais dans l'Afganistan, d'après le livre de M. Vincent Eyre (Id. 1847).

55. — Légendes orientales (Id., id.).

56. — Sur la nécessité d'étendre dans les universités des Pays-Bas la connaissance des différentes branches de la littérature orientale (Discours prononcé dans une séance publique de la 3e classe, inséré dans les Annales de l'Institut royal des Pays-Bas, 1849).

57. — De beoefening der Oostersche letteren aanbevolen aan de algemeene belangstelling; Akademische rede uitgesproken (L'étude de la littérature orientale, recommandée à l'attention générale, discours académique prononcé le 3 octobre 1850). Amst. 1850.

58. — Les Edomites et les Nabatéens. Etude Historique (*Le Guide*, les deux premiers articles 1850; le troisième 1852).

59. — La musique chez les Hébreux (Id. 1853).

60. — La question d'Orient (Id. 1854).

61. — Histoire des langues sémitiques. — Compte-rendu de l'histoire des langues sémitiques de M. E. Renan; de la grammaire assyrienne de M. Oppert, et des études sur la formation des langues sémitiques de M. l'abbé Leguest (Id. 1861).

Digitized by Google

62. — Un historien néerlandais. — Compte-rendu de l'histoire des Musulmans d'Espagne de M. R. Dozy (Id. 1863).

P. J. Veth avait commencé à réaliser le projet d'une nouvelle traduction hollandaise du Koran, avec une introduction historique sur la propagation de l'islamisme dans l'Inde archipélagique et des notes détaillées à l'usage des employés aux Indes. Il a complétement abandonné cet ouvrage qui, exécuté par lui, aurait été bien intéressant et bien utile. Il en est de même d'une grammaire et d'une chrestomathie syriaques, à moitié achevées, et dont il ne pourra peut-être plus s'occuper.

L'idée de P. J. Veth sur le Koran devrait tenter un de nos arabisants. Ce qu'il se proposait de faire pour les Indes néerlandaises, pourrait être accompli pour l'Algérie. Quoique nous ayons dans la traduction de Kazimirski un beau et excellent travail, il y aurait à faire du Koran une traduction nouvelle, en profitant des recherches récentes, avec des notes étendues sur l'histoire, les mœurs, la jurisprudence usuelle, de manière à mettre nos magistrats, administrateurs, officiers, interprètes, etc., au courant des choses et des principes de l'Islam. Il faudrait avoir soin surtout de signaler les points de contact de nos idées avec celles des Arabes. On sait, du reste, que le Koran et les *hadith* (traditions orales) de Mahomet forment encore aujourd'hui pour les Musulmans, la base du droit canonique, civil et politique.

4° Travaux littéraires étrangers a l'Orient.

L'activité littéraire de P. J. Veth s'est également exercée sur des sujets étrangers à l'Orient. Il a publié :

63. — Specimens from the english classics, with an

Digitized by Google

introductory essay on english littérature, explanatory notes and a glossary. 2 vol. in-8° Dordrecht. 1840-1841.

64. — Compte-rendu du second voyage autour du monde (Zweite Weltreise) de Mad. Ida Pfeiffer (Revue des Ind. néerl. 1856).

65. — Essai sur William Beckford, auteur du roman de Vathek (*le Guide*, 1844).

66. — Nelson, Pitt et Fox. Traduction en vers de l'introduction de Marmion, de Walter Scott (Id. 1844).

67. — Examen critique de trois recueils de poésies néerlandaises. 3 articles (Id. 1845).

68. — Fragments traduits de l'Eothen de M. Kinglake (Id. 1846).

69. — Examen d'un livre de M. J. Bosscha sur les rapports entre les Allemands et les Hollandais avant la paix de Munster (Id. 1847.)

70. — Géographie populaire dans les Pays-Bas. Examen critique de plusieurs cartes et livres d'instruction géographique (Id. 1852).

71. — Essai sur Hogarth et ses œuvres (Id. 1856).

72. — Hypatia. Examen critique du roman anglais de M. Kingsley, publié sous ce titre (Id., id.)

73. — Het leven van Dr J. van Gilse (Biographie du docteur J. van Gilse, professeur à Amsterdam). Cette biographie forme le 4e volume d'un recueil d'opuscules du savant professeur, formé et publié par P. J. Veth en 1860 et 1861.

74. —Le repas de la garde civique de van der Helst. A l'occasion de la gravure publiée par M. Kaiser d'après ce magnifique tableau, chef-d'œuvre de l'école hollandaise (*le Guide*, 1857).

75. — Friedrich Bodenstedt. Revue des *Lieder des*

Digitized by Google

Mirza Schaffy et de la tragédie *Demetrius* de cet auteur (Id., id.)

76. — Compte-rendu de l'ouvrage de M. Van der Kellen : *Nederland's Oudheden* (Antiquités des Pays-Bas Id. 1858).

77. — Jean Chrétien Baud. Compte-rendu d'un écrit biographique sur cet homme d'État (Id. 1860).

78. — *Térence et la vieille comédie latine*. A l'occasion d'une nouvelle traduction hollandaise des comédies de Térence par M. Van Deventer (Id. 1862).

79. — Compte-rendu de l'histoire de l'antiquité de Wynne (M. Id. 1864).

80. — La délivrance de Cherson. Esquisse historique (Id. 1865).

81. — L'antiquité sous un habit moderne. Compte-rendu d'un roman de M. Ebers : *Eine Aegyptische Konigstochter* (Id. 1866).

Voilà la série complète des œuvres de P. J. Veth.

Cet orientaliste et publiciste appartient à cette belle et solide école d'érudition hollandaise qui a produit des hommes comme Schultens, Hamaker, Weyers, etc., et de notre temps Roorda, Dozy, Juynboll, etc, école dont les représentants se distinguent par ces qualités essentielles du noble métier des lettres : netteté d'intelligence, jugement prompt et droit, activité et conscience dans le travail, recherche du mieux, et ce souffle d'enthousiasme qui soutient dans la poursuite des vérités scientifiques. P. J. Veth aurait pu nous donner, avec ses merveilleuses aptitudes, un plus grand nombre de travaux sur la littérature orientale proprement dite. Mais la tâche qu'il s'est imposée, à chacun son lot, a été d'étudier, sous tous ses aspects, les Indes néerlandaises, et d'em-

Digitized by Google

ployer ses efforts à faire pénétrer, même dans l'administration de ces régions, et pour protéger les indigènes contre les trafiquants, les principes libéraux à la défense desquels il a consacré sa vie.

Digitized by Google

XI

AM. SÉDILLOT.

Sédillot (Louis, Pierre, Eugène, Amélie), orientaliste français, né à Paris le 23 juin 1808, est le second fils de Jean-Jacques-Emmanuel Sédillot, orientaliste et astronome, et de Marie-Julie Fossé, fille du lieutenant-colonel de ce nom, qui a laissé des ouvrages estimés dans la tactique militaire.

Son frère aîné, Charles-Emmanuel Sédillot, est aujourd'hui l'un de nos grands chirurgiens, et sa sœur Julie Sédillot, morte en 1846, a composé divers ouvrages d'éducation.

Élève de son père pour les langues orientales et les mathématiques, et porté par son goût naturel à suivre la même carrière, Am. Sédillot, après de brillantes études au collége Henri IV, se trouva momentanément détourné du but vers lequel l'entraînait une sorte de vocation. M. Sédillot père, dont nous aurons plus tard à raconter la vie de travail, avait éprouvé dans sa carrière scienti-

Digitized by Google

fique de cruels déboires ; il voulait les éviter à son fils. Am. Sédillot fut initié sous la direction des Bossange aux connaissances bibliographiques et s'associa bientôt à la publication de la *Revue encyclopédique*, en même temps qu'il devenait un des rédacteurs de la *Revue Britannique*, récemment fondée par M. Saulnier.

Mais l'activité de son esprit le poussait dans une autre voie. Profitant de ses heures de loisir, il avait conquis successivement ses grades universitaires, et à 23 ans, en 1831, il obtenait au concours une place de professeur d'histoire à Paris, et l'année suivante (1832), la mort de son père lui imposait la mission de continuer ses travaux et de lui faire rendre la justice que ses contemporains lui avaient refusée.

Dès lors la vie d'Am. Sédillot se partage en deux branches parallèles. Professeur d'histoire aux colléges Bourbon, Henri IV et Saint-Louis, licencié en droit et avocat, il se fait remarquer dans un enseignement de plus de trente années consécutives par d'utiles publications (*Manuel de Chronologie universelle*, à sa sixième édition ; *Histoire des Arabes*, etc.) Puis, comme élève et secrétaire de Silvestre de Sacy, au collége de France, successeur de son père qui avait été secrétaire de l'Ecole des langues orientales vivantes de 1797 à 1832, il entreprend la rude tâche de poursuivre et de compléter les recherches paternelles sur l'*Histoire de l'astronomie et des mathématiques chez les Orientaux*. C'est sous ce point de vue que nous allons surtout envisager ses travaux.

« Lorsqu'il nous arrive, a dit Cuvier dans son éloge de Michel Adanson, d'avoir à rappeler l'attention sur un homme de mérite trop négligé pendant sa vie, et de réclamer en faveur de sa mémoire contre l'indifférence de ses contemporains, nos fonctions d'historien ne nous

Digitized by Google

apparaissent que plus honorables et plus touchantes; elles prennent à nos yeux le caractère auguste d'une magistrature publique, et nous les exerçons avec toute la chaleur qu'inspire un devoir sacré. »

Ce devoir, Am. Sédillot l'a rempli dans toute son étendue, à l'égard de son père. Après avoir fait ressortir les importants services rendus par celui-ci aux lettres orientales et aux sciences ; après avoir revendiqué pour lui toute la partie originale de l'*Histoire de l'Astronomie au moyen-âge* de Delambre, il commença bientôt la publication de sa traduction du traité d'Abou'l-Hassan, jugée digne en 1810 d'un des grands prix décennaux, et restée inédite. Cette publication forme deux volumes in-4°, qui portent la date de 1834 et 1835 ; mais là ne devaient pas se borner les efforts d'Am. Sédillot, et, comme l'a fort bien dit l'illustre Quatremère (Journal des savants, septembre 1847), « non content de compléter les travaux de son père, Am. Sédillot en a prodigieusement étendu le champ et s'est livré à des recherches aussi nombreuses qu'intéressantes sur l'histoire des sciences mathématiques chez les Orientaux. »

Nous citerons en première ligne son *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes*, complément naturel du traité d'Abou'l-Hassan, approuvé par l'Académie des sciences, et qui ouvre la collection des *Mémoires étrangers*, imprimée aux frais de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Am. Sédillot y donne un traité *des Astrolabes* qui se trouvent à la Bibliothèque impériale; cette monographie a servi de base aux ouvrages publiés depuis en Angleterre et en Allemagne sur le même sujet et notamment au beau travail de M. Morley sur l'astrolabe de Schah sultan Husseïn Safawi. Aussi est-ce à Am. Sédillot qu'on a dû s'adresser pour avoir l'explica-

Digitized by Google

tion exacte de l'astrolabe du baron Larrey, de celui du duc d'Orléans, et tout récemment encore de l'astrolabe offert par le ministre de Perse à M. Duruy, et déposé à l'observatoire impérial.

Cependant Am. Sédillot poursuivant le cours de ses recherches, communiquait aux *Notices des Manuscrits*, imprimées par l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, au *Journal Asiatique*, etc. de curieux mémoires qui constataient chez les Arabes des progrès remarquables en mathématiques, en astronomie, en géographie même. Toutefois, concurrent de l'auteur de l'histoire des mathématiques en Italie, au Bureau des longitudes, de Biot fils, à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, il trouvait dans Libri et J.-B. Biot des contradicteurs redoutables, qui toutefois ignoraient complètement les langues orientales. Libri mettait en question, après Montucla, les connaissances des Arabes en algèbre (équations cubiques), v. le compte-rendu de l'Académie des sciences, du 13 mai 1838; les assertions de Am. Sédillot ont été pleinement justifiées, et par ses propres écrits et par les récents travaux de feu Woecpke. Le savant Biot révoquait en doute la découverte de la troisième inégalité lunaire, attribuée par Am. Sédillot à l'astronome arabe Abou'l-Wefâ.

On sait qu'Hipparque, en 149 av. J.-C., et Ptolémée, en 140 ap. J.-C., avaient signalé deux inégalités lunaires : *l'équation du centre* et *l'évection*, et avaient rattaché à l'évection une anomalie reconnue dans les octants. Tycho Brahé, à la fin du XVIe siècle, déclara que cette anomalie était indépendante des deux autres et la désigna sous le nom de *variation*. Eh bien ! les Arabes, dès le Xe siècle de notre ère, établissaient clairement cette distinction. Arago, dans *son astronomie*, A. de Humboldt,

Digitized by Google

dans son *Cosmos*, (p. 272, t. II, trad. Galusky), M. Chasles, enfin dans un mémoire spécial présenté à l'Académie des Sciences, le 12 mai 1862, ont constaté ce fait remarquable. Mais on ne saurait croire à quels excès se portèrent les contradicteurs d'Am. Sédillot, et ce qu'il lui fallut d'efforts pour faire triompher la cause de la vérité ; les comptes-rendus des séances de l'Académie des Sciences en ont longtemps retenti, et le premier volume des *Matériaux* pour servir à l'histoire des mathématiques chez les Grecs et les Orientaux, publié par Am. Sédillot, est tout entier consacré à cette question.

Am. Sédillot a montré qu'il n'y avait jamais eu qu'une astronomie grecque et une astronomie arabe dont les modernes ont été les tributaires ; qu'il n'y a jamais eu d'astronomie indienne proprement dite, ni d'astronomie chinoise ; que les traces scientifiques qu'on a pu suivre dans l'Inde et la Chine ont été la suite d'emprunts faits à l'occident ; il a cherché à établir que les connaissances des Indiens et des Chinois en astronomie et en mathématiques leur ont été communiquées par les Grecs et les Arabes. Lorsqu'en dernier lieu, les Mongols, au XIIIe siècle de notre ère, sont devenus les maîtres de l'Asie, Houlagou, protecteur de l'astronome Nassir ed-din Thousi (1200-1273), et fondateur de l'Observatoire de Méragah, a donné à son frère Kublaï-Khân, qui régnait à Pékin, les savants maîtres de l'astronome chinois Co-Cheou-King, dont nos missionnaires devaient, quelques siècles plus tard, nous parler avec admiration.

Dans cette question de l'origine des sciences et de leur transmission, les savants ne sont pas d'accord. M. Weber, savant indianiste de Berlin, pense (v. hist. de la Littérature sanscrite, p. 384 de la trad. française par

Digitized by Google

Sadous), « que la science astronomique des Indiens, après Bhaskara, dernier astre de l'astronomie et de l'arithmétique indiennes, s'est plutôt concentrée de nouveau entièrement dans l'astrologie, d'où elle était issue originairement. Dans cette dernière période les Indiens, sous l'influence de leurs rois musulmans, sont, à leur tour, devenus les disciples des Arabes dont ils avaient été auparavant les maîtres. Alkendi qui avait écrit au IXe siècle, bien des ouvrages sur l'astronomie et l'arithmétique indiennes devint à son tour une autorité pour les Indiens eux-mêmes, qui étudiaient et traduisaient ses écrits, ainsi que ceux de ses successeurs. Ceci ressort sans aucun doute des nombreuses expressions techniques arabes qui, maintenant, marchent à côté des expressions grecques provenant de la période antérieure, et cela de manière que celles-ci conservent leurs anciens droits, et que les nouveaux mots ne sont introduits que pour les nouvelles idées, surtout par rapport à la doctrine des constellations, qui, chez les arabes, avait été développée avec une perfection toute particulière. A peu près à la même époque, quoique peut-être en partie un peu avant, ces ouvrages arabes furent aussi traduits dans une autre langue, à savoir, en latin, pour les astrologues européens du moyen-âge, et aussi pouvons-nous montrer chez ceux-ci en partie les mêmes expressions techniques arabes, que chez les Indiens. Ces termes de l'astrologie indienne sont entr'autres : *Mukarina*, conjonction, *Mukâbila*, réflexion, *tarbi*, aspect quartil, etc. »

Les idées de M. Weber me paraissent généralement justes. Dire qu'Al-Kindi, philosophe arabe, avait écrit bien des ouvrages sur l'astronomie et l'arithmétique indiennes, ce n'est pas tout à fait exact. Al-Kindi a seule-

Digitized by Google

ment composé un petit traité sur le calcul *indien* (*El-Hiçâb-el-Hindi*), (v. Flügel, uber Al-Kindi, p. 38, Deut. Morg. Gesellschaft, 1857. 1. B. n. 2).

A. de Humboldt dans son Cosmos (p. 225. t. II. trad. Galuski) est moins absolu. En parlant de l'Ambassade romaine, sous Marc-Aurèle, à la cour de Chine et de celle qui partit de l'Ile de Ceylan pour Rome, il dit : « Nous signalons les premières traces des relations que l'Empire romain entretint avec la Chine et l'Inde, parce que très-vraisemblablement c'est grâce à ces relations que se répandit, dans ces deux contrées, vers les premiers siècles de notre ère, la connaissance de la sphère grecque, du zodiaque grec et de la semaine planétaire des astrologues. Les grands mathématiciens indiens Warahamihira, Brahmagoupta, et peut-être même Aryabhatta sont postérieurs à l'époque qui nous occupe en ce moment ; mais il se peut aussi que quelques-unes des découvertes qu'avaient faites avant ce temps les Hindous, en explorant des voies solitaires et détournées, et qui sont le fruit originaire de leur antique civilisation, aient pénétré dans l'occident avant la naissance de Diophante, par suite des rapports commerciaux qui avaient pris de si vastes proportions sous les Lagides et les Césars.»

D'après Am. Sédillot, les Indiens avaient puisé leurs notions scientifiques chez les Grecs. Il a clairement exposé (v. lettre au bureau des longitudes) qu'à l'origine des sociétés, on pouvait retrouver en Asie, et particulièrement dans l'Inde et à la Chine, quelques notions d'astrognosie, c'est-à-dire, les connaissances rudimentaires nées chez tous les peuples, frappés du mouvement régulier des corps célestes et du retour périodique des saisons, mais que, pour la science astronomique propre

Digitized by Google

ment dite, il fallait uniquement s'adresser aux Grecs, aux Arabes et à l'école moderne. « Les Chaldéens et les Egyptiens, dit-il, ont pu faire quelques séries d'observations utiles, mais les Grecs seuls ont eu l'avantage de représenter géométriquement les mouvements des astres et de rechercher les causes des inégalités dont ils étaient affectés. On doit croire que les Indiens et les Chinois ne se sont jamais élevés à la moindre considération spéculative. Si l'on rencontre chez eux quelques indices scientifiques, c'était le résultat d'emprunts faits successivement à l'école d'Alexandrie et à l'école arabe. » Personne n'avait traité cette question d'origine, avec autant de clarté, de logique et de vraie science, et nous pouvons dire qu'Am. Sédillot semble être resté maître du terrain, dans les ardents débats auxquels ces recherches avaient donné lieu. Car, au fur et à mesure que nous avançons dans l'étude des productions de l'école arabe, nous reconnaissons la solidité de ses premiers aperçus. Toutefois le défrichement des contrées orientales, au point de vue des sciences pures, est encore bien peu avancé. Et nous devons nous tenir en garde contre les synthèses et les *a priori*, trop hâtivement formulés.

Les Arabes, comme le dit très-bien Am. Sédillot, n'ont pas eu seulement le mérite de nous conserver une grande partie des travaux des grecs, ils ont été plus loin, et en astronomie ils ont atteint la limite des connaissances que l'on pouvait acquérir avant l'invention du télescope (1609). Ils avaient fondé de nombreux observatoires, munis d'instruments de toute espèce; ils possédaient le *mural*, aussi bien que le *gnomon à trou;* ils avaient déterminé le mouvement de l'*apogée* du soleil, l'excentricité de l'orbite solaire, la durée de l'année

Digitized by Google

moyenne avec plus de précision que les auteurs de la correction grégorienne ; la diminution progressive de l'obliquité de l'écliptique, les irrégularités de la plus grande latitude de la lune, et enfin la valeur exacte de la *précession des équinoxes.*

Voilà ce qu'Am. Sédillot nous a appris, et sur ce dernier point, en comparant les travaux des grecs et des arabes, il avait reconnu qu'Hipparque avait eu une idée beaucoup plus exacte de la *précession*, qu'on ne le supposait généralement. En effet, on voit dans tous les traités d'astronomie qu'il la faisait de 36 secondes ; or, Am. Sédillot avait conclu d'un passage de Ptolémée qu'Hipparque la supposait de 47 secondes environ, et se rapprochait ainsi beaucoup plus de la vérité. J.-B. Biot s'était d'abord attribué l'honneur de cette découverte, mais il avait été obligé de constater dans le journal des savants la priorité d'Am. Sédillot, et il devait renouveler cette déclaration quelque temps avant sa mort.

Ce n'est pas tout : les nombreuses observations astronomiques auxquelles les arabes s'étaient livrés, les avaient conduits à des déterminations plus exactes des longitudes et latitudes terrestres et la géographie mathématique n'était pas restée stationnaire entre leurs mains. Pour corriger les erreurs des tables de Ptolemée, en ce qui concerne particulièrement, les villes de l'Afrique occidentale et de l'Espagne, ils avaient eu l'ingénieuse idée d'adopter *l'occident de la coupole d'arine*, qu'ils appelaient *l'occident vrai*, et Am. Sédillot, dans son *mémoire sur les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes*, a résolu le problème de la manière la plus complète, comme l'a déclaré hautement Alex. de Humboldt. Les Orientalistes qui s'étaient occupés de la ma-

Digitized by Google

tière n'avaient réussi qu'à l'embrouiller, en y mêlant les prétendues idées cosmogoniques des Indiens et en identifiant *Arine* avec *Ougein*. Dans cette question Am. Sédillot se trouve en opposition de vues avec le savant orientaliste T. Reinaud (v. son *mémoire sur l'Inde*, p. 20. 24.) Am. Sédillot pense que pour les arabes, la coupole d'*Arine*, n'était autre que la *coupole de la terre*, figurée par le point d'intersection du 90e degré de Ptolémée avec l'équateur, et que le mot Arin ou Arine, était le mot *Ard* (terre), estropié par un copiste ignorant (1).

A cet égard nous devons dire qu'Am. Sédillot a vengé les Arabes du reproche qu'on leur avait adressé d'avoir défiguré les termes grecs dont ils avaient pu se servir. Les arabes ont reproduit le plus exactement possible dans leur idiome les dénominations grecques ; c'est nous et nos traducteurs de la Renaissance qui sommes les vrais coupables ; un seul exemple peut suffire. Les Arabes ont traduit Ιππαρκος par *Ibarkhos* (chez eux le B remplace le P.) et on a lu dans Ibarkhos, *Abrachis*. J'ai eu moi-même l'occasion de faire des remarques semblables dans mon travail sur la médecine arabe (Jour. asiat. 1853), et où j'ai pu constater que les traducteurs arabes des livres grecs étaient généralement des hommes fort instruits, connaissant parfaitement le grec, l'arabe, le syriaque, etc.

(1) Voir pour cette discussion le tome II *des Matériaux* d'Am. Sédillot, p. 663 et suiv. Dans les Définitions (Kitab Ettarifat), *Notices et extraits des manuscrits*, tome X, p. 39 (article de S. de Sacy), on trouve le mot défini. Am. Sédillot a cité le passage de ce livre dans le 2e vol. du traité d'Abou'l-Hassan, p. 3. Comment expliquer que Djordjani, l'auteur des *Définitions*, ait consacré un article spécial au mot *Arin* qu'il rend par *le lieu d'une proportion moyenne dans les choses*, et que ce même mot soit, d'après Am. Sédillot une altération du mot *Ard* (terre) ?

Digitized by Google

On peut consulter aussi sur cette question du travestissement des mots arabes dans les traductions latines du moyen-âge, un article du Dr L. Leclerc (Jour. asiat. de janvier 1867, p. 32). Il faut toutefois reconnaître que les copistes de manuscrits arabes défigurent bien souvent les termes surtout des ouvrages traitant de matières spéciales; et que l'absence ou la position défectueuse des points diacritiques, servant à distinguer les lettres, fait bien souvent commettre des erreurs grossières.

Du reste, ces traductions latines, comme le remarque avec raison M. Leclerc, si informes qu'elles fussent, répondaient cependant à un besoin pour l'étude et l'enseignement (de la médecine, par exemple,) puisqu'une fois l'imprimerie découverte, on en fit tant d'éditions. Ce fait prouve assez les services rendus à la science par les Arabes.

Dans ses écrits, et dans son dernier mémoire *sur l'origine de nos chiffres* (1865), Am. Sédillot fait voir une fois de plus combien nous avons méconnu ou altéré les termes employés par les Arabes; il croit que les prétendus chiffres indiens ne sont autre chose que les chiffres romains abrégés, et, tout en faisant la part des efforts infructueux de Boëce pour rendre populaire le système de l'Abacus, il cherche à dévoiler par quelle gradation les chiffres arabes sont devenus nos chiffres modernes, sans qu'il soit besoin de faire intervenir dans la question Pythagore et Boudha.

Mais ce ne sont pas les seuls emprunts que nous ayons faits aux Arabes; nous leur devons toute notre nomenclature scientifique de la Renaissance, les noms des étoiles sont arabes et nous leur avons pris jusqu'aux signes dont nous nous servons encore aujourd'hui pour désigner les planètes, Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure, etc.

Digitized by Google

Enfin ils avaient déterminé l'orbite de Vénus et de Mercure autour du soleil et préparé les immortelles découvertes de Copernic et de Kepler. Et n'existe-t-il pas dans notre langue, sans que nous nous en apercevions, une foule de mots d'origine arabe, relatifs aux sciences, à l'histoire naturelle, au commerce, etc., tels que douane, arsenal, amiral, alcool, tarif, café, etc.

Nous n'aurons de dictionnaire français, constitué scientifiquement et au niveau des connaissances modernes, qu'autant que nous saurons faire l'histoire de ces mots étrangers : ce que je dis de l'arabe peut s'appliquer aux autres langues où nous avons puisé, les langues latine et grecque mises à part.

Nous venons d'exposer les idées d'Am. Sédillot sur ces hautes questions de priorité relatives à l'origine des sciences. Quant à nous, il nous semble difficile d'admettre que, dans l'état de nos connaissances, on puisse démêler ce qui appartient en propre à chaque race, à chaque période. Les travaux d'Am. Sédillot serviront à résoudre ces problèmes historiques. Mais ce que nous pouvons affirmer c'est que les Arabes, en constituant l'algèbre, tant par leurs emprunts aux Grecs et aux Hindous, que par leurs propres découvertes, ont fondé en Europe les sciences d'observation et qu'ils ont occupé l'avant-garde de l'intelligence humaine. Ces faits reçoivent une consécration nouvelle dans les ouvrages d'Am. Sédillot dont nous allons donner une énumération complète.

Les travaux d'Am. Sédillot, relatifs à l'histoire des sciences mathématiques et à divers sujets d'érudition, sont les suivants :

1. Traité d'astronomie d'Abou'l-Hassan, traduit par J.-J. Sédillot, et publié avec une introduction. — 1834-

Digitized by Google

1835, deux vol. in-4° avec planches (L'introduction avait paru dans le Jour. asiat. de 1833).

2. Lettre au Bureau des longitudes sur quelques points de l'astronomie arabe à éclaircir (*Moniteur* du 28 Juillet 1834).

3. Nouvelles recherches pour servir à l'histoire de l'astronomie chez les Arabes (Jour. asiat. 1836.)

C'est dans ce mémoire qu'Am. Sédillot a revendiqué pour l'astronome de Bagdad, Abou'l-Wéfa (998), l'honneur de la découverte de la *variation*, attribuée jusqu'à présent à Tycho-Brahé (1602), (v. comptes-rendus de l'Académie des Sciences, 27 février, 14 et 28 mars 1836, 23 avril, 13 mai 1838).

4. Date précise de l'apparition d'étoiles filantes de l'année 902 (à M. de Humboldt). Comptes-rendus, 1849, t. XXIX, p. 638 et 746.

5. Recherches nouvelles pour servir à l'histoire des sciences mathématiques chez les Orientaux, ou Notice de plusieurs opuscules qui composent le manuscrit 1,104 de la Bibliot. Impériale (faisant partie du tome XIII des Notices et extraits des manuscrits publiés par l'Acad. des Inscriptions et Belles-lettres), — 1837, in-4° avec planches.

C'est dans ce mémoire qu'Am. Sédillot a prouvé que les algébristes arabes étaient allés au-delà des équations du second degré, contrairement à l'opinion de Montucla, historien des mathématiques.

6. Notice du traité des *Connues* d'Hassan ben-Haithem (mort au Caire en 1038 de J.-C., *Jour. asiat.*, mai 1834), v. compte-rendu de l'Académie des Sciences, 28 mars 1836.

7. Tables astronomiques d'Oloug-Beg, introduction lue à l'Acad. des Inscriptions et Belles-lettres. — 1839, in-8°.

Digitized by Google

8. Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes, inséré dans le tome Ier des Mémoires des savants étrangers, publiés par l'Acad. des Insc. et Belles-lettres. — 1841-1844, un vol. in-4°, avec planches.

Ce mémoire sert de complément au traité d'Abou'l-Hassan, mentionné au n° I.

9. Mémoire sur les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes, et en particulier sur *la Coupole d'Arine*, servant, chez les Orientaux, à déterminer la position du premier méridien dans l'énonciation des longitudes. — 1842, in-8° avec deux cartes.

10. Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques (astronomie, mathématiques et géographie), chez les Grecs et les Orientaux. — 1845-1850, deux vol., in-8° avec cartes et planches.

Dans cet ouvrage, Am. Sédillot divise l'histoire de l'astronomie en trois grandes périodes, auxquelles se rattachent trois écoles distinctes : 1° L'école grecque ou l'école d'Alexandrie, dont les derniers travaux coïncident avec le démembrement de l'empire romain ; 2° L'école arabe qui, du VIIIe au XVe siècle, éclaire les temps de barbarie du moyen-âge ; 3° L'école moderne commençant à Copernic et Rheticus, et comprenant surtout les progrès des premières années du XVIIe siècle avec Kepler, Galilée et Newton, qui fixent les lois des mouvements célestes et le principe qui leur sert de base.

Le premier volume des *Matériaux* comprend quatre parties : la première est consacrée à l'astronomie grecque ; la deuxième à l'astronomie arabe. Am. Sédillot prouve que les historiens de la science, en niant aux Arabes le génie de l'invention, se sont trompés. Il s'étend longuement sur la découverte de la *variation*, par Aboul-Wefa ; la troisième est une dissertation sur les instruments as-

Digitized by Google

tronomiques des Grecs et des Arabes ; la quatrième traite des mathématiques chez les Arabes.

Dans le deuxième volume, la cinquième partie est relative à l'étude de l'astronomie indienne ; la sixième à l'astronomie chinoise, et dans la septième il expose les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes. Un appendice à cette septième partie contient des documents et des notes.

Le troisième volume qui est sous presse, sous le titre de notes et éclaircissements, contiendra de nouveaux matériaux sur les hautes questions scientifiques auxquelles Am. Sédillot a consacré ses labeurs.

11. Prolégomènes des tables astronomiques d'Oloug-Beg; texte, traduction et commentaire. Didot, 1846-1853, 2 vol. in-8°.

Dans le premier volume de cette édition d'Oloug-Beg, dernier représentant de l'école arabe, Am. Sédillot a tracé le tableau des astronomes et mathématiciens arabes.

Dans le deuxième volume on trouve : 1re partie, divisions du temps adoptées par les Orientaux, ères principales : Hégire, des Séleucides, d'Iezdedjerd, Meliki ou Djelaléenne ; 2e partie, opérations qui tiennent plus spécialement à l'astronomie pratique ; 3e partie, théorie des planètes ; 4e partie, rêveries astrologiques qui ont eu cours jusqu'au milieu du 17e siècle ; des notes et des éclaircissements terminent le volume.

Cet ouvrage fait partie des *Chrestomathies orientales*, à l'usage des élèves de l'Ecole des langues orientales, publiées sous la présidence d'A. Jaubert, grâce à l'initiative d'Am. Sédillot.

12. Lettre à M. de Humboldt, sur les travaux de l'école arabe, 1853, in-8°.

Digitized by Google

Dans cette lettre, Am. Sédillot présente de très-belles considérations sur les sciences chez les Indiens, les Chinois et les Arabes.

13. De l'algèbre chez les Arabes, 1853. (Journ. asiat. 5e série. t. II. p. 323).

14. Note sur la détermination de la Précession des Equinoxes, par Hipparque et Ptolémée; et déclaration de M. Biot, au sujet d'une question de priorité (Journ. des savants, 1843, p. 729, et 1859, p. 405).

15. Rapport sur un ouvrage de M. Th. H. Martin, intitulé : Examen d'un mémoire posthume de M. Letronne et de ces deux questions : 1° la circonférence du globe terrestre a-t-elle été mesurée exactement avant les temps historiques? 2° Les erreurs et les contradictions de la géographie mathématique des anciens s'expliquent-elles par la diversité des stades et des milles?

(Bulletin de la Société de géographie, janvier-février 1855).

16. Deuxième lettre à M. de Humboldt sur quelques points de l'histoire de l'astronomie et des mathématiques chez les Orientaux, 1859, in-8°.

17. Appel aux gouvernements d'Europe et d'Amérique sur le choix d'un premier méridien commun pour l'énonciation des longitudes terrestres. In-8° Bull. de la soc. de géographie, 4e série, t. I, p. 197. Lettre sur le même sujet, id. t. XII, page 408 (novembre 1866).

18. Courtes observations sur quelques points de l'histoire de l'astronomie et des mathématiques chez les Orientaux, 1863, in-8°.

19. Lettre à M. le Prince Boncompagni sur *l'Origine de nos chiffres*, 1865, in-4°, Rome, t. XVIII des *atti dell'academia Pontificia de nuovi Lincei*.

20. Description d'un astrolabe arabe offert à M. Du-

Digitized by Google

ruy, par Hassan ali Khan, ministre plénipotentiaire du Schah de Perse près la cour des Tuileries (Annales de l'observatoire 1867).

21. Mémoire sur un sceau du sultan Schah-Rokh, fils de Tamerlan, et sur quelques médailles des Timourides de la Transoxiane (*Journ. asiat.*, oct. 1840).

22. Notice de l'histoire des sultans Mamlouks, de Makrizi, publié par M. Quatremère (*Journ. asiat.*, 1839-1846, 3e série, vol. VIII, p. 126, vol. IX, p. 324, 4e série, v. VI, p. 464. — Quatremère, dans la préface du tome II de cet ouvrage, remercie Am. Sédillot en ces termes : « Je vous louerais davantage si vous m'eussiez moins loué. »

23. Notice de l'ouvrage de M. Jomard, intitulé : Etudes géographiques et historiques sur l'Arabie, in-8°, 1840 (*Journ. asiat.*, 3e série, t. IX, p. 182).

24. Notice sur le voyage au Darfour et sur les voies de communication ouvertes dans l'Afrique centrale, 1846, in-8° (*Journ. asiat.*, 3e série, t. VII, p. 522).

25. Notice de l'ouvrage de M. Lelewel, intitulé : Géographie du moyen-âge, in-8° (*Journ. asiat.*, 3e série, t. XVII. p. 591).

26. Rapport sur l'ouvrage de M. Reinaud, intitulé : Mémoire sur l'Inde, 1er et 2e articles (Bulletin de la Société de Géographie, déc. 1851).

27. Notice sur P.-A. Jaubert, imprimée en tête de la nouvelle édition de son voyage en Arménie et en Perse, 1861.

28. Manuel de Chronologie universelle, comprenant un traité du calendrier arabe, 6e édition. 2 vol. in-12, 1865.

29. Histoire des Arabes. Hachette. — 1854. — 1 vol. in-12. Cet ouvrage dont nous avons rendu compte dans

Digitized by Google

la Revue de l'Instruction publique du 20 juillet 1854, présente l'histoire complète des Arabes depuis leur origine jusqu'à Abd-el-Kader. On y trouve un tableau curieux du mouvement scientifique et littéraire chez ce peuple. On pourrait reprocher à Am. Sédillot de ne pas avoir assez souvent mis à contribution les travaux récents, et de s'être servi quelquefois de documents un peu surannés. Il a, du reste, l'excuse du cadre de son livre.

30. Publication des meilleurs ouvrages ou mémoires de Silvestre de Sacy, Daunou, Letronne, Cuvier, Chénier, Dacier, Letronne, Andrieux, dans la Bibliothèque des célébrités contemporaines. — 1861-1864.

31. Des sciences occultes par Eusèbe Salverte, septembre 1830, Revue encyclopédique.

32. Articles divers : Revue britannique, 1826-1834.

33. Articles : lune, théorie lunaire, astronomie arabe, Albategni, Ebn Iounis, Aboul-Wéfa, Alfragan, reproduits dans l'astronomie populaire d'Arago. (Supplément au dictionnaire de la conversation 1844-1848.)

34. Biographie universelle de Michaud, (articles Edrisi, Jaubert, etc.)

35. Dans le magazine français, 1835, lettre à Charles Nodier, sur la formation du langage (n° de février), de l'Orientalisme en France (n°s de janvier, avril et juin.)

Dans le Bulletin de la Société de géographie il a publié :

36. Notice sur le *Coast Survey* des États-Unis. 4e série, t. Ier, p. 41.

37. Lettre à M. de Laroquette sur les déterminations d'arc du méridien terrestre et les mesures de superficie des Arabes, id. id. p. 226.

38. Les îles Furralones et les côtes de Californie, id. id. p. 235.

Digitized by Google

39. Des travaux entrepris sur l'Isthme de Panama, id. id. p. 249 et t. IV. p. 30.

40. Longitude, latitude, premiers méridiens, id. p. 162.

41. Des services rendus à la géographie par les Missionnaires français et anglais, id. p. 261.

42. Documents sur le commerce extérieur : Russie, Asie centrale, Akiab, Suez, Ports de l'Amérique, id. p. 532.

43. Compte-rendu de l'atlas physique et géographique de M. Alex. Keith Johnston, id. t. II. p. 328.

44. Notice sur une carte routière de Mesched à Bokhara et de Bokhara à Balkh, etc. id. t. IV. p. 221.

45. Note sur Samarcand et sur les voies de communication de l'Asie orientale, id.

46. De l'Institut Smithsonien, id. p. 455.

47. De Gérard de Crémone, Sabionetta, Bonati etc., id. p. 481.

48. Sur la géographie et la géologie du Mont-Sinaï etc., id. p. 591.

49. Catalogue des manuscrits et xylographes orientaux de la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg, id. p. 593.

50. Am. Sédillot s'est chargé de la révision du voyage en Sibérie, de Hansteen, directeur de l'observatoire de Christiania, 1857.

Telle est la série complète des ouvrages et opuscules d'Am. Sédillot. Ce savant orientaliste considérant ses volumes de *Matériaux* comme des pièces justificatives, s'occupe de couronner ses recherches par l'ouvrage dont il prépare en ce moment l'impression, et qui aura pour

Digitized by Google

titre : *Histoire de l'Astronomie et subsidiairement des mathématiques et de la géographie chez les Orientaux.*

Il compte également finir son travail sur l'uranographie d'Abderrahman Soufi, et montrer, en comparant les observations des Grecs, des Arabes et des Modernes, les changements survenus dans l'aspect des étoiles, un des points les plus intéressants de l'astronomie pratique.

Enfin il prépare une édition complète d'Ibn-Iounis, dont les tables ont remplacé celles de Ptolémée dans tout l'Orient, et qui nous a transmis un monument si précieux de la science des Arabes. Deshauteraies, Caussin de Perceval père, J.-J. Sédillot en avaient signalé toute l'importance ; mais sur les quatre-vingts chapitres dont se compose la grande table Hakémite, trois seulement ont été publiés intégralement. (v. *Notices et extraits des man.* t. VII. p. 16). C'est cette lacune considérable qu'Am. Sédillot comblera.

Certes, en présence de tels travaux, on peut s'étonner de ne pas voir le nom de ce savant figurer parmi ceux des membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, et l'on se prend à regretter la fin de son odyssée académique. En lutte avec M. Nathalis de Wailly, élu par dix-sept voix, en 1841 ; avec M. de Saulcy, nommé par dix-sept voix, il fut battu avec quinze voix par Ampère fils ; avec dix-sept voix par Biot fils, après une remise de l'élection à trois mois, par suite d'une constante égalité de suffrages ; enfin, dans une autre circonstance où il se trouvait sans concurrent, la candidature, improvisée au dernier moment, *du ministre de l'instruction publique*, M. Villemain, le priva d'un honneur dont il était digne à tant de titres.

Am. Sédillot, nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1839, et officier de l'Université, est membre du Con-

Digitized by Google

seil de la Société asiatique, de la Commission centrale de la Société de géographie, membre honoraire de la Société d'ethnologie, de l'Institut royal ethnographique des Indes Néerlandaises, etc., etc. Il a pris sa retraite comme professeur d'histoire et comme membre du barreau de Paris; il est secrétaire du Collége de France et de l'École impériale des langues orientales vivantes, depuis plus de trente ans, et il a partagé les soins de l'administration de ces deux grands établissements avec Silvestre de Sacy, Thénard, Amédée Jaubert, Letronne, Hase, Barthélemy Saint-Hilaire, Stanislas Julien, etc. Ainsi la place de secrétaire de l'École impériale des langues orientales, créée en 1797, a été remplie depuis soixante-dix ans par le père et le fils.

Il a commencé sa longue vie de travail par une belle action : en faisant rendre justice aux travaux de son père, dont il a continué et développé les idées. Cet orientaliste se distingue par une connaissance sûre des matières difficiles dont il s'occupe ; une exposition nette, claire du sujet qu'il étudie. C'est surtout dans de pareils travaux qu'on sent le prix d'un style lucide, propre, élégant. Elève de S. de Sacy, d'A. Jaubert, de Quatremère, il a été à une forte école pour l'étude des langues orientales. L'histoire des mathématiques chez les Arabes, une des parties les plus obscures de l'histoire générale des sciences exactes, celles surtout de l'astronomie et de la géographie chez les Grecs et les Orientaux, ont reçu de vives lumières des recherches d'Am. Sédillot.

La variété et l'étendue de ses connaissances, la nature et la portée de ses découvertes, en font un savant de premier mérite ; il est presque le seul orientaliste qui représente la France dans cet ordre d'études. On ne peut

Digitized by Google

guère être surpris que des travaux qui touchent à une sphère aussi élevée de la science, soient peu connus dans notre pays, et que ceux qui y ont consacré leur vie ne reçoivent pas toute la récompense qu'ils ont méritée. Les appréciateurs de telles investigations sont rares. Am. Sédillot, toutefois, a obtenu les suffrages des princes de la science, A. de Humboldt, Arago, Chasles, Quatremère, etc. Couronnée par de telles mains, qu'aurait à envier la tête la plus fière?

Digitized by Google

XII

H. WILSON.

Wilson (Horace-Hayman), orientaliste Anglais, né à Londres en 1786, mort en 1860, cessa de très-bonne heure ses études classiques pour être placé dans une maison de commerce. Les occupations de comptoir étant visiblement incompatibles avec ses goûts, il lui fut permis d'étudier la chirurgie et, après quelques années d'application, il reçut, en 1805, son diplôme, comme membre du collége royal des chirurgiens.

En 1808, nommé aide-chirurgien au service de la Compagnie des Indes orientales, il fut recommandé, par la Cour des Directeurs, au gouvernement du Bengale, pour occuper un emploi à la Monnaie de Calcutta. En Angleterre, il était devenu habile dans cette branche de l'administration.

Aussi, à son arrivée à Calcutta, il fut nommé aide-maître d'essai, et peu d'années après il obtint la charge de maître d'essai (assay master), qu'il conserva pendant

Digitized by Google

un séjour de plus de vingt-quatre ans au Bengale. Ses devoirs, à la Monnaie de Calcutta, bien que par moment ils exigeassent une grande assiduité, lui laissèrent assez de loisirs pour qu'il pût s'occuper de l'étude des langues orientales. Il acquit la connaissance de l'hindoustani, du bengali, du persan et des éléments de l'arabe. Il s'adonna surtout au sanscrit.

Le premier fruit de ses études fut la publication, en 1813, du texte du *Megha Dûta*, ou la Nue messagère, avec une traduction en ve s et des notes. Ce poème, attribué à Kâlidâsa, se compose d'un message qu'envoie, sur le dos d'un nuage, un proscrit à son amante éloignée, et d'une description de la route que le nuage doit prendre. Cette manière d'exposer un sujet a été depuis souvent imitée.

Il entreprit ensuite la révision et la traduction du *Dictionnaire sanscrit*, qui avait été préparé, sous la direction de Colebrooke, par quelques lettrés du pays, en caractères bengalis. Cet ouvrage, était conçu suivant les principes adoptés par l'École bengalaise de grammaire sanscrite, qui avait adopté celle de Panini, grammairien très-ancien, dont le livre forme la base des recherches grammaticales et la règle du langage même au temps actuel, et jouit au Bengale d'une grande célébrité. Ce dictionnaire fut publié en 1819. C'était le premier travail de ce genre, et quelles que soient les transformations ultérieures qu'il subira pour satisfaire aux exigences du public savant, il faudra toujours reconnaître à Wilson, l'honneur d'avoir ouvert la voie et d'avoir rendu les études sanscrites accessibles à tous.

Peu après Wilson fut envoyé à Benarès, avec la mission de réorganiser le collége sanscrit de la ville sainte. Ce n'était pas pour introduire chez les indigènes

Digitized by Google

des études nouvelles et étrangères; mais pour donner une impulsion à leur propre développement intellectuel en accélérant leurs anciennes études et éveiller en eux le désir d'aller au-delà de leurs connaissances habituelles, et d'arriver ainsi aux sciences de l'Europe. Pendant son séjour d'une année dans cette ville, il réunit des matériaux importants pour de futurs travaux et spécialement pour son ouvrage sur les sectes hindoues, publié dans les "*Asiatic researches*" et pour son spécimen du théâtre hindou.

Ce dernier ouvrage comprend la traduction de six des compositions dramatiques les plus populaires, plus une notice abrégée de quatorze ou quinze autres pièces, avec une introduction curieuse sur le système dramatique des Hindous. On ne connaissait alors que le drame charmant de Sacountala, traduit et publié par W. Jones en 1789. Et c'était insuffisant pour se faire une idée de cette littérature nouvelle. La publication de Wilson révéla au monde une troisième littérature dramatique, tout originale, à ajouter à celles des Grecs et des Chinois, d'où tous les autres genres dramatiques sont nés.

Le travail de Wilson sur le théâtre hindou fut publié d'abord à Calcutta, en 1827, en trois petits volumes. Puis une seconde édition fut exécutée à Londres en deux volumes in-8°.

En 1824, parut à Calcutta un recueil périodique intitulé: *The Oriental quarterly magazine review*, et dont Wilson fut un des collaborateurs les plus actifs pendant plusieurs années. Parmi les écrits dus à sa plume furent les premières notices de la grande collection de romans de Somadatta, intitulée: *le Kathâ sarit-Sâgara*, recueil de contes du XIIe siècle. Il en traduisit plusieurs des plus intéressants.

Digitized by Google

A la mort du colonel Mackensie, les collections que cet infatigable antiquaire avait faites pendant plusieurs années furent confiées aux soins de Wilson, qui en fit un catalogue, publié à Calcutta en 1828, in-8°, avec une introduction esquissant l'histoire politique et religieuse du sud de l'Inde.

Devenu membre et secrétaire du Comité de l'instruction publique en 1824, ce fut dans cette fonction qu'il s'efforça d'élever l'instruction des indigènes, de l'humble niveau où elle se trouvait, à la dignité d'une occupation intellectuelle. Et il fonda le système sous lequel bon nombre d'indigènes de Calcutta ont atteint un remarquable progrès, non-seulement dans la langue, mais dans la littérature anglaises et dans les sciences de l'Europe. En même temps Wilson s'occupa lui-même d'améliorer l'instruction purement indigène, hindoue et musulmane, et sous sa haute direction un certain nombre d'ouvrages importants en sanscrit furent publiés. On imprima d'abord le *Mahâbhârata*, poème épique, surtout didactique, traitant des devoirs des rois et de la caste des guerriers ; puis *Manou*, l'un des plus anciens livres de la littérature sanscrite, traitant du droit, des mœurs, du culte, des devoirs de la vie domestique et civile, administration de la justice, prescriptions sur la purification et l'expiation. Enfin des pièces de théâtre et d'autres ouvrages populaires furent publiés. Par ses encouragements, ses excitations, des ouvrages arabes importants furent livrés à la presse : comme la grande collection des lois musulmanes, *The fatawa alamgiri :* on fit en arabe des traductions d'ouvrages anglais sur les sciences.

Wilson donna aux *Asiatic researches*, des documents nombreux sur l'histoire et les antiquités de l'Inde et sur les anciennes inscriptions. Une de ces dernières commu-

Digitized by Google

nications, de concert avec son ami et collègue feu James Prinsep, a été le premier essai tenté pour amener quelque éclaircissement sur les monnaies de l'Inde, jusqu'alors indéchiffrables : études qui depuis lors, ont été poursuivies en Europe et dans l'Inde en même temps, et qui ont produit de curieux résultats.

Peu de temps après son arrivée à Calcutta il fut nommé secrétaire de la Société Asiatique et soutint le poids de cette charge pendant toute la durée de son séjour au Bengale. Peu d'années avant son départ de l'Inde il avait été nommé vice-président, puis président de la Société de médecine et de physique de Calcutta.

En 1831-1832, une chaire de sanscrit ayant été fondée grâce à la munificence du colonel Boden à Oxford, Wilson fut nommé à ce poste. Il saisit avec empressement cette occasion de revenir dans son pays natal. Avant de quitter Calcutta, il mit la dernière main à la seconde édition de son dictionnaire et en janvier 1833, il s'embarqua pour l'Angleterre, après avoir reçu du gouvernement, des Sociétés asiatique et médicale, des nombreuses classes de la communauté indigène, des marques publiques de reconnaissance pour les services éminents qu'il avait rendus dans l'Inde.

Depuis son retour en Angleterre, Wilson, tout en remplissant ses devoirs de professeur, contribua à faire avancer la culture de la langue et de la littérature sanscrites par diverses publications. Il revit et publia de nouveau le *Théâtre hindou*.

Parmi ces pièces, il est un drame : la *Mritchhakatî* ou charriot d'argile, qui est un des plus beaux du théâtre hindou. C'est peut-être l'œuvre la plus gracieuse des productions littéraires du monde entier.

L'intérêt particulier qui s'y rattache, tient à la pein-

Digitized by Google

ture des mœurs, des habitudes de penser, de la société au centre de l'Inde vers le IIe siècle de notre ère.

On croyait ce drame plus ancien; mais les travaux des Wilson, Lassen et Weber ont modifié cette opinion (v. *Histoire de la littérature sanscrite* de Weber, trad. Sadous, p. 324 et suiv.)

A propos de ce drame, on peut se souvenir des portiques de l'Odéon assiégés, il y a une quinzaine d'années, par des caravanes de spectateurs, désireux de voir représenter le *Charriot d'Enfant*, de Méry et Gérard de Nerval, deux poètes, l'un le plus hindou qui ait existé, l'autre le plus oriental du monde. La foule parisienne allait voir jouer le drame sanscrit, traduit par Wilson, et mis en vers français par nos deux célèbres écrivains.

Deux idées dominent ce drame : la réhabilitation de la courtisane par l'amour, et celle du voleur par un sentiment généreux : *Marion Delorme* et *les Mystères de Paris!* œuvres contre lesquelles sont parties tant d'imprécations de notre milieu social, timoré et hypocrite. Et cependant ces idées, nées dans l'Inde d'une civilisation douce et patriarcale, ont plus de seize cents ans d'existence. Les Hindous les trouvaient toutes naturelles.

On lira une curieuse appréciation du *Charriot d'Enfant* par Théophile Gautier, un autre grand poète, dans un volume de Gérard de Nerval (*Le rêve et la vie*, 1855, p. 277.)

En 1840, Wilson publia une traduction du *Vishnu Purana* (légende de Vishnou). Les Puranas, immense masse de légendes qui pouvaient offrir des données historiques, indispensables pour se rendre compte des croyances et des superstitions des Hindous, fut une étude qui préoccupait beaucoup Wilson. Il ajouta à sa traduction de nombreuses notes historiques, mythologiques, avec une

Digitized by Google

introduction sur la littérature puranique et dans laquelle il discute l'âge, le but et la composition de chaque purana. Ce grand travail parut en même temps que E. Burnouf publiait le premier volume du Bhagawata-Purana.

En 1841 on imprima sa grammaire de la langue sanscrite dont la seconde édition fut donnée en 1847.

Une des grandes entreprises littéraires de Wilson, préparée pendant son séjour dans l'Inde, a été la traduction du Rig-Véda, ou livre des hymnes. On distingue quatre védas : le Rig-véda, le Samavéda, le Yajurvéda et l'Atharvavéda. Le plus ancien et le plus important de tous est le Rig-véda. Les Védas sont les premiers essais de la pensée humaine. «On y voit, dit M. J. Mohl (Rapport à la Société asiatique 1848-1849 p. 52) le tableau des origines de la société civilisée ; on y observe le germe et la première forme des idées que l'Inde et la Grèce ont élaborées plus tard et qui sont devenues la règle de l'esprit humain. » Wilson fit adopter par la Compagnie des Indes M. Max. Müller, comme éditeur du texte du Rig-véda et des commentaires de Sayana et se réserva la traduction de ce texte. Chaque volume du texte du Rigvéda fut suivi de la traduction de Wilson qui malheureusement ne put pas achever son œuvre : il mourut pendant que le quatrième volume était sous presse.

A ces importantes publications qu'on peut considérer comme des obligations que lui imposait son poste de professeur de sanscrit, il faut ajouter les mémoires et notices qu'il communiqua au Journal de la Société asiatique de Londres, dont il a été longtemps le président. Bibliothécaire de la Compagnie des Indes, chargé de la conservation des monnaies et antiquités trouvées dans l'Afghanistan par M. Masson, il en entreprit la description. Publié en un volume in-4° en 1841, sous le nom de

Digitized by Google

Ariana antiqua, cet ouvrage restera longtemps un guide dans le dédale de l'histoire obscure des rois de la Bactriane et de leurs successeurs indo-scythiques.

Wilson, professeur de sanscrit à l'Université d'Oxford, président de la Société asiatique de Londres, membre correspondant de l'Institut de France, des Académies de Saint-Pétersbourg, de Munich et de Berlin, membre des Sociétés asiatiques de France, d'Amérique et d'Allemagne, etc., est auteur d'un grand nombre d'ouvrages.

Voici, toute l'œuvre littéraire de ce célèbre et fécond orientaliste.

Wilson consacra sa vie entière à l'étude de l'Inde, et nous la fit connaître à des points de vue très-variés. Ses travaux embrassent cette contrée sous les rapports suivants : 1° Langue; 2° Géographie, voyages; 3° Inscriptions, médailles, antiquités, manuscrits; 4° Histoire; 5° Religion, philosophie; 6° Littérature; 7° Divers.

1° Langue.

1. On Stewart's theory of the origin of the sanskrit language. (Calcutta *quaterly Review*, mars 1827.)

2. *Dictionnaire sanscrit et anglais.* 1 vol. grand in-4°, 1,061 pages. Calcutta, 1819.

2e édition, grand in-4°, 982 pages, mais en plus petits caractères, avec des additions. Calcutta, 1832.

On ne possédait, avant ce grand travail, que l'*Amara Cosha*, publié par Colebrooke, mais d'un usage peu commode. La première édition du dictionnaire de Wilson était basée sur les vocabulaires indigènes, et participait aux avantages et aux inconvénients des matériaux de ce genre. La deuxième édition contient une proportion de

Digitized by Google

mots tirés directement de la littérature sanscrite, et en bien plus grand nombre que dans la première édition. Depuis quarante ans, l'étude du sanscrit s'est singulièrement développée, et des matériaux considérables sont réunis pour augmenter les richesses du dictionnaire de Wilson.

3. *Grammar of the sanskrit language*. 1 vol. in-8°, 447 pages. Londres, 1841; 2° édition, améliorée et augmentée, 1 vol. in-8°, 499 pages. Oxford, 1847.

4. *Glossary* of Indian Revenue, Judicial and other useful official terms in the différent languages of India, in the roman character, and English alphabetical arrangement, with the native characters also. 1 vol. in-4°, 728 pages. Londres, 1855.

Wilson avait suggéré à la Compagnie des Indes l'idée d'un dictionnaire de tous les termes techniques employés dans l'administration civile et judiciaire des provinces de l'Inde. On envoya dans ce pays, aux administrateurs locaux, des cahiers contenant des séries de termes à définir. Ce travail revint incomplet. Wilson fit le dictionnaire lui-même, et nous avons le résultat de ses études dans le Glossaire des termes techniques indiens, qui contient la collection des mots de jurisprudence et d'administration politique et financière, usités dans toutes les provinces et tirés de dix-sept langues différentes, reproduites en caractères originaux, accompagnés de leur étymologie et de leur signification. Ce seul ouvrage aurait suffi pour faire la réputation d'un savant.

2° Géographie. — Voyages.

5. Notes on original Indian topography. (Calcutta, *quarterly Review*, décembre 1824.)

Digitized by Google

6. Travels off Izzet ullah beyond the Himalaya, from the persian. (Calcutta, *quarterly Review*, juin, septembre-décembre 1825.)

Deuxième édition dans le journal de la Société asiatique de Londres.

7. *Travels of Moorcroft and Trebeck* beyond the Himalaya, and in Kashmir, and the Punjaub, publiés en 2 vol. in-8°. Londres, 1841.

8. Travels of Fa-hian in India, in the fourth century, analyzed geographically. (*Jour. of the asiat. Society*, vol. v.)

9. Topographical summary and identification of the travels of Hiouen Thsang in India, in the seventh century. (*Jour. of the asiat. Society*, vol. XVII.)

3° Inscriptions. — Médailles. — Antiquités. — Manuscrits.

10. *Mackenzie collection*. 2 vol. in-8°. Calcutta 1828.

Catalogue descriptif de manuscrits orientaux et d'antiquités.

Quand la Compagnie des Indes se trouva en possession de cette collection, réunie dans le sud de l'Inde par Mackensie, on ne savait, à Calcutta, comment tirer parti de cette masse de matériaux en Tamoul, Canara, Malayalim et Telinga. Wilson s'offrit pour faire le catalogue de ces manuscrits, riche mine de savoir sur l'histoire de l'Inde méridionale. Les manuscrits sanscrits qui en font partie sont très-rares et d'un grand intérêt. Ils sont déposés à la Bibliothèque de la Compagnie des Indes.

11. *Ariana antiqua;* antiquités et médailles de l'Af-

Digitized by Google

ghanistan, avec planches. 1 vol. in-4°, 452 pages, Londres, 1841.

12. Translation of ancient Inscriptions from Chattisgher. (*Asiatic researches*, vol. xv, p. 120.)

13. Inscriptions from Abû, with historical results. (*Asiatic researches*, vol. xvi, p. de 284 à 330.)

14. Analysis and revised translation of the Rock inscriptions of Kapur di Giri, compared, with those of Dhauli and Girnar. (*Jour. of the Asiat. Society*, vol. xii.)

15. Description of select coins in the cabinet of the asiatic Society of Bengal. (*Jour. of the asiat. Society*, vol. xvii.)

16. Remarks on the historical results of Inscriptions of the ruins of Vijaya-nagar. (*Jour. of the asiat. Society*, vol. xx.)

4° Histoire.

17. Life of Shanawaz Khan. (Calcutta, *quarterly Review*, septembre 1825.)

18. Rise of the Yats, and of the ruling family of Bhurtpor. (Calculta, *quarterty Review*, mars 1826.)

19. Hindu traditions of the origin and early history of the Rajput tribes. (Calcutta, *quarterly Review*, septembre-décembre 1827.)

20. *Historical sketch of the first Burmese war*, with documents, political and geographical. in-4°, Calcutta, 1827. Reprinted on the occurrence of the second war-Historical part. 1 vol. in-12°, London.

21. A manual of universal history and chronology, 1 vol. in-12°. Calcutta. Reprinted, London, 1835.

22. *History of British India*, de 1805 à 1835, continuation de l'histoire de Mill. L'original a six volumes in-8°, et la

Digitized by Google

continuation trois, 1844-1848. Les six volumes publiés avec notes et corrections, in-8°. Londres, 1840.

Une édition du tout a été faite en 9 vol. in-12. Londres, 1840-1848.

23. Essay on the hindu history of Kashmir, from the sanskrit Raja Taranginî. (*Asiatic researches*, vol. xv, p. 120.)

24. On the Indica of Ctésias. (*Ashmolean Society*.)

25. History of the Kingdom of Pandya, from the earliest period. (*Jour. of the asiat. Society*, vol. III.)

26. Historical notes from the sabhaparva of the Mahabharata. (*Jour. of the asiat. Society*.)

5° Religion. — Philosophie.

27. Hindu Fiction. (Calcutta, *quarterly Review*. Mars, juin, septembre, décembre 1824; juin 1825.)

28. Religious innovations of Akbar. (Calcutta, *quarterly Review*. Mars 1824.)

29. Religious festivals of the Hindus (*Jour. of the asiatic. Society*, vol. IX.)

30. Civil and religious institutions of the Sikhs (*Jour. of the asiat. Society*, vol. IX.)

31. Description of Buddistical tracts, from Nepal, with translations (*Asiatic researches* vol. XVI, p. 451 à 478.)

32. Account of the religious sects of the Hindus, their history, doctrines, and practices (*Asiatic researches*, vol. XVI p. de 1 à 136.)

33. Two lectures on the religion and philosophical systems of the Hindus. 1 vol. in-8°. Oxford.

34. *Sânkhya Kârikâ*, or memorial verses on the Sânkhya philosophy, one of the systems of hindu philosophy.

Digitized by Google

Une petite partie a été traduite par Colebrooke, qui avait commencé cette édition. Wilson continua l'ouvrage de son vieux maître en y ajoutant le texte et le commentaire de Gaurapâda, écrivain hindou du VIe siècle de notre ère. Ce commentaire fut traduit et acccompagné de notes. 1 vol. in-4°. Oxford, 1837.

La doctrine Sânkhya est le plus ancien système philosophique hindou : il établit une matière primitive comme base du monde d'où celui-ci s'est successivement développé.

35. Hindu origin of the fictions of the middle Ages in Europe (*Foreign quarterly.*)

36. On Budha and Budhism. (*Jour. of the asiat. Society.* vol. XVI.)

Budhist inscriptions of Piyadasi id.

37. Religious sects of the Hindus, concluded (*Jour. of the asiat. Society*, vol. XVII.)

VÉDAS.

38. *Stevenson's text of the Sâma-Véda.* Publié en 1 vol. 8° Londres 1843. Il avait traduit l'ouvrage en 1 vol. 8°. Londres, 1842.

39. *Translation of the Rig-Véda.* Vol. 1 in-8°, 341 pages. Londres, 1850 ; vol. 2, 346 p. id. 1854 ; vol. 3, 524 p. id. 1857.

40. Erroneus citation of the Vedas, as authority for widow Burning. (Citation erronée des Védas pris comme autorité pour prouver l'usage hindou) de brûler les veuves sur le tombeau de leur mari. (*Jour. of the asiat. society*, vol. XVI).

41. Correspondance with Raja Radhakaut Deb, (sur le même sujet, id.).

Digitized by Google

42. On human sacrifices, as known in the Vedas. (*Jour. of the asiat. Society*, vol. XIII).

PURANAS.

43. *Vishnu Purâna.* 1 vol. in-4°, 704 p. Londres. 1840.

44. Analysis of the Purânas of the Brahma-Purâna. (*Journ. of the asiat. Society*, vol. V.)

Padma-Purâna. id.

45. Analysis of the Purânas. (*Jour. of the Societ of Bengal*, mars 1832); — Brahmavaivartha, juin; — Vishnu, octobre; — Vâgu, décembre.

46. Remarks on some passages in the Dionysius of Nonnus, analogous to some in the Purânas. (*Jour. of the asiat. Societ*, vol. XVII).

6°. LITTÉRATURE.

47. *Megha-duta*, ou la nue messagère. Texte sanscrit, avec traduction en vers et notes. 1 vol. in-4° 119 pages. Calcutta, 1813. — 2e édition, en anglais seulement. Londres, 1814. — 3e édition, texte et traduction avec un glossaire sanscrit et anglais, 1 vol. grand in-8°. Londres, 1843.

48. *A large collection of persian and hindustani proverbs:* Traduction commencée par Dr Hunter, continuée par le cap. Roebuck et finie par Wilson. 1 vol. grand in-8°. Calcutta, 1824.

49. *Specimens choisis du Théâtre hindou.* Petit in-8°, 3 vol. Cacutta, 1827; 2e édition, 2 vol. in-8°. Londres, 1835.

Cette publication fut une révélation. A partir de ce

Digitized by Google

moment, le drame sanscrit prit place dans la littérature du monde.

50. *Analysis of the Panchatantra.* (*Transactions of the royal asiatic Societ.* vol. I.)

51. Translations from the Dasa Kumâra. (Calcutta, *quarterly Review.*)

52. *Dasa kumâra charita*, ou Aventures de dix princes. Texte, introduction et notes. 1 vol. grand in-8°. Londres, 1846.

53. Translations from the Mahâbhârata. (Calcutta, *quarterly Review.*)

7° Divers.

54. Introductory lines and Summary arguments to a poetical work of J. O. Paterson « odes to the Râgas » etc. Calcutta, 1818.

55. Medical and surgical sciences of the Hindus (Calcutta, *quarterly Review*, mars-février 1823.)

56. Review of the external commerce of Bengal, from 1813, to 1828, 1 vol. in-8°. Calcutta, 1830.

57. The oriental portfolio : picturesque illustrations of the scenery and architecture of India, drawn on stone from delineations of the most eminent artists, accompanied by descriptive notices by. H. Wilson. London, 1841, in-f°.

58. Criticims and notices. (Calcutta, *quarterly Review.*)

59. Papers on the language and literature of Tibet, from the information of Csoma de Kôrôs. (*Jour. of the Society of Bengal.*)

60. State of oriental literature. (*Jour. of the asiat. Societ.* v. XIII.)

Digitized by Google

61. Occurences in Bengal. (*Jour. of the asiat. Society.* v. XIII.)

62. Principles of hindu and Mohammedan law by sir W. Macnaghten, 1 vol. in-8°. Londres, 1860. Publié par Wilson.

63. De plus, Wilson a revu la traduction de la grammaire sanscrite de Bopp, par M. Eastwick.

Tel est le vaste ensemble des travaux de Wilson. Nous croyons avoir réuni tout ce que ce savant a produit. Ceux qui voudraient lire d'autres détails trouveront dans un rapport de M. J. Mohl, à la Société asiatique (1860), une étude attrayante sur cet orientaliste et ses principales œuvres, et dans le *Journal de la Société asiatique* de Londres, 1860, vol. XVII, part. I, une liste de ses ouvrages. Pour composer cette notice, nous avons puisé à ces deux documents, dans nos propres recherches et dans notre correspondance avec l'illustre indianiste anglais.

Lors des premières initiations aux études sanscrites, les savants de l'Europe s'enthousiasmèrent pour cette civilisation indienne qu'ils reportaient à la plus haute antiquité. Wilson apporta dans cette question d'origine le calme froid d'un chercheur de vérités, et ses discussions n'ont pas peu contribué à ramener les esprits à une plus saine appréciation des faits.

Ce qui le préoccupait surtout, c'était l'état actuel de l'Inde. Aussi son nom vivra-t-il longtemps dans cette contrée, particulièrement au Bengale, pour la part qu'il a prise au développement de l'instruction élémentaire. De plus, il fut le premier qui introduisit l'étude des sciences européennes et de la littérature anglaise dans l'éducation du peuple hindou.

Wilson a eu pour but de mieux faire connaître le

Digitized by Google

peuple de l'Inde à ses maîtres européens. Ce n'était pas tant des recherches d'archéologue qu'il s'était imposées ; il voyait aussi dans ses études l'accomplissement d'un devoir d'homme civilisé à l'égard des populations indigènes et de citoyen anglais à l'égard du gouvernement de son pays.

Il écrivait, en 1819, à la Compagnie des Indes :

« Est-il besoin de prouver que la population hindoue de ce grand Empire ne peut être comprise qu'au moyen de la langue sanscrite, qui seule nous donne la clef de ses manières d'agir et de sentir, de ses préjugés et de ses erreurs, et nous permet d'apprécier ses défauts et ses qualités. Sans cette connaissance, les intentions les plus parfaites et les plans les plus sages pour la rendre meilleure et plus heureuse n'aboutiront, comme nous l'avons souvent vu, qu'à des déceptions. Un zèle louable, mais mal dirigé, rencontre de la part du peuple, une opposition née de méfiances et de craintes absurdes. »

Du reste, comme le dit M. Mohl (v. le document cité) depuis Warren Hastings, il y a eu dans l'Inde une succession de grands hommes qui ont partagé cette idée et Colebrooke a travaillé toute sa vie pour la réaliser. Ce n'est pas un médiocre honneur pour Wilson, d'avoir été le continuateur et le successeur de Colebrooke, surtout dans les circonstances où il se trouvait.

Les lettres orientales commençaient à être moins favorisées, l'étude des langues et de l'histoire de l'Inde était moins encouragée, et des principes administratifs abstraits prenaient de plus en plus la place des principes historiques. Les encouragements littéraires étant réduits, le collége Fort-William fut délaissé, et l'importance des langues orientales grandement diminuée, au point qu'aujourd'hui la connaissance de l'italien est comptée à un

Digitized by Google

candidat pour le service civil indien pour le même nombre de points que celle du sanscrit ou de l'arabe ; enfin la Compagnie des Indes elle-même a succombé et une nouvelle ère commence pour l'empire anglais en Orient.

Pendant trente ans, Wilson n'a pas cessé de lutter contre cette tendance nouvelle et de faire servir la grande influence que lui donnaient son savoir et sa position littéraire à défendre les droits et l'importance des études orientales, qu'il a souvent sauvées du dédain des gouverneurs généraux.

Quand lord W. Bentink eut refusé la continuation des impressions de textes sanscrits et arabes aux frais du gouvernement, Wilson obtint de la Compagnie la fondation de la *Bibliotheca indica*, qui continue encore aujourd'hui ces publications ; il soutint les Sociétés asiatiques de Calcutta et de Londres, et fit encourager, autant qu'il dépendait de lui, les travaux destinés à faire connaître l'Inde ; enfin tout ce qui a été fait et se fait encore pour la publication de la littérature védique est dû à son influence et sera un honneur éternel pour sa mémoire. Puisse-t-il trouver dans l'Inde un successeur !

Nous avons, nous français, plus d'un profit à retirer des idées et des actes de Wilson, en ce qui concerne notre conduite administrative vis-à-vis des indigènes de l'Algérie et la réorganisation de notre enseignement oriental. Ne laissons pas en France, comme en Angleterre, se refroidir le foyer des études asiatiques. N'oublions pas que nous avons été, comme en bien d'autres choses, les initiateurs de l'Europe dans la connaissance des idiômes de l'Orient. Les nécessités de notre politique, les besoins impérieux de notre commerce, l'introduction dans nos habitudes littéraires de tout un monde nouveau, aussi intéressant que ceux d'Athènes et de Rome, nous

Digitized by Google

font un devoir de développer chez nous l'enseignement des langues orientales.

Attention à l'Allemagne dont les célèbres professeurs, disciples de nos Sylvestre de Sacy, Quatremère, Burnouf etc., tendent à dépasser les nôtres dans cet ordre d'études. A ce tournoi scientifique, tenons ferme le drapeau de la France, symbole de civilisation universelle.

Digitized by Google

XIII

J. TORNBERG.

Tornberg (Charles-Jean), orientaliste suédois, né à Linkoping, chef-lieu de la province d'Ostrogothie, le 23 octobre 1807, reçut son éducation à l'école et au gymnase royal de cette ville. En 1826 il alla continuer ses études à l'Université d'Upsal où il fut reçu docteur en philosophie (1833).

Devenu à cette Université agrégé pour la littérature arabe, en 1835, et désirant compléter ses études orientales, il se rendit à Paris où, de 1836 à 1838, il suivit les cours de Sylvestre de Sacy, d'Amédée Jaubert et d'Et. Quatremère, il s'initia sous ces illustres maîtres à la connaissance des langues arabe, turque et persane.

De retour dans son pays, il occupa les places de professeur-adjoint des langues orientales, 1844, de professeur extraordinaire des mêmes langues à l'université de Lund, 1847, et ordinaire 1850.

Pendant les années scolaires 1858, 1859, 1861 et 1862,

Digitized by Google

il a été recteur magnifique de cette université. En Suède cette haute position n'est que temporaire : les professeurs l'occupent par l'élection chaque année. Ils peuvent être réélus.

Tornberg est membre des académie et sociétés suivantes : Académie royale des belles-lettres, d'histoire et d'antiquités à Stockholm, 1840 ; société royale des sciences à Upsal, 1840; société royale des sciences norvégienne, 1846; société asiatique de Paris, 1836; société orientale d'Allemagne, 1846 ; société orientale américaine, 1853 ; société d'histoire et d'archéologie à Genève, 1855.

Ses ouvrages et opuscules qui traitent surtout de la numismatique et de l'histoire des arabes sont les suivants :

DIVERS.

1. Codices arabici, persici et turcici, bibliothecæ Upsaliensis. Upsal 1849, 4°.

2. Codices orientales, bibliothecæ Lundensis, Lundæ 1850, 4°.

Supplementa ad codices orient. etc., id. 1853, 4°.

3. De linguæ aramœæ dialectis. Upsal, 1842. Part. I-II. 4°.

4. De principiis scripturæ sacræ interpretandæ etc. Upsal 1845, 4°.

5. Sur l'étude des langues orientales dans les universités. 1863. Programme.

6. Sur les écoles des Arabes au moyen-âge. (Programme) 1858, en suédois.

7. Guide français-arabe vulgaire, par J.-J. Berggren. (Dictionnaire français-arabe), Upsal 1844. Les quarante

Digitized by Google

dernières feuilles rédigées, considérablement augmentées et publiées par Tornberg; le commencement a été refondu par le célèbre Senkowsky.

8. Ex Ibn-el-wardi libro *Margarita mirabilium* inscripto, proœmium et caput II, III, IV et V. Upsal. 1835, 1845, vol. I, II, 8°.

NUMISMATIQUE.

9. Sur un Dirhem Kakwrïhide.

Revue numismatique belge, tom. II, série 3e.

10. Symbolæ ad rem numariam Muhammedanorum. Part. I, II, III. Upsal, 1846-1856, 4°.

(Ex actis Reg. soc. scient. Upsal, vol. XIII et 3e série, vol. I et II.) Part. IV 1862, id., id.

On trouve assez fréquemment en Suède des médailles arabes. Tornberg s'occupe surtout des médailles rares, de celles qui offrent quelques particularités dans leurs légendes. Il discute l'époque et le lieu du monnayage et quand il s'agit de dynasties ou de personnages peu connus, il entre dans des discussions historiques.

11. *Numi cufici* regii numophylacii holmiensis. Upsal, 1848, 4°. Une nouvelle édition augmentée est prête à paraître.

12. Sur les monnaies coufiques trouvées dans la terre de Suède.

(En suédois, dans les Mémoires de l'Académie royale des belles-lettres à Stockholm), 1856, 8°.

HISTOIRE.

13. Primordia dominationis Murabitorum e libro vulgo *Kartas* dicto.

Digitized by Google

Upsal, 1839, 4°. (Ex actis Reg. soc. scient. Upsal, vol. XI.)

14. Ibn-Khalduni narratio de expeditionibus Francorum in terras Islamismi subjectas.

Upsal 1840, 4°. (Ex actis Reg. soc. scient. Upsal, vol. XII.)

15. Fragmenta quædam libri : *Hasn-El-mohâdira fi akhbâr Misr oual-Kâhira* inscripti auctore Gelal eddino Soyuthensi. Part. I-V, Upsal, 1834-1835, 4°.

16. Récit de Mirkhond, historien persan, sur la dynastie des Ascaniens : texte persan et traduction suédoise, 1863. (Programme.)

17. Il avait préparé une édition de la chronique entière de *Mirkhond*. Le texte avait été copié et collationné sur trois bons manuscrits complets qui se trouvent à Lund, Upsal et Stockholm. Ce projet n'a pas été exécuté.

18. *Annales* regum Mauritaniæ ab Ibn-abi-Zerà conscriptas. Textus arab. versio et annot, vol. I-II. Upsal, 1843-1846, 4°.

L'ouvrage a pour titre arabe : *Roudh el-Kartas* (jardin des feuillets). Il contient l'histoire des souverains du Maghreb et les annales de la ville de Fez. L'auteur Ibn-abi-Zerà (Aboul-Hasan-ben-abd Allah) commence son récit par l'histoire romanesque de la fuite d'Edris, descendant d'Ali, gendre de Mahomet, qui, chassé de l'Arabie vers 788 de J.-C., vient au Maroc répandre l'islamisme, bâtit Fez et fonde la dynastie des Edrissites, qui règne pendant deux siècles. Après l'histoire politique des Edrissites vient une énumération chronologique des faits remarquables qui se sont produits, sous cette dynastie, dans l'ordre économique : années d'abondance, de disette, etc., puis des observations astronomiques, météorologiques, etc.

Digitized by Google

Les Zenéta remplacent les Edrissites. L'auteur mentionne également les événements remarquables qui se sont passés sous leur gouvernement de l'an 990 de J.-C. à 1069 de J.-C. Puis il passe à l'histoire des Almora-vides et donne la série des faits importants qui arrivèrent de 1069 de J.-C. à 1145 de J.-C. Les Almohades remplacent les Almoravides. Enfin la dynastie des Beni-Meryn s'établit au Maghreb. L'auteur poursuit son récit jusqu'à l'année 1325 de J-C.

Cet ouvrage qui nous retrace pendant plus de cinq siècles, de 788 à 1325, ce qui est arrivé au Maghreb est très-important pour l'histoire de l'Afrique. Les traditions orales que l'auteur a recueillies auraient besoin d'être soumises à la critique européenne; mais elles donnent à son livre un mouvement qui manque à beaucoup de chroniques.

M. A. Beaumier a publié en 1860 une traduction française du *Roudh el Kartas* dont il s'était occupé pendant un long séjour au Maroc.

19. Récit d'Ibn-al-Athir sur la conquête de l'Espagne par les Arabes — texte arabe et traduction suédoise. 1865 (Programme).

20. La chronique d'Ibn-al-Athir, vol. XI, traduite en suédois. P. 1-2. Lund. 1850-1853, 8°.

21. Ibn-al-Athiri chronicon, quod perfectissimum dicitur.

Le texte arabe de ce grand ouvrage historique d'Ibn-al-Athir est publié par Tornberg. Voici les volumes qui ont paru à Leyde, chez Brill :

Vol. XI contenant l'histoire des événements qui se sont passés depuis l'année 527 à 583 de l'hégire, de J.-C. 1132 à 1187. Le texte de ce volume, publié en 1851, a été pré-

Digitized by Google

paré d'après le manuscrit d'Upsal, collationné sur celui de Paris. 373 pages 8°.

Volume XII donnant l'histoire des années 584 à 628 de l'hégire, de J.-C. 1188 à 1230, d'après le manuscrit d'Upsal collationné avec celui de Paris. C'est le dernier volume de l'ouvrage d'Ibn-al-Athir. 330 pages, 1853.

Volume VIII renfermant les années 295 à 369 de l'hégire, de J.-C. 907 à 979. D'après les manuscrits de Paris et d'Upsal. 1862, 523 pages.

Vol. IX contenant les années 370 à 450 de l'hégire, de J.-C. 980 à 1058, publié d'après le manuscrit de Paris 1863, 449 pages.

Vol. X, années 451 à 527 de l'hégire, de J.-C. 1059 à 1132, d'après le manuscrit de Paris, 1864, 485 pages.

Vol. VII, années 228 à 294 de l'hégire, de J.-C. 842 à 906; d'après les manuscrits de Paris et de Berlin. 1865, 382 pages.

Vol. I faisant connaître l'histoire antéislamique, d'après les manuscrits de Berlin, du Museum britannique et de Paris. 1867, 535 pages.

L'ouvrage d'Ibn-al-Athir intitulé : *Kamil Ettewarikh* se compose de douze volumes sur lesquels Tornberg en a publié sept. Les tomes II et VI sont en voie d'impression et le reste du texte est prêt. Il doit joindre à cette publication une table des noms de personnes et de lieux qui contiendra plus de 17,000 articles. Ces travaux absorberont bien encore quatre ans de sa vie. En sorte que l'édition du texte d'Ibn-al-Athir lui aura coûté près de vingt ans de labeur. A cause de cette gigantesque entreprise, il n'espère pas pouvoir terminer ses recherches particulières sur les quatre premiers siècles de l'hégire.

Cette chronique d'Ibn-al-Athir qui part depuis la création du monde jusqu'à l'année 1230, deux ans avant la

Digitized by Google

mort de l'auteur, a été la source où les historiens musulmans ont puisé leurs récits. Homme d'Etat et savant de Mossoul, Ibn-al-Athir se distingue, au XIIIe siècle, par son exactitude, par le choix des autorités qu'il a prises pour guide et qu'il cite consciencieusement, rare qualité dans un historien arabe. Son style simple et son amour de la vérité doivent le faire préférer à tous les compilateurs que nous connaissons parmi les chroniqueurs orientaux.

Les deux derniers volumes de son ouvrage, composés sans qu'il eût recours à des travaux antérieurs, sont d'une haute valeur; ils contiennent son récit des Croisades auxquelles il a lui-même pris part, et pour bien comprendre cette période, du point de vue de l'Orient, son livre sera toujours la meilleure initiation.

Malgré leur notoriété et leur apparence de perfection, les ouvrages des plus célèbres historiens arabes, Ibn Khaldoun même, qu'il faut cependant toujours admirer à cause de ses *prolégomènes*, peuvent être, sous plusieurs rapports, complétés par la chronique d'Ibn-al-Athir.

En dehors de ses importantes recherches sur la numismatique arabe, la grande tâche que s'est imposée l'orientaliste suédois a été, comme nous venons de le voir, de publier le texte de ce grand ouvrage historique. Il exécute cette édition avec le soin le plus scrupuleux. Tornberg est un de ces savants, soucieux de bien faire, tels qu'on en voit dans le Nord de l'Europe où la probité littéraire est une vertu si commune.

Il appartient à cette génération d'orientalistes formés à la grande école de Silvestre de Sacy : on peut dire qu'il maintient avec honneur la tradition de cet illustre maître.

—

Digitized by Google

XIV

MIRZA KAZEM-BEG.

Mirza Kazem-Beg (Alexandre), orientaliste russe, né à Rescht, capitale du Guilan, le 22 juillet 1802, fit son éducation dans la maison de son père où il étudia les sciences musulmanes.

Ses professeurs, outre son père, furent : le Moullah Sâlih de Bilidji pour la grammaire arabe, le Moullah Abdoul-Aziz de Hiskendjé pour la rhétorique et la logique, et le célèbre Scheikh Mohammed de Bahreïn pour la jurisprudence et toutes les branches qui dépendent des *Ouloum ascheriya* (sciences légales), c'est-à-dire *l'Ilm-el-Kelâm*, ou philosophie scolastique, l'*Ilm-el-Tafsir*, ou commentaire critique du Coran et l'*Ilm-el-Hadis*, ou la science des traditions orales de Mahomet, etc.

A l'âge de vingt ans, ayant achevé son éducation musulmane, il entreprit un essai critique sur la religion du Prophète, dans l'intention de réfuter les dogmes du christianisme, professés par les missionnaires des di-

Digitized by Google

verses sociétés de l'Europe. Toutefois en avançant dans ses études et en approfondissant l'histoire des religions, il se convainquit de la supériorité de la religion chrétienne qu'il embrassa à Astrakan, en 1821, sous la direction des missionnaires écossais. On trouvera une relation assez exacte de sa conversion dans le «*Christian Keepsake*» de 1836, avec son portrait. Son éducation européenne a été achevée sous les auspices de ces missionnaires, à Astrakan, au milieu desquels il passa cinq ans environ.

En 1825 il fut nommé, par le gouvernement Russe, lecteur de la langue tatare à l'école de Omsk, et en même temps interprète pour cette langue près le gouverneur général de la Sibérie. Bientôt après il fut invité à se rendre à Casan, pour professer les langues orientales dans l'université de cette ville où il arriva en octobre 1827. En 1832, il fut promu au grade de professeur-adjoint des langues orientales, en 1836 nommé professeur de la langue turco-tatare, et bientôt après, de l'arabe et du persan. De l'année 1843 à 1849, Kazem-Beg exerça le professorat des trois langues musulmanes : arabe, persane et turco-tatare ; de plus son cours embrassait la littérature et l'histoire des peuples musulmans.

Élu en 1844 doyen de la faculté historico-philologique de l'université de Casan, il exerça cette fonction jusqu'à la fin de 1849, ainsi que celle de Directeur du riche cabinet numismatique de l'Université.

Vers cette époque, le gouvernement impérial ayant conçu le projet de créer au sein de l'Université de Saint-Pétersbourg une faculté spéciale de langues orientales, Kasem-Beg fut envoyé dans cette ville par le ministère de l'Instruction publique. Il fut chargé de la chaire de littérature persane à cette université et appelé plusieurs

Digitized by Google

fois à remplir les fonctions de doyen de la faculté historico-philologique. En 1854 l'Empereur ayant accordé sa sanction à la nouvelle faculté des langues orientales, Kazem-Beg remplit dès ce moment les fonctions de doyen jusqu'en 1860.

Employé en dehors du Ministère de l'instruction publique, au Ministère de l'intérieur de la 2e section de la chancellerie privée de l'Empereur, depuis 1850, et du Saint-Synode, Kazem-Beg se vit dans la nécessité de renoncer au doyenné de la faculté des langues orientales, auquel il fut cependant réélu en 1865.

Ses titres et décorations sont les suivants : Conseiller privé, professeur émérite de l'Université de Saint-Pétersbourg, doyen de la faculté des langues orientales, membre correspondant de l'Académie des sciences depuis 1832, membre honoraire de l'Université de Casan, et de plusieurs sociétés savantes ; Chevalier, grand'croix de l'ordre de Saint-Waldimir de 2e classe, de l'ordre de Sainte-Anne de 1re classe avec la couronne, de l'ordre de Saint-Stanislas de 1re classe, de l'ordre du Lion et du Soleil de 1re classe, et décoré de la Boucle pour 40 ans de service.

Ses ouvrages et opuscules se classent dans les divisions ci-après :

HISTOIRE.

1. *Asseb-o-sseyar* ou les sept planètes de Seyyed Mohammed Riza, contenant l'histoire des Khans de Crimée depuis 1466 à 1737, en langue turque. Casan, 1832, 4° maj.

2. Extraits comparés de divers auteurs sur l'histoire

Digitized by Google

des Khans de la Crimée, en langue russe. (*Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1835).

3. Notice critique sur un passage de l'histoire de l'empire ottoman de M. de Hammer (*Journal Asiatique* de Paris. 1835.

4. Prise d'Astrakan en 1660. Lettre au recteur de l'Université de Casan. (*Revue de l'Orient*, 1835, et mémoires scientifiques de l'Académie des sciences. *Outchenniya Zapiski*).

5. Recherches sur la nation des Ouïgors, en langue russe. (*Journal du ministère de l'Instruction publique* 1841).

6. *Derbend-Naméh* ou histoire de Derbend. Couronné par l'Académie d'un prix Demidoff et publié aux frais de cette académie, Saint-Pétersbourg, 1851, 4°.

Un fragment de ce livre a paru dans le journal asiatique 4e série XVII, p. 430, ainsi qu'une notice id. XVIII, 410.

7. Histoire de la Chine, du R. P. Jakinfe (Hyacinthe).

Critique en langue russe (journal « *Otétchestvenniya-Zapiski*, 1853.

8. Histoire de l'Islamisme. 1° L'Orient sous le rapport politique avant l'apparition de Mahomet; 2° l'Orient en matière de religion; 3° Mahomet (en 2 chapitres).

(Journal « *Rouskoyé Slovo* » la parole russe, 1860).

RELIGION.

9. Traités ou *risalés* en langues arabe, persane et tatare, sur le chritianisme, publiés à Astrakan. 1821-1824.

Digitized by Google

10. *Soubat-oul-Adjezine*, poème mystique en langue Djagataï avec notes en langue tatare. Casan.

11. Notice sur un chapitre inconnu du Coran. (*Journal Asiatique* 1844).

M. Garcin de Tassy avait publié et traduit pour la première fois ce chapitre du Coran, dans le *Journal asiatique* de mai 1842. Kazem-beg donna une savante dissertation sur le Coran, et une nouvelle édition de ce chapitre. L'honneur de la découverte de ce document revient à M. Garcin de Tassy.

12. Aperçu des diverses circonstances qui ont contribué aux progrès de Mahomet sous le rapport politique et moral, en langue russe. (*Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1844).

13. Lithurgie de Saint-Jean-Chrysostôme, en langue tatare. Casan, 1846.

14. Aperçu de la mythologie des Persans, d'après Firdouci, en langue russe. (*Courrier de Finlande*, 1848).

15. Les heures, en langue tatare, Casan, 1850.

16. Les quatre évangélistes, traduits en langue tatare, Saint-Pétersbourg, 1855.

17. Le Muridisme et Chamil, en langue russe. (Journal « *Rouskoyé Slovo* » (la parole russe) 1859).

18. Actes des apôtres, épitre et apocalypse, en langue tatare, Saint-Pétersbourg, 1859-1861.

19. L'Imâm, sa puissance et sa dignité. (Journal « *Rouskoyé Slovo* » 1860).

20. Concordance complète du Coran, contenant tous les mots et les expressions du texte accompagnés de la citation de tous les passages.

Saint-Pétersboug, 1859. Folio-min.

21. Catéchisme détaillé de l'église gréco-russe en langue tatare, 1re édition 1862, 2e édition 1865.

Digitized by Google

22. *Bab et les Babis.* (Soulèvement politique et religieux en Perse de 1845 à 1853). Saint-Pétersbourg 1865, en langue russe, traduit dans le *Journal asiatique* 1866.

JURISPRUDENCE.

23. *Mokhtaser-el-Wilkhkayet.* Cours de jurisprudence musulmane, d'après l'école des Hanéfites, avec notes en arabe, en langue arabe, Casan, 1845.

24. Notice sur la marche et les progrès de la jurisprudence musulmane parmi les sectes orthodoxes. (*Journal asiatique*, 1850.

25. *Cheraïoul-islam.* 1er livre des ventes et du gage, avec notes. Saint-Pétersbourg 1862, en langue russe.

LITTÉRATURE, PHILOLOGIE.

26. *Al-tuhfetul-hegiretu fi ilm-il-adebi indé ahlil-arabi;* traité sur la littérature des Arabes, en langue persane. Casan, 1249 de l'hégire, de J.-C. 1833.

27. Grammaire générale de la langue turco-tatare. 1re édition 1839. 2e édition 1847. Cet ouvrage a été couronné par l'Académie d'un prix Demidoff, traduit en allemand par le docteur Zenker. Leipsig, 1848. (XXVI. 272 pages et 7 planches 8°). On trouve dans cette grammaire beaucoup d'observations sur les différents dialectes turcs, et surtout une syntaxe, partie de la grammaire turque qui avait été jusqu'alors fort négligée.

28. Guide pour l'enseignement de la langue turque, en trois parties : 1° grammaire, 2° Chrestomathie, 3° Vocabulaire. Lithographié, Saint-Pétersbourg, 1863, in-fol. en langue russe, couronné par l'Académie d'un prix Demidoff.

Digitized by Google

DIVERS.

29. Travaux des membres de la mission à Pékin T. I. critique en langue russe. (*Journal « Sovrémennik »* le contemporain, 1853).

30. Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Impériale, critique en langue russe. (Journal « *Otétchestvenniya-Zapiski* 1853).

31. Origine de l'instruction dans l'Inde moderne, en langue russe. (*Journal du ministère de l'Instruction publique* 1855).

32. Explication de quelques inscriptions orientales. Lettre à l'académicien Brosset, en langue russe. (*Revue de l'Orient*, 1855).

33. Etat de la civilisation en Perse (*Revue de l'Orient*, 1857, *et mémoires scientifiques* de l'Université de Casan. (*Outchoniya Zapiski*).

Le journal asiatique a inséré aussi un article de lui sur les progrès de la civilisation en Perse, 5e série, IX, 448.

34. Mohammed Amîne (Journal « Rouskoyé Slovo » 1860.)

OUVRAGES INÉDITS.

1. *Djevab-i-risalé-i Hadji Moulla Riza*, 1824. C'est-à-dire : Réponse à un *risalé* (épitre) de Hadji Moulla Riza, premier savant de Tebriz). En 1822, ce savant avait écrit, en persan, un long traité contre un des opuscules publiés en arabe par Kasem-Beg, sur le christianisme. Ce traité faisait grand bruit dans toute la Perse. Kazem-Beg se vit obligé de faire une réponse qu'il envoya à l'auteur vers la fin de 1824. Cependant cet ouvrage ne fut pas publié à cause des changements survenus dans la carrière de

Digitized by Google

Kazem-Beg. Un beau manuscrit de cet ouvrage a été acquis par la bibliothèque de l'Université de Saint-Pétersbourg où il se trouve sous le n° 343—22136.

2. Traduction russe du Gulistan de Saadi, faite en 1829.

3. Matériaux d'une chrestomathie complète de la langue turco-tatare, recueillis en 1837-1840.

4. Grand ouvrage biographique sur les savants de l'Orient en arabe, 3 vol. écrits de 1828 à 1845.

5. Grand ouvrage bibliographique, en arabe, 2 vol. écrits de 1828 à 1846.

TRAVAUX NON ACHEVÉS.

1. Traduction du Asseb-o-Sseyar, en anglais, avec notes.

2. Histoire du Mahométisme.

3. Dictionnaire géographique du Caucase.

EN VOIE DE PUBLICATION.

1° Du *Scherayl-ou-Islam*. Livre sur l'héritage. Livre sur le mariage.

2°. Traduction des psaumes de David, en tatar.

On voit par cette énumération des travaux de Kazem-Beg que l'étude des questions historiques et religieuses a surtout dominé sa carrière scientifique. Musulman de naissance, devenu chrétien par conviction, on devine, par cet acte raisonné de sa conscience, l'homme né sur le sol de la Perse, antique berceau de la libre pensée. C'est là où naquirent Zoroastre avec sa profonde morale, plus de cinq cents ans avant Jésus ; Manès, Mazdak, réformateurs qui payèrent de leur sang la hardiesse de leurs

Digitized by Google

idées et la fatalité d'être nés sous de cruels despotes, dix ou quinze siècles trop tôt; c'est dans cette région qu'apparut le prince des philosophes, Avicenne, l'Aristote de l'Orient.

La terre persane a été vraiment féconde en chercheurs de vérités religieuses, scientifiques, sociales, politiques et l'on s'explique l'apparition de sectes nouvelles comme celle des Babis, dont Kazem-Beg nous a retracé l'histoire.

Pour donner une idée de l'intérêt qui s'attache aux travaux de l'orientaliste russe, nous allons lui emprunter quelques détails peu connus sur le réformateur persan, Bab, sa doctrine, ses partisans, les Babis, dont la propagande causa un soulèvement politique et religieux en Perse, de 1845 à 1853.

Ali Mohammed, surnommé *Bab*, Porte (de la vérité), naquit à Chiraz vers 1812. Son père ne voulut pas qu'il appartînt à la classe des *désœuvrés*, c'est-à-dire des *oulamas*, ou caste cléricale, affranchis des impôts et ne vivant que de dons et d'aumônes. Il le destina au commerce et l'envoya à Bender-Boucher, ville maritime de la province de Chiraz, entrepôt important du commerce entre la Perse et l'Inde. Il y résida sept ans.

On ignore comment il dirigea les affaires commerciales de son père. On sait seulement qu'il se faisait remarquer par un genre de vie tout exceptionnel ; sous le poids d'une sorte d'hypocondrie, il recherchait souvent la solitude. En société, il s'entretenait plus volontiers avec les savants ou écoutait les récits des voyageurs, qui affluaient dans cette ville commerçante. Aussi se plaisait-on à le ranger au nombre des sectateurs du *Tarikat*, système de mysticisme, dont les adhérents étaient fort respectés par le peuple.

Digitized by Google

A l'âge de vingt-trois ans, il se rendit à Kerbèla, ville située au bord de l'Euphrate, et lieu tellement sacré que ceux qui s'y rendent par dévotion sont entourés des respects de tous. C'est là qu'on conserve les restes du très-saint Housséin, petit-fils du prophète. Bab attirait l'attention par ses visites fréquentes à ce tombeau, par ses prières et ses jeûnes réitérés, par le soin qu'il mettait à éviter la société des hommes, souvent même par la singularité de ses manières et surtout par son caractère taciturne. La renommée de ses vertus se répandit à Chiraz et acquit à ce jeune homme, retiré du monde, des admirateurs dans toute la ville.

Vers sa vingt-huitième année, il revint à Chiraz. Quoiqu'il fût humble de sa nature et que l'idée de se poser en réformateur ne lui fût peut-être jamais venue, l'accueil flatteur de ses concitoyens, l'attention curieuse et incessante dont il était l'objet, excitèrent graduellement son amour-propre. Jusque-là il ne s'était considéré que comme un homme qui, par sa vie austère et sa continence, avait pénétré quelques-uns des secrets du *Tarikat*. Il se peut aussi que les constantes flatteries dont il était entouré, aient fait naître en lui d'autres pensées. Le fait est que, depuis ce temps, il en vint à se considérer comme un maître désigné par le ciel même pour régénérer son pays.

Dans ses discours à double sens, il commença par blâmer ouvertement ses compatriotes de ne pas se conformer à la loi sacrée.

« Les passions qui nous commandent et nous dominent, disait-il, ont pris le dessus sur les paroles d'Allah; bientôt nous sortirons entièrement de la vraie voie, si nous ne nous amendons au plus tôt. »

La morale prêchée par un jeune homme, à l'âge où les

Digitized by Google

passions bouillonnent, agit puissamment sur un auditoire composé de gens religieux jusqu'au fanatisme, surtout lorsque les paroles du prédicateur sont en harmonie avec ses actions. On le recherchait de toute part, on l'écoutait avidement lorsque, dans des discours ambigus et entrecoupés, il parlait contre les abus qui règnent dans la société. Le nom de *Medjzoub* (illuminé, extatique), lui fut donné. Bientôt un groupe d'adeptes aveugles se forma autour du nouveau mystique.

Cependant il continuait à s'instruire, errait d'un lieu à l'autre comme un possédé; tantôt semblable à un paria, il sortait de la ville, parcourait les déserts et les montagnes, se retirait dans des ruines peuplées de hiboux et de chouettes, puis tout à coup il apparaissait au milieu de ses disciples. Le peuple le suivait partout, car la portion non éclairée de l'humanité est toujours à la recherche et dans l'attente d'un maître. Lui ne remarquait personne et ne cessait de se livrer à ses rêveries.

Bab se rendit en secret en pèlerinage à la Mecque. On n'a aucun renseignement sur la durée de cette absence; mais, à la fin de 1844, il revint de la Mecque à Bender-Boucher et fut arrêté par l'ordre du gouvernement, qui commençait à s'inquiéter de la propagande du réformateur. Emprisonné, puis relâché, en 1847 il se trouve à Ispahan, sous la protection du gouverneur de la ville que Bab avait sollicitée. Le gouvernement, à partir de cette époque, ne cessa de surveiller les menées de Bab, dont les adhérents faisaient des progrès redoutables dans les campagnes.

Lorsqu'en 1848 le roi de Perse, Mohammed-schah, mourut, des désordres s'élevèrent à Téhéran; les Babis soulevèrent une grande agitation dans diverses pro-

Digitized by Google

vinces : Azerbidjan, Irak, Mazanderan et Khorasan. Le nouveau gouvernement songea sérieusement à se défaire de Bab : il fut emprisonné à Tauris, et une instruction s'engagea pour le faire juger. On ne sut jamais ce qui se passa dans le tribunal assemblé pour cette affaire. Bab ne voulut pas toujours répondre aux questions qui lui furent faites; et, quand il répondait, c'était avec enthousiasme, modestie et douceur, quoique d'une manière mystérieuse et constamment dans l'esprit de l'Islam, qu'on l'accusait d'avoir perverti. Quand on lui demanda en quoi consistait sa doctrine, il répondit :

« Je suis celui que vous attendez depuis plus de mille ans. »

On voulut le forcer à abjurer sa doctrine, il refusa de répondre ; il se contenta de dire au chef du clergé :

« Ainsi, tu me condamnes à la mort? »

« Si tu as vraiment le don des miracles, lui dit le juge, détourne la mort de toi. »

Les apprêts du supplice se firent. Quelques disciples l'avaient renié au moment suprême; un seul lui resta fidèle et marcha à la mort avec lui. On avait choisi pour le lieu du supplice, à Tauris, la cour de la caserne des Sarbazes, et les rues qui y conduisent, ainsi que les toits des maisons, étaient couverts de spectateurs.

Bab marcha donc à la mort avec son disciple, qui, d'une voix haute et ferme, récitait des fragments de prières composées par le maître. Bab gardait le silence; son pâle et beau visage, d'une douceur infinie, et qu'encadrait une barbe noire et de fines moustaches, sa tournure et ses manières distinguées, ses mains blanches et délicates, ses vêtements simples, mais d'une exquise propreté, tout enfin, dans sa personne, éveillait la sympathie et la compassion.

Digitized by Google

Au signal donné, un peloton du régiment chrétien, choisi exprès pour cette exécution, s'avança et fit feu. Par un hasard extraordinaire, les balles ne touchèrent que les cordes qui tenaient Bab attaché; elles se rompirent et il se sentit libre. Bab se précipita, dit-on, vers le peuple, en essayant de faire croire à un miracle. Il eût peut-être réussi, si les soldats avaient été musulmans; mais les Sarbazes chrétiens accoururent aussitôt en montrant au peuple les cordes, que les balles avaient déchirées, et lièrent Bab une seconde fois. Son disciple, qui avait voulu être fusillé la face tournée vers les soldats, contrairement à l'usage en Perse, fut exécuté le premier; Bab le fut après lui.

La foule se dispersa en silence, mais beaucoup d'hommes emportaient dans leur cœur des germes d'hostilité contre le gouvernement. Ainsi se termina, le 19 juillet 1849, dans la trente-septième année de sa vie, le triste sort de Bab, le réformateur de la Perse.

Voici le jugement que Kazem-beg porte sur Bab : « Nous trouvons en lui quelques éléments vraiment grands, vraiment beaux, qui prouvent qu'il avait des convictions fermes et arrêtées. C'était un homme moral dans toute l'acception du mot, moral jusqu'au fond de l'âme, prêchant sans cesse la fusion de tous ses compatriotes en une communauté unie par les liens intellectuels et moraux. Il parlait aussi de l'urgence d'une réforme religieuse et sociale; il désirait avec ardeur la fin de toutes les persécutions; enfin il parlait de la nécessité d'améliorer le sort des femmes. Tout indiquait en lui un esprit de réveil, de réforme. Nous ne le considérons ni comme un aventurier, ni comme un fanatique, mais bien comme un homme éminemment moral, un rêveur élevé à l'école des Cheikhides, secte persanne antérieure, et possédant

Digitized by Google

quelque teinte du christianisme. Nous le regardons comme un homme troublé, il est vrai, par l'influence directe de quelques-uns de ses disciples dévoués et ambitieux. Dans tous les cas nous croyons que l'apparition de Bab servira avec le temps, à la cause de la civilisation dans l'Iran. »

Pendant que des poursuites étaient dirigées contre Bab, le nombre de ses adhérents augmenta dans les provinces. Dans la ville de Kazvin c'était une femme qui prêchait cette doctrine. Fille d'un personnage de la ville, respectée par sa position, elle avait entendu parler de la nouvelle doctrine qui accordait aux personnes de son sexe les mêmes droits qu'aux hommes et de plus leur permettait de se montrer en public le visage découvert. Elle se mit en correspondance avec un des disciples de Bab et se fit initier à la doctrine.

Le bruit s'en répandit bientôt à Kazvin. Ni les exhortations, ni les menaces, ni les larmes de ses parents, ni le mépris de ses adversaires, rien ne peut l'arrêter. Elle va partout sans voile, prêchant l'amour pour Bab et sa doctrine, et organise en peu de temps une communauté nombreuse.

Cette femme que ses admirateurs nommaient *Zerrin-Tadj* (couronne d'or) et *Couret-el-ain* (lumière des yeux), à cause de sa beauté, était instruite, éloquente, savante même. Les *Oulamas* ou la gent cléricale musulmane ne manquèrent pas de dire que sa beauté était la seule cause de son influence. Mais son empire « sur ses adorateurs » fut complétement spirituel. Elle a su leur inspirer une confiance sans bornes. Elle enleva le voile qui couvrait son visage, non pour fouler aux pieds les lois de la chasteté et de la pudeur, mais pour donner par son regard plus de force aux paroles inspirées qu'elle adressait aux

Digitized by Google

hommes de bonne volonté et aux curieux. Ses discours stigmatisaient cette tyrannie grossière qui, depuis tant de siècles, enchaînait la liberté et dérobait la beauté derrière un voile éternel; elle ne prêchait donc pas au nom de l'impudeur, et contre les lois de la modestie; mais elle soutenait la cause de la liberté qui, elle aussi, est une vertu.

Tous ceux qui l'entendaient s'en retournaient pleins d'enthousiasme : seuls, quelques hypocrites incurables trouvaient ses discours impudents. A la suite d'un crime commis par des disciples ardents, pour défendre la doctrine qu'elle prêchait, elle quitta Kazvin et alla se réunir aux Babis du Khorasan.

Les partisans de Bab, dont le programme était de délivrer leur patrie d'un clergé avide et de l'oppression des tyrans, non contents de répandre leurs idées par la parole, voulurent les établir par les armes, et des soulèvements armés eurent lieu depuis 1849 à 1852, année où les Babis furent exterminés. L'héroïne du Babisme, *Lumière des yeux*, fut secrètement mise à mort à cette époque. Quelle honte réserve la postérité à ses bourreaux !

Disons quelques mots de la doctrine de Bab. Elle était renfermée dans cette seule idée :

Vivre non selon la lettre de la loi, mais selon l'esprit et dans la méditation de la loi.

D'après lui toutes les traditions transmises à la postérité par les propagateurs de l'Islamisme étaient altérées.

L'idée de Bab sur Dieu est celle du Coran de Mahomet. Seulement il semble se rapprocher de la doctrine des Motézélites sur la divinité.

Rien n'est impur dans la nature; cette vérité évangélique était l'objet de l'enseignement secret et avoué de Bab.

Digitized by Google

La tempérance est une vertu indispensable. C'est pourquoi Bab ne faisait point usage d'opium, ne fumait pas, et même ne prenait pas de café.

Dans le nouveau Coran de Bab sont traitées les questions de l'égalité des droits pour les hommes comme pour les femmes, de l'abolition du divorce arbitraire, de la liberté dont la femme doit jouir dans la société.

Ce principe professé par Bab rapproche beaucoup sa doctrine du christianisme. Et on comprend le succès de ces idées qui pénétrèrent dans les deux capitales de la Perse et dans tout le royaume. Il n'est pas de schisme, dans l'histoire de l'Asie, aussi remarquable que celui des Babis. Cette doctrine, autant qu'elle nous est connue, est essentiellement une philosophie fondée sur l'amour du prochain. On y voit poindre le sentiment de l'instinct des droits de l'homme, des aspirations vers l'affranchissement de la volonté humaine.

Affirmons donc que l'Islam proprement dit n'est point un obstacle à la civilisation : c'est bien plutôt le fanatisme de la secte cléricale et l'ignorance qui dans tous les pays en étouffent le germe.

On peut juger par les citations que nous avons faites plus haut de la valeur de Kazem-beg. On trouve en lui une élévation de pensée, de sentiment vraiment extraordinaire chez un ancien musulman. Par ses études incessantes, cet homme de l'Orient est parvenu à se faire une place éminente parmi les européens les plus instruits et les plus avancés de notre époque.

Nous voudrions voir un plus grand nombre d'orientaux mêlés aux travaux des orientalistes. Combien les éditions de textes gagneraient, si elles pouvaient être confiées à une société de Bénédictins modernes, composée de lettrés de l'Orient et de l'Occident. Ce qui distingue

Digitized by Google

Kazem-beg, c'est une connaissance solide des langues et littératures arabe, persanne et turque; il a fait des recherches approfondies sur la jurisprudence musulmane, sur les religions, et ce qui est remarquable chez un oriental, c'est qu'il n'est étranger à aucune question de haute philosophie; ses idées ont une ampleur surprenante et ses œuvres sont empreintes d'un profond amour du progrès.

La Russie doit être fière d'avoir de tels hommes dans ses compagnies savantes, et pour l'avancement des études orientales, nous devons désirer qu'elle attire à elle de l'Orient beaucoup de savants d'un mérite aussi élevé.

Digitized by Google

XV.

J.-T. REINAUD.

Celui qui entreprend le portrait d'un homme qui s'est acquis dans la science un rang élevé par ses travaux, sa position officielle, a des soins scrupuleux à prendre, surtout pour éclairer les personnes qui n'ont pas été à même de se faire sur lui une opinion raisonnée, qui n'en ont pas vu la figure sous son véritable aspect.

Il faut qu'il étudie les œuvres de ce savant et cherche, d'une plume attentive, ses appréciations dans l'examen des faits.

C'est à cette règle de travail que je me suis conformé dans la notice suivante.

I.

Reinaud (Joseph-Toussaint), orientaliste français, né à Lambesc (Bouches-du-Rhône), le 4 décembre 1795, mort à Paris le 14 mai 1867, commença ses études clas-

Digitized by Google

siques dans sa ville natale, et vint les terminer à Aix. Destiné à l'état ecclésiastique, il entra au séminaire; mais, voulant agrandir le cercle de ses connaissances, il se rendit à Paris, en 1814, pour suivre les cours des langues orientales. La passion qu'il mit à cette nouvelle initiation littéraire l'absorba tellement, qu'il renonça au service de l'Eglise.

Il reçut les leçons d'arabe de Silvestre de Sacy, qui, à cette époque, attirait à son enseignement des élèves de toutes les parties de l'Europe. Il trouva à ce cours MM. Garcin de Tassy, Grangeret de Lagrange, Charmoy, Freytag, Humbert, etc., disciples devenus maîtres plus tard :

Soldats sous Alexandre et rois après sa mort.

Pendant qu'il était engagé dans les études orientales, M. le comte de Portalis fut chargé, en 1818, d'une mission auprès du Saint-Siége, relative au concordat de la cour de France avec la cour de Rome. M. Reinaud l'accompagna, en qualité de secrétaire, pendant l'année 1818 à 1819, et s'occupa de recherches archéologiques. Pendant un séjour de seize mois à Rome, une grande partie de son temps fut employée à visiter les musées et à étudier les monuments de la grande cité et des environs. Ce séjour en Italie exerça une grande influence sur la direction de sa carrière scientifique, comme nous allons le voir.

De retour à Paris, il entra en relations avec M. Michaud, qui s'occupait de son *Histoire des Croisades*, et ne pouvait comparer les faits avec les documents laissés par les écrivains orientaux. M. Reinaud se chargea du soin

Digitized by Google

de traduire les historiens arabes et de revoir les textes. Ces recherches des chroniques, des fragments d'auteurs orientaux plaisaient à sa tournure d'esprit, et quand, en 1824, il fut nommé, par la protection du comte de Portalis, du duc de Blacas et de S. de Sacy, troisième employé au département des manuscrits de la Bibliothèque royale, il se trouva au milieu d'un trésor inépuisable et put étudier l'esprit, le caractère et les institutions des Orientaux.

Nommé deuxième employé le 8 avril 1829, premier employé le 14 mars 1831, conservateur-adjoint le 14 novembre 1832, en remplacement d'Abel-Rémusat, qui était mort au commencement de juin, il ne devint conservateur que le 31 août 1854; mais il en remplit les fonctions constamment depuis la mort d'Abel-Rémusat jusqu'à la sienne. En 1832, il fut élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en remplacement de Chézy. A la mort de Silvestre de Sacy, le 25 mars 1838, M. Reinaud hérita de sa chaire d'arabe à l'Ecole des langues orientales vivantes. Depuis 1847, il a été constamment élu président de la Société asiatique, et, au mois d'avril 1864, président de l'Ecole des langues orientales, en remplacement de M. Hase; nommé chevalier de la Légion d'honneur le 1er mai 1836, il est devenu officier de cet ordre en 1858.

Comme employé et conservateur des manuscrits orientaux, il eut à s'occuper, sous la direction d'Abel-Rémusat, d'un classement et d'un inventaire des nouveaux manuscrits de ces fonds et d'une révision des inventaires des fonds anciens. Il rédigea le catalogue du supplément des manuscrits orientaux, avec l'aide de M. Ch. Defrémery.

« Dans ses quarante-trois années d'exercice, dit

Digitized by Google

M. Taschereau (1), M. Reinaud a donné le bon exemple d'un dévoûment constant à ses devoirs. Il apportait une ardeur voisine de l'enthousiasme dans ces fonctions modestes, qui ont pour tâche de faciliter l'essor de la science et des lettres, c'est-à-dire de la civilisation même; il était tout entier aux exigences du poste qu'il occupait, et, souffrant déjà, il a succombé en voulant, malgré tout, s'y rendre. Il a vécu en homme de bien, il a fini en homme de cœur; aussi, si un pareil sentiment était permis au bord d'une tombe, en face du néant et de l'éternité, nous dirions qu'à la douleur de ses collaborateurs il se mêle quelque fierté. »

J'ai pu juger par moi-même de l'extrême obligeance de M. Reinaud dans ses fonctions de conservateur, du soin qu'il prenait de guider les lecteurs dans leurs propres recherches.

Dès 1845, j'ai suivi, pendant plusieurs années, à l'Ecole des langues orientales, ses leçons d'arabe, avec MM. Ernest Renan, Amari, le docteur Sanguinetti, Cherbonneau, le voyageur Prax, Barbier de Meynard, Pavet de Courteilles, etc.

M. Reinaud succédait, dans la chaire d'arabe, à un orientaliste hors ligne, Silvestre de Sacy, qui avait créé en France, et même en Europe, l'enseignement de cette langue. M. Reinaud, dont la louable ambition a toujours été de se rapprocher de ce modèle, avait une succession lourde à porter. S. de Sacy, sans avoir fait de séjour en Orient, sans relations suivies avec des Orientaux, ne parlant pas la langue, était, toutefois, arrivé, par un constant commerce avec les écrits des Arabes, à comprendre, à écrire la langue comme un Arabe lettré, et

(1) Discours d'obsèques, v. *Moniteur* du 18 mars 1867.

Digitized by Google

mieux encore. Sa préface, écrite en arabe, mise en tête de son édition des *Séances de Hariri*, est un témoignage éclatant de sa connaissance profonde de cette langue. Il avait donc deviné, de son cabinet, le génie de cet idiôme, et, s'il l'eût parlé, il réunissait toutes les conditions du professeur complet.

M. Caussin de Perceval nous semble réaliser, par les qualités harmoniques de son enseignement, le vrai type dont nous parlons ici; car il manque toujours quelque chose à celui qui enseigne une langue qu'il ne peut pas parler. Il y a de ces nuances qu'on ne comprend bien que par l'application. L'enseignement de la langue arabe sera toujours d'une grande difficulté. Il faut qu'à la connaissance de la langue elle-même, à ses deux points de vue principaux : écrit et parlé, le professeur ajoute une érudition historique, littéraire, géographique, nécessaire pour bien interpréter les auteurs. Si l'érudit l'emporte, le philologue est en défaut; si l'instruction du linguiste est bornée, son enseignement est sans fécondité.

M. Reinaud ne nous a laissé aucune preuve qu'il sût écrire dans la langue qu'il professait; je veux dire : composer, rédiger en arabe; il ne parlait pas la langue. Toutefois, son enseignement, sous le rapport grammatical, était utile : non pas qu'il fût philologue; mais ayant assisté à la formation des livres grammaticaux de S. de Sacy, il pouvait, mieux que personne, les comprendre et en apercevoir les lacunes. Aussi ai-je entendu plusieurs remarques faites par M. Reinaud à son cours, et qui manquent dans la grammaire de S. de Sacy. Il entretenait quelquefois ses élèves de son intention de publier un appendice à l'ouvrage de S. de Sacy, sorte de complément sur des points nouveaux ou incomplétement développés dans les travaux du grand orientaliste.

Digitized by Google

Il serait intéressant de publier ces notes, si l'on parvenait à les réunir. Son interprétation des textes laissait quelquefois à désirer, et quoiqu'il eût une longue habitude des lectures arabes, ce don de S. de Sacy d'avoir pénétré le génie de la langue, lui manquait.

Sa carrière scientifique, du reste, nous révèle que son but n'était pas, en eût-il eu les aptitudes, de devenir philologue, grammairien, linguiste. Pour lui, l'étude de la langue devait lui servir à résoudre des questions historiques, géographiques. On ne peut donc pas lui faire un reproche, en présence des nombreux et importants travaux qu'il a laissés, de n'avoir pas approfondi autant qu'il l'aurait dû, en sa qualité de professeur, l'étude de la langue.

A la Société asiatique, il a accompli ses devoirs de président pendant vingt ans, avec une exactitude peu commune. Dans cette fonction, il a été le digne successeur des A. Jaubert, S. de Sacy, Abel-Rémusat, en maintenant cette institution à la hauteur de son but, en continuant à en faire le centre et comme un foyer vivifiant des études asiatiques. Sa collaboration au journal de cette Société a été des plus ardentes. Il savait stimuler, par son exemple et ses excitations, les orientalistes à concourir à la rédaction de ce recueil.

Président de l'Ecole des langues orientales, il a été trop peu de temps en fonctions pour qu'il puisse être jugé sous ce rapport. Il succédait à M. Hase, à un patriarche de la science, dont la bienveillance était proverbiale, et qui a laissé tant de bons souvenirs à ceux qui l'ont connu. La présidence de cette école impose des devoirs sérieux, à l'époque où nous vivons. Au moment où nos relations avec l'Orient sont multipliées, que l'isthme de Suez ouvre pour l'Europe l'entrée de

Digitized by Google

l'extrême Orient à nos idées, à nos produits, l'enseignement de l'Ecole doit revenir à la pensée première de son établissement, à la pratique. Mais en descendant plus intimement dans l'étude des langues, il ne faut pas que le niveau des études soit abaissé pour cela. Ce n'est pas une pratique de professeur vulgaire qu'il faut à l'Ecole, c'est-à-dire un simple enseignement de langue terre à terre; il faut étendre le champ des connaissances des élèves par une initiation, au moins élémentaire, aux usages, à l'histoire, à la littérature, aux religions et au droit des peuples orientaux.

Après avoir examiné quel a été le rôle de M. Reinaud dans ses diverses fonctions, nous allons l'étudier comme savant et essayer de dégager, dans cette longue vie de travail, l'idée qui l'a dominée.

II

Les ouvrages et opuscules de M. Reinaud peuvent se classer dans les six divisions suivantes :

1° Archéologie mahométane : monuments, antiquités, numismatique.

2° Histoire, géographie, voyages, relations de l'Occident avec l'Orient et de l'Orient musulman avec l'Inde.

3° Philologie, littérature.

4° Législation, religion.

5° Bibliographie.

6° Divers.

1° ARCHÉOLOGIE MAHOMÉTANE : MONUMENTS, ANTIQUITÉS, NUMISMATIQUE.

L'étude des monuments relatifs aux peuples orientaux,

Digitized by Google

arabes, persans, turcs, a été le début de la carrière scientifique de M. Reinaud. C'est en observant les premiers pas d'un homme, son point de départ, qu'on prévoit le plus souvent son point d'arrivée. Aussi en suivant M. Reinaud dans la longue série de ses investigations nous verrons qu'ayant commencé par l'archéologie, il resta toute sa vie un antiquaire, un archéologue.

Il paraît avoir commencé, vers 1820 (1), son livre sur les *Monuments arabes, persans et turcs* du cabinet de M. le duc de Blacas qu'il publia en 1288 (2). Cet ouvrage est divisé en quatre parties.

Dans la première il traite des pierres gravées en usage chez les musulmans : jaspe, agate, onyx, sardoine, hyacinthe, cornaline, améthyste, hématite, jade, corail, verre, or, fer, acier, argent. L'ambre et le bezoard servaient pour les bagues. Certaines terres bolaires et sigillées recevaient des empreintes, ainsi que de petits palets sur lesquels les Persans ont coutume d'appuyer le front en faisant leur prière. Le premier cachet de Mahomet était en or : puis trouvant le métal trop riche, il adopta le fer. Enfin, sa puissance augmentant, il employa l'argent. M. Reinaud examine ensuite la taille et la gravure et divers usages relatifs aux cachets et au port des bagues.

(1) 1. *Lettre à M. le baron Silvestre de Sacy*, sur la Collection des monuments orientaux de S. Exc. M. le comte de Blacas, 1828, in-8°.

(2) 2. *Monuments arabes, persans et turcs*, du cabinet de M. le duc de Blacas et d'autres cabinets, considérés et décrits d'après leurs rapports avec les croyances, les mœurs et l'histoire des nations musulmanes, Paris, 1828, 2 vol. in-8° avec 10 planches. On trouvera un compte-rendu de cet ouvrage, par S. de Sacy, dans le *Journal des savants*, année 1829, p. 163.

Digitized by Google

Après avoir fait connaître la matière employée, il parle de l'esprit qui a présidé aux inscriptions, des superstitions, vertus attachées par les Orientaux à diverses pierres précieuses; des usages adoptés pour l'appellation des individus. Ce chapitre sur l'origine des noms arabes, qui aurait pu être plus complet, n'est pas sans enseignements. Les légendes qui se trouvent sur ces pierres sont pieuses, morales ou superstitieuses. M. Reinaud indique d'où elles sont généralement tirées, soit du Coran, du *Borda*, etc. Il donne des explications sur les difficultés de lecture des légendes, fait connaître quelques abréviations, parle des fleurs, des fruits, des plantes qu'on rencontre sur les pierres gravées et nous montre le rapprochement de nos idées sur le langage des fleurs avec celles des Orientaux. Il termine cette première partie en traitant de l'usage des cachets et des sceaux, du papier en Perse, de l'encre et des lettres.

La deuxième partie est consacrée aux personnages auxquels il est fait allusion sur les pierres gravées musulmanes et les monuments analogues. M. Reinaud passe en revue ce qui peut caractériser l'esprit et les croyances de l'Orient avant la venue de Mahomet. Il consacre au législateur musulman une notice étendue, en se servant des documents qu'il avait alors à sa disposition. Depuis, d'autres matériaux lui ont servi à donner plus de détails sur les prophète des Arabes, et il aura l'occasion plus tard de compléter son étude. Il passe ensuite au premier successeur de Mahomet, donne quelques détails sur les douze Imâms et les différentes sectes qui partagent l'islamisme.

La troisième partie qui ouvre le deuxième volume s'applique à la description des pierres gravées. Il les classe en pierres qui se rapportent à Dieu; pierres où il

Digitized by Google

est fait allusion à quelque patriarche ou à quelque saint musulman ; celles qui expriment une pensée pieuse, superstitieuse ou morale ; où l'on parle des quatre premiers khalifes ; celles en usage chez les chiites et celles qui tiennent aux sciences occultes. M. Reinaud donne en détail la traduction de ces pierres en indiquant l'origine de la légende et une foule de particularités sur les mœurs, la religion, etc. Nous avons remarqué deux petites inexactitudes de lecture :

P. 35, vol. 2, n° 11, planche I, au lieu de *Allah taâla*, il faut lire *Allah el motâal*, comme sur la pierre, à cause de l'assonance.

P. 38, vol. 2, n° 14, planche I. M. Reinaud lit: *el mostafa;* il faut lire : *limostafa* comme sur le cachet.

P. 39, *id.*, il dit en note : « Il semble que le dernier mot pourrait être précédé d'une préposition et que pour plus d'exactitude on devrait lire: *fil khitâm.* » M. Reinaud ayant lu *el mostafa* avec l'article, a cherché à se rendre raison d'une incorrection apparente. Mais le nom propre ne peut pas avoir d'article, et la phrase, en lisant *limostafa*, est parfaitemente correcte.

Ce n'est pas pour le vain plaisir de trouver quelqu'un en faute que je signale en passant ces deux péchés de jeunesse. Mais on ne saurait être trop sévère pour les livres des hommes éminents, et en faisant ces observations, j'ai surtout en vue d'avertir les étudiants à ne pas jurer *in verba magistri.*

Dans la quatrième partie, M. Reinaud, au point de vue des inscriptions, traite des armes, rouleaux, vases, coupes magiques, miroirs, plaques talismaniques, plats, coupes à boire, tapis, pierres tumulaires. Il a l'occasion dans ses descriptions de nous initier à une foule de dé-

Digitized by Google

tails curieux sur l'histoire, les mœurs et les sciences des Orientaux.

Ces deux volumes sur le cabinet du duc de Blacas doivent être considérés comme classiques, en ce sens qu'ils contiennent les éléments de la science des antiquités musulmanes, éléments inconnus en France avant M. Reinaud. Depuis 1828, cette branche de la science orientale a fait de grands progrès, et le traité élémentaire du savant orientaliste pourrait être considérablement augmenté. Tel qu'il est, nous le regardons comme un de ses meilleurs livres. On voit qu'il s'occupe d'un sujet de prédilection. Il a mis beaucoup de soin à en coordonner les matières et à les exposer.

Pour expliquer cette masse de particularités relatives aux croyances, aux mœurs, etc., il a eu recours à une foule d'ouvrages tant imprimés que manuscrits:

Aux voyages de Niebuhr, Chardin, J. Thévenot, Tavernier, Olearius, Fraser, Norden, Aly Bey, Bernier, Franklin, A. Jaubert, Volney, G. Drouville, Pouqueville, Forster, Marco Polo, Pallas, Strahlemberg, Bianchi, Bruce, Otter, Ouseley, Caillaud, etc.

Aux historiens Aboulféda, Mirkhond, Khondemir, Thabari, Ibn Khaldoun, Aboulfarage, Malcolm, Lebeau, Okley, etc.

Aux travaux des orientalistes S. de Sacy, Quatremère, Frœhn, Mouradja d'Ohsson, d'Herbelot, A. Rémusat, Petis de la Croix, Meninski, Chezy, Eichorn, Cardonne, Pococke, de Guignes, Rzeswski, Hottinger, Golius, Ludolf, Vattier, W. Jones, Galland, Toderini, Gagnier, Hamaker, Erpenius, Saint-Martin, Garcin de Tassy, etc.

Pour les croyances il s'est servi du Coran et des traductions de Sale et de Maracci, de la Bible, du Zend-Avesta, etc.

Digitized by Google

Il a consulté peu de traités originaux. Seulement il a puisé quelques données chez Teifaschi, auteur, au XIIIe siècle, d'un *Traité arabe des pierres précieuses*, traduit en italien par Raineri, 1818; chez Mohammed Baker, auteur d'un *Traité des règles de la civilité*, où se trouve un chapitre sur les cachets et les bagues. (Manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal.) Il a fait usage du traité des pierres gravées de Mariette, de l'*Historia gemmarum et lapidum* de Boëce; de *Doctrina numorum veterum* d'Eckhel, etc. Enfin on peut dire qu'il n'a rien négligé pour donner le plus de certitude à ses recherches. Une seule lacune me semble exister dans son livre, c'est un chapitre des diverses écritures en usage sur les monuments. Il eût été utile de présenter une petite méthode de lecture du Neskhi, du Talik et du Coufique. Cette dernière écriture n'est pas toujours facile à lire et quelques explications n'eussent pas été inutiles. Il paraît d'après ce que M. Reinaud dit, vol. 2, p. 297, que son intention était de consacrer un certain nombre de volumes à l'étude des médailles, projet qu'il n'a pas exécuté.

Les autres recherches archéologiques de M. Reinaud se composent de mémoires sur des médailles, le feu grégeois, l'art militaire chez les Arabes au moyen âge, divers articles et compte rendus sur des monuments (1).

(1) 3. *Explication de cinq médailles des anciens rois musulmans du Bengale.* Paris, 1823, brochure.

Le morceau qui concerne les planètes a paru dans le *Journal asiatique*, t. III, pages 334 et suivantes, ainsi que des observations générales sur les médailles musulmanes, p. 331.

4. *Rapport sur la description de médailles antiques* de M. Mionnet. *Journal asiatique*, 2e série, vol. VII, page 401.

5. Note sur une inscription arabe, id. vol. XI, page 189.

Digitized by Google

2° HISTOIRE. — GÉOGRAPHIE. — VOYAGES. — RELATIONS DE L'OCCIDENT AVEC L'ORIENT, ET DE L'ORIENT MUSULMAN AVEC L'INDE.

Ce chapitre de la vie si laborieuse de M. Reinaud est le plus important. Nous allons voir que la plus grande partie de ses études a été consacrée aux rapports d'amitié et de guerre entre l'Orient et l'Occident.

Ce fut à son retour de Rome, vers 1819, comme nous l'avons dit, que, M. Reinaud fut mis en relations avec M. Michaud, qui, s'occupant d'une histoire des Croisades, avait besoin d'un collaborateur versé dans la connaissance des langues orientales. M. Reinaud accepta avec zèle de

6. Réponse à une lettre de S. de Sacy sur une légende arabe, vol. XV, page 355.

7. Il explique ce qu'il faut entendre par « Payens » chez les chroniqueurs français, 3e série, id. V, page 406.

8. Analyse de l'ouvrage de M. Giraud de Prangey sur les monuments arabes de Cordoue, Séville, etc., id., id. XIII, page 336.

9. Analyse d'un ouvrage de M. Stickel sur la numismatique orientale, 4e série, id. VII, page 383.

10. De l'art militaire chez les Arabes au moyen âge, id., id. XII, page 193.

11. Mémoire sur le feu grégeois, etc, en collaboration avec M. Favé, id., id. XIV, page 257. Le *Journal des Savants* contient sur ce travail important trois articles de M. Chevreuil, année 1817, pages 87, 110, 209.

12. Nouvelles observations sur le feu grégeois, id., id. XV, p. 371.

13. Rapport sur la chape de Chinon, 5e série, id. VI, p. 434.

14. Description d'un fusil oriental, id., id. VII, 432.

15. Sur le système primitif de la numération chez les Berbères, id., id. XVI, p. 107

16. Note au sujet de la lettre de M. Klaproth sur l'invention de la boussole, 2e série, id. XV, p. 380.

Digitized by Google

se charger des recherches historiques à faire dans les historiens arabes qui ont parlé des guerres saintes, et ce sujet a été l'une de ses plus grandes préoccupations scientifiques. A la fin du deuxième volume de la *Bibliographie des Croisades* figuraient des extraits de ces historiens, dont M. Reinaud avait traduit une partie, d'après la version latine de dom Berthereau. Il publia une deuxième édition, qui forme le tome IV de la *Bibliothèque des Croisades*, ouvrage ajouté par M. Michaud à son Histoire.

C'est de cette deuxième édition (1) que nous allons dire quelques mots. M. Reinaud a refait toutes les traductions de D. Berthereau, rétabli les faits importants qui avaient échappé à ce dernier ou qui n'ont été découverts que postérieurement, rapproché les extraits les uns des autres et les a disposés dans un ordre chronologique. A l'occasion de chaque fait, il a mis à part les récits originaux, ceux qui étaient les plus voisins des événements et les plus complets. Il a placé à la suite les circonstances mentionnées dans les autres récits, et qui étaient omises dans les premiers. Enfin, il n'a conservé que les réflexions particulières à certains écrivains et qui pouvaient donner une idée de la manière de voir et de s'exprimer des Orientaux. C'est ainsi que l'ancienne édition a été réduite de plus de moitié et cependant l'abondance des faits nouveaux rend la deuxième édition beaucoup plus considérable que la première.

Dans ses observations préliminaires, M. Reinaud présente un tableau des auteurs orientaux mis à contribution, et sur lesquels il donne de courtes notices, en les

(1) 17. *Extraits des historiens arabes relatifs aux Croisades.* Paris, 1829, 1 vol. in-8°, 576 pages.

Digitized by Google

considérant seulement au point de vue des Croisades. Dans ce nombre figurent Ibn al Athir, Behâ eddin Aboul Mahassen, Emad eddin, Kemal eddin, Abou Schamé, Abdallatif, l'historien des patriarches d'Alexandrie, Ibn Djauzi, Ibn Moyassar, Ibn Zoulac, Ibn Khallikan, Djemal eddin, Aboulféda, Aboulfarage, Schafi, fils d'Ali, l'historien du sultan Kâleoun, El Makin, Nowaïri, Dhehebi Makrizi, Soyouthi, Modjir eddin, etc. Les œuvres de ces historiens se trouvent à la Bibliothèque impériale. A l'exception des deux chroniques d'Aboulfarage, de l'histoire des patriarches d'Alexandrie, et de la relation d'El Makin, tous ont été composés par des musulmans. Tous se sont copiés plus ou moins. Les auteurs originaux sont Ibn al Athir, Behâ eddin, l'historien des patriarches d'Alexandrie, et l'historien de Kelâoun.

Les divers écrivains nés en Syrie, dans la Mésopotamie et en Egypte, c'est-à-dire sur le théâtre même des guerres saintes, étaient en position de bien connaître les événements. Saladin se présente, sous la plume des écrivains orientaux, avec un aspect nouveau, ainsi que Richard Cœur-de-Lion, l'empereur Frédéric II et saint Louis. Mais, sur la première croisade, les chroniques arabes sont très-défectueuses.

M. Reinaud, dans un tableau, raccourci, nous fait connaître l'état de l'Orient musulman au moment où les Croisés apparurent, et commence, année par année, à partir de 490 de l'hégire (1097 de J.-C.), l'exposé des faits qui eurent lieu pendant les Croisades, en suivant les historiens arabes jusqu'à l'année 690 (1291). Il mêle au récit des faits plusieurs anecdotes qui donnent une idée de l'esprit, des mœurs et des institutions des Orientaux à cette époque. Ce n'est donc pas un ouvrage d'ensemble, une histoire proprement dite, mais une collection

Digitized by Google

d'extraits sur les événements qui se produisirent dans telle ou telle année. Le nombre des ouvrages qui ont été à la disposition M. Reinaud a été considérable. Personne n'a cité une masse de matériaux plus considérable. Mais la réunion de ces documents était due à l'infatigable dom Berthereau. M. Reinaud eut l'avantage de profiter de ce premier labeur pour jeter sur le moyen âge des lumières nouvelles. Son ouvrage, recueil de faits, continuel rapprochement de témoignages, servira à ceux qui voudront construire plus tard une histoire des Croisades.

Ce volume fut, pour M. Reinaud, une préparation à une tâche bien autrement importante que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'était proposée. Il s'agissait pour lui de se charger du *Recueil des historiens arabes des guerres des Croisades*, publié par l'Académie, texte arabe et traduction française, in-f°. Le tome premier de cette vaste publication, pour lequel M. Reinaud a été aidé dans la dernière partie par M. Ch. Defrémery, savant orientaliste, était imprimé depuis trois ans et attendait l'introduction pour paraître. M. Reinaud s'occupait de ce travail depuis cette époque et y attachait un grand prix. Il me disait, dans le dernier entretien que j'eus avec lui, que, dans cette introduction, en considérant les Croisades au point de vue oriental et musulman, on ne pouvait s'imaginer combien d'aperçus nouveaux naissent de ce changement d'optique. Il espérait mettre prochainement cette introduction sous presse et comptait que le volume entier paraîtrait dans le cours de l'année 1867.

J'ignore dans quel état se trouve cette importante publication, dont la continuation serait si bien placée dans les mains laborieuses de M. Ch. Defrémery.

Digitized by Google

Quelle impression nous reste-t-il de l'étude de cette époque?

Le fanatisme religieux de l'Orient fit avorter les Croisades, nées elles-mêmes du fanatisme de l'Occident. Au moment où les Croisés arrivent, l'empire fondé par les successeurs de Mahomet est dissous. Il semble qu'au milieu de cette désorganisation, il va être facile aux guerriers d'Europe de faire la conquête de ces contrées livrées à l'anarchie. Mais une race nouvelle, sortie du fond de la Tartarie, les Turcs ou Turcomans, passant l'Oxus, sous la conduite des enfants de Seldjouk, avaient pris la Perse, la Mésopotamie, la Syrie et l'Asie mineure, et menaçaient l'Égypte et Constantinople. Ils avaient trouvé une religion tout établie, et adoptèrent avec ardeur la religion des vaincus. Le khalife abbasside, de Bagdad, était réduit à sa puissance spirituelle, et en Égypte un descendant des Fatimites d'Afrique régnait nominalement. Il y avait donc deux khalifes. Mais, à côté du pouvoir ancien qui s'écroule naissent des ambitions prêtes à le reconstituer. Les vizirs étaient souverains de fait. On vit alors surgir de ces ruines un accord nouveau entre les musulmans, à l'arrivée des croisés. Une réorganisation politique marche toujours de pair avec un mouvement religieux. Aussi dès ce moment, le fanatisme musulman renaît, tel qu'il existait au temps des premières conquêtes musulmanes. Ibn al Athir va nous en fournir un exemple.

C'était au siége de Damas, par Conrad, empereur d'Allemagne, en 1148. La ville était défendue par le vizir Moyn eddin Anar, homme pieux, habile, animé du désir de sauver la ville. Il réunit ses troupes et fit une sortie vigoureuse; mais il fut battu, et l'empereur vint camper sur la Place verte *Meidân el akhdhar*.

Digitized by Google

Dans cette sortie, on remarqua, au nombre des combattants, un vieillard originaire d'Afrique, nommé Youssouf, homme très-pieux, qui allait à pied. Dès que le vizir l'aperçut, il courut à lui et le saluant avec respect :

— O cheikh! lui dit-il, vous n'êtes pas obligé de faire la guerre : votre grand âge vous en dispense.

— *J'ai vendu et il a acheté*, répondit le vieillard, je ne veux pas rompre le marché, ni le laisser rompre.

Il voulait parler de la parole de Dieu, pour laquelle tout musulman doit faire le sacrifice de sa fortune et de sa vie, et a droit au paradis.

Il s'avança donc avec les autres soldats, et fut tué. On assure, dit Ibn al Athir, que ce vieillard apparut, la nuit de sa mort, à un imâm très-savant, pour lui dire qu'il avait été admis aux jardins d'Éden, dans la compagnie de ceux qui voient Dieu face à face.

Ce fait n'est-il pas la reproduction de ces actes sans nombre, constatés dans toutes les conquêtes musulmanes? Tharik, en envahissant l'Espagne, tenait le même langage que ce vieillard (1).

Des Croisés européens, M. Reinaud passe aux Croisés orientaux, c'est à dire aux invasions des Sarrasins en France (2), en Savoie, etc.

Son volume sur ces expéditions est divisé en quatre parties :

(1) V. mon introduction à l'*Histoire politique et littéraire des Arabes d'Espagne* d'Al-Makkari, t. I, p. 32.

(2) 18. *Invasions des Sarrasins en France et de France en Savoie, en Piémont et en Suisse*, pendant les VIIIe, IXe et Xe siècles de notre ère, d'après les auteurs chrétiens et mahométans, 1836, in-8°, 320 p. Paris.

Digitized by Google

Dans la première il raconte les invasions des Sarrasins en France par l'Espagne, après la conquête de ce pays, jusqu'à leur expulsion de Narbonne et de tout le Languedoc, par Pépin le Bref, en 759. Rien n'arrêtait ces flots de guerriers arabes et berbères, et le projet de Mouça, conquérant de l'Espagne, était de retourner à Damas, auprès du khalife son maître, en passant par la France, l'Allemagne, Constantinople et l'Asie mineure. On sait ce qu'il advint de ce dessein de conquérir l'Europe : il fut brisé par le casse-tête de notre Charles-Martel.

La deuxième partie comprend les invasions des Sarrasins en France, depuis leur expulsion de Narbonne jusqu'à leur établissement en Provence, en 889. M. Reinaud fait, à cette époque, le tableau de la France sous Charles le Chauve et Louis le Débonnaire. L'établissement d'arsenaux en Afrique et en Espagne facilitèrent les entreprises des Arabes par mer. Ce fut le temps des pirates.

La troisième partie concerne l'établissement des Sarrasins en Provence et leurs incursions en Savoie, en Piémont et en Suisse, jusqu'à leur expulsion totale de France, en 975.

Dans la quatrième partie, M. Reinaud fait connaître le caractère général des invasions sarrasines et leurs conséquences. Là, il nous initie aux mœurs de cette époque, aux divers usages, nous montre l'origine des races envahissantes. Nous apprenons que les Juifs, de connivence avec les Sarrasins, faisaient, de France en Espagne, un fructueux commerce d'eunuques; qu'il y avait en France et en Espagne des établissements fondés pour la rédemption des captifs; que les musulmans laissaient aux chrétiens leur juridiction particulière. Enfin il examine rapidement une foule de questions se rattachant entre autres

Digitized by Google

à l'influence que les Sarrasins ont pu laisser en France sur la littérature.

Pour réunir des matériaux propres à combler cette lacune de l'histoire du moyen âge, M. Reinaud a fait des recherches nombreuses. Il a consulté, en fait d'auteurs arabes, surtout Makkari, Nowaïri, et accessoirement Ibn el Koutiia, Edrisi, Ibn Haukal, le Karthas. Parmi les sources européennes où il a puisé, on remarque : *Recueil des historiens des Gaules* de Dom. Bouquet, *Rerum italicarum Scriptores* de Muratori, et d'autres grands recueils. Pour la littérature romane, il a fait usage des *Fabliaux* de Legrand d'Aussy, du Roman de Partonopeus de Blois, de ceux de Philomène, de la Violette, de Garin le Loherain, de Guillaume au court-nez, etc. Il s'est servi aussi d'une foule de monographies de villes et d'anciennes provinces de la France.

On peut dire que lorsque M. Reinaud traitait un sujet, il savait s'entourer de tous les livres qu'il lui fallait. Il a été le premier à parler de certains faits politiques se rattachant à l'état de l'Espagne au moment de ces événements. De plus, l'ouvrage de M. Fauriel sur la Gaule méridionale s'arrête à la mort de Charles le Chauve, et ce que M. Reinaud dit sur la dernière moitié du IXe siècle ne se trouve que dans son volume. Son livre est épuisé depuis longtemps; il avait l'intention d'en faire une autre édition pour laquelle il avait recueilli des faits nouveaux.

Cet ouvrage ne présente pas un tout bien lié, il est composé de témoignages cousus les uns aux autres. Au fur et à mesure qu'on découvrira des manuscrits, qu'on sondera encore les documents que nous avons sur le moyen âge, nul doute qu'on ne parvienne à ajouter à sa moisson des gerbes nouvelles. Mais il n'en a pas moins rendu un vrai service à l'histoire. Il a tracé un chemin as-

Digitized by Google

sez profond pour que d'autres puissent le suivre sans s'égarer.

Nous arrivons à une époque de grand travail de la vie de M. Reinaud : c'est le moment où il commence ses recherches sur la géographie des Orientaux et où nous le voyons étendre ses investigations dans l'Inde et, par l'étude de la géographie chez les Grecs, arriver à son *Mémoire sur les relations du monde romain avec l'Orient.*

Il publia en 1840 le texte de la géographie d'Aboulféda (1) avec M. de Slane, et seul une longue introduction et la traduction de la première moitié. Cette géographie contient une description des localités et présente une théorie propre aux géographes arabes. L'histoire de la géographie chez les Arabes est consignée dans l'introduction. C'est la première fois que ce sujet est traité d'une manière aussi complète : on y trouve exposées les origines de la géographie des Arabes. M. Reinaud examine et analyse les ouvrages de leurs principaux voyageurs et géographes; il discute en détail les parties de leur doctrine, leurs méthodes astronomiques et mathématiques, le système de leurs cartes, l'étendue et les progrès de leurs connaissances géographiques, l'origine de la boussole, nfin, toutes les matières qui rentrent dans ce vaste sujet. Il a ajouté à son ouvrage des cartes qui représentent la terre selon les systèmes et les connaissances d'Istakhri, d'Edrisi, d'Albaténi et de Masoudi. Ce travail fait un grand honneur à M. Reinaud et il a dû lui coûter un

(1) 19. *Géographie d'Aboulféda*, texte arabe, par MM. Reinaud et de Slane. Paris, Imprimerie Royale, 1840. In-4°, publié aux frais de la Société Asiatique. Introduction et traduction de la première moitié, par M. Reinaud (CDLIV et 227 pages), 1848, in-4°.

Cet ouvrage a été l'objet de deux articles de M. E. Quatremère dans le *Journal des Savants*, 1848, p. 600 et 1849, p. 102.

Digitized by Google

immense labeur; car alors il sortait de ses études habituelles et s'engageait dans une voie plus périlleuse que celle de réunir des extraits, des documents, des témoignages sur une question spéciale. Il avait devant lui toute une science à approfondir. Exposer l'état des connaissances géographiques chez les Arabes, tel était son plan. Comment l'a-t-il exécuté? On a considéré cette introduction comme un livre classique en son genre. Des hommes éminents, comme le docteur Sprenger à Berne, M. Peschel, directeur de l'*Ausland* à Augsbourg, et auteur d'une nouvelle histoire de la géographie, en ont parlé avec éloge. L'érudit a sans doute rempli son rôle; mais certaines connaissances techniques ne lui auraient pas nui: on ne peut être bon géographe que si l'on est astronome et géomètre. S'il avait pu réunir ces conditions, il est certain que ses recherches eussent acquis encore un plus haut prix.

M. Reinaud avait été amené, par ses études spéciales, à s'assurer que les Arabes, lors de leur première initiation aux études scientifiques dans les VIIIe et XIe siècles, avaient fait de nombreux emprunts à l'Inde dans les théories géographiques. Une partie des textes sur lesquels ces résultats s'appuient étaient inédits, et il les publia dans le *Journal asiatique* sous le titre de : *Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde* (1).

Ces fragments, tirés du *Modjmel Ettawarikh* (sorte de

(1) 20. *Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde*, JOURNAL ASIATIQUE, août, septembre, octobre 1844, et février-mars 1845. Réunis en volume, ils furent publiés à part. Paris, 1845, in-8° (XXXV et 228 pages).

M. Quatremère a rendu compte de cet ouvrage dans le *Journal des Savants* : 1846 p. 513, 677, 733; 1847 p. 235.

Digitized by Google

Recueil de chroniques en persan), du *Schah Nameh* (livre des rois), de deux chapitres de *l'Histoire de l'Inde*, par Albirouni, écrivain du xe siècle, et d'un chapitre du livre des *Conquêtes des pays*, de Beladori, auteur du ixe siècle, renferment des faits importants sur des points historiques, géographiques et scientifiques relatifs à l'Inde avant le xie siècle. La haute portée de ces textes pour l'histoire de l'Inde a été signalée par MM. de Longpérier et Mohl : le premier dans une lettre à M. Reinaud insérée dans le *Journal asiatique* de février-mars 1845; le second dans son rapport de 1845 à la Société asiatique. « Tout le monde sait, dit M. Mohl, que le grand défaut de la littérature indienne consiste dans l'absence presque entière de données chronologiques pour les temps un peu reculés. On peut établir, par les ouvrages brahmaniques, une chronologie relative, déterminer que tel fait est antérieur à tel autre ; mais on ne peut leur assigner une date absolue. Il est vrai que la littérature des Boudhistes remédie en un certain degré à ce défaut, et qu'elle donne un nombre considérable de synchronismes; mais, dans une matière si vaste, tout nouveau secours est précieux. En général, les peuples étrangers ont mal compris l'Inde, et ce qu'ils en disent est ordinairement à côté de ce qui nous intéresse le plus dans l'histoire de ce pays; mais un fait positif, rapporté par un étranger, sert toujours à établir un synchronisme et à donner une date fixe à un nom ou à un incident autour desquels une foule de faits relatifs à l'histoire indigène peuvent se grouper. Quel parti la critique historique n'a-t-elle pas tiré de ce que les Grecs, et plus encore de ce que les voyageurs chinois nous ont dit de l'Inde! Il était donc naturel qu'on s'adressât aussi aux Arabes, quoique venus les derniers. M. Reinaud nous donne le résultat de ses recherches historiques

Digitized by Google

et géographiques, en les appuyant sur les textes qu'il a découverts. »

Continuant à chercher des éclaircissements sur divers points de la géographie de l'Inde, M. Reinaud étudia la relation publiée en français par l'abbé Renaudot, en 1718, sous le titre d'*Anciennes relations des Indes et de la Chine*. M. Langlès en avait fait imprimer le texte arabe en 1811 ; l'édition était restée dans les magasins de l'Imprimerie impériale.

M. Reinaud fit une révision du texte imprimé, sur le manuscrit de la Bibliothèque impériale, qui est unique, éclaircit certains passages et remplit les lacunes à l'aide d'ouvrages analogues. Enfin, il fit une traduction nouvelle, celle de Renaudot étant fort imparfaite (1).

Cette relation, monument le plus ancien des navigations des Arabes dans les mers orientales, a été l'objet, de la part de M. Dulaurier, de très-savantes études dans le *Journal asiatique* de août-septembre 1846. Cet académicien a rendu compte de la première partie qui a trait à la mer des Indes. Quant à l'Inde continentale et la Chine, il avait réservé ces deux parties pour une publication ultérieure.

Le discours préliminaire que M. Reinaud a placé en tête de cette relation présente le tableau des connaissances géographiques des Arabes dans les mers orientales, à l'époque où la relation fut rédigée ; la description des itinéraires suivis par les navigateurs arabes, indiens et chi-

(1) 21. *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et la Chine au IXe siècle de l'ère chrétienne*. Texte arabe de M. Langlès. Traduction nouvelle, introduction et notes de M. Reinaud; 2 vol. in-18, 1845, Paris, Imprimerie royale. Voy. le compte rendu de M. Quatremère dans le *Journal des Savants*, indiqué plus haut.

Digitized by Google

nois, et enfin celle des pays si peu connus qui séparent l'Oxus de la Chine. Cette *Relation* des voyages que les Arabes faisaient au IXe siècle dans l'Inde et à la Chine, et les *Fragments* arabes et persans publiés par M. Reinaud, sont des documents qui ont l'avantage considérable d'avoir une date et d'être antérieurs au milieu du XIe siècle, époque où l'invasion musulmane dans l'Inde amena une modification dans l'esprit national indien. L'Inde brahmanique ne possède pas d'histoire proprement dite. Le nom d'Alexandre n'est pas cité une seule fois dans les traités sanscrits. Ce que nous avons de positif est dû aux travaux des antiquaires, des archéologues qui, par l'étude des médailles et des inscriptions, ont fourni quelques résultats importants.

Après avoir exposé la géographie des Grecs et des Arabes dans son introduction à la géographie d'Aboulféda, publié ses *Fragments arabes et persans*, et la *Relation* dont nous venons de parler, M. Reinaud fut amené à faire paraître un long *Mémoire sur l'Inde* (1), dans lequel il discute la valeur des documents qu'il avait réunis.

M. Reinaud constate que l'Inde, qui pourtant donna naissance à une civilisation originale, et où les sciences spéculatives furent toujours cultivées avec ardeur, est pri-

(1) 22. *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde*, antérieurement au milieu du XIe siècle de l'ère chrétienne, d'après les écrivains arabes, persans et chinois. Paris, 1849, avec une carte par M. d'Avezac, 400 pages in-4°. Ce mémoire, accompagné de textes orientaux, se trouve dans le tome XVIIIe du Recueil des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il avait été lu dans plusieurs séances de l'Académie de 1845 à 1846. Une analyse a paru dans le *Moniteur* des 25, 27, 28 et 30 novembre 1846.

Digitized by Google

vée d'histoire et des documents qui constituent l'ordre des faits. Les principaux renseignements historiques que nous ont transmis les indigènes consistent dans des inscriptions sur cuivre renfermant des concessions de terre faites à certains temples, avec les noms des donateurs et quelques dates. On a également relevé dans ces derniers temps des inscriptions sculptées sur les rochers et sur des colonnes monumentales; enfin, on a recueilli un grand nombre de médailles(1) appartenant, les plus anciennes, aux principautés grecques qui se formèrent aux environs de l'Indus, après la mort d'Alexandre, et à des souverains, soit indigènes, soit d'origine étrangère, qui se partagèrent la presqu'île. Ces recherches ont produit des résultats, mais bornés et relatifs à des faits isolés.

L'éloignement des Brahmanistes pour les choses réelles, les a empêchés de s'occuper de la description de leur pays. Ils se sont fait une cosmogonie à eux, ont multiplié le nombre des cieux, des terres et des mers; mais il ne leur est jamais venu à l'esprit de tracer, pour une époque quelconque, une liste exacte et complète des provinces et des principales villes de leur empire. C'est au point que M. Reinaud, cherchant s'ils avaient créé une dénomination qui permît de distinguer le golfe du Bengale de la mer qui baigne la côte occidentale de la presqu'île, ne trouva rien. L'île de Ceylan, qui est le siége d'une partie des traditions nationales, est désignée par un nom fabuleux, et la description qu'en font les indigènes est si peu exacte qu'on se prend quelquefois à douter de son identité.

(1) V. ma notice sur H. Wilson.

Digitized by Google

Les Boudhistes de l'Inde ne paraissent pas avoir donné non plus beaucoup d'attention au pays qui les vit naître. C'est à des sectateurs de Boudha, nés hors de cette presqu'île, et plus soucieux de connaître le berceau de leur religion, que nous devons quelques descriptions. Avant notre ère, le Boudhisme franchissant l'Himalaya et l'Hindoukousch, se répandit en Tartarie, et de là en Chine. Animés du zèle religieux, les Boudhistes chinois allèrent chercher des renseignements et des exemples sur les bords du Gange, aux lieux mêmes où le Boudhisme avait pris naissance. Parmi les relations de ces pieux voyageurs, les deux principales sont celles de Fahian et de Hiuen-Thsang. Le premier visita l'Inde au commencement du ve siècle, et le second dans la première moitié du viie, deux époques pour lesquelles nous manquions de témoignages authentiques. Ce qui les touche surtout ce sont les traditions relatives à Boudha et à sa secte; mais tout en s'occupant de ces soins religieux, ils décrivent les temples et les tours qui furent élevés en son honneur, et les couvents où l'on cherchait à s'inspirer de son esprit; ils retracent avec plus ou moins de précision la route qu'ils suivirent et les villes qu'ils traversèrent, et font mention de certains personnages dont le souvenir était resté présent dans le pays. Il arriva donc que le mobile religieux qui leur avait fait entreprendre leurs voyages servit les intérêts de la science. L'histoire des religions est pleine de faits de cette nature.

M. Reinaud puisa dans ces *Relations* des données sur la nation indienne, et, les comparant avec celles qu'offraient les Arabes et les Persans, arriva à des résultats historiques et géographiques intéressants. Quant à ses recherches sur certains points de l'astronomie indienne, elles ont été en partie combattues par M. Am. Sédillot, dont il faut lire

Digitized by Google

les saines appréciations (1). MM. Lassen et Weber, savants indianistes allemands, ont parlé avec éloge du mémoire de M. Reinaud. On ne pourrait pas trouver de juges plus compétents.

Le travail de notre éminent orientaliste étant historique et géographique, il eut à rapprocher des noms d'hommes et de lieux qui se prononcent différemment selon qu'ils sont écrits en arabe, en persan, en sanscrit ou en chinois, et dont il importait de constater l'identité. Il se livra à un labeur épineux d'identification et de rapprochements. Son point de départ étant les écrits des Arabes et des Persans, il n'eut à s'occuper des données chinoises que comme se rattachant aux premiers. Dans ce travail, il fut aidé par M. Munk pour les mots et passages sanscrits qui se trouvaient dans Albirouni, et pour le chinois par M. Stanislas Julien, auteur d'un alphabet harmonique du sanscrit et du chinois, et d'une méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois.

Cette question de restitution des noms sanscrits et chinois, donna lieu à une polémique entre M. Reinaud et M. Stanislas Julien. M. Reinaud publia une brochure (2) dans laquelle il examine la part qui revient à chacun dans les restitutions et les identifications de noms d'hommes et de lieux dans l'Inde, par suite de la comparaison des mots arabes, persans, avec des mots sanscrits et chinois. M. Stanislas Julien fit une réponse à cette

(1) Rapport sur le mémoire de M. Reinaud, dans le Bulletin de la Société de géographie, décembre 1851.

(2) 23. *Question scientifique et personnelle*, soulevée au sein de l'Institut au sujet des dernières découvertes sur la géographie et l'histoire de l'Inde. Paris, 1859, 1re et 2e éditions.

Digitized by Google

brochure. Il faut comparer ces deux écrits pour se faire une idée bien nette de la question.

M. Reinaud n'ayant eu pendant sa vie qu'à faire des rapprochements de textes, de témoignages pour élucider certaines questions archéologiques, il est souvent bien difficile de donner une analyse de ses travaux et surtout d'en dégager la partie vraiment originale. On s'épuise en efforts pour fixer les points précis qui ont donné lieu à des aperçus nouveaux ou à des redressements d'erreurs. L'exposition du sujet n'est pas toujours faite avec ordre, méthode, clarté. La position des questions n'est pas présentée avec toute la netteté désirable et les déductions s'offrent sans beaucoup d'enchaînement.

Ces réflexions nous venaient à l'esprit en lisant son *Mémoire sur la Mesène et la Kharacène et sur le périple de la mer Erythrée* (1).

Les recherches qu'il entreprit sur ce sujet rentrent dans le cercle d'études qu'il fit à partir de son *Introduction à la géographie d'Aboulféda*. Il démontre que ces pays servaient d'intermédiaires aux relations de l'Occident (romain) avec l'Orient. Les rois de la Mesène et de la Kharacène étaient les maîtres du commerce du golfe Persique. Ce petit État fut absorbé par la Perse. On trouve dans ce mémoire un tableau du commerce des Romains avec les mers orientales.

(1) 24. *Mémoire sur la Mesène et la Kharacène et sur le périple de la mer Érythrée*, d'après les témoignages grecs, latins, arabes, persans, chinois; inséré dans le *Journal asiatique*, août-septembre 1863, 338 pages. Il a été considérablement augmenté et forme deux mémoires, publiés dans le tome XXIV du Recueil de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres.

Digitized by Google

Dans son mémoire sur le périple de la mer Erythrée ou relation maritime, voyage de circumnavigation, resté sans nom d'auteur, qu'on attribue à Ptolémée, à Arrien, etc., M. Reinaud place la rédaction de ce périple au milieu du IIIe siècle, par un personnage du nom de Firmus, gros marchand, qui faisait en Égypte un énorme trafic dans les mers orientales, sous Aurélien.

Ce fut en cherchant dans les historiens de l'empire romain quelque témoignage relatif au périple de la mer Érythrée, que l'attention de M. Reinaud fut éveillée sur ce qui est dit au sujet des règnes de Valérien et d'Aurélien, par les auteurs de l'*Historia Augusta*. Il se mit à recueillir des témoignages grecs, latins et orientaux pour arriver à préciser des points inconnus ou incomplétement indiqués des relations de l'Empire romain avec l'Asie orientale, et il publia son volume sur les *Relations politiques et commerciales de l'empire romain avec ces contrées* (1).

M. Reinaud commence par examiner les travaux de ses devanciers dans cet ordre d'études. « Les savants, tels que Saumaise, Casaubon et leurs successeurs, dit-il, travaillant sur des textes grecs et latins, n'en ont pas, faute de connaître les récits indiens et chinois correspondants, saisi toute la portée; quelquefois même, chose singulière ! ils ont mal rendu le sens des mots. A leur tour, les

(1) 25. *Relations politiques et commerciales de l'empire romain avec l'Asie orientale* (l'Hyrcanie, l'Inde, la Bactriane et la Chine) pendant les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne, d'après les témoignages latins, grecs, arabes, persans, indiens et chinois, avec quatre cartes, in-8°. Imprimerie impériale. Ce mémoire a été inséré dans le *Journal asiatique* de mars, avril, mai et juin 1863. Il a été tiré à part avec quelques corrections et additions.

Digitized by Google

orientalistes qui, tels que Deguignes, Klaproth et Abel Rémusat, ont opéré sur les données indiennes et chinoises, n'ayant pas été avertis des ressources que leur offraient les textes grecs et latins, n'ont pas eu la pensée d'y recourir (1). »

Il établit qu'après le gouvernement de Marc-Antoine et de Cléopâtre, des comptoirs romains s'étaient formés dans les principales places de commerce des mers orientales, et des compagnies de marchands s'étaient organisées. Environ deux mille personnes, à l'époque de la mousson, visitaient les côtes de la mer Rouge, du golfe Persique et de la presqu'île de l'Inde. Six mois après, avec la mousson contraire, il arrivait en Égypte le même nombre de personnes. L'Orient et l'Occident se trouvaient donc en communication régulière. Les faits importants qui faisaient à Rome le sujet des préoccupations du moment étaient consignés dans certaines publications éphémères, tels que journaux, histoires particulières. Ces documents qui traitaient de faits contemporains, de sujets spéciaux, disparurent presque en entier lors de l'invasion des Barbares, ou à la suite de quelque calamité publique. Aussi n'avons-nous pas reçu des anciens une histoire de l'empire romain, comme nous avons de Tite-Live une histoire de la république romaine. « Les savants modernes, dit M. Reinaud, qui ont essayé de constituer l'histoire de l'empire romain, n'ont eu à leur disposition que des histoires partielles et des abrégés, et encore, à quelques exceptions près, ces abrégés et ces histoires partielles n'étaient pas contemporains (2). ». Ce que M. Reinaud a

(1) Page 17 du tirage à part.
(2) P. 21.

Digitized by Google

trouvé de plus précis sont les allusions que les poëtes latins, Virgile, Horace, Properce et Tibulle, ont faites aux événements de leur temps.

Les relations politiques et commerciales de l'empire romain avec l'Asie orientale, objet du mémoire de M. Reinaud, commencèrent l'an 36 avant Jésus-Chris , à l'époque où le triumvir Marc-Antoine gouvernait, avec Cléopâtre, l'Égypte et les autres provinces orientales de l'Empire. Reprises par Auguste vers l'an 20 de Jésus-Christ, elles se maintinrent pendant plusieurs siècles. M. Reinaud a élagué de cette étude l'Arabie, l'Éthiopie, la Mesène et la Kharacène, l'Arménie et le royaume des Parthes, sur lesquels les données historiques sont plus nombreuses, et il s'est attaché aux contrées sur lesquelles les historiens de l'empire romain, anciens et modernes, donnaient le moins de renseignements, c'est-à-dire : l'Hyrcanie qui chez les anciens était la région située au midi de la mer Caspienne, et le pays des Dahes, situé au sud-est, près de l'embouchure de l'Oxus; l'Hyrcanie souvent en état de rébellion contre les rois arsacides et sassanides, recourut plus d'une fois à l'intervention romaine.

Les relations de Rome avec l'Inde, c'est-à-dire, suivant la distinction de M. Reinaud, avec les contrées de la côte occidentale, furent purement commerciales (1).

La Bactriane, contrée située au midi de l'Oxus, et à l'ouest et au sud-ouest des montagnes qui bornent l'Inde du côté du nord, fut incorporée dans un nouvel État appelé Indo-Scythie, établi sur les ruines de l'État des rois bactriens, par une nation sauvage venue des frontières

(1) P. 30.

Digitized by Google

de la Chine. Les historiens grecs et latins ne nous ont guère appris, des rois grecs de la Bactriane, que deux ou trois noms. Les noms des autres n'ont été connus que par des médailles découvertes dans ces derniers temps. Il ont encore moins parlé de leurs successeurs, les rois indo-scythes. Horace, Virgile, Properce et Tibulle ont seulement dit quelques mots du prince indo-scythe qui régnait de leur temps. Les Chinois ne disent rien des rois grecs de la Bactriane, mais ils font mention de plusieurs rois indo-scythes.

Les Chinois ne commencèrent à avoir quelques notions sur l'Inde et sur la Perse que dans le siècle qui précéda notre ère. Il en fut de même de l'Inde et de la Perse par rapport à la Chine. Les Grecs et les Romains, pour désigner les populations de l'extrême Orient, faisaient usage de deux dénominations différentes : *Sinæ* ou *Thinæ* et *Seres*. M. Reinaud a pensé, contrairement à l'opinion de Ptolémée, que ces dénominations ne s'appliquaient qu'à un seul peuple, la Chine. Jusqu'à Ptolémée, on ne connaissait que le mot *Seres*, employé par Horace, Virgile, Properce, etc. Au IIe siècle, Ptolémée mit en circulation les mots *Sinæ* ou *Thinæ*, concurremment avec *Seres*. Ce ne fut que peu de temps avant Horace et Virgile que l'usage de la *soie* s'introduisit de Chine en Occident.

Cette interprétation du mot *Seres* joue un grand rôle dans le mémoire de M. Reinaud, pour fixer les relations de la Chine avec l'Occident. Le mot *Seres* s'applique-t-il exclusivement aux Chinois, et ne peut-il pas désigner des peuples moins lointains? Nous le pensons. Les poëtes ne sont point des ethnologues. Faire de l'histoire avec leurs vers, c'est s'exposer souvent à des mécomptes.

Quoiqu'il en soit, on ne peut que louer M. Reinaud d'avoir fait cette tentative hardie, et le côté neuf de son

Digitized by Google

travail est presque tout dans ces recherches de témoignages dans les poëtes latins, pour prouver les relations du monde romain avec l'Asie orientale. Je dirai même qu'un simple relevé des vers de ces grands poëtes où il est question de l'Orient, aurait été un travail très-instructif et fort intéressant; car c'était des éléments nouveaux à introduire dans l'étude de l'antiquité classique.

M. Reinaud a signalé certaines erreurs des commentateurs de Virgile (1). Il fait connaître les idées géographiques des Romains au temps d'Auguste, et il a présenté ce sujet sous un jour nouveau. Ces notions ne sont pas inutiles pour l'intelligence des écrivains latins des cinq premiers siècles de notre ère. Les ambassades des princes indiens et des Chinois sont prouvées (2). Le mémoire de M. Reinaud sert à préciser un peu plus les limites à assigner aux connaissances des anciens sur le monde connu. Le système géographique des Romains a été recréé par lui de toutes pièces. Dans le cours de ce mémoire, M. Reinaud a poursuivi l'idée de monarchie universelle qui régnait à Rome au temps d'Auguste, et par les témoignages qu'il produit, on ne peut que se ranger à son avis. Mais ce projet ne fut jamais mis sérieusement à exécution, en ce qui concerne les contrées de l'extrême Orient. L'idée de conquête universelle était bien dans le tempérament romain, mais pouvait-elle se réaliser?

Les recherches de M. Reinaud sont sérieuses et neuves, et il s'écrie au début de son livre : « Jamais sujet plus nouveau et plus important ne fut abordé par l'érudition moderne ! » Malheureusement il y a dans le procédé de M. Reinaud un vice capital d'exposition. Les commencements sont bons, il expose parfaitement un sujet connu;

(1) P. 55.
(2) P. 115.

Digitized by Google

mais lorsqu'il arrive au moment où l'on attend la lumière sur des faits inconnus, il s'arrête et ne nous laisse entrevoir que le commencement de son interprétation en renvoyant à d'autres pages ce qu'il a à dire. Ces incidences, ces coupures à l'instant où l'on a le plus besoin de suite, d'enchaînement dans les idées, c'est ce qui nuit le plus aux travaux de ce savant. A ce système d'attermoiement des preuves, d'entrelacement des points de vue, on gagne une grande fatigue de lecture. Le savant doit avoir une méthode si rigoureuse d'exposition et de déduction, qu'en lisant les mémoires de M. Reinaud, où cette méthode manque absolument, on se prend à regretter que tant d'érudition soit présentée avec si peu d'ordre. Et cependant on ne peut nier la nouveauté de ses points de vue, et il faut lui reconnaître une sorte de génie à grouper certains témoignages, à les comparer, et, par ces rapprochements divers, faire luire quelque lumière.

Nous aurions voulu trouver, à la fin de son mémoire, un résumé, des conclusions, une indication nette des résultats conquis. Le courage nous manque pour en faire ressortir tout ce qu'il y a de vraiment curieux, et de neuf. Ce que nous en avons dit peut suffire pour exciter les travailleurs à lire son œuvre qui comptera dans l'histoire de l'érudition française.

Les autres publications de M. Reinaud se rattachant aux matières de cette division de ses œuvres sont indiquées sommairement plus bas (1).

(2) 26. Compte rendu des voyages de M. Rifaud, *Journal asiatique*, 2e série, v. III, p. 431.

27. Notice sur les traités de commerce entre Venise et les sultans Mamlouks d'Egypte, *ib.* v. IV, p. 22.

Digitized by Google

3° PHILOLOGIE ET LITTÉRATURE.

Nous avons vu que M. Reinaud s'est servi surtout des textes orientaux pour résoudre des questions de géographie et d'histoire. La tendance de son esprit ne le portait ni vers la philologie, ni vers la littérature proprement dites. Aussi ne trouvons-nous, dans cette section de ses ouvrages, que peu de travaux originaux. Il a rendu compte d'un assez grand nombre de livres sur ce sujet (1).

28. Rapport sur l'histoire des croisades de M. Michaud, *Journal asiatique*, 2e série, v. V. p. 65.

29. Histoire de la sixième croisade et de la prise de Damiette d'après les écrivains arabes, *ib.* v. VIII, p. 18, 88, 149.

30. Analyse de l'histoire antéislamique d'Aboulfeda, trad. par M. Fleischer, *ib.* v. IX, p. 378.

31. Histoire des guerres des croisades sous le règne de Bibars, sultan d'Égypte, d'après les auteurs arabes, *ib.* v. XI. p. 2, 66, 129.

32. Notice sur les chroniques orientales qui doivent trouver place parmi les historiens des croisades, *ib.* v. XIII, p. 532.

33. Analyse du voyage de MM. de Laborde et Linant dans l'Arabie Petrée, *ib.* v. XVI, p. 42.

34. Lettre sur un ouvrage arabe relatif au Nil, traduit par M. l'abbé Bargès, *ib.* 4e série, v. VIII, p. 221.

35. Sur un ouvrage de M. Mehren relatif à la géographie, *ib.* 5e série, p. 535.

36. Notice sur les dictionnaires géographiques arabes, *ib.* v. XVI p. 65.

37. Notices sur la vie de Saladin, Massoudi, Makrizi, Rhazès, dan la *Biographie universelle* de Michaud.

(1) 38. Rapport sur le *Dictionnaire français-arabe* de MM. Caussin de Perceval et Ellious Bochtor. *Journ. asiat.*, 2e série, v. IV, p. 461.

39. Rapport sur l'édition de la *Moallaca de Tarafa*, par M. Vullers, *ib.* V. p. 144.

Digitized by Google

Son travail le plus important dans cet ordre d'études, est la nouvelle édition qu'il donna, avec M. J. Derenbourg, du texte *des Séances de Hariri* (1), publié par Silvestre de Sacy. Notre grand orientaliste avait fait un chef-d'œuvre d'érudition en composant en arabe un com-

40. Rapport sur les *rudiments de la la langue indoustanie* de M. Garcin de Tassy, *Journal asiatique*, VI, p. 247.

41. Note sur la publication d'Ibn Khallikan, *ib.* 3e série v.V. p. 99.

42. Traduction d'une pièce de vers arabes sur Paris, *ib.* 4e série v. V. p. 116.

43. De l'état de la littérature chez les populations chrétiennes arabes de la Syrie, *ib.* 5e série, IX, p. 465 — Supplément à cet article, *ibid.* v. X, p. 458.

44. Notice sur la gazette arabe de Beirouth, *ib.* XII, p. 309.

45. Sur les poésies de Motenabbi, édition de M. Dieterici, *ib.* XIII, p. 287.

46. Notice sur Hariri. (*Biographie générale* de Didot.)

47. Note sur la Grammaire arabe-vulgaire de M. Caussin de Perceval. *Journ. asiat.* 2e série, v. XIV, p. 269.

48. Sur les Dialectes musulmans de M. Beresine, *ib.* 5e série, XIV, p. 259.

49. Sur la notice des divers genres d'écriture de M. Pihan, *ib.* VIII, p. 387.

50. Rapport sur le Tableau des dialectes de l'Algérie et des contrées voisines, par M. Geslin, 1856. *Moniteur* des 7 et 8 août 1856. — Lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séances des 14 et 19 mars 1856).

51. Rapport sur un *Essai de grammaire de la langue des Kabyles* et sur un mémoire relatif à quelques inscriptions en caractères touaregs, par M. Hanoteau. — Lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 26 juin 1857).

(1) 52. *Les Séances de Hariri*, publiées en arabe avec un commentaire choisi par Silvestre de Sacy, deuxième édition, revue sur les manuscrits et augmentée d'un choix de notes historiques et explicatives en français, par MM. Reinaud et J. Derenbourg, 1847-1848. 2. vol. in-4°, Hachette.

Digitized by Google

mentaire sur cet ouvrage. Mais cette première édition, quelque excellente qu'elle fût, avait besoin d'être améliorée en plusieurs points.

La nouvelle édition apporte deux perfectionnements à la première : d'abord une introduction étendue de M. Reinaud, ayant trait à la vie de Hariri et à l'influence de ses écrits sur la littérature arabe, travail qui nous initie à bien des détails inédits sur l'existence de ce lettré fantaisiste. Le second perfectionnement, dû plus particulièrement à M. J. Derenbourg, orientaliste aussi savant que modeste, consiste en des notes historiques, littéraires, philologiques, géographiques, etc., écrites en français : elles viennent servir en quelque sorte de second commentaire aux séances de Hariri. Ces notes sont suivies de remarques sur la rhétorique des Arabes. Enfin une table des mots expliqués et des noms de personnes et de lieux complète cette publication qui fait honneur à la maison Hachette.

Aidé du commentaire arabe de S. de Sacy, de l'introduction de M. Reinaud et des notes de M. J. Derenbourg, l'étudiant peut se rendre un compte rigoureux de ce livre, qu'il faut surtout considérer comme utile pour apprendre la langue arabe et se familiariser avec son génie. Les vers du commentaire de S. de Sacy ont été ponctués ou vocalisés par les nouveaux éditeurs, ce qui augmente encore les secours que l'on trouve dans cet ouvrage.

La première édition avait été l'objet d'un examen critique de la part d'un poëte de Beirouth, Nacif el Iazidji, lettré original, sachant bien sa langue et en état de donner aux orientalistes des leçons au sujet des règles grammaticales.

La seconde édition n'est pas non plus irréprochable. Un puriste, le cheikh Farès Ecchidiak, autre poëte arabe

Digitized by Google

de Syrie, a consigné dans un livre bizarre, intitulé: *Kitâb es sâk ala es sâk*, ses redressements d'erreurs. On en trouvera la liste à la fin de cet ouvrage dans la partie, qu'il appelle *Dhenb lilkitâb* (queue du livre) (1). J'ai beaucoup connu le cheikh Farès. Il possédait une connaissance profonde de sa langue et l'on consultera avec fruit ses observations. Comme un lettré arabe et un orientaliste se compléteraient pour les éditions de textes en réunissant leurs efforts!

Les Arabes n'ont pas pour Hariri une aussi grande admiration que les Européens. Ils regardent l'ouvrage intitulé: *Kitâb kahouet el incha*, c'est-à-dire: *Livre du café de la rédaction*, d'Ibn Hadjah, comme mieux écrit que celui de Hariri.

4° LÉGISLATION, RELIGION.

Nous avons peu de choses à dire sur ce chapitre des travaux de M. Reinaud. Il ne s'est occupé qu'accidentellement des matières qui se rattachent à cette section (2).

(1) P. 10 et suiv.

(1) 53. Compte rendu des Instituts du droit mahométan de M. Solvet. *Journal asiatique*, 2e série, IV, p. 331.

54. Rapport sur quelques ouvrages de législation arabe, *ib.* XI, p. 71.

55. L'édition du texte arabe du *Précis de législation musulmane suivant le rite malékite*, par Sidi Khalil (1858, 8°, publiée par la Société asiatique, a été dirigée par M. Reinaud. Un de ses élèves les plus distingués, M. Richebé, en avait préparé le texte qui fut soumis aux juges arabes des tribunaux d'Algérie. La Société asiatique en publiant le texte de ce célèbre traité de législation a rendu un véritable service à l'administration de notre colonie.

Digitized by Google

La notice qu'il a publiée sur Mahomet dans la *Biographie générale* de Didot est très-développée; elle mentionne les derniers travaux dont le prophète arabe a été l'objet. On y remarque une note importante sur les mois arabes (1). En parlant de l'état de culture intellectuelle de Mahomet, M. Reinaud dit : « Mahomet n'apprit à lire que dans son âge mûr et ne sut jamais écrire qu'imparfaitement. Il n'avait pas non plus *appris l'art de la poésie*, qui s'était introduit dans la presqu'île arabique deux siècles auparavant, et qui dès lors était devenue l'objet de la faveur populaire. La seule qualité littéraire qu'il eût acquise consistait à pouvoir, dans les grandes occasions, exprimer ses idées dans une prose cadencée et composée de membres de phrases, qui se terminent par les mêmes lettres. La poésie arabe, telle qu'elle existait de son temps et qu'elle s'est maintenue jusqu'ici, *était une imitation de la poésie grecque et latine.* La prose rimée, que Mahomet employait de préférence, était une production indigène, une forme qui existait déjà chez les Juifs au temps de Moïse et de David, et dont on retrouve des échantillons dans le *Pentateuque* et dans les *Psaumes*. Voilà probablement ce que Mahomet voulut plus tard faire comprendre, quand, reconnaissant qu'il ne pouvait pas entrer en comparaison avec Imroulcays et d'autres poëtes de son pays, il se donna l'épithète de *Prophète ommy* (2), c'est-à-dire prophète populaire, ou, pour parler plus exactement, prophète qui, dans son langage, avait conservé le style propre à sa nation (3). »

M. Reinaud dit : « *Mahomet n'avait pas appris l'art de*

(1) P. 810 de la *Biographie générale* de Didot.
(2) Coran, sourate VII, verset 158.
(3) P. 784 de la *Biographie générale*.

Digitized by Google

la poésie. » On devient versificateur, mais on naît poëte. Nous sommes loin de croire, comme M. Reinaud, que la poésie arabe, au temps de Mahomet, était une imitation de la poésie grecque et latine. Chaque peuple a sa poésie native, son chant intérieur, sa vibration intime. La fleur embaume, l'oiseau module, le ruisseau murmure, le soleil dore, l'étoile brille, et sans être allés à l'école. M. Reinaud a peut-être voulu parler des procédés rhythmiques que les Arabes ont pu emprunter à des langues plus savantes que la leur. Mais c'est là un sujet d'étude qui demanderait quelques réflexions.

5° BIBLIOGRAPHIE.

De bonne heure M. Reinaud s'occupa de bibliographie. Ses fonctions à la Bibliothèque impériale lui en faisaient un devoir. Nous avons dit la part qu'il prit à la révision de l'ancien fonds des manuscrits, sous la direction d'Abel Rémusat, et nous avons parlé du catalogue qu'il dressa du supplément arabe de la Bibliothèque, avec l'aide d'un de ses anciens élèves, M. Ch. Defrémery. Il a publié divers écrits sur cette matière, on en verra la liste ci-dessous (1).

(1) 56. Notice des ouvrages arabes, persans, turcs et français imprimés à Constantinople (*Bulletin universel des sciences*, publié sous la direction de M. le baron de Ferussac, Didot, cahier de novembre 1831, section VII.)

Digitized by Google

6o DIVERS.

Les ouvrages de M. Reinaud, qui n'ont pas pu trouver place dans les sections précédentes, sont énumérés ci-après (1).

I

J'ai dû dans cette notice, où je n'avais à étudier que l'orientaliste, taire les sentiments d'estime et d'attachement que je conserve pour la mémoire de M. Reinaud. Je fais trop de cas de la tradition pour ne pas regarder comme un honneur d'avoir été son élève.

Il me reste à essayer de formuler un jugement d'ensemble sur ce savant.

Il y a deux sortes d'érudits :

57. Sur quelques ouvrages orientaux, offerts à la Société asiatique par le comité d'instruction de Calcutta. (*Journal asiatique*, 2e série. V, p. 390.

58. Notes sur les ouvrages arabes imprimés en Égypte, *ib.* VIII, p. 333; addition à ces notes, *ib.* IX, p. 184.

59. *Catalogue des manuscrits arabes de la collection de M. d'Ochon*, *ib.* 4e série, XI, p. 81.

60. Notice sur le catalogue des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale, *ib.* 5e série, V, p. 572.

61. Sur le Dictionnaire de Hadji Khalfa, édit. de M. Flügel, *ib.* XIV, p. 240.

(1) 62. Note sur le gazette turque et arabe, imprimée au Caire. *Journal asiatique*, 2e série, VIII, p. 238.

Digitized by Google

Ceux qui s'absorbent dans l'étude du passé en vue de signaler ses enseignements à leurs contemporains, et faire servir à la vie présente et future ce qu'il y a de bon dans les temps antérieurs. Ce sont les savants de l'ordre le plus élevé.

Ceux qui étudient le passé pour lui-même, cherchant à éclairer les annales confuses des peuples, et apportant des matériaux pour construire les musées de l'histoire, mais qui restent sans souci du présent et de l'avenir. Ces érudits sont fort utiles, mais la nature de leurs travaux semble leur donner le second rang.

M. Reinaud appartient à cette dernière catégorie. Les problèmes historiques, géographiques, ont surtout captivé son attention. Les débuts de sa carrière l'avaient destiné à l'archéologie : il commença par faire une demande, dès 1823, pour entrer au département des mé-

63. *Quelques détails sur l'état militaire des Sikhs*, *ib.* IX, p. 276.

64. Communique à la Société asiatique une note sur la distribution de l'eau dans Paris, *ib.* v. IX, p. 96.

65. Note sur le cours de littérature hébraïque de M. Cahen, *ib.* XI, p. 82.

66. Note sur le cours d'histoire de M. Lenormant, *ib.* 3e série, VI, p. 336.

67. Analyse d'un ouvrage de M. G. Wenrich, *id.*, 4e série, VI, p. 381.

68. Discours prononcé aux funérailles de M. A. Jaubert, *ib.* IX, p. 80.

69. Discours prononcé à la distribution des prix du collége arménien, *ib* 5e série, XX, p. 197.

70. Rapport sur un manuscrit, ouvrage de l'émir Abd el Kader. *Moniteur* du 9 juillet 1855.

71. Le *Roman de Mahomet* en vers du XIIIe siècle, par A. Dupont, et le *Livre de la loi au Sarrasin*, en prose du XIVe siècle, par Raymond Lulle, publiés pour la première fois et accompagnés de notes, en col-

Digitized by Google

dailles et antiques où l'attiraient l'étude et le classement à faire des monnaies et des monuments de l'Orient renfermés dans les collections du cabinet, à la Bibliothèque. En entrant au département des manuscrits, il eut en quelque sorte des instruments de recherches analogues, les textes anciens étant des monuments, et il continua sa belle carrière d'antiquaire et d'archéologue à laquelle il resta fidèle toute sa vie, comme nous l'avons montré.

Professeur d'arabe, s'il n'avait pas la connaissance complète de la langue, il remplaçait cette imperfection par une érudition très-vaste: il était toujours au courant des publications qui paraissaient à l'étranger, et à la Bibliothèque il se trouvait à la source de documents de toute sorte.

Par sa position officielle, ses relations étendues en Europe, il avait su faire de sa maison, où il exerçait, avec Mme Reinaud, une hospitalité si aimable, si avenante, un centre où se réunissaient des orientalistes et des savants sympathiques aux lettres orientales. Il faut savoir gré à M. Reinaud d'avoir maintenu, pendant de longues années, ce lien d'études entre les travailleurs et d'avoir été l'inspirateur de nombreuses entreprises littéraires.

laboration avec M. Fr. Michel, 1831, in-8°. Cette publication a été l'objet d'un compte rendu par M. Raynouard, *Journal des Savants*, 1831, pp. 513 et 641.

72. L'article *Orientalisme* dans l'*Annuaire encyclopédique* de M. de Saint-Priest, a été fait depuis quelques années par M. Reinaud. En ce qui concerne les étoffes et les tapis, on trouve quelques nouvelles applications dans un des derniers annuaires. Chez Didot.

73. Notice historique et littéraire sur M. de Sacy, *Journal asiat.*, 3 série, p. 113. Cette notice, fort bien faite, a eu deux éditions.

Digitized by Google

Une des gloires de M. Reinaud a été d'avoir eu dans ses recherches quelques *à priori* justes; mais il avait l'habitude de comparer trop souvent notre milieu social avec le monde oriental; il voulait trouver des points de ressemblance pour certains faits, là où il n'y a que des désaccords. L'idée capitale de sa vie a été de rechercher quelles avaient pu être les relations d'amitié, de commerce, de guerre, etc., de l'Occident avec l'Orient. Il a ouvert dans cette direction des sentiers inconnus, et éclairé la route que d'autres parcourront plus facilement.

Il ne faut pas chercher chez lui des ouvrages homogènes, un plan d'ensemble bien agencé; on ne trouvera que des notes, morceaux, notices, fragments, extraits, mémoires. Ce sont des détails juxta-posés, mais des synthèses on n'en découvre pas. Du reste, chacun a sa manière de procéder, et les metteurs en œuvre, les esprits synthétiques, doivent une grande reconnaissance à ceux qui, par un défrichement opiniâtre, aplanissent le sol, réunissent les matériaux.

M. Reinaud était jaloux de ses écrits. Il voulait qu'on y fît attention et il ne pardonnait pas à ceux qui, traitant la même matière que lui, ne citaient pas ses ouvrages. Il avait conquis sa science par un labeur constant, et il semblait trouver étrange qu'on ne fît pas attention à ce qui lui avait coûté tant de peine. Ce sentiment, peut-être exagéré, de sa valeur personnelle, lui créa dans sa carrière plus d'un ennui, et des polémiques violentes en résultèrent. Il croyait toujours avoir devant lui quelque ennemi prêt à l'attaquer. S'il est juste de revendiquer les découvertes qu'on a faites dans tel ou tel sujet d'étude, et qui peuvent être, avec ou sans intention, passées sous silence par ceux qui s'occupent des mêmes matières, il est bon de remarquer que nos travaux pouvant être sans

Digitized by Google

cesse modifiés suivant les documents dont nous disposons, une découverte devient rapidement un lieu commun. N'attachons donc pas à nos ouvrages un caractère de perfection absolue ; car ils seront toujours améliorés par nos successeurs.

Dans les études orientales qui sont si ardues, si pénibles, qui est sûr de ne pas se tromper ? Au lieu de chercher à masquer nos fautes, à ne pas être pris en flagrant délit d'inintelligence d'un texte, d'un point d'histoire, d'archéologie, etc., pourquoi ne pas avouer ouvertement qu'on ne comprend pas ou qu'on s'est trompé? Les véritables renommées littéraires ou scientifiques ne se fondent pas sur des faux-fuyants, des finesses ou des échappatoires : elles s'établissent d'elles-mêmes par la conscience dans le travail, l'honnêteté dans les recherches, dans l'examen des faits.

N'oublions pas que nous sommes au début de la renaissance des lettres orientales, et que nos œuvres, instruments de travail pour les générations à venir, seront considérablement perfectionnées. Si l'on remontait aux premiers jours de la renaissance des lettres grecques et latines, quelle différence ne trouverait-on pas entre les premières éditions de textes, et celles que nous devons aux Alexandre, Burnouf, Dübner, Dindorf, Gérusez, Hase, Hauréau, Letronne, Littré, Miller, Naudet, Nisard, Patin, Quicherat, de Wailly, etc.? Que sont devenues ces premières éditions d'auteurs grecs et latins? Elles ont ouvert la voie aux autres; et c'est le titre de gloire de ces premiers érudits d'avoir tracé des sillons inconnus, arides, où le soc du travail ne pénétrait qu'avec peine.

Ainsi de nous, nous préludons à cette grande résurrection de l'Orient historique, littéraire, scientifique, etc. Nous sommes au moyen âge de l'orienta-

Digitized by Google

lisme, et il n'est pas étonnant de voir renaître, même à notre époque, ces luttes, ces polémiques dont nous parlions tout à l'heure; mais laissons ces tristes souvenirs à des temps peu cultivés : nous avons aujourd'hui une conscience plus nette de nos devoirs littéraires. « Il s'agit, comme dit M. Mohl (1), de faire l'histoire de la moitié du genre humain et d'apprendre à l'Europe à connaître cet Orient qu'elle est occupée à dévorer sans l'apprécier, et où elle fait un mal irréparable par son ignorance des langues, des idées et de l'histoire de ces peuples. L'avenir de l'Asie dépend du plus ou moins de connaissances que l'Europe acquerra sur elle. Répétons donc toujours le mot de Septime Sévère : *Laboremus!* »

C'était la devise de M. Reinaud, qui nous a donné à tous un grand exemple de ténacité dans le travail. Pendant sa vie entière, il a pris pour modèle Silvestre de Sacy et s'est efforcé de s'en rapprocher. S'il n'avait pas toute la valeur de ce chef d'école, il a du moins, par ses recherches infatigables, attaché son nom aux plus hautes questions de l'érudition orientale; et ce nom, qu'il a illustré par son mérite personnel, vivra de sa propre gloire.

(1) V. Rapport à la Société asiatique, de juillet 1867.

FIN DU TOME PREMIER

POISSY. — TYP. A. BOURET.

Digitized by Google

TABLE

Esquisse historique des études orientales du XIIe siècle jusqu'à nos jours..... I à LI

I. Kosegarten..... 3

II. Kowalewski..... 8

III. Michel Amari..... 12

IV. Guerrier de Dumast..... 25

V. F.-B. Charmoy..... 38

VI. Gustave Weil..... 42

VII. Noë des Vergers..... 49

VIII. Holmboe..... 58

Digitized by Google

IX. Bernard Dorn 72
X. P.-Jean Veth 100
XI. Am. Sédillot 121
XII. H. Wilson 143
XIII. J. Tornberg 162
XIV. Mirza Kazem Beg 169
XV. J.-T. Reinaud 186
Corrections et additions 233

FIN DE LA TABLE

POISSY. — IMP. DE A. BOURET.

Digitized by Google

CORRECTIONS ET ADDITIONS

P. 37 ajoutez aux *opuscules* de M. G. de Dumast : 1° *De l'enseignement supérieur en France et du genre d'extensions qu'il exige* 1865 ; — 2° *Sur les besoins intellectuels de la France d'à présent*, 1868, deux travaux de haute portée.

P. 62 lignes 16 et 17 lisez *Saraf* au lieu de *teref*.

P. 121 ligne 5, au lieu de *dans*, lisez : *sur*.

P. 123, ligne 28. ajoutez, après *astrolabes :* et la description de ceux.....

P. 130 ajoutez à la fin de la note : Est-ce parce que cette altération même en a fait un terme systématique ?

P. 134 ligne 25, ajoutez : *Pascal* après Galilée.

P. 137 au n° 25 ajoutez : Am. Sédillot en a donné une analyse plus complète, dans le *Bulletin de la société de géographie* (Juillet, 1851, p. 32), où il trace l'histoire des progrès de la géographie chez les Arabes,

P. 139 au n° 45 ajoutez : t. XII, 1866 ; au n° 46 ajoutez : t. IV.

P. 138, ligne 8, au lieu de *surannés* lisez : *vieillis*.

Digitized by Google

Digitized by Google

OUVRAGES

DE

M. GUSTAVE DUGAT

Membre du Conseil de la Société Asiatique.

I

POÈME ARABE EN L'HONNEUR DU BEY DE TUNIS, par le Cheikh Farès Ecchidiak. Texte, traduction en vers et commentaire Paris, 1851, 71 pages in-12.

SANAD ER RAOUI FI ES SARF EL FRANÇÂOUI. Grammaire française, rédigée en Arabe, à l'usage des Arabes de l'Algérie, Tunis, Maroc, Egypte et Syrie, par G. Dugat et le Cheikh Farès Ecchidiak. Paris, Imprimerie impériale, 1853, 128 pages in-8°.

LE LIVRE D'ABD EL KADER. Considérations philosophiques, religieuses, historiques de l'Emir Abd el Kader. Traduit sur le manuscrit original de la Bibliothèque Impériale, n° 1953 du supplément arabe. Introduction et notes. Paris, Duprat, 1858, 8°, 370 pages.

HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE DES ARABES D'ESPAGNE, d'El Makkari. Texte arabe publié par MM. Dozy, Dugat, Krehl et Wright. Introduction par M. G. Dugat, Leyde. Brill. 1855-1861, 4°, 4 parties, 2 tomes, CCIX, 1876 pages.

Digitized by Google

I

Mémoires, notices, extraits, études, Comptes rendus, articles insérés dans divers recueils périodiques.

—

VISITE A MOHAMMED EL SAKKAL, Caïd de Tlemcen. (*Revue Algérienne et Orientale,* Septembre 1847.)

EXTRAITS traduits du Roman d'Antar. (Id. Décembre 1847).

ANTAR EN PERSE OU LES CHAMELLES AÇAFIR. (Episode traduit du Roman d'Antar). (*Journal asiatique,* Novembre, Décembre 1848, Juin 1849, Novembre, Décembre 1849, 118 pages.)

LE ROI NOMAN. (Episode traduit du Roman d'Antar). (Id. Janvier 1853.)

NOTICE sur un manuscrit du Roman d'Antar. (Id. Février-Mars 1856.)

POÉSIES ARABES, MAWALS etc. Traduction en vers. (Id. Octobre 1850.)

ETUDES sur un traité de médécine arabe intitulé: *Zâd el moçafir.* (Id. Avril, Mai 1853.)

HODBA, Poëte Arabe du premier siècle de l'hégire. (Id. Avril 1855.)

OBSERVATIONS SUR LES MÉMOIRES D'HISTOIRE ORIENTALE de M. Defrémery et le dictionnaire des vêtements arabes de M. Dozy. (Id. Janvier 1856).

Digitized by Google

COMPTE RENDU de l'abrégé de Géographie en arabe, de M. Bellemare. (Id. Mars-Avril 1854.)

COMPTE RENDU du traité de la conjugaison arabe de M. Cherbonneau. (Id. Août-Septembre 1854.)

COMPTE RENDU de la Grammaire française de Lhomond traduite en Arabe, par M. Soleiman El Haraïri. (Id. Octobre-Novembre 1857.)

COMPTE RENDU de : Ueber Poesie und Pœtik der Araber (sur la poésie et la poétique des Arabes), par M. Wilhelm Ahlwart, 4° Greiswald. (*Revue contemporaine* 31 Juillet 1858.)

COMPTE RENDU du Trésor des Belles paroles, choix de Sentences en Tibétain, par M. P. Ed. Foucaux, 1858. (*Revue Européenne.* 1 Septembre 1859.)

NOTICE ET EXTRAITS de l'ouvrage historique et littéraire d'El Makkari sur l'Espagne Arabe. (*Revue de l'Orient*, Juillet-Août 1855.)

L'ORIENTALISME rendu classique en France. (Id. Mars 1855.)

SUR UN CONCOURS ouvert par le Ministre de la Guerre pour la composition de deux dictionnaires Arabes. (*Revue de l'Instruction publique*, 10 Février 1853.)

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE arabe en Algérie. (Id. 22 Décembre 1853.)

COMPTE RENDU de l'histoire des Arabes par M. Sédillot, professeur d'histoire au Lycée Saint-Louis. (Id. 20 Juillet 1854.)

COMPTE RENDU sur l'essai de Rhythmique française, par J. A. Ducondut, ancien élève de l'école Normale, ancien Inspecteur d'Académie. (Id. Janvier 1857.)

Digitized by Google

Travaux de vulgarisation, relatifs à l'Orient musulman. Articles insérés dans le Dictionnaire général de Biographie, d'histoire, de géographie ancienne et moderne de MM. Dézobry et Bachelet, 1857, *in-4°.*

—

HISTOIRE

Abou bekr. — Abou Djafar el Mançour. — Aboul Mançour Amer. — Achmet I. — Achmet II. — Adhed Lidinillah. — Al Hakem Biamrillah. — Ali. — Al Mamoun. — Alp. Arslan. — Amyn. — Amurat I. — Amurat II. — Amurat III. — Amurat IV. — Arsacides (Dynastie des). — Aziz Billah. — Bajazet I. — Bajazet II. — Barkok Daher. — Bibars Bondokhari. — Bouides (Dynastie des). — Califes. — El Hadi Mouça. — Emir al Omara.

Fatimites (Dynastie des).

Haroun Er Rachid. — Haschem.

Kader Billah. — Kaianiens (Dynastie des) — Kaim Biamrillah, fatimite. — Kaim Biamrillah, abasside. — Ketbogha.

Mahomet I. — Mahomet II. — Mahomet III. — Mahomet IV. — Mamelouks. — Melik al Adel. — Merwan I. — Merwan II. — Moawiah I. — Moawiah II. — Moezz ed Daula. — Moezz Lidinillah — Mohammed al Mahdi. — Moktadi Biamrillah. — Mostafi Billah. —

Digitized by Google

Mosthader Billah. — Mostadi Biamrillah. — Mostaïn Billah. — Mostandjed Billah. — Mostarched Billah. — Mostazhem Billah. — Mothaded Billah. — Motadi Billah. — Motamed Billah. — Motassem Billah. — Motewakkel Billah. — Motaz Billah. — Mottaki Billah. Mustapha I. — Mustapha II. — Mustapha III. — Mustapha IV. — Mustapha fils de Soliman I.

Nasser Lidinillah. — Nasser Mohammed. — Nour ed din (Noradin).

Obeidallah. — Omar I. — Omar II. — Ommiades (Dynastie des.) — Othman. — Othman I. — Othman II. — Othman III.

Rachid Billah. — Radhi Billah. — Rokn ed Daula. — Saladin. — Samanides (Dynastie des). — Selim I. — Selim II. — Selim III. — Soliman. — Soliman I. — Soliman II.

Wathik Billah.

Yézid I. — Yézid II.

2° SECTES JURIDIQUES

Abou Hanifa. — Chafey. — Hanbal. — Malek. — Sunnites.

3° RELIGION-PHILOSOPHIE

Aben Esra. — Ahriman. — Alfarabi. — Algazali. — a Kendi. — Athor. — Coran. — Mahomet. — Motazalites. — Ormuzd.

Digitized by Google

4° LITTÉRATURE. — ÉCRIVAINS

Aboulféda. — Antar. — Cab. — Djâmy. — Ferid eddin Attar. — Hafiz. — Hariri. — Harith, fils de Hillizé, — Imroulcays. — Khondémir. — Labid. — Moallacat. — Sadi. — Tarafa.

5° TERMES ARABES, TURCS, PERSANS

Définitions, étymologie

Alan ou Ezan. — Aman. — Baïram. — Beglerbey. — Bostandji. — Caba. — Cadi. — Cadi Asker. — Casbah. — Emir. — Fellah. — Fetva. — Hachich, — Harem. — Hégire. — Henné. — Houri. — Imaret. — Marabout. — Mosquée. — Namaz. — Nizam. — Odjak. Okazh. — Pacha. — Padichah. — Rabbin. — Razia. — Sandjak. — Satan. — Seraï. — Seraskier. — Sultan. — Timar. — Tough.

6° GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE

Articles d'ensemble

Arabie. — Perse.

7° ORIENTALISTES ANCIENS

Anquetil du Perron. — Arvieux (Laurent d'). — Bruce. — Cazirl. — Castell. — Chezy. — Cinq-Arbres. — Erpenius. — Forster. — Gagnier. — Galland. — Gentil. — Golius. — Greaves. — Herbelot (d'). — Herbin. — Hyde. — Jahn. — Jourdain. — Lacroze (Veyssières de). — Ludolf. — Meninski. — Silvestre de Sacy.

Digitized by Google

V

Travaux de vulgaristaion relatifs à la langue arabe. — Articles insérés dans le Dictionnaire général des Lettres, Beaux-Arts, Sciences morales et politiques de MM. Dézobry et Bachelet, 1862, *in*-4°.

—

Abou Zeyd, roman arabe. — Antar, roman arabe. — Arabe, langue, grammaire, versification, littérature, histoire, géographie, jurisprudence, sciences mathématiques, astronomie, médecine, histoire naturelle.

Coufique (écriture). — Delhemeh, roman arabe. — Dou Yazan, roman arabe. — Ez Zahir, roman arabe. — Hamaca (el), anthologie arabe. — Moffaddaliat (el), anthologie arabe.

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DES

ORIENTALISTES

DE L'EUROPE

Digitized by Google

Poissy. — Typ. Arbieu, Lejay et Cie.

Digitized by Google

HISTOIRE

DES

ORIENTALISTES

DE L'EUROPE

DU XIIe AU XIXe SIÈCLE.

PAR

GUSTAVE DUGAT

TOME SECOND

Série du XIXe siècle

BELIN — BERESINE
BRÉSNIER — CLÉMENT-MULLET
DOZY — EASTWICK — FLEISCHER
FLUGEL — JUYNBOLL — MAX. MULLER
MUNK — PAUTHIER — SHAKESPEAR
VULLERS — WUSTENFELD

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES ÉDITEURS
15, QUAI VOLTAIRE, 15
1870

Tous droits réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

La presse, tant en France qu'à l'étranger, a fait à mon premier volume un accueil sympathique dont je tiens à la remercier.

M. Ludolf Krehl, professeur de langues orientales à Leipzig, orientaliste dont on connaît les savants travaux, ayant à rendre compte de ce livre [1], a parfaitement compris que mon but était moins d'insister sur la vie des orientalistes que de donner une nomenclature exacte de leurs travaux, et de montrer ainsi quelle influence chaque savant a pu exercer sur les progrès de la science.

La *Revue bibliographique universelle* [2] a consacré un article à mon premier volume ; elle m'encourage à con-

1. V. *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, vol. XXII, p. 563, 1868.
2. N° de juillet 1869.

Digitized by Google

tinuer résolûment mon travail dont elle pressent la portée au point de vue bibliographique.

La *Presse israélite*, du 23 juillet 1869, a publié un article sur l'influence de la littérature juive en citant de mon premier volume ce qui a rapport aux Juifs et où je dis que les Juifs et Maures, convertis au christianisme, firent les *premières* traductions de livres orientaux. Le rédacteur ajoute en note :

« L'auteur, induit en erreur par des bibliographes du XVIIe siècle, paraît admettre que les apostats seuls ont fait ces traductions; il n'en est rien, et bien des Juifs, fidèles à leur foi, n'en ont pas moins été des traducteurs. »

Je n'ai pu donner dans mon *Esquisse des études orientales* qui ouvre le premier volume, qu'un aperçu bien incomplet des origines de l'orientalisme, me réservant d'étudier ce sujet plus à fond quand ma publication s'approchera du XIIe siècle. Pour le moment, je ferai remarquer au Rédacteur de la *Presse israélite* que je n'ai eu en vue que des traductions en langue européenne d'ouvrages arabes philosophiques ou scientifiques. Son observation est juste pour les traductions hébraïques d'ouvrages arabes. Mais le point obscur à éclaircir est de savoir si nous devons les *premières* traductions de

Digitized by Google

livres orientaux en langue européenne à des Juifs non convertis ou à des apostats : en d'autres termes quel est l'auteur de la première traduction, à quelle époque il vivait, s'il était Juif, Chrétien ou Maure, apostat ou non. C'est une question qui intéresse la science et je ne doute pas que le savant rédacteur de la *Presse israélite* ne fournisse quelque utile renseignement pour la résoudre.

La *Revue orientale* [1], tout en appréciant l'utilité d'une semblable publication pour les études orientales, a fait quelques observations sur l'ordre que j'ai adopté dans cet ouvrage. Elle s'étonne que je commence mon livre par la série des orientalistes du XIXe siècle. Puis elle aurait désiré me voir aborder une branche particulière des études asiatiques et en faire connaître les représentants distingués.

A la première observation voici ce que je réponds : j'ai commencé le premier volume de mon *Histoire des orientalistes* par un certain nombre de disciples célèbres des maîtres de la science orientale, je continue dans le second cette même série qui sera terminée dans le troisième ; ce 3e volume contiendra de plus les orientalistes

1. No d'octobre 1868.

Digitized by Google

de la génération dont je fais partie. Arrivé à ce point des études orientales au XIXe siècle, je remonte à nos ancêtres, en consacrant une étude particulière aux grands maîtres, et je continue alors l'histoire de nos annales jusqu'au XIIe siècle.

Ce qui m'a décidé à suivre cette marche ascendante, c'est qu'il fallait d'abord donner aux travailleurs contemporains un exposé des travaux des orientalistes du XIXe siècle, afin qu'ils pussent en tirer un profit immédiat pour leurs études actuelles. Les orientalistes anciens ont vu leurs œuvres perfectionnées par leurs successeurs; leurs notices n'ont donc plus guère qu'un intérêt historique. Voilà la raison d'utilité qui m'a fait débuter par le XIXe siècle.

Quant à aborder une branche particulière de nos études, je m'en suis bien gardé : ne sait-on pas qu'un grand nombre d'orientalistes poursuivent à la fois deux ou trois spécialités de recherches. On serait donc amené à écrire deux ou trois notices pour un seul orientaliste. Rejetons les synthèses le plus loin que nous pourrons, dans la crainte de les faire intempestives, désordonnées.

J'ai dit dans le premier volume que cette publication

Digitized by Google

serait suivie d'une longue introduction sur l'orientalisme et d'une sorte d'encyclopédie orientale. Mais que je ne pourrai m'occuper de ces deux annexes qu'à la fin de la série de mes volumes où j'en puiserai les éléments.

Voilà pour la *Revue orientale* et pour ceux qui n'auraient pas bien compris le plan de mon travail.

Maintenant j'ai à tranquilliser des amis qui m'ont fait quelques observations sur le danger auquel peut m'exposer l'histoire que j'ai entreprise.

Comment, m'ont-ils dit, vous osez écrire la vie d'orientalistes vivants, mais vous allez mécontenter tout le monde!

Mon livre, je puis le dire, est bien une œuvre de bonne foi. Je n'ai ni à contenter celui-ci, ni à déplaire à celui-là. Ma seule ambition est de mettre aux mains des travailleurs un livre utile, un instrument d'étude, un guide, une sorte de manuel de bibliographie orientale. Je n'ai pas à dévier de la voie que je me suis tracée.

On trouvera dans le présent volume de belles manifestations de la puissance de l'érudition moderne. De grandes questions de science orientale et générale s'y trouvent traitées, à l'occasion des travaux de Munk, Max. Müller, Pauthier, sur l'invention de l'écriture, l'ori-

Digitized by Google

gine et la science du langage, la philologie comparée, les philosophies chinoise, hindoue, arabe et juive. Les études sémitiques, à des points de vue variés, lexicographie, histoire, littérature, grammaire, sciences, législation etc., y sont représentées par Fleischer, Dozy, Flügel, Juynboll, Belin, Bresnier, Wüstenfeld, Clément-Mullet; les études persannes, hindoustanies, turques, par Eastwick, Bérésine, Vullers, Shakespear.

On verra dans ces notices sur un certain nombre de disciples célèbres des grands maîtres, que la science qui leur fut léguée, n'a pas périclité entre leurs mains. S'ils n'ont pas eu la gloire de créer les premiers instruments de travail, il les ont singulièrement perfectionnés sous certains rapports.

Ce qui est surtout intéressant dans l'histoire des orientalistes, ce sont leurs œuvres. Leur vie, toutefois, n'est pas sans enseignement, et si elle se passe le plus souvent, dans les études de cabinet, le professorat, nous voyons d'autres orientalistes mener une existence plus accidentée soit dans les missions, les voyages scientifiques ou les postes diplomatiques. Dans ces notices, nous nous initions aux mœurs universitaires des peuples étrangers, aux habitudes de travail des plus grands savants de l'Eu-

Digitized by Google

rope. Nous voyons, par exemple, la manière dont les Allemands s'instruisent, leur coutume de voyager à travers l'Europe dans un but d'étude, leur pèlerinage à la poursuite de la science. C'est pour nous, français, si casaniers, une leçon que ce cosmopolitisme littéraire. Mais la ville qui a le privilége d'attirer les étrangers, c'est Paris :

Mecque des peuples bourdonnants [1]

Cette métropole de la science a conservé et gardera toujours son prestige; car elle symbolise la civilisation universelle. Il est sans doute très-honorable pour la France de voir les savants d'outre-Rhin venir puiser à nos écoles leur initiation scientifique. Si nous n'y prenons garde, cependant, nous finirons par épuiser notre veine généreuse. Les étrangers, doublés de leur propre génie et du nôtre, nous aurons bientôt dépassés. A la séve nationale, sachons donc mêler un peu de la force des autres, retrempons-nous dans des études nouvelles.

Toutefois loin de nous la pensée que nous entrons en décadence. La France ne peut pas répudier son passé; elle saura toujours garder son rang et accomplir sa

1. Th. Gauthier.

Digitized by Google

mission. Elle restera la grande initiatrice des peuples. Il semble à certains esprits que Paris doive avoir le sort de Rome, d'Athènes, de Babylone, de Memphis ou de Ninive. Ils oublient ces esprits, déchus eux-mêmes, que les plus grands réformateurs modernes, tous enfants de la France, ont formulé la loi du progrès social, principe inconnu aux sociétés antiques. C'est une ère féconde qui a commencé au XIXe siècle; et ce qu'on regarde comme le coucher du soleil, est l'aurore d'un monde nouveau.

Digitized by Google

HISTOIRE
DES
ORIENTALISTES

I

F.-A. BELIN

Belin (François-Alphonse), orientaliste français, consul général à Constantinople, né à Paris, le 31 juillet 1817, appartient à une ancienne et honorable famille du Vexin français, dont la fortune fut emportée dans la tourmente révolutionnaire et dont les membres, pour la plupart, quittèrent leur pays natal.

Il s'adonna de bonne heure à l'étude des langues orientales sous la direction de J.-J. Marcel, ancien membre de l'Institut d'Égypte et directeur de l'Imprimerie impériale. Puis il suivit au Collége de France et à l'École des langues orientales les cours d'arabe, de persan et de turc de S. de Sacy, E. Quatremère, Am. Jaubert et Reinaud.

Nommé, en 1838, répétiteur à l'École royale des Jeunes de Langues, dirigée alors par M. Jouannin, premier secrétaire-interprète du roi, il occupa ces fonctions jusqu'en

Digitized by Google

mai 1843, époque à laquelle il fut nommé drogman-chancelier du consulat de France, nouvellement créé à Erzeroum (Arménie).

Appelé, l'année suivante, en la même qualité à Salonique (Macédoine), il fut chargé pendant quelques mois de la gestion de ce poste consulaire, et passa, en septembre 1846, au consulat de France au Caire, dont il eut également la gestion en 1847. Nommé, en juillet 1852, aux fonctions intérimaires de secrétaire-interprète de l'ambassade de France à Constantinople, à l'époque où se traitaient les affaires importantes des Lieux-Saints, Belin rentra en France en août 1853, pour se marier avec mademoiselle Virginie Delaporte, fille d'un ancien consul.

Peu après son mariage, il fut détaché en mission spéciale, mars 1854, auprès du maréchal de Saint-Arnaud, commandant en chef l'armée d'Orient; et le 10 mai suivant, il était nommé secrétaire-interprète titulaire de l'ambassade de Constantinople, tout en continuant sa mission auprès du maréchal. Cette mission cessa le 2 janvier 1855. Rendu à son service auprès de l'ambassade, Belin reçut, le 8 novembre 1862, le brevet de secrétaire-interprète de l'Empereur à la même résidence, et par décret impérial du 19 octobre 1868, il a été élevé au grade de consul général [1].

1 En 1713, un sieur Belin (François) (ainsi dénommé dans les

Digitized by Google

Telle a été jusqu'à aujourd'hui la carrière militante de notre orientaliste ; arrivons à ses travaux littéraires.

Sous la direction d'Am. Jaubert, professeur-président de l'École des langues orientales de Paris, il donna, de 1841 à 1843, sa collaboration à la publication des textes orientaux suivants, destinés à l'enseignement dans cette école :

1. *Vie de Djenghiz-Khan,* texte persan de Mirkhond; Paris, 1841, 174 pages, grand in-8.

2. *Histoire des Sassanides,* texte persan du même historien; Paris, 1841, p. 175 à 283. Id.

3. *Ambassade de Mehemed-Efendi à la cour de France,* texte turc; Paris, 1841, p. 80. Id.

4. *Ambassade de Séïd Wahid-Efendi* à la même cour, texte turc; Paris, 1843, p. 58. Id.

Belin a coopéré à la création de la typographie orientale de l'imprimerie Firmin-Didot, et a été chargé, de 1836 à 1845, de la révision des ouvrages orientaux publiés par cette maison ainsi que par celle de Dondey-

actes de baptême de la paroisse Sainte-Marie Draperis, de Pera, sous les années 1706 et 1736) était chancelier de l'ambassade de France, chargé des affaires de S. M. à Constantinople. En 1717, il porte le titre de chancelier, premier secrétaire, et est encore chargé des affaires en 1718. Il continue les fonctions de chancelier jusqu'au 13 septembre 1718, époque à laquelle, « vu son âge avancé, » il fut mis à la retraite par lettre de M. de Maurepas, et remplacé par Peyssonnel. (*Registre des délibérations de la Nation,* archives de l'ambassade de France.)

Digitized by Google

Dupré. Il a en outre prêté sa collaboration à la rédaction du catalogue de la Bibliothèque de Sylvestre de Sacy, pour les livres imprimés arabes, persans et turcs, publié par M. Merlin ; 3 vol. in-8, 1842-1847.

C'est dans le *Journal Asiatique* qu'a paru la longue série de la plupart de ses savants travaux, notices, mémoires et ouvrages :

5. *Notice sur le Dictionnaire arabe-français,* de J.-J. Marcel; *Journ. Asiat.*, octobre 1839.

6. *Charte des Turcs* ou *Khatti-humaioun* de Gul-Khâné, texte et traduction annotée. Id., janvier 1840; 27 pages.

Le grand acte du 3 novembre 1839, du sultan Abd-ul-Medjid, qui assurait à tous les sujets de l'empire, quel que fût leur culte, une protection égale et introduisait dans l'administration des règles équitables, était la conséquence des principes réformateurs que son père, Sultan-Mahmoud, lui avait légués. Belin a très-bien fait ressortir dans son travail la haute portée du Khatti-chérif, et ses commentaires nous initient à une foule de connaissances politiques et administratives sur la Turquie.

7. *Notice sur les chrestomathies orientales* publiées à l'usage des élèves de l'École des langues orientales. Id., janvier 1842; 42 pages.

Après quelques considérations élevées sur le rôle de l'Orient dans les temps anciens et sous l'islamisme, Belin fait connaître par une analyse exacte ces publications destinées à l'enseignement. A l'occasion de la chresto-

Digitized by Google

mathie turque orientale, il fait remarquer que le turc oriental, un des idiomes tatars, est une des langues orientales dont l'enseignement rencontre le plus d'obstacles, par le manque presque absolu de livres élémentaires. Parlée par la plus grande partie des peuplades de l'Asie septentrionale et même des bords de la mer Caspienne, elle offre des secours précieux pour entendre une foule de passages relatifs à l'histoire et aux mœurs des anciens habitants de l'Asie. *La Chrestomathie turque occidentale* renferme, comme nous l'avons vu plus haut, les relations de deux ambassades envoyées par la Sublime-Porte à la cour de France, l'une en 1720, l'autre en 1807. *La Chrestomathie persane,* qui contient la vie de Djenghiz-Khan, est analysée en entier par Belin; il donne un exposé curieux de quelques lois et usages des Mongols. Enfin, la *Chrestomathie arabe vulgaire* contient un fragment du Roman d'Antar. D'autres publications sont venues plus tard compléter la série de ces textes, entre autres les *Prolégomènes des tables astronomiques* d'Oloug-Beg, d'Am. Sédillot.

8. *Fetoua relatif à la condition des Zimmis* et particulièrement des chrétiens en pays musulmans, depuis l'établissement de l'islamisme jusqu'au milieu du VIIIe siècle de l'hégire; traduit de l'arabe. *Journ. Asiat.*, novembre-décembre 1851 et février-mars 1852; 143 pages.

Ce mémoire important contient la traduction annotée d'un auteur du XIVe siècle de notre ère, Ibn-Nakkâch,

Digitized by Google

qui retrace les principaux traits de l'histoire musulmane relatifs aux *Zimmis,* c'est-à-dire aux sujets non musulmans et plus particulièrement aux chrétiens. Il fait connaître les capitulations souscrites par les chrétiens pour conserver leur vie et leur foi; et les différentes opinions des Ulémas sur le maintien ou l'abrogation de ces pactes, et sur les causes qui pourraient motiver cette dernière.

9. *Extrait du journal d'un voyage de Paris à Erzeroum.* Id., avril 1852; 16 pages, avec planches reproduisant des inscriptions.

On trouve dans ce travail une série de mots et de locutions qui permettent de se faire une idée du langage usité à Erzeroum.

10. *Extrait d'un mémoire sur l'origine et la constitution des biens de mainmorte* en pays musulmans. Texte et traduction annotée. Id., novembre-décembre 1853; 51 pag.

Dans la constitution territoriale des pays musulmans, les biens de mainmorte ou *ouakfs* occupent une place importante. L'origine de ces dotations, sorte de *majorats religieux,* remonte à l'établissement de l'islamisme. Belin a fait de profondes études sur ce sujet, et il a offert aux lecteurs du *Journal Asiatique* un extrait d'un long travail. Cet extrait se compose de deux documents juridiques, émanés, le premier, du kadi de Constantinople, et le second, du *Mehkémé* (tribunal) de Galata, l'un des faubourgs de la capitale. Une foule de notes très-intéressantes, qui nous initient aux coutumes administratives de la

Digitized by Google

Turquie et précisent le sens de mots peu usités, accompagnent ce mémoire et lui servent en quelque sorte de commentaire.

11. *Discours* prononcé sur la tombe de J.-J. Marcel, le 13 mars 1854, édité par l'auteur; 6 pages in-8.

12. *Notice nécrologique et littéraire* sur J.-J. Marcel, membre de l'Institut d'Égypte, etc. *Journal Asiatique;* mai-juin 1854; 10 pages.

Il appartenait à Belin, élève de J.-J. Marcel, de faire la notice de son vieux maître, de ce brave vétéran de l'orientalisme français. Nous avions un grand nombre de biographies de ce savant; mais celle de Belin est la plus complète, la plus instructive. Il faut lire les curieux détails qu'il nous donne, par exemple, sur la manière dont Marcel *composa* lui-même, à bord du vaisseau l'*Orient*, la première proclamation arabe du général Bonaparte, qui fut répandue en Égypte, lors du débarquement de l'armée. Quels immenses services les orientalistes ont rendus à la politique, au commerce, aux lettres et aux sciences!

13. Lettre à M. Reinaud, membre de l'Institut, sur *un document arabe relatif à Mahomet*. Id., décembre 1854; 37 pages.

Ce fut un événement que la découverte en Égypte, par M. Barthélemy, d'une lettre de Mahomet adressée au vice-roi de cette contrée, en 628 de J.-C. Cette lettre, écrite en caractères coufiques, fut l'objet, de la part de Belin,

Digitized by Google

de recherches qui vinrent prouver l'authenticité de ce document. On se rappelle la sensation que causa en Afrique la publication de cette lettre quand le *Journal Asiatique* y fut distribué. M. Cherbonneau, notre savant ami, avait prêté le numéro de son *Journal Asiatique* à un cheïkh de Constantine. Quand celui-ci le lui rendit, M. Cherbonneau s'aperçut que la lettre de Mahomet avait été enlevée. Le cheïkh avoua plus tard qu'il l'avait mise dans son turban.

14. *Idjâzé* ou diplôme de licence pour le professorat, délivré à Constantinople à la fin du dernier siècle de l'ère vulgaire, texte et traduction annotée. Id., mai-juin 1855.

Chez les musulmans, pour pouvoir enseigner la théologie, le droit ou telle autre science, il faut avoir reçu d'un docteur, reconnu pour tel, des lettres de licence. Le diplôme que Belin a publié, et qui nous fait connaître certains usages scolaires des musulmans, est divisé en trois parties : la première est le panégyrique du nouveau licencié; la seconde contient l'énumération des savants sous lesquels son maître avait étudié; et la troisième de touchants conseils que celui-ci se plaît à donner à son cher disciple en lui conférant le grade qui va le séparer de lui.

15. *Notice bibliographique et littéraire sur Mir Ali-Schir Névaïi*, suivie d'extraits en turc oriental, avec traduction annotée. Id., février-mars et avril-mai 1861; 158 pages.

Il s'agit ici du célèbre écrivain persan et homme d'État,

Digitized by Google

né en 1440 de J.-C., mort en 1500, émir sous le sultan timouride Hoçaïn. Belin nous donne de grands détails sur la carrière accidentée de ce littérateur, qui écrivit la plupart de ses ouvrages en turc oriental, langue à laquelle il donnait la prééminence sur la langue persane.

16. *Notice nécrologique sur M. Delaporte père*, ancien consul de France; 7 pages; éditée par l'auteur. Une autre notice sur le même a paru dans le *Journal des Débats*. Voy. aussi *Journ. Asiat.*, avril-mai 1861.

M. Delaporte (Jacques-Denis) avait accompagné le général Bonaparte en Égypte. Il a collaboré à la *Description de l'Égypte* et a publié quelques essais sur le berbère. Depuis son retour de l'expédition d'Égypte, il occupa divers postes consulaires de Barbarie et du Maroc.

17. *Étude sur la propriété foncière en pays musulman et spécialement en Turquie* (rite hanéfite). *Journ. Asiat.*, octobre, novembre et décembre 1861; février-mars, avril-mai 1862; 248 pages.

Dans ce long mémoire, Belin traite des questions très-importantes et qui avant lui n'avaient été qu'incomplétement étudiées : origine de la propriété, butin provenant du *Djihâd* (guerre sainte); fortune publique; impôt personnel; impositions diverses, comprises sous le nom générique de *Zekiât,* aumône ou taxe pour l'assistance publique; *Wakoufs,* ou biens de mainmorte; revivification des terres mortes; concessions souveraines; nou-

Digitized by Google

veau droit des personnes et de la propriété, introduit par le *Tanzimat* et ensuite par le *Khatti-humaïoun* du 18 février 1856 ; loi régissant actuellement la propriété foncière en Turquie, et en particulier le domaine de l'Etat.

18. *Tarif des douanes turques,* édité par l'ambassade de France à Constantinople, sous la direction de Belin, délégué dans la commission des tarifs ; texte turc et version française ; imprimerie Cayol ; 120 pages in-4°, 1862.

19. *Note sur le Tchao*, insérée dans le *Journal de Constantinople*, 29 janvier 1863.

20. *Essais sur l'histoire économique de la Turquie* d'après les écrivains originaux. *Journ. Asiat.*, mai, juin-octobre, novembre et décembre 1864, janvier-février 1865 ; 314 pages.

C'était une tentative hardie que de faire l'histoire économique d'un peuple qui n'a pas laissé de traités sur la matière. Belin a abordé ce sujet avec un plein succès, grâce aux immenses lectures qu'il a faites des écrivains originaux. « S'élevant sur les débris de grands États, dit-il, la monarchie ottomane profita de la civilisation relative de ses devanciers ; et, en se faisant l'héritière de leur domaine territorial, elle s'appropria aussi, en les adaptant à ses instincts particuliers, la plupart des institutions déjà existantes dans l'ordre politique, économique et administratif. L'économie politique ottomane repose donc sur ce travail d'assimilation, combiné avec

Digitized by Google

histoire, archéologie religieuse et nécrologique; sept fascicules; 234 pages grand in-8; imprimerie Cayol, 1862-1868.

27. *Bibliographie ottomane*, ou notice des livres turcs imprimés à Constantinople durant les années 1281, 1282, 1283 de l'hégire; 1864, 1865, 1866, 1867, 1869 de J.-C. 31 pages. *Journal Asiatique*, 1868, 1869.

Belin a encore composé, d'office, divers autres mémoires historiques restés inédits; il a aussi réuni et préparé les matériaux de mémoires sur les *Poésies d'Ali Schir*, *l'ancien régime féodal de la Turquie*, sur les *capitulations*, l'histoire *de l'Église latine de Constantinople*, les *rites funèbres chez les chrétiens*. Enfin il a dans ses cartons un *vocabutaire arabe vulgaire* du dialecte d'Égypte et un *formulaire* d'actes civils, politiques et autres, recueillis pendant son séjour au Caire.

Reçu membre de la Société Asiatique de Paris en février 1833, notre éminent orientaliste est décoré de plusieurs ordres étrangers, officier de la Légion d'honneur et officier de l'instruction publique.

Nous venons de voir, par la longue série des travaux de Belin, qu'il s'est spécialement occupé des langues arabe, persane et turque et principalement de l'histoire et de la législation de l'Orient. Nul mieux que lui n'est préparé pour nous donner un grand ouvrage sur l'administration et la législation des peuples musulmans. Ce sont là des matières que ses fonctions et ses connaissances spéciales

Digitized by Google

lui rendent familières. Peu de personnes sont placées dans des conditions aussi favorables pour traiter des sujets si importants et si difficiles. Sa tâche, du reste, serait singulièrement facilitée par les ouvrages qu'il a déjà publiés et par les recherches qu'il a faites. Nous savons très-peu de chose, par exemple, de l'administration arabe, sous les grands khalifats Omeyyade et Abbasside. En élargissant un peu son cadre, Belin ferait un livre bien curieux et d'une haute portée.

Cet orientaliste se distingue par une exacte connaissance des langues de l'Orient musulman. Quand il traite un sujet, il va au fond des choses, ne négligeant aucune recherche propre à éclairer son travail. Ecrivain consciencieux, d'une grande érudition, il laissera dans l'histoire de l'orientalisme des traces solides. Ses travaux sont de ceux qui restent, et il pourra dire avec le poëte : *Non omnis moriar.*

Digitized by Google

II

BÉRÉSINE

Bérésine (Élie-Nicolaewitch), orientaliste russe, né dans le gouvernement de Perm (Russie) le 19 juillet 1818, après avoir terminé son cours au gymnase de Perm, alla étudier les sciences historico-philologiques à l'Université de Casan. Pour les langues orientales, ses professeurs furent MM. Erdmann et Mirza-Kazem-Beg. En 1837, ses études universitaires terminées, il visita Astrakhan et les steppes-kalmouks. En 1841, ayant obtenu, après examen, le grade de maître pour les langues orientales, il fut envoyé par l'Université de Casan, en 1842, en Orient, pour trois ans.

Dans les années 1842, 1843, 1844, 1845, il parcourut toute la Perse du nord au sud, puis, passant par la Mésopotamie, l'Asie Mineure, la Syrie, il entra en Égypte, d'où il passa à Constantinople. Après un séjour d'un an

Digitized by Google

dans cette ville, il revint en Russie, en touchant les côtes de la Crimée.

En 1846, il fut appelé, comme professeur extraordinaire, à la chaire de langue turque à l'Université de Casan. Désirant faire quelques études philologiques et ethnographiques sur les Tatars de Sibérie et sur leur langue, il se rendit à Tobolsk en 1848, après avoir fait des recherches historiques dans les archives de Moscou. Il visita, en 1852, Boulgar, ancienne ville au bord du Volga, dans un intérêt historique et archéologique. Nommé en 1854 professeur ordinaire à la chaire de turc à Casan, il fut appelé en 1855 à l'Université de Saint-Pétersbourg pour y occuper le même poste. En 1858 et 1860, il a fait deux voyages à Londres et à Paris pour y faire des recherches dans les bibliothèques.

De 1849 à 1855, il a été conservateur au cabinet des médailles à l'Université de Casan et reviseur des livres orientaux imprimés dans cette ville; de 1852 à 1854, rédacteur du journal du gouvernement de Casan; en 1863, membre de la commission instituée pour la réorganisation des Universités russes; de 1860 à 1863, membre du comité de la Société du fonds littéraire, où il a rempli les fonctions de trésorier de 1861 à 1862; rédacteur de la partie orientale pour la grande Encyclopédie russe; de 1863 à 1865, il a été chargé de la partie musulmane du journal russe de Saint-Pétersbourg.

Voici l'énumération des ouvrages de Bérésine :

Digitized by Google

1. *Compte-rendu d'un voyage d'un an en Orient*, en russe, inséré dans les Mémoires scientifiques de l'Université de Casan, 1845.

2. *Compte-rendu de six mois de voyage en Orient*, en russe. Id. 1846.

3. *Supplément à la grammaire turque*, en russe; Saint-Pétersbourg, 1847; traduit en allemand par M. Zenker.

4. *Description des manuscrits turcs-tatars* qui se trouvent dans les bibliothèques de Saint-Pétersbourg, en russe. Quatre articles insérés dans le Journal du Ministère de l'instruction publique, 1846, 1847, 1848 et 1849. Les deux premiers articles ont été traduits en allemand par M. Zenker.

5. *Bibliothèque d'auteurs orientaux*, en russe.—Tome Ier: Cheybaniade. Histoire des Mongols-Turcs, en dialecte djagatéien, avec traduction, notes et supplément. Casan, 1849. — Tome II : Recueil des annales. Histoire des Mongols-Turcs, en langue tatare. Casan, 1851. — Tome III : Généalogie de la race turque, par Abou'l-Gazi. Traduction en russe, par Sablonkoff. Casan, 1854.

6. *Voyage dans le Daghestan et au Transcaucase*, en russe. Avec les cartes, plans et vues des endroits remarquables. Casan, 1850. — 2e édition, augmentée. Id.

7. 1. *Yarlyque de Tochtamych-Khan à Yagaïlle*. Casan, 1850. — 2. Les Yarlyques tarkhans de Tochtamych, Timour-Khan et Saadet-Guirée. Casan, 1851. — 3. Organisation intérieure de la Horde d'or, d'après les Yarlyques

Digitized by Google

des khans. 1850. — 4. Les Yarlyques des khans donnés au clergé russe. Casan, 1852.

8. *Grammaire de la langue persane*, en russe. Trois parties. Casan, 1853.

9. *Recherches sur les dialectes musulmans ;* première partie : Système des dialects turcs, en français. Casan, 1848, in-8o.

10. Deuxième partie : *Recherches sur les dialectes persans,* en français. Casan, 1853, in-8o.

11. *Voyage dans la Perse septentrionale*, en russe. Avec le portrait de Mohammed-Chah, les vues et plans des endroits remarquables. Casan, 1852.

12. *Boulgar sur le Volga*, en russe. Avec les dessins des antiquités et inscriptions boulgares. Casan, 1853.

13. *Une visite aux endroits remarquables de Constantinople*, en russe. Saint-Pétersbourg, 1854.

14. *Première invasion des Mongols en Russie*, en russe. Saint-Pétersbourg, 1852.

15. *Deuxième invasion des Mongols en Russie,* en russe. Saint-Pétersbourg, 1854.

16. *La Religion musulmane dans ses rapports avec la civilisation*, en russe. Saint-Pétersbourg, 1855.

17. *Catalogue des monnaies et des médailles du cabinet numismatique de l'Université de Casan*, en français. Casan, 1855.

18. *L'Église orthodoxe et les autres Églises chrétiennes en Turquie*, en russe. Saint-Pétersbourg, 1855.

Digitized by Google

19. *Les proverbes des peuples de race turque*, en russe. Saint-Pétersbourg, 1856.

20. *Recueil des annales. Histoire des Mongols*, par Raschid-Eddin, en russe. — Tome I. Introduction, traduction russe et notes. Saint-Pétersbourg, 1858; — tome II, introduction, texte persan. Saint-Pétersbourg, 1860; — tome III, Histoire de Djenkhiz-Khan, première moitié, texte persan. Saint-Pétersbourg, 1865.

21. *Chrestomathie turque*, en français et en russe. Casan, tome II, 1857; tome I, 1862.

Ses principaux articles, insérés dans divers recueils russes, sont :

22. Les Yézides. — 23. Pèlerinage à Kerbela. — 24. Les chrétiens en Mésopotamie et en Syrie. — 25. Astrakan en 1842. — 26. Le Ramazan à Constantinople. — 27. Scènes au désert. — 28. Le golfe Persique. — 29. Les nouvelles découvertes à Babylone. — 30. La Turquie moderne. — 31. Les réformateurs en Orient. — 32. La Chine et ses rapports avec l'Europe. — 33. La Métropole et les Colonies. — 34. Mosoul. — 35. Voyage en Syrie pendant l'hiver. — 36. Les brigands curdes et arabes. — 37. Bender-Bouchir. — 38. La Crimée. — 39. Les nouvelles découvertes dans les inscriptions cunéiformes. — 40. Les Hébreux. — 41. L'Égypte moderne. — 42. Les centres scientifiques en Europe.

Bérésine est conseiller d'État actuel, professeur ordinaire de langue turque à l'Université de Saint-Péters-

Digitized by Google

bourg, docteur ès sciences, conservateur au cabinet des monnaies orientales à l'Université de Saint-Pétersbourg, juge au tribunal universitaire, membre des Sociétés asiatiques de Paris et de Leipzig, de plusieurs Sociétés savantes de Russie et chevalier de l'ordre persan du Lion et du Soleil.

Connaissant la plupart des langues de l'Orient musulman, il s'est surtout adonné à l'étude de la langue turque. Son activité littéraire s'est principalement portée sur l'histoire des Mongols, et spécialement sur ce qui concerne leurs rapports avec l'histoire russe. Il continue la publication de cette histoire par Rachid-Eddin. Toute l'histoire de Djenghiz-Khan et de ses successeurs jusqu'à celle des Mongols de la Perse est traduite. Il a complétement achevé de préparer les textes du second volume de sa chrestomathie turque, à laquelle il doit ajouter un troisième volume contenant des notes philologiques.

Voilà certes une carrière bien remplie. Bérésine, dans ses nombreux voyages, a recueilli des faits nouveaux sur les races asiatiques; ses livres serviront encore à nous mieux faire connaître cet Orient, que les savants d'Europe par des études incessantes fouillent de tous côtés et dont les annales confuses seront un jour aussi claires que notre propre histoire.

Digitized by Google

BRESNIER

Bresnier (Louis-Jacques), orientaliste français, né à Montargis (Loiret), le 11 avril 1814, était simple ouvrier typographe quand il entreprit les études orientales. Parvenu à une rare habileté dans son art et dévoré de la noble ambition d'acquérir un rang dans la science, il partageait ses journées et ses nuits entre ses occupations ordinaires et ses études classiques. Encouragé par de nobles esprits, il parvint seul à achever son éducation littéraire. Il suivit les cours de langues orientales de S. de Sacy, Quatremère, Jaubert, Garcin de Tassy, Caussin de Perceval et les leçons de J.-J. Marcel.

S. de Sacy fut, parmi ces maîtres célèbres, celui qui développa le plus ses précieuses facultés pour les langues. Aussi Bresnier devint-il un des élèves les plus distingués de ce grand orientaliste. Lorsque le gouvernement déci-

Digitized by Google

d'introduire à Alger l'enseignement de la langue arabe, S. de Sacy désigna Bresnier pour aller continuer au nord de l'Afrique les traditions de son enseignement.

Ce fut le 17 octobre 1836 qu'il commença son cours d'arabe à Alger. Il serait bien difficile d'énumérer tous les services que cet enseignement, fait avec une rare intelligence et avec une sorte d'enthousiasme, a rendus à notre colonie pendant une période de plus de trente-deux années. Bresnier a formé un grand nombre d'élèves dont plusieurs occupent ou ont occupé des chaires d'arabe en Afrique, entre autres MM. Richebé et Gorguos. La formation du corps des interprètes militaires est en grande partie son œuvre. C'était lui qui présidait aux examens pour leur admission, qui établissait les programmes des épreuves à subir. Bresnier professait de plus la langue arabe à l'école normale d'Alger.

Les publications de cet orientaliste sont les suivantes :

1. *De l'enseignement de l'arabe à Alger. Journal Asiatique*, mai 1838.

Dans cet article il expose sa méthode d'enseignement dans les premières années de son séjour à Alger. Il faisait deux cours, l'un d'arabe écrit, l'autre d'arabe parlé. La grammaire de S. de Sacy était le livre dont il dictait à ses élèves un abrégé succinct. Les textes étaient des sentences ou proverbes et des passages du Coran. Il prenait grand soin de n'admettre au cours d'arabe parlé que les élèves qui avaient suivi au moins pendant une année

Digitized by Google

le cours d'arabe écrit, pensant avec raison qu'il fallait empêcher la routine de tenir chez les enfants la place de l'intelligence, et que la connaissance parfaite d'une langue ne s'acquiert que par une étude laborieuse et raisonnée de la grammaire et par la lecture assidue des livres des écrivains autorisés. Ce cours public, professé dans une ancienne mosquée, eut pour résultat, en formant des arabisants distingués, de faciliter les transactions avec les indigènes, et d'affermir, par des liens moraux, notre domination sur la terre d'Afrique.

2. *Esquisse de la langue arabe parlée à Alger et dans la Régence d'Alger. Journal Asiatique,* décembre 1838.

Dans cet écrit, Bresnier fait connaître les traits caractéristiques du dialecte algérien et donne quelques détails sur la culture intellectuelle de la population indigène à cette époque. C'était alors un sujet peu connu, et le travail de Bresnier attira vivement la curiosité des lecteurs du *Journal Asiatique.* La population d'Alger n'était, au 1er janvier 1838, que de 25,962 habitants, dont il nous donne la décomposition par race pour mieux faire apprécier de quels éléments est constitué ce dialecte arabe.

3. *Cours pratique et théorique de langue arabe,* renfermant les principes détaillés de la lecture, de la grammaire et du style, ainsi que les éléments de la prosodie, accompagné d'un traité du langage arabe usuel et de ses

Digitized by Google

divers dialectes en Algérie. 1846, 1re édition; 1855, 2e édition. Alger, Bastide, XVI et 668 pages.

La première édition fut autographiée par Bresnier lui-même. Cette publication fit événement à Alger. Je me rappelle que, me trouvant dans cette ville au moment de l'apparition du livre, on s'arrachait les premières livraisons qui venaient de paraître. Son livre était, comme il le dit dans l'avant-propos de sa seconde édition, une sorte de construction provisoire destinée à pourvoir aux nécessités du moment. Nous ne nous occuperons donc ici que de cette dernière édition qui est devenue un édifice complet, solidement construit et qui peut utilement abriter des générations d'arabisants.

Après quelques considérations élevées sur le rôle des études arabes en Algérie et sur le but qu'il s'est proposé dans ce livre, Bresnier présente quelques observations importantes sur la manière dont il faut envisager l'étude d'une langue, de l'arabe en particulier. Il a été un des premiers à combattre ce préjugé, qu'il y avait une *langue arabe vulgaire* constituée et écrite. Il a parfaitement expliqué qu'il fallait envisager la langue arabe sous ses deux aspect : écrit et parlé, comme toutes les langues. Le français parlé et le français écrit ne sont pas divisés en français *vulgaire* et français *littéral*. Il n'y a qu'un style correct ou incorrect, une seule orthographe bonne ou mauvaise. Quant au langage, il est soumis aux influences des localités ou des individus. L'arabe est dans les condi-

Digitized by Google

tions de toutes les langues. Mais, pour en posséder complétement la connaissance, il faut mener de front la pratique et la théorie qui doivent se développer l'une par l'autre, c'est-à-dire l'arabe écrit et l'arabe parlé, l'étude des classiques et le langage oral.

Dans son ouvrage, Bresnier a poursuivi constamment ce résultat. Il divise son Cours en six livres : le premier est consacré à développer les notions élémentaires de la pratique orale ; le second contient les principes détaillés de la lecture en arabe. Dans cette partie de son livre, il a présenté quelques considérations neuves sur le rôle de l'*alif*, incomplétement compris par quelques grammairiens d'Europe. Tous les spécimens d'écriture en usage, aussi bien en Orient qu'en Afrique, se trouvent reproduits avec une merveilleuse exactitude. Le troisième livre comprend les éléments de la grammaire arabe, les rouages de la langue. Le quatrième traite de la syntaxe ; on y trouve des réflexions très-judicieuses sur la phraséologie arabe (Voy. p. 402 une très-bonne note sur le verbe substantif). Le cinquième livre a trait à la prosodie et à la métrique des Arabes. Enfin le sixième a pour objet le langage et ses dialectes ; c'est l'exposé de l'altération populaire de formes de mots indiqués dans les chapitres consacrés à l'arabe régulier. Cette altération s'étend ou se restreint, suivant le degré d'instruction ou d'éducation des individus, et selon les usages des diverses localités africaines.

Digitized by Google

Bresnier a exposé les principes essentiels de la grammaire arabe, d'après une bonne méthode et avec une grande clarté. Les grammaires les plus simples sont les meilleures, surtout pour l'Algérie, où le débutant est pressé d'arriver à la pratique par un chemin déblayé. De nombreux exemples choisis dans le *Coran*, les *Mille et une Nuits*, le *Hamaça*, *Hariri*, etc., viennent constamment dans cet ouvrage servir de démonstration aux règles. Dans la partie consacrée à l'arabe usuel, on trouve des textes reproduits tels qu'ils sont figurés et écrits par les Arabes de nos jours. Une transcription en caractères d'impression et une traduction servent de guides à ceux qui veulent se familiariser avec le style et l'écriture usuels. En multipliant des textes de toute sorte dans son *Cours* d'arabe, Bresnier a rendu un immense service aux étudiants et aux savants eux-mêmes qui, éloignés de l'Afrique ou de l'Orient, n'ont pas toujours l'occasion de consulter des écrits que l'usage seul a créés.

4. *Djaroumiya*, grammaire arabe élémentaire de Mohammed ben Dawoud el-Sanhadjy, texte arabe et traduction française, accompagnés de notes explicatives. 1866, 2e édition in-8 avec un titre arabe or et couleurs.

Le même ouvrage, texte arabe seul, in-8.

Ce fut une idée très-heureuse qui vint à Bresnier de publier le texte et la traduction de ce petit traité grammatical; car il me semble que les auteurs européens de grammaires arabes auraient dû, avant de composer leurs

Digitized by Google

ouvrages, nous faire connaître des traités originaux. Nous en sommes encore à attendre la publication et la traduction du fameux livre de Sibouaïh sur la grammaire arabe. Il était bien plus logique de faire connaître les systèmes des grammairiens arabes avant d'entreprendre nous-mêmes des grammaires. Aussi nous ne pouvons que louer le professeur d'Alger d'avoir compris cette nécessité de nos études, alors même que la *Djaroumiya* soit un livre extrêmement succinct.

5. *Anthologie arabe élémentaire,* choix de maximes et de textes variés, la plupart inédits, accompagné d'un vocabulaire arabe-français, à l'usage du lycée et des écoles primaires supérieures de l'Algérie. 1852

Un fort vol. in-18, orné d'un joli titre arabe, or et couleurs.

6. *Chrestomathie arabe*, contenant des lettres, actes et pièces diverses avec la traduction française en regard, suivie d'une notice sur les successions musulmanes, et d'une concordance inédite des calendriers grégorien et musulman.

2e édit. 1857, revue, corrigée et augmentée ; un fort vol. in-8, orné d'un beau titre arabe, or et couleurs.

Cet ouvrage, qui n'est pas sans analogie avec ces formulaires du Cadi ou du Khodja imprimés en Orient, a rendu de grands services à l'administration de l'Algérie et surtout aux interprètes, qui le considèrent comme un modèle du genre. Ces actes, ces circulaires, ces jugemer

Digitized by Google

émanés les uns des tribunaux indigènes, les autres de l'administration musulmane, sont des documents qui nous font pénétrer dans la vie intime des indigènes, dans la société arabe en action.

7. *Eléments de calligraphie arabe,* comprenant 34 modèles d'écriture arabe, orientale et barbaresque : 17 barbaresques (Maroc, Algérie, Tunis), et 17 orientaux (Égypte, Turquie, Perse, Syrie, etc.), avec une introduction explicative. 1855 ; un cahier in-8 oblong dans un carton.

C'est ici le moment de parler du talent admirable de Bresnier comme calligraphe arabe. Nous avons rarement vu d'écriture aussi parfaite que la sienne et en plusieurs genres : orientale, neskhi, coufique, barbaresque. Tous ses livres s'ouvrent par un frontispice exécuté par lui et où le titre en caractères arabes se trouve encadré dans des enluminures traitées avec un art consommé. L'Orient a conservé longtemps le goût et le secrèt de ces œuvres artistiques. Les dentelures si délicates de l'architecture arabe sont en quelque sorte transportées dans la peinture appliquée à la décoration des manuscrits. C'est cet art purement arabe que Bresnier a voulu ressusciter et il y a pleinement réussi. Le philologue se trouve donc doublé d'un artiste.

8. *Principes élémentaires de la langue arabe,* ouvrage théorique et pratique contenant les règles et les faits les plus caractéristiques de la lecture, de l'écriture, du lan-

Digitized by Google

gage, de la grammaire et de la métrique; 1867, in-18, 306 pages. Alger, Bastide.

C'est une sorte de réduction de son Cours théorique et pratique. M. Cherbonneau, l'habile et savant directeur du collége arabe-français, a rendu compte de cet ouvrage dans la *Revue Africaine* de mai 1867. Il l'a examiné à tous ses points de vue. Son article nous dispense d'entrer dans les détails de cette œuvre, qui se recommande à l'attention des étudiants par un exposé net, précis et dont l'étude leur tiendra lieu de beaucoup d'autres livres.

Telle est la série des publications de l'ancien professeur d'arabe à la chaire publique d'Alger. Avons-nous donné une idée suffisante de la laborieuse carrière de cet orientaliste? Avons-nous assez fait apprécier la haute portée et les résultats de son long enseignement? Nous ne le pensons pas. Comment parler de tous les élèves, de tous les interprètes qu'il a formés et faire ressortir le puissant secours que, dans ses modestes fonctions de professeur, il a apporté à l'œuvre de la colonisation? Nous lui devons d'avoir implanté au nord de l'Afrique les saines traditions d'étude de notre célèbre École des langues orientales.

Membre de la Société Asiatique, premier vice-président de la Société historique algérienne, il était chevalier de la Légion d'honneur et officier de l'instruction publique.

Les connaissances de Bresnier étaient très-variées. Fami-

Digitized by Google

liarisé avec toute question de philosophie, de littérature, d'art, il s'est montré dans son enseignement le digne disciple de S. de Sacy, pour qui il conserva toute sa vie une espèce de culte. On trouve en lui quelques-unes des qualités de ce grand maître : solidité de jugement, pénétration, conscience dans le travail. Fuyant toute intrigue, tout charlatanisme, ennemi des *faiseurs*, il avait conquis sa position par les seules forces de son intelligence, et il s'était acquis bien des sympathies par l'aménité et la droiture de son caractère.

Hâtons-nous donc de former en Afrique des régiments de Bresnier, et nous aurons singulièrement avancé la solution du problème que le sphinx providentiel nous a posé sur cette côte barbaresque où nous devons asseoir la civilisation.

Cette notice était terminée quand nous avons appris la mort de Bresnier. Nous nous faisions une fête de lui adresser ce volume, dans lequel il figure presque malgré lui. Notre ami, M. Cherbonneau a prononcé sur sa tombe le discours d'adieu [1], dans des termes nobles et chaleureux, où il nous le montre avec ses grandes qualités de cœur et d'intelligence. Bresnier est mort d'apoplexie, le 21 juin 1869, en se rendant à la bibliothèque d'Alger où l'attendaient ses élèves. Soldat de la civilisation sur cette terre d'Áfrique, il a été frappé au champ d'honneur.

1. V. *Akhbar* du 24 juin 1869.

Digitized by Google

IV

CLÉMENT-MULLET.

Clément-Mullet, orientaliste français, né le 17 janvier 1796, à Lusigny (Aube), fit ses études au collége de Troyes. Destiné à entrer dans le notariat, il commença à suivre un cours de droit, qu'il abandonna bientôt pour s'adonner aux sciences naturelles, vers lesquelles il était invinciblement attiré.

En 1828, il vint à Paris étudier la géologie sous Elie de Beaumont, et la minéralogie sous Dufrénoy. En même temps se développa chez lui le goût pour les langues orientales. Il suivit au Collége de France le cours d'hébreu d'Et. Quatremère, celui de la Sorbonne de M. l'abbé Glaire, et plus tard celui de M. l'abbé Bargès. Il s'initia également à la connaissance de la langue arabe sous MM. Caussin de Perceval, Reinaud et sous la direction du savant Munk, dont il fut l'ami dévoué. Pendant

Digitized by Google

longtemps les études orientales de Clément-Mullet se bornèrent à des travaux de cabinet; il arriva à des résultats plus immédiats dans les sciences naturelles et surtout dans la géologie.

Ramené à la campagne par la belle saison, il se mit à explorer le département de l'Aube et à étudier sa constitution géognostique, qu'il sut le premier reconnaître et expliquer, ainsi qu'il résulte des notices qui figurent dans les Mémoires de la Société académique de l'Aube, dans les Bulletins de la Société géologique de France, et des mentions dans la description géologique de l'Aube par M. Leymerie. Vers 1830, quand la Société de géologie se fonda, Clément-Mullet y fut admis un des premiers. Son zèle pour le travail le fit bientôt remarquer et lui acquit la confiance de ses collègues. Il y remplit pendant longtemps les fonctions de secrétaire pour l'étranger et d'archiviste, sans vouloir accepter de poste plus élevé. Indépendamment des articles de géologie, il a donné plusieurs notices et extraits d'ouvrages traduits de l'allemand. On lui doit aussi la table analytique des douze volumes qui composent la première série du Bulletin.

Dans cet ordre d'études il a publié, dans le *Bulletin de la Société académique de l'Aube*, de nombreux travaux, au nombre desquels sont les suivants :

1. Note sur le grès vert de Montieramey (Aube), 1831.

2. Course géologique sur les rives de la Laigne à partir des Riuys, 1836.

Digitized by Google

3. Observations géologiques faites à Montgueux et à Laine-au-Bois, en collaboration avec M. des Étangs, 1837.

4. Sur les bélemnites, les aérolithes et les pierres de foudre, 1839.

5. Rapports géologiques entre les terrains des environs de Boulogne-sur-Mer et ceux du département de l'Aube, 1840.

6. Note géologique sur les environs de Villenoxe-la-Grande, 1842.

7. Excursion géologique à Sommeval et au Valdreux, 1842.

8. Notice et extrait du XIIIe volume du Bulletin de la Société géologique de France, 1843.

9. Terrains aquifères de la Haute-Saône, 1844.

10. Réunion de la Société géologique de France à Chambéry, 1844.

11. Explications sur la nature et la disposition du sol dans le département de l'Aube, 1846.

12. Rapport sur une notice de M. Collet, relative aux eaux souterraines du département de l'Aube, 1847.

13. Documents pour servir à l'histoire du télégraphe électro-magnétique, 1850.

14. Note sur un bruit extraordinaire entendu le 6 juin 1850. — 1850.

15. Note géologique sur Montgueux et sur un cours d'eau souterrain qu'on y avait signalé, 1851.

Digitized by Google

16. Note sur les phosphates calcaires et sur la probabilité de leurs gisements dans le département de l'Aube, 1857.

A ces recherches géologiques, il ajouta l'étude des plantes, de la physiologie végétale, de l'agriculture et nécessairement de la météorologie, sur laquelle il a réuni diverses observations qui n'ont jamais été publiées; elles ont été données à la Société météorologique de France.

Si la saison d'été était consacrée aux études d'exploration, l'hiver ramenait notre savant aux études de cabinet, aux études de linguistique. Vers 1837, il fut élu membre de la Société Asiatique. Peu de temps après parut, dans le Journal de cette Société (3e série, vol. III, p. 525), une notice rédigée en collaboration avec M. le Dr Martins, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier :

17. *Documents pour servir à l'histoire de la lithotritie chez les Arabes.*

Il était alors arrivé à posséder une certaine somme de connaissances dans les sciences naturelles et en arabe.

Ayant remarqué que les orientalistes, même les plus célèbres pour leur savoir en philologie, étaient étrangers aux sciences naturelles, il résolut d'aborder ce terrain à peu près inexploré. Ses efforts se portèrent donc de ce côté. Le Pline des Arabes, le cosmographe Kaswini, devait nécessairement attirer ses regards. Il se mit à étudier

Digitized by Google

sérieusement cet auteur, à copier celui des manuscrits de la Bibliothèque Impériale qui lui parut le plus complet. Cette copie fut collationnée sur quatre autres manuscrits, y compris celui de M. Varsy de Marseille, si souvent cité par S. de Sacy dans sa *Chrestomathie arabe*. Pendant qu'il préparait laborieusement cette publication, M. Wüstenfeld fit paraître en Allemagne le texte du naturaliste arabe. Toutefois Clément-Mullet avait inséré dans le *Journal Asiatique* (Xe vol., p. 421) un extrait de Kazwini sous ce titre :

18. *Enchaînement des trois règnes de la nature.*

Ce morceau, qui ne se trouve point dans le texte de l'éditeur allemand, nous montre à quel point en était la science de la nature au XIIIe siècle en Orient, et les idées des Orientaux sur les apparitions successives et liées des créations terrestres.

A ses *Recherches sur l'histoire naturelle chez les Arabes* se rattachent les notices suivantes :

19. *Sur les Arachnides. Journal Asiat.*, août, septembre 1854, p. 214.

Il a réuni sur cette matière divers articles de Maimonides, Avicenne, Damiri et Kazwini, et a rapproché quelquefois dans ses notes les textes de ces auteurs de celui d'Aristote. Il a essayé quelques déterminations, en s'aidant de la relation publiée par les savants de l'expédition d'Égypte du règne animal de Cuvier, etc. Après avoir donné la description des diverses araignées, il énu-

Digitized by Google

mère les accidents causés par la morsure de chaque espèce en particulier.

20. *Sur le ver à soie. Journal Asiat.*, juin 1856, p. 496.

Dans cet article, Clément-Mullet donne le texte et la traduction d'un passage de Damiri sur le ver à soie, et fait connaître par d'autres recherches ce que les Arabes peuvent nous apprendre sur l'histoire et sur l'éducation de cet insecte précieux. Les Arabes nous aident à jalonner la route qu'il a suivie pour arriver jusqu'à nous.

21. *Pesanteur spécifique de diverses substances minérales; procédé pour l'obtenir, d'après Abou'l Rihan al-Birouny. Journ. Asiat.*, avril, mai, 1848, p. 379.

Ce mémoire nous démontre qu'au XIe siècle les sciences physiques chez les Arabes avaient acquis un grand développement. Les résultats donnés par Al-Birouny sont presque aussi précis que ceux que l'on obtient aujourd'hui avec les instruments perfectionnés de la physique actuelle.

22. *Le livre de l'agriculture d'Ibn-al-Awam*, 2 tomes en 3 vol. in-8, 1864-1867. Franck. — Introduction, traduction, notes et index.

C'est l'ouvrage capital de Clément-Mullet. Dans son introduction il donne quelques indications sur l'agriculture dans les temps anciens, en Orient et dans le monde grec et romain. Le traité d'Ibn al-Awam paraît avoir été composé au XIIe siècle. L'auteur habitait Séville ; il avait un grand goût pour l'agriculture et joignait la pratique

Digitized by Google

à la théorie. Son ouvrage n'est point didactique, c'est une réunion des meilleurs préceptes d'agronomie, extraits des auteurs qui ont précédé, nabathéens, grecs, latins, arabes ou autres. On y trouve donc le résumé de tous les systèmes d'agriculture anciens. C'est une véritable *Maison rustique*, une encyclopédie agricole qui remonte aux temps les plus reculés. Beaucoup des prescriptions d'Ibn-al-Awam trouveraient aujourd'hui leur application. Une large part a été faite à l'élevage des animaux domestiques et surtout du cheval.

Dans son introduction, Clément-Mullet, après avoir analysé l'œuvre de l'agronome arabe, a eu l'occasion d'étudier l'*agriculture nabathéenne*, ce traité qui a donné lieu à tant de discussions. Il a le premier compris que ce livre était un véritable traité d'agriculture, pour lequel l'auteur avait fait de nombreux emprunts aux agronomes nabathéens, et ajouté beaucoup de récits populaires et de prescriptions cabalistiques ; mais on ne peut pas dire que ce traité soit la traduction exclusive d'un ouvrage d'origine nabathéenne. Ce serait encore, comme le livre d'Ibn-al-Awam, une sorte de *Maison rustique*.

Pour entreprendre la traduction d'un livre arabe de cette espèce, qui fourmille de difficultés inhérentes à la détermination des mots techniques, il fallait que Clément-Mullet fût préparé, comme il l'était, par ses études agricoles et ses connaissances dans les sciences naturelles. On sait combien nos dictionnaires arabes sont défec-

Digitized by Google

tueux pour les termes qui se rapportent aux sciences. Aussi Clément-Mullet a eu de grands obstacles à vaincre pour déterminer les noms des arbres et des plantes, des insectes nuisibles et rongeurs, et surtout quand il a dû fixer l'équivalent des poids et mesures arabes en poids et mesures métriques actuels. Il est vrai que le texte arabe d'Ibn-al-Awam et la traduction avaient été publiés à Madrid au commencement de ce siècle (1802), par Banqueri, mais d'une manière très-fautive. Clément-Mullet ne néglige pas de dire que, malgré ses imperfections, cette œuvre lui a été d'un grand secours.

Pour l'histoire de l'agriculture et pour la science agricole elle-même, l'ouvrage de Clément-Mullet est d'une haute importance. Les agricultures grecque et romaine étaient déjà bien connues, mais celle des Arabes ne l'était point ou très-peu. Il est très-utile de publier les méthodes agricoles enseignées par les Arabes, surtout pour l'Algérie, dont la climatologie a tant de rapports avec l'Espagne et la Syrie.

Un index des mots arabes, la plupart techniques, a été ajouté au second volume; ce sera un précieux supplément pour le Dictionnaire.

Cette traduction d'Ibn-al-Awam a été couronnée par la Société impériale d'agriculture de Paris, et c'était justice.

Clément-Mullet a été forcé, dans cette œuvre difficile, de faire un certain nombre de travaux accessoires restés

Digitized by Google

inédits : par exemple des index des noms des végétaux en arabe, en hébreu et en grec, avec la synonymie linnéenne, et un travail *ex-professo* fort étendu pour la détermination des végétaux et des insectes ou petits rongeurs, cités dans Ibn-al-Awam. La publication de ces intéressantes recherches, au point de vue lexicographique, formerait un complément presque nécessaire du Traité d'agriculture. Il a publié, à titre de spécimen, le chapitre relatif aux céréales.

23. *Sur les noms des céréales chez les anciens et en particulier chez les Arabes ; Journ. Asiat.*, mars-avril 1865.

Il a montré dans ce travail une vaste érudition. Des travaux de ce genre ont une grande importance pour la lexicographie technique arabe qui laisse tant à désirer.

24. *Essai sur la minéralogie arabe ; Journal Asiat.*, janvier, février, mars 1868 ; 248 pages.

C'est un long mémoire sur les pierres précieuses. L'auteur a pris pour base le livre d'Ahmed-ben-Ioussouf-Teifaschi. On trouve des données sur vingt-quatre pierres de différentes valeurs, sur leur origine, leurs propriétés, les caractères qui constituent leur beauté. Il y a joint des documents sur le prix de quelques-unes d'entre elles et leur densité. C'est un véritable manuel du marchand bijoutier. Le texte de Teifaschi s'y trouve traduit presque en entier. Clément-Mullet a eu là encore l'heureuse idée d'ajouter une table des mots expliqués.

En dehors de ses travaux sur la géologie, l'agricul-

Digitized by Google

ture arabe et ses recherches sur les sciences naturelles, nous devons à Clément-Mullet quelques publications hébraïques :

25. *Cantique de Débora,* traduit sur le texte hébreu (*Bulletin de la Société académique de l'Aube,* 1832).

26. *Sur la valeur du mot jour, iaum, dans la Bible,* Ier et IIe chapitre de la Genèse. *Journ. Asiat.,* février 1849.

Il a parfaitement expliqué dans ce mémoire que le mot *jour* devait s'entendre d'une période plus ou moins longue de temps. Le *jour* dans la création est le symbole de la période pendant laquelle s'accomplit un phénomène. Les six jours de la création seraient donc les six époques nécessaires à la manifestation des faits géologiques.

27. *Documents pour servir à l'histoire du rabbin Salomon Raschi,* ainsi appelé par les Juifs, et connu plus communément sous le nom de Jarchi (*Bulletin de la Société académique de l'Aube,* 1855).

Ce rabbin fameux, né à Troyes en 1040, a été l'oracle de la synagogue, et il l'est même encore aujourd'hui, tant pour les questions religieuses que pour le droit talmudique.

28. *Poésies* ou *Selichoth,* attribuées à Raschi (Id., 1856).

Ce sont des hymnes ou prières en vers, d'un sentiment élégiaque, qu'on récite dans les fêtes où il y a tristesse dans la synagogue.

29. *Gotefried et Raschi,* légende du XIe siècle (*Annuaire de l'Aube,* 1857).

Digitized by Google

30. *Grammaire hébraïque* de J.-M. Rabbinowicz, traduite de l'allemand sous la direction de l'auteur. Franck, 1862. Cet ouvrage jouit d'une certaine réputation. Il a été très-bien accueilli en Allemagne, en 1853.

31. *Il faut toujours respecter la religion du serment*, apologue oriental, traduit de l'hébreu d'Abraham Maimonides, fils de Moïse. Troyes, 1859.

Les écrits de Clément-Mullet qui n'ont pas trouvé place dans l'énumération précédente sont :

32. *Le Jardinier et le Rossignol*, conte traduit du persan (*Bulletin de la Société académique de l'Aube*, 1837).

33. *Die Vorwelt und das Alterthum* (l'Antiquité et le monde primitif expliqués par l'étude de la nature), par le docteur H.-F. Link; traduit de l'allemand, 2 vol. in-8; Paris, Gide, 1837.

Cet ouvrage est très-intéressant à cause des documents qu'il fournit sur l'origine du globe et de ses habitants. Clément-Mullet reçut, à l'occasion de sa traduction, une lettre très-flatteuse d'Alex. de Humboldt.

34. Communication d'une tête celtique, trouvée dans une caverne à Nogent-les-Vierges, près de Creil (Oise) (*Bulletin de la Société de géologie*, 2 avril 1832).

35. Rapport au nom de la Commission chargée de l'examen des monuments d'Autun (Id., septembre 1836.)

36. Extraits des lettres de M. Russegger, pendant son voyage dans la Nubie, le Kordofan et le Fasakl, publiés

Digitized by Google

dans le Journal de MM. Leonhard et Brown dans le cours de 1838; traduits de l'allemand (Id., avril 1839).

37. Extraits des observations du même, sur la Palestine, la vallée du Jourdain et la mer Morte; nivellement qu'il en a donné. — Extrait de sa lettre sur la géologie du terrain entre le Caire et Suez. — Ses observations sur la chaîne à l'est du lac de Tibériade; traduit de l'allemand (Id., 1839, 1840).

38. Observations sur les basaltes. Réflexions sur la connexité des terrains crétacés et jurassiques, et sur la distribution des fossiles dans ces deux terrains (Id., 1842.)

39. Documents historiques et géologiques sur le lac Albano (Italie), considéré comme cratère de volcan moderne (Id., 1854).

40. Sur le *Fenek* (Fenecus arabicus). *Revue de l'Orient*, nouvelle série, tome VI.

Clément-Mullet a en portefeuille: *Un Traité des poisons* du célèbre rabbin philosophe Moïse Maïmonides. Le texte et la traduction sont en état d'être publiés avec de nombreuses notes. Il a de plus : *Etudes sur les traités abrégés d'agriculture orientale,* d'après les manuscrits arabes de la Bibliothèque Impériale, comparés avec les Géoponiques grecques.

Telles sont les productions scientifiques de cet homme laborieux qui, trop souvent interrompu dans ses travaux, n'a pu mettre au jour tout ce qu'il aurait désiré. Mais, d'après l'exposé que nous avons fait de ses œuvres, on

Digitized by Google

peut juger de la variété et de la solidité de ses connaissances. Géologue, naturaliste, orientaliste, il a eu dans sa triple carrière de beaux succès. L'honneur d'avoir fait connaître les Arabes sous des aspects inconnus lui appartient. Ses recherches lexicographiques ont une utile portée : elles seront souvent consultées par les philologues, et mises à profit quand on pourra s'occuper de faire le grand dictionnaire arabe. Sa traduction d'Ibn-al-Awam est un service rendu à l'agriculture. Et quand on pense que le savant Clément-Mullet n'a obtenu que de maigres encouragements pour cette publication, qui lui a coûté une somme relativement importante, on admire cette abnégation, ce dévouement héroïque à la science, et l'on regrette que des efforts de cette nature ne puissent pas être mieux appréciés. Son caractère et sa vie se reflètent dans cette belle pensée, sa devise : *Facere benè studio et benefacere!*

Digitized by Google

DOZY

Dozy (Reinhart), orientaliste hollandais, né à Leyde, le 21 février 1820, appartient à une famille originaire de Valenciennes qui, en 1647, vint se fixer en Hollande. La véritable orthographe de son nom, qui fut changée par un de ses aïeux, est d'Ozy. Sa famille est alliée à de célèbres orientalistes; Elisabeth Dozy fut la femme du premier Schultens, le fameux Albert, et la mère du second, Jean-Jacques. Ce dernier a peu publié, parce qu'il prit une large part aux disputes théologiques de son temps; mais, comme ses manuscrits le prouvent, il avait lu, la plume à la main, plus d'auteurs arabes que son père et son fils, Henri Albert. Une branche de sa famille a joint le nom de Schultens au sien, et s'appelle Schultens-Dozy. Voilà le titre de noblesse de notre orientaliste; nous allons le suivre dans toute sa carrière littéraire, et nous verrons que le descendant des Schultens n'a pas dégénéré.

Digitized by Google

De bonne heure Dozy montra un grand amour pour l'étude et une aptitude singulière pour les langues, la géographie et l'histoire, mais une répugnance invincible pour les sciences exactes; et cependant il nous fera voir plus tard sa passion ardente pour l'*exactitude* dans les recherches. A l'âge de dix-sept ans, en 1837, il se fit inscrire comme étudiant à l'Université de Leyde. Il était alors sans doute inférieur pour les études classiques aux jeunes gens de son âge; mais il les surpassait dans la connaissance des langues et des littératures modernes. Il avait lu beaucoup de poëtes hollandais, français, anglais, allemands et italiens. Il avait fait surtout de l'allemand du moyen âge une étude spéciale, et lu très-consciencieusement les *Nibelungen*, ce saisissant tableau des combats homériques, des grandes passions des vieux Allemands, qui a toujours le privilége d'enflammer l'imagination des jeunes littérateurs. Il connaissait aussi le portugais, mais pas encore l'espagnol, et les premiers éléments de l'arabe. Un de ses condisciples, destiné à la théologie, lui offrit de suivre les leçons d'arabe du directeur du gymnase qu'il fréquentait. Il accepta avec empressement; car, passionné comme il l'était pour le romantisme, tel qu'on le comprenait alors en Allemagne, il adorait le moyen âge et l'Orient. Avant d'arriver à l'Université, il se trouvait déjà fort bien préparé.

La Faculté des lettres était à ce moment dans un état déplorable. Elle comptait, sans doute, des savants de

Digitized by Google

premier ordre, tels que Bake et Peerlkamp; mais qui, en général, se souciaient peu de leurs auditeurs, s'occupant surtout de leurs propres travaux. Un seul professeur, jeune encore, faisait exception à la règle, c'était Weijers, qui venait de succéder à Hamaker. Loin de négliger ses disciples, il vivait presque exclusivement pour eux, leur sacrifiant sa propre réputation comme auteur.

Dès la première année universitaire, Dozy assista à ses cours; à sa seconde il prit chez lui des leçons particulières, que son père paya de la manière la plus libérale. Les obligations qu'il eut à ce savant maître sont nombreuses. Weijers était, en effet, un professeur modèle; personne ne parlait aussi bien que lui, n'égalait sa méthode d'enseignement, claire, patiente, aimable, si l'on peut ainsi dire. Sa qualité dominante était l'exactitude; c'était celle qu'il appréciait le plus dans un disciple. Peut-être allait-il trop loin et attachait-il trop d'importance à des détails minutieux; toujours est-il que cette méthode sévère, rigoureuse, eut une influence des plus salutaires sur Dozy, qui avait une tendance au *dilettantisme*. Ce fut à ses leçons qu'il apprit l'arabe, l'hébreu, le chaldéen et le syriaque. Ayant une certaine aisance, il pouvait se livrer sans préoccupation de la vie matérielle, à ces longues et pénibles études. Il n'était pas obligé de considérer la science comme un gagne-pain, ce qui a été le triste sort de tant d'autres; car dans ce cas il se mêle toujours un peu de sang aux sueurs du savant pauvre.

Digitized by Google

J'aurai l'occasion quelque jour, dans une de mes préfaces, de traiter cette question : du progrès de la science orientale, selon qu'elle est cultivée par des hommes riches ou pauvres. Revenons à notre orientaliste.

Le savant qui, à cette époque et après Weijers, eut sur lui le plus d'influence, fut Étienne Quatremère. Il avait abordé l'arabe pour *se baigner dans les flots de la poésie orientale;* mais en étudiant cette langue, si difficile, il s'aperçut bientôt qu'il était loin le moment où il pourrait lire couramment les poëtes du désert. D'un autre côté, Weijers n'aimait la poésie que comme un moyen d'approfondir la langue, la grammaire. Au lieu donc de l'encourager à poursuivre le but qu'il s'était proposé, il tâcha de lui persuader que la poésie arabe ne valait pas la peine qu'il s'en occupât pour elle-même. Weijers n'était pas historien, mais il chercha à éveiller chez Dozy le désir de le devenir. Dozy était alors bien jeune, pour de semblables études. Il s'égarait volontiers dans le dédale des dynasties, des conquérants, des batailles.

Mais ce qui était bien plus à sa portée, c'était la lexicographie, et les savantes notes de Quatremère, surtout celles de ses *Sultans Mamlouks,* avaient pour lui un attrait irrésistible. Il les lisait, les relisait, je crois même avoir entendu dire qu'il les apprenait par cœur.

Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il lut cette question proposée par la troisième classe de l'Institut royal des Pays-Bas, dans sa séance du 16 décembre 1841:

Digitized by Google

« De vestibus quibus Arabes utriusque sexus diversis » temporibus et in diversis terris usi sunt, aut etiam nunc » utuntur, ità exponatur, ût, post brevem de universis » disputationem, singulæ secundum ordinem litterarum » arabicarum deinceps recenseantur, earumque forma, » materia atque usus explicentur. »

Il ne connut cette annonce que par hasard. La question lui plut tellement, qu'il résolut d'y répondre immédiatement. C'était une grande hardiesse : il avait à peine vingt-deux ans; les livres imprimés et manuscrits à compulser étaient nombreux, et il n'avait qu'une année devant lui pour composer son mémoire. Il trouva même à la Bibliothèque des difficultés matérielles auxquelles il ne s'attendait pas. On s'étonnait qu'un étudiant pût avoir besoin de tant de *brouettées* de livres, selon l'expression d'un bibliothécaire en chef, M. Geel, et on refusait parfois de lui en prêter. Pour le département des manuscrits arabes dont Weijers avait la direction, ce fut pis encore. Intrigué de le voir *dévorer* un si grand nombre de manuscrits, il s'inquiétait sérieusement de cette manie qui lui avait pris et qui menaçait de gâter pour toujours ses études. Avant de lui prêter d'autres livres, Weijers exigea qu'il lui fît connaître le but qu'il poursuivait. Son embarras était extrême : il ignorait que c'était Weijers qui avait proposé la question; mais il savait qu'il devait siéger dans la commission appelée à prononcer sur le concours. Or, l'usage voulait que les concurrents ne se

Digitized by Google

fissent pas connaître à leurs juges. Dans cette circonstance épineuse, il devait ou renoncer à son projet, ou bien mettre un de ses juges futurs, et le principal, dans la confidence de son plan. Il choisit ce dernier parti. Weijers fut un peu étonné d'apprendre qu'un étudiant osât répondre à une question proposée par l'Institut. Il ne le découragea pas. Il ne l'aida pas non plus, ce qui eût été peu loyal pour ses concurrents; tout le monde en Europe pouvait concourir. Mais il lui fournit les manuscrits qu'il demanda.

Il est difficile d'apprécier quelle activité de travail Dozy dut déployer pour que son mémoire fût prêt au temps fixé et copié par ses amis; car l'écriture ne devait pas être de la main du concurrent. Ses efforts furent couronnés de succès. Dans sa séance du 20 novembre 1843, l'Institut lui décerna le prix. Il fut autorisé à apporter à son travail les additions qu'il jugerait convenable. L'ouvrage ne parut qu'en 1845, sous ce titre :

1. *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*. 1 vol. gr. in-8° de VIII et 446 pages ; Amsterdam, Jean Muller, 1845.

M. Ch. Defrémery a consacré deux articles à cet ouvrage dans le *Journal Asiatique* d'octobre 1846 et août 1847. Dans ses *Mémoires d'histoire orientale*, il a reproduit ces articles et a ajouté un supplément à ce dictionnaire. J'ai eu moi-même l'occasion de présenter quelques observations sur le livre de M. Dozy, en indiquant un com-

Digitized by Google

plément à y ajouter (Voy. *Journ. Asiat.*, janvier 1856).

2. Mentionnons en passant un de ses articles sur un livre de M. Veth, intitulé : *Dissertatio de institutis Arabum*, etc., article inséré dans le *Gids* de janvier 1843.

Le sujet de son livre, *Scriptorum Arabum loci de Abbadidis*, lui fut indiqué par Weijers, ainsi que la marche à suivre dans ses recherches. Il s'en occupa dès que le *Dictionnaire des vêtements arabes* le lui permit, et les six premières feuilles parurent comme thèse pour le doctorat ès lettres. Il obtint ce grade le 1er mars 1844 ; mais Weijers ne put être son examinateur : il souffrait d'une maladie incurable qui avait déjà duré plus d'un an et qui l'enleva, un mois après sa promotion, à l'âge de trente-huit ans.

3. Peu de temps après parut dans le *Journal Asiatique*, de mai et juin 1844, son *Histoire des Benou-Zyân de Tlemcen*, traduite sur un manuscrit arabe et accompagnée de notes, en deux articles.

Dans l'été de 1844, il se maria et fit avec madame Dozy, Hollandaise d'un rare et charmant mérite, un voyage en Allemagne. Conduit à Gotha où il resta huit jours, il découvrit le troisième volume d'Ibn-Bassâm, que le catalogue présentait comme un volume dépareillé d'El-Makkari. Il s'aperçut qu'il pouvait lui être utile pour son histoire des Abbadides, et qu'il contenait des renseignements nouveaux et précieux sur le Cid. Il obtint la permission de l'emporter à Leyde, avec plusieurs autres. A

Digitized by Google

Leipzig, il eut l'avantage de faire la connaissance de l'illustre Fleischer.

En 1845, il fit un voyage en Angleterre, principalement pour copier à Oxford les passages du second volume d'Ibn-Bassâm qui lui étaient nécessaires pour ses Abbadides. Il fit des copies d'autres manuscrits arabes et des collations, à Oxford comme à Londres. Il examina, en outre, les manuscrits hollandais ou flamands du moyen âge, et il eut le bonheur de découvrir plusieurs ouvrages, notamment deux longs poëmes, dans un manuscrit d'Oxford, dont les titres mêmes étaient inconnus en Hollande. Il communiqua le résultat de ses recherches dans une lettre adressée à M. de Vries, son ancien condisciple, aujourd'hui son collègue à l'Université, et qui fut imprimée dans les :

4. *Verslagen en berigten intgegeven door de Vereeniging ter bevordering der on de Nederlandsche Letterkunde.* 1845, p. 33-56.

En 1846 parut le premier volume de ses

5. *Scriptorum Arabum loci de Abbadidis,* in-4°, Leyde, Brill.

Le volume second fut publié en 1852 (Id., Id., 287 pages), et le troisième volume en 1863, qui complète et rectifie les deux autres (VIII et 250 pages).

C'est une monographie de la dynastie des Benou-Abbâd de Séville, sur laquelle on ne savait que peu de chose avant Dozy.

Digitized by Google

Pendant que le premier volume de cet ouvrage paraissait, il fut nommé conservateur-adjoint des manuscrits orientaux et chargé d'en faire le catalogue. Il avait formé le projet de publier une collection de textes arabes; le prospectus qui l'annonça fut publié en décembre 1845. Le nombre des donateurs et des souscripteurs suffit et au delà pour couvrir les frais de cette entreprise, et il put faire paraître dès 1846 :

6. *Commentaire historique sur le poëme d'Ibn-Abdoun par Ibn-Badroun*, publié pour la première fois, précédé d'une introduction et accompagné de notes, d'un glossaire et d'un index des noms propres. 1 vol. in-8, 1846-1848; Leyde, Brill, 128 et 322 pages. — Ce poëme d'Ibn-Abdoun roule sur la chute des Aftasides, princes de Badajoz.

7. *Notices sur quelques manuscrits arabes*, 1847-1851; Leyde, Brill, in-8°, 260 pages. Dans ce volume, Dozy a donné des extraits de l'ouvrage intitulé *Al Hollato's-siyara*, par Ibn-al-Abbar, sur l'histoire politique et littéraire des Arabes d'Espagne. Ibn-al-Abbar donne des détails biographiques, historiques, entremêlés de citations poétiques sur des personnages du IIe au VIe siècle de l'hégire.

8. *Abd-el-Wahid al Marrekoschi*, History of the Almohades, now first edited. Publié aux frais du comité anglais, pour la publication des textes orientaux; Leyde, 1847. Luchtmans, in-8, XXII et 290 pages. (Voy. un article de M. Ch. Defrémery sur cet ouvrage, *Journ. Asiat.*, octobre 1847.)

Digitized by Google

9. *Lettres sur quelques mots arabes* qui se trouvent dans le CCLXIVe chapitre de la chronique catalane d'En Ramon Muntaner (*Journ. Asiat.*, août 1847).

10. Trois longs articles sur la littérature castillane du moyen âge dans le *Gids*, 1848.

11. Lettre à M. Defrémery sur les mots arabes *Thaifour* et *Chariha*, dans le *Journ. Asiat.* de janvier 1848.

12. Analyse de la notice de M. Defrémery sur les *Emirs al Omara* (*Journ. asiat.*, novembre-décembre 1848).

13. *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, intitulée : *Al-Bayan al-Mogrib*, par Ibn-Adhari de Maroc, et fragments de la chronique d'Arîb de Cordoue, texte arabe publié pour la première fois, précédé d'une introduction et accompagné de notes et d'un glossaire. 2 vol. in-8, 119 et 48 pages d'introduction et de glossaire, plus 649 pages de texte. Leyde, Brill, 1848-1851.

14. *Considérations sur l'histoire arabe*, à l'occasion de l'*Essai sur l'histoire des Arabes avant Mahomet*, par M. Caussin de Perceval, dans le *Gids* de 1849.

15. *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne* pendant le moyen âge, t. I, 1849, in-8 ; Leyde, Brill., XII et 711 pages. La deuxième édition de cet ouvrage, qui est presque un livre nouveau, fut publiée en 1860, 2 vol. M. Defrémery a consacré plusieurs articles à cet ouvrage important (Voy. ses *Mémoires d'histoire orientale*, tome I, p. 81). C'est dans ces volumes que Dozy a relevé une foule d'erreurs accréditées par les historiens

Digitized by Google

européens sur l'Espagne : une partie des plus curieuses de ce livre est celle qu'il a consacrée au Cid ; c'est une dissertation où il a entrepris de résoudre toutes les questions d'histoire, de critique, de littérature qui se rattachent à l'existence de ce personnage et aux sources où ont puisé ses précédents historiens.

16. *Catalogus codicum orientalium Bibliothecæ academiæ Lugduno-Batavæ*. Les deux premiers volumes de ce catalogue ont paru en 1851, in-8° ; Brill. Ce fut le résultat de ses travaux à la bibliothèque de Leyde.

Cette époque de la vie de Dozy fut marquée par la publication de matériaux considérables relatifs, pour la plupart, à l'histoire des Arabes d'Espagne et d'essais de critique historique, destinés à montrer jusqu'à quel point les notions que l'on avait sur cette histoire étaient fausses et défectueuses. Sa démonstration fut victorieuse.

Avec l'année 1850 commence pour lui une nouvelle carrière. Malgré tous ces travaux et la vaillance qu'il y avait déployée, le gouvernement de cette époque pensait que Dozy pouvait fort bien se contenter de son humble emploi à la Bibliothèque et de son mince traitement de huit cents florins. Il est vrai qu'il ne passait guère pour compter au nombre des amis du gouvernement. Il appartenait en réalité à la minorité libérale, dont tous les vœux étaient pour une révision de la charte. Aussi combien de temps se serait écoulé avant qu'on eût songé à améliorer sa position, si la Révolution pacifique de 1848

Digitized by Google

n'eût tout changé. Le chef du parti libéral, M. Thorbecke, professeur de droit à l'Université de Leyde et président d'une réunion politique dont Dozy était membre, devint ministre de l'intérieur. A ce moment la chaire d'histoire universelle était vacante, on avait cherché en vain un historien pour l'occuper. M. Thorbecke, qui avait lu et approuvé les articles que Dozy avait publiés dans le *Gids* sur la littérature castillane, et dans lesquels l'histoire marchait de front avec les aperçus littéraires, le jugea en état d'être nommé à cette chaire, qu'il occupa au commencement de 1850. Son discours d'inauguration, prononcé le 9 mars, traitait :

17. *De l'influence favorable que les révolutions en France, à partir de* 1789, *ont exercée sur l'étude de l'histoire du moyen âge.* Ce discours, publié séparément, fut réimprimé dans les *Annales des Universités.*

Plusieurs de ses amis, qui s'intéressaient à ses travaux sur l'Espagne musulmane, regrettaient qu'il eût accepté cette chaire, craignant que l'étude et l'enseignement de l'histoire universelle ne fissent tort à ses études spéciales. Dans la première année surtout, ses cours demandèrent tout son temps. Il faut reconnaître, toutefois, que cette direction nouvelle donnée à ses études, en élargissant son esprit, dut avoir une influence très-heureuse sur son Histoire des Musulmans d'Espagne. Il eut nécessairement à lire un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire européenne ; ses vues s'étendirent et les lois de la composition

Digitized by Google

historique devinrent plus claires pour lui. Aussi consacra-t-il à son grand ouvrage le temps que lui laissaient ses fonctions. Ce fut principalement de son histoire d'Espagne qu'il s'occupa pendant dix ans, à partir de 1851, et pour laquelle il fit trois voyages à Paris. Pour se délasser de ce long travail, nous voyons Dozy écrire de temps en temps des articles dans quelques recueils :

18. Sur l'histoire de Boniface VIII, par Drumann, dans l'*Athenæum français* du 25 décembre 1852.

19. Sur la thèse de M. E. Renan : *de Philosophia peripatetica apud Syros, commentatio historica* ; et sur l'*Averroès et l'Averroïsme* du même savant, deux articles (*Journ. Asiat.*, juillet 1853).

20. Sur Guillaume d'Orange, chansons de geste des XIe et XIIe siècles, publiées pour la première fois par M. Jonckbloet dans le *Gids*, 1854, un long article.

21. *Comment la Russie devint puissante*. Études d'histoire et de mœurs russes au XVIIe siècle, dans le *Gids* de 1856.

22. *L'Espagne sous Charles III*, deux articles dans le *Gids*, 1858, à propos de l'ouvrage de Ferrer del Rio. Il fit insérer un article plus court sur le même sujet dans les *Annales de Gottingue* du 12 juillet 1858.

23. *Sur l'édition d'Ibn-Batouta*, par MM. Defrémery et Sanguinetti ; *Annales de Gottingue* du 25 février 1860.

Avant de mettre la dernière main à son grand ouvrage sur l'Espagne, Dozy tenait, pour faire suite à ses publi-

Digitized by Google

cations de textes, à publier cette sorte d'encyclopédie historique et littéraire sur l'Espagne arabe d'Al-Makkari. En 1852, sur sa proposition, une association littéraire fut conclue entre lui et MM. W. Wright, L. Krehl et Gustave Dugat, pour la publication de ce texte arabe qui parut en 1855-1861; Leyde, Brill, in-4°, 4 parties, 2 tomes, CCIX (introduction de M. G. Dugat) et 1,876 pages.

24. La partie de M. Dozy parut en 1858.

C'est ici que nous avons à parler de l'ouvrage capital de notre orientaliste.

25. *Histoire des Musulmans d'Espagne* jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides, de 711 à 1110; Leyde, Brill, 4 vol. in-8, VIII et 1,460 pages, 1861.

Dozy, pour composer cette histoire, a eu à sa disposition presque tous les ouvrages manuscrits relatifs à l'histoire des Maures qui se trouvent en Europe. Il explique dans sa préface la manière qu'il a adoptée et qui rappelle celle de Michelet et de Quinet : « Je me suis efforcé, dit-il, de présenter dans le plus grand détail les circonstances qui me semblaient caractériser le mieux les époques que je traitais, et je n'ai pas craint d'entremêler parfois aux drames de la vie publique les faits intimes; car je suis de ceux qui pensent que souvent on oublie trop ces couleurs passagères, ces accessoires curieux, ces scènes de mœurs sans lesquelles la grande histoire est pâle et sans saveur. »

Il a tenu parole, et dans maints chapitres il excelle à

Digitized by Google

nous présenter des détails de mœurs d'un intérêt saisissant, et qui caractérisent bien une époque et la font vivre, marcher devant nous.

Pour bien comprendre l'histoire des Musulmans d'Espagne, il faut connaître celle des tribus de l'Arabie à l'époque de Mahomet et des califes Omeyyades d'Orient. Aussi Dozy, dans son premier volume, qui porte pour titre : *Les Guerres civiles*, nous trace à grands traits le caractère arabe, nous fait assister à la naissance de l'islamisme et aux luttes qui commencèrent à la mort de Mahomet et se prolongèrent, entre les descendants de diverses tribus arabes, jusque sur le sol de la Péninsule.

Dans le second volume, qu'il intitule : *les Chrétiens et les Renégats*, il peint, d'un pinceau alerte et vif, le tableau de l'Espagne au temps des Romains et des Visigoths, et arrive ensuite à l'invasion des Musulmans et à leur histoire qu'il poursuit en suivant à peu près l'ordre chronologique.

Le troisième volume, *le Califat*, contient, entre autres règnes, ceux d'Abderame III, de Hacam, et surtout une intéressante et très-neuve histoire du célèbre Almanzor (Ibn-abi-Amir).

Le quatrième volume, *les Petits Souverains*, commence à la mort de Hicham III (1036), au moment où le royaume arabe se décompose et tombe par morceaux entre les mains de généraux berbers, slaves et de quelques familles

Digitized by Google

nobles. Cordoue et Séville se constituent en républiques. C'est dans ce volume que se trouve l'histoire attachante des Benou-Abbâd de Séville, que Dozy avait étudiée dans un autre ouvrage. Nous y voyons la vie brillante et douloureuse aussi de Motamid, dernier né de cette nombreuse famille de princes poëtes de l'Andalousie. Le livre de Dozy se termine là, au moment où les Almoravides arrivent en Espagne.

Nous ne pouvons donner qu'une très-faible idée de cet important ouvrage, qui nous fait connaître pour la première fois l'Espagne musulmane telle qu'elle a été, suivant les récits des écrivains originaux. Tout en approuvant la mise en scène un peu dramatique de quelques portions de cet ouvrage, nous ferons certaine réserve quant à la méthode que Dozy a adoptée. Ainsi nous ne voyons pas distinctement cette ordonnance intérieure qui classe à leur rang, sans jamais s'accuser, jusqu'aux derniers détails de la composition, et qui fait que d'un coup d'œil on embrasse l'ensemble, c'est-à-dire la notion génératrice et ses développements. Nous aurions préféré une exposition plus didactique, un ordre plus rigoureux dans le tracé de cet édifice. C'était peut-être le cas de faire pour les Arabes d'Espagne une histoire critique, comme M. Caussin de Perceval l'a fait pour les Arabes avant Mahomet. Mais je m'arrête dans ces observations, car il y a tant à louer dans l'œuvre de Dozy, que je ne veux pas m'exposer à lui entendre dire : Ces Français, on ne peut jamais les contenter !

Digitized by Google

Il s'en faut que Dozy ait dit le dernier mot sur l'histoire des Arabes d'Espagne; mais il a fait tout ce qu'on pouvait avec les éléments dont nous disposons à l'heure qu'il est. Un jour il y aura à reprendre cette histoire et à la pousser beaucoup plus loin. On sait que l'historien arabe, Ibn-Haiân, a composé sur l'Espagne un ouvrage en 70 volumes dont nous n'avons en Europe qu'un seul et quelques fragments. Cet historien est le plus exact, le plus complet, le mieux doué du sens historique, parmi les Arabes qui ont écrit sur l'Espagne. Nous laisserons donc, dans cet ordre de recherches, des tâches assez rudes à nos successeurs des XXe et XXIe siècles.

Dans l'année où paraissait cette histoire des Musulmans d'Espagne, 1861, Dozy publia dans le *Gids :*

26. *L'Autriche et l'Espagne vis-à-vis de la Révolution française*, à l'occasion des livres de MM. de Sybel, Herrmann et Baumgarten. Il se servit, pour ce travail, de dépêches secrètes et inédites du secrétaire d'ambassade hollandais à Madrid, J. Aubert, puisées dans les archives du royaume. — Il fit insérer un article plus court sur le livre de M. Baumgarten dans la *Revue historique* de M. de Sybel.

27. Article sur *Descripcion del reino de Grenada bajo la dominacion de los Nascritas, sacada de los autores arabes, y seguida del texto inedito de Mohammed ibn Aljathib,* par Simonnet; inséré dans le journal de la Société orientale de l'Allemagne, 1862, p. 580 et suiv. Dans cet écrit, il

Digitized by Google

s'est surtout attaché à corriger le texte de cet opuscule d'Ibn-al-Khatib, publié d'après un seul manuscrit de l'Escurial. Plus tard, il a eu la satisfaction de voir presque toutes ses conjectures confirmées par deux autres manuscrits de la même collection, dont M. J. Müller, de Munich, a donné la collation dans ses *Beiträge*.

Un éditeur hollandais, M. Kruseman, ayant l'intention de publier une histoire des principales religions, s'adressa à Dozy, et lui proposa de se charger de l'islamisme. Il y consentit et composa :

28. *Histoire de l'Islamisme*, depuis Mahomet jusqu'à ce jour, 1863.

Il n'y a pas donné beaucoup de choses nouvelles, ce livre étant destiné au grand public et non aux savants ; mais c'est la première histoire de ce genre qui ait été écrite.

Ce livre donna naissance à un autre ouvrage :

29. *Les Israélites à la Mecque*, 1864.

Cet ouvrage est, selon les uns, le meilleur, et, selon d'autres, le plus mauvais de tous ceux qu'il ait faits. Aucun livre ne lui a valu autant de louanges, surtout en Hollande, et autant de critiques amères, surtout de la part des Juifs allemands.

30. *George Forster*, à propos du livre de M. Klein, dans le *Gids*, 1863.

31. *La Folie du Tasse*, à l'occasion du livre de M. Victor Cherbuliez : « Le prince Vitale. » (Id., 1864.)

Digitized by Google

32. *La Misère de la France sous Louis XIV*, à l'occasion du livre de M. Bonnemère : *La France sous Louis XIV* (Id., 1865).

33. *Sur le voyage en Espagne* de M. Keller (Id., 1865).

Nous avons vu la carrière de Dozy commencer par la lexicologie avec son *Dictionnaire des vêtements chez les Arabes*. Arrivé à la maturité de son âge, il semble abandonner les études historiques pour revenir aux attraits de sa jeunesse : les recherches lexicographiques.

34. *Géographie d'Edrisi*, texte arabe, publiée avec la collaboration de M. de Goeje, avec traduction, notes et glossaire, 1866. Le glossaire est un morceau important de cette publication.

35. *Oosterlingen*, liste explicative des mots néerlandais, dérivés de l'arabe, de l'hébreu, du chaldéen, du persan et du turc, 1867.

36. *Les Cordouans*, Arib Ibn-Saïd, le secrétaire, et Rabi-Ibn-Saïd, l'évêque; dans le journal de la Société orientale allemande, 1866, p. 595 et suiv.

37. Examen de l'ouvrage de M. J. Müller : « *Beiträge zur Geschichte der weslichen Araber*, » 1re livraison (Id., 1866, p. 614 et suiv.).

38. *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, nouvelle édition du livre de M. Engelmann : c'est un ouvrage nouveau. Brill, Leyde, 1869, in-8°, 424 pages.

Dans la préface, Dozy parle d'un projet de livre dont il

Digitized by Google

s'occupe. C'est une refonte du livre de Pedro de Alcala, *Vocabulista aravigo*. M. Engelmann avait commencé ce travail qu'il a laissé inachevé en partant pour Java. « J'ai cru devoir reprendre moi-même cette tâche, dit Dozy [1]. J'en avais fait, il y a bien longtemps, à peu près la troisième partie, et je l'ai terminée il y a trois ans; mais, au lieu de me borner à donner une nouvelle édition d'Alcala, je crois mieux faire de publier toutes mes notes lexicographiques, qui formeront un supplément aux dictionnaires arabes, et qui concerneront principalement les dialectes de l'Espagne et du nord de l'Afrique. Je ne puis pas encore préciser l'époque où ce travail verra le jour, car il me reste plusieurs livres à dépouiller ; mais j'y consacre tout le temps que j'ai à ma disposition. »

Nous avons donc à attendre encore de beaux travaux de la plume de Dozy. Ses recherches lexicographiques seront d'une grande utilité pour le *Thesaurus arabe* que nos petits-neveux prépareront pour les labeurs nouveaux des siècles futurs.

39. Compte-rendu de la traduction des Prolégomènes d'Ibn khaldoun par M. de Slane. Cet article de plus de 80 pages en petit texte, a les proportions d'un mémoire. C'est une étude approfondie, magistrale de cet important ouvrage. *Jour. Asiat.*, août, septembre, 1869.

Dozy n'a pas été étranger à l'enseignement des lan-

1. Préface, p. 11, note.

Digitized by Google

gues orientales à Leyde. Il a souvent fait des cours d'arabe. Ses principaux disciples sont MM. de Goeje et Engelmann. Depuis la mort de M. Juynboll, en 1861, et jusqu'à la nomination de M. de Goeje, en 1867, il a fait, à la demande des curateurs de l'Université, les cours ordinaires d'arabe, de syriaque et de chaldéen.

Il est commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne, correspondant de l'Institut de France et de l'Académie d'histoire de Madrid, associé étranger de la Société asiatique de Paris, etc.

Certes, voilà une vie bien remplie, sans compter ce que l'avenir attend encore de lui; car il est à un âge où il peut dire : Quand j'étais jeune, il y a trois jours de cela ! Il a à peine 48 ans.

Dozy a une merveilleuse faculté pour apprendre les langues. Il écrit en latin, en français, en allemand, en anglais, en espagnol, en portugais, et même en hollandais, comme s'il était né sous six ou sept latitudes différentes. Il connaît la plupart des langues sémitiques, et compte parmi les arabisants les plus habiles. Weijers lui a légué son amour de l'exactitude, de la précision ; aussi le voyons-nous, quand il s'est trompé dans un livre, se corriger avec empressement dans un autre, et mettre une ardeur extrême à devancer la critique. Quand il peut rectifier une de ses erreurs, avec quel plaisir il s'écrie : Heureusement que je m'en suis aperçu avant les autres !

Dans ses *Recherches sur l'histoire d'Espagne*, il a rendu

Digitized by Google

un vrai service à la science en prouvant qu'il fallait faire bien peu de cas des travaux historiques qui avaient pour base le livre de Conde. Peut-être a-t-il manqué d'un peu de générosité à l'égard d'écrivains qui n'étaient pas préparés aussi solidement que lui ; il a poussé la franchise jusqu'à l'imprudence. On lui a reproché d'avoir attaqué avec trop d'âpreté ce qui avait été fait avant lui sur l'Espagne. Il faut, toutefois, lui tenir compte de ce qu'à cette époque il pouvait ne pas bien sentir toutes les nuances de notre langue, dont il se servait. Pour qui le connaît, cette âpreté est bien loin d'être dans son caractère, et ceux qui ont eu des relations suivies avez Dozy savent quelle bonne et loyale nature il y a en lui, et quel charme on éprouve à son commerce, tant il y a de solidité et de variété dans son instruction.

Son histoire des Musulmans d'Espagne, dont le style est parfaitement correct et d'une vivacité toute française, nous le fait voir bon historien, artiste et philosophe. Il n'était pas aisé de présenter quelques aperçus généraux sur l'organisation sociale de l'Espagne arabe ; car c'est une histoire née d'hier et un sujet si neuf, si peu fouillé !

Enfin, dans ses recherches lexicographiques, il montre un coup d'œil sûr, net, et son érudition, qui est des plus vastes, en fait un des continuateurs du célèbre Quatremère, un digne descendant des Schultens.

Digitized by Google

EASTWICK

Eastwick (Edward-Backhouse), orientaliste anglais, né à Warfield dans le Berkshire, en Angleterre, le 13 mars 1814, d'une famille qui résida longtemps dans l'Essex, fut élevé à l'école de Charterhouse sous le docteur Russell, et au collége de Merton à Oxford.

Après de brillantes études dans ces établissements, il arriva, en 1836, à Bombay comme cadet d'infanterie. En 1837, il fut reçu le premier parmi les candidats, comme interprète d'hindoustani et d'hindi, et proposé au commandant en chef pour un avancement inusité. Nommé interprète pour le marathi et le persan, il fut attaché à l'artillerie à cheval à Punah; promu quartier-maître au bataillon de marine, puis adjudant, en 1839 il devint agent politique adjoint dans le Kathiawâd; il exerça le même emploi dans le Haut-Sindh, fut chargé du trésor de Shikarpur et de plusieurs centaines de pri-

Digitized by Google

sonniers de Biluch, au nombre desquels se trouvaient les célèbres chefs Bijar-Khan et Bibarak-Bugti. En 1841, il devient interprète pour le gujarati; accompagne en 1842, sir Henry Pottinger à Nankin, et arrive à Calcutta apportant une lettre à lord Ellenborough annonçant la paix faite avec les Chinois. Cette même année, il passe interprète pour le kanarese et reçoit la récompense de 1,000 roupies accordée aux interprètes pour cinq langues. Une dépêche, en date du 25 octobre 1843, émanée de la Cour des directeurs du gouvernement de Bombay, portait ces mots : « Nous avons une grande satisfaction à vous autoriser à offrir à M. Eastwick un don de 1,000 roupies, comme une marque de notre contentement de l'avoir vu passer un examen satisfaisant en kanarese; c'est la cinquième langue pour laquelle il est accrédité. »

En 1845, il fut nommé professeur d'hindoustani et de telegu dans le collége de la Compagnie des Indes, à Haileybury, et en 1850 bibliothécaire du collége de cette Compagnie. En 1851, il fut élu *fellow* (membre) de la Société royale de la Grande-Bretagne. Il avait l'année précédente reçu la lettre suivante du colonel Sabine, relative à sa présentation : « C'était le témoignage le plus complet qu'on pouvait donner à un homme d'une renommée fondée sur un savoir éminent. Dans une Société instituée spécialement pour l'avancement des connaissances humaines, ayant un choix limité de candidats, la plus grande majorité des membres devait être élue pour faits

Digitized by Google

de science. On a considéré que vous et le major Rawlinson ayant étudié si près l'un de l'autre le même terrain, il était désirable que l'un des deux fût choisi cette année et l'autre la suivante ; et sans discuter vos mérites respectifs, la grande popularité des recherches récentes du mator Rawlinson, et le désir de lui donner la bienvenue à son retour, ont été les seules raisons pour lui accorder la priorité. J'espère que vous maintiendrez votre candidature pour l'année prochaine. »

Nommé secrétaire adjoint dans le *Secret Departement of the India office,* en 1859, il fut ensuite appelé en cette qualité au *Political Departement.* « Depuis que je vous connais dans le ministère, lui écrivait en 1863 sir G. Clerk, j'ai puisé dans nos relations la connaissance de votre habileté, de votre intégrité, de votre rectitude de jugement en toute matière, ce qui me donne l'assurance de votre valeur comme fonctionnaire public. »

En 1860, il devint secrétaire de légation à la cour de Perse. Il remplit plusieurs missions spéciales dans les provinces Caspiennes en 1861 et dans le Khoraçan en 1862. Pendant quelques mois, en 1862 et 1863, étant chargé d'affaires à la cour de Perse, il négocia le traité[1] par lequel le gouvernement persan se charge de construire une ligne télégraphique des frontières de la Perse, près Bagdad, jusqu'à l'Inde, aux frais de la Perse, et placée sous le con-

1. *Voy.* la correspondance relative à ce traité, présentée à la Chambre des Communes, 15 février 1864.

Digitized by Google

trôle d'officiers anglais. La négociation de cette concession avait été conduite par sir C. Wood et M. Alison, pendant dix-huit mois, et avait entièrement échoué. Le gouvernement anglais était sur le point d'offrir des sommes importantes pour obtenir les avantages qui furent accordés, sans bourse délier, à M. Eastwick, par le Shah, comme un témoignage de sa bienveillance, et à cette occasion il lui donna une tabatière en or ornée de brillants.

Eastwick avait rendu dans cette circonstance un grand service à son pays, aussi reçut-il des lettres du colonel P. Stewart qui lui laissaient tout l'honneur de cette importante convention. Le 20 juillet 1863, ce haut fonctionnaire lui écrivait :

« En réponse à votre note de cette date, j'ai beaucoup de plaisir à reconnaître que la convention en vertu de laquelle nous pouvons contrôler et diriger la construction du télégraphe persan projeté entre Khanakein et Bushire, a été conçue et amenée à bonne fin entièrement par vous-même. Il ne peut y avoir aucun doute sur l'importance, sur la haute portée de cette convention, et j'espère que par ce moyen nous serons grandement en état d'augmenter nos futures communications avec l'Inde. »

C'est une lettre qui fait honneur à Eastwick, et en même temps à l'administration anglaise, qui laisse à ses agents le mérite de leurs actes. En France, les services rendus sont le plus souvent méconnus, effacés, noyés dans le courant des affaires ; les ministres, les chefs supé-

Digitized by Google

rieurs se parent des travaux de leurs inférieurs. Il faut peut-être chercher là la cause du manque de ressort, d'initiative qu'on remarque dans les rangs de la hiérarchie administrative, et surtout de ce découragement, de cette inertie dans lesquels tombent les administrateurs français. Ils disent : *A quoi bon?*

Eastwick revint en Angleterre en mai 1863.

Voilà le côté militant de la carrière de cet orientaliste; passons à ses publications :

1. Report of the Revenues of Khairpur Sindh (Blue book), p. 279, 292, 1840.

Ce document contient des détails sur les émirs et le territoire de Khairpur et sur le Sindh.

2. Translation of the persian *Kissah i Sanjân*, or « History of the Parsis in India. » (Bombay, Asiatic Society's Transactions; 1843, avril.)

3. Translation of the persian *Zartasht Namah*, or « Life of Zoroaster, » published in Dr Wilson's « Parsi Religion ». Janvier 1843.

4. *Sindhi Vocabulary*, lithographed by Bombay government. Reprinted in « Transactions of Bengal Asiatic Society ». 1843, vol. XII-I.

5. *Note on cities of Allore and Rohri*, in Upper Sindh; Bombay Asiatic Society's Transactions; avril 1843.

6. Translation of Schiller's *Revolt of the Netherlands* (Abfall der Vereinigten Niederlande); Francfort, 1844. Republished in Bohn's « Standard library ; » London, 1846.

Digitized by Google

7. Translation of *Bopp's Comparative Grammar* of the Indo-Germanic family of languages. 3 vol. in-8, 1845; seconde édition, février 1854.

Bopp écrivait à Eastwick, le 11 juin 1846 : « Je trouve votre traduction très-claire, et rendant très-exactement le sens de l'original. » De son côté, Max. Müller lui écrivait : « J'ai souvent comparé votre traduction avec l'original, et je suis certain qu'il y a peu de livres traduits en anglais avec autant de soin que le vôtre. »

8. *Hindustani Grammar*, 1847; 2e édition, 1858.

9. *Dry Leaves from Young Egypt.* 1849; 2e édition, 1850; 3e, 1851.

10. New edition of the *Gulistan,* with a vocabulary, of the persian text. 1849.

11. New edition, with vocabulary, of the Hindi text of the Prem Sagar. 1851.

12. Translation of the Prem Sagar. 1851.

13. Memoir of Pir Ibrahim Khân. 1852.

14. Translation of the Bagh o Bahar, 1852.

15. Reply to professor Forbes's strictures thereon. 1852. Au sujet de l'ouvrage ci-dessus.

16. Translation, in prose and verse, of the *Gulistan*. 1852.

17. Catalogue of the Ouseley manuscrits, in the Bodleian Library. 1852.

18. Translation of the *Anvari Sohaili*, dedicated by permission to her Majesty. Hertford, 1854.

19. *Autobiography of Lutfullah*, translated into french

Digitized by Google

and german, and republished in the Tauchnitz edition of « Standard Authors ». 1857.

20. En 1857, il publia, à Hertford, *Khirad-Afroz*, by Moulvi Hafizud-din. A new edition of the hindoustani text in-4° xv et 331 p.

21. *Articles*, North-West Provinces, Oudh, Persia, Panjab, and Sindh, in the 8th edition of the Encyclopædia Britannica. 1858.

22. *The Book of Genesis*, in the Dakhani language, edited for the Bible Society. 1858.

23. *Handbook for India*, for Mr Murray. The Madras and Bombay Presidencies. 1858.

24. Report on the Commerce of Persia, published in n° 5, of « Reports of Her Majesty's Secretaries of Embassy and Legation ». 1861.

25. *Report on the trade of Khoraçan*, published in n° 6 of Reports of Her Majesty's, etc. 1863.

26. *Journal of a Diplomate*. 1864.

Eastwick est membre des Sociétés asiatique et géographique de Bombay, des Sociétés asiatiques d'Angleterre, de France et d'Allemagne, honoraire de la Société littéraire de Madras, des Sociétés philologique et des Antiquaires de Londres. Il a été admis à l'Atheneum-Club, comme auteur en même temps que sir Henry Bulwer et sir David Brewster.

Cet orientaliste a donné des preuves de sa profonde connaissance des langues hindoustani et autres dialectes

Digitized by Google

de l'Inde, du persan, etc. Dans ses fonctions en Orient il a rendu de grands services à son pays, grâce aux études pratiques qu'il avait faites de nombreux idiomes. Ce sera un honneur pour lui d'avoir contribué à établir sur le vieux sol de la Perse nos moyens électriques de communication. L'introduction de nos découvertes en Orient doit changer l'aspect de ces contrées pour ainsi dire abandonnées.

Digitized by Google

FLEISCHER

Fleischer (Heinrich Leberecht, en gréco-latin Orthobius), orientaliste allemand, est né en 1801, le 21 février, à Schandau, petite ville frontière du royaume de Saxe vers la Bohême. En 1814 il entra au collége de Bautzen pour y faire ses premières études. De 1819 à 1824, il étudia la théologie à Leipzig, ainsi que les langues orientales, vers lesquelles il fut attiré de bonne heure.

En 1824, il se rendit à Paris pour suivre l'enseignement de S. de Sacy et faire des recherches dans la Bibliothèque royale, si riche en manuscrits orientaux. Plus tard, pour se perfectionner dans la connaissance de l'arabe parlé, il suivit le cours de M. Caussin de Perceval, et fréquenta, dans un but d'étude, les jeunes Égyptiens que Mohammed Ali avait envoyés à Paris pour leur instruction européenne. Dans l'automne de 1828, il quitta Paris. De

Digitized by Google

retour en Allemagne, il obtint en 1831 une place de professeur à la *Kreuzschule* de Dresde. En 1835, il se disposait à se rendre à Saint-Pétersbourg, où on lui offrait une chaire de persan à l'Université et une place d'adjoint à l'Académie pour les antiquités et la littérature orientale, quand il apprit la mort de Rosenmüller qui laissait vacante la place de professeur de langues orientales à Leipzig. Il accepta avec empressement cette chaire, qu'il occupe encore aujourd'hui.

La carrière de ce savant orientaliste a été remplie surtout par un enseignement d'une haute valeur, et des travaux considérables comme membre de la Société orientale allemande et membre ordinaire de la Société royale des lettres et sciences de la Saxe.

Comme professeur de langues orientales, il s'efforça, avant tout, de fixer son enseignement dans un cadre limité et chercha à détruire, pour sa chaire de Leipzig, cette vieille prétention des Universités allemandes d'embrasser non-seulement les langues asiatiques vivantes et mortes, mais encore l'exégèse de l'Ancien Testament. Cependant, pour ne pas rompre trop brusquement avec la coutume, il expliqua dans les premières années de son cours quelques livres de la Bible; mais dans la suite il se borna à ses cours d'arabe, de persan et de turc. Le gouvernement ne goûta pas, d'abord, cette innovation; mais il parvint à lui en démontrer la nécessité, et il obtint la création de deux nouvelles chaires : celle des langues de

Digitized by Google

l'Asie orientale, occupée par M. Brockhaus, et celle de l'exégèse de l'Ancien Testament, par M. Tuch.

L'enseignement de Fleischer a été fécond : il suffit de citer les noms de ses élèves les plus distingués, devenus pour la plupart des maîtres : le docteur Caspari, professeur en théologie à l'Université de Christiania ; le docteur Wetzstein, consul de Prusse à Damas ; le docteur Rosen, consul de Prusse à Jérusalem ; le docteur Spiegel, professeur de langues orientales à Erlangue ; le docteur Goldenthal, professeur de langues orientales à Vienne ; le docteur Mehren, professeur de langues sémitiques à Copenhague ; le docteur Sorensen, à Kiel ; le docteur Graf, professeur au collége de Meissen ; le docteur Wolff, prédicateur de la commune juive à Calm, en Prusse ; le docteur Dieterici, professeur d'arabe à Berlin ; le docteur Krehl, professeur de langues orientales à Leipzig ; le docteur Behrnauer, secrétaire à la Bibliothèque de Dresde ; M. Ralfs, étudiant à Leipzig.

La renommée de Fleischer, comme professeur, s'étendit au loin ; et, en 1860, le gouvernement de Prusse lui offrit la place de professeur des langues arabe, persane et turque à l'Université de Berlin ; mais il préféra rester à Leipzig, et on donna cette place au savant Rodiger.

Les études orientales en Allemagne, qui n'ont commencé à devenir sérieuses que par l'enseignement des orientalistes formés à la grande école de Paris, man-

Digitized by Google

quaient dans ce pays d'un centre où les efforts des orientalistes allemands pussent se grouper.

En 1844, Fleischer présida à Dresde la première assemblée d'orientalistes allemands, réunie à l'assemblée annuelle des philologues, et publia, en 1845, un rapport (1) sur ce congrès, dans lequel il proposa la fondation d'une Société orientale en Allemagne (idée qui fut adoptée). La deuxième assemblée, tenue à Darmstadt en 1845, fonda, le 2 octobre, conformément aux résolutions prises à Dresde, la Société orientale d'Allemagne. Cette Société fut administrée par un comité-directeur composé de deux membres résidant à Halle en Prusse, et de deux autres membres à Leipzig en Saxe. Comme membre de ce comité, Fleischer rédigea et publia les deux premiers rapports annuels (2) et les deux premiers tomes du Journal de la dite Société (3). Il fit les rapports littéraires pour les cinq premières années de la Société (4). Outre des notices bibliographiques, des extraits de lettres, des articles de circons-

1. 1 Verhandlungen der ersten Versammlung deutscher und auslandischer Orientalisten in Dresden, 1844; Leipzig, Engelmann, 1845, in-4°.

2. 2 Jahresbericht der deutschen morgenländischen Gesellschaft für das Jahr 1845. Leipzig, en commission chez Brockhaus, 1846. Et Jahresbericht, etc., fur das Jahr 1846; Leipzig, 1847, in-8°.

3. 3 Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, Bd. I; Leipzig, en commission chez Brockhaus, 1847; et Bd. II, Leipzig, 1848, in-8°.

4. 4 Jahresbericht für das Jahr 1846, p. 67-146, *Zeitschrift*, Bd. II, p. 447-491; Bd. IV, p. 72-82, p. 434-503.

Digitized by Google

tance, des additions aux travaux d'autres collaborateurs, il a publié dans le *Zeitschrift,* etc., un grand nombre de mémoires, de traductions, de notes, d'articles sur des sujets divers. Nous recommandons à l'attention des orientalistes ces œuvres de Fleischer qu'on pourrait appeler ses *opera minora*, mais qui portent toutes un cachet de perfection. Nous croyons leur être utile en en donnant une liste complète.

5. Ueber einen griechisch-arabischen Codex rescriptus der Leipziger Universitats-Bibliothek, *Zeitschrift,* Bd. I, p. 148-160.

6. Ueber das syrische Farstenhaus der Benû-Schihâb, *Id.*, Bd. V, p. 46-59.

7. Literarisches aus Beirût. *Id.,* p. 96-103.

8. Eine neuarabische Kaside von Fâris Esh-Shidiâk, *Id.,* p. 249-257.

J'ai moi-même publié le texte de ce poëme du Cheikh Farès, avec une traduction en vers et des notes. 1851.

9. Zur Geographie und Statistik de nordlichien Libanon. Bd. VI, p. 98-106, et p. 388-398.

10. Michael meschâka's Culturstatistik von Damaskus. *Id.* Bd. VIII, p. 346 374.

11. Die *Refaïya. Id.,* p. 574-584.

12. Beschreibung der von prof. Tischendorf im Jahre 1853 aus dem morgelande Zurückgebrachsen christlich-arabischen Handschriften. *Id.*, p. 584 587.

13. Eine türkische Inschrift in Galizien. *Id.*, p. 587-589.

Digitized by Google

14. Briefwechsel Zwischen den Anfuhrern Wahabiten un ddem Pascha von Damaskus. 1857. *Id.* Bd. II, p. 427-443.

15. Neuarabische Volkslieder. *Id.*, *id.*, p. 668-688.

16. Abu Zaid's Buch der Seltenheiten 1858. Bd. XII, p. 57-81.

17. Ankündigung der neuen arabischen Zeitung « Hadîkat al-achbâr ». *Id.*, *id.*, p. 330-333.

18. Arabische Inschriften. 1859, Bd. XIII p. 261-272; 1860, Bd. XIV, p. 343.

19. Vermischtes (Mélanges). 1861. *Id.* Bd. XV, p. 381-387; 1865. *Id.* Bd. XIX, p. 308 314.

20. Ueber die farbigen Lichterscheinungen der Sufi's. 1862. *Id.* Bd. XVI, p. 235-241.

21. Eine türkische Badeinschrift in Ofen. 1863. *Id.* Bd. XVII, p. 362-364.

22. Zur Geschichte der arabischen Schrift. 1864, Bd. XVIII, p. 288-291.

23. Indisch arabisches aus Magreb. 1864. Bd. XVIII, p. 329-340.

24. Abdelkader's Wallfahrtsgedicht. 1864. *Id.* Bd. XVIII, p. 615-620.

25. Persische Klingeninschrift. *Id.*, *id.*, p. 628-629.

26. Ueber das arabische Reim â. 1866. *Id.* Bd. XX, p. 611-612.

27. Ergänzungen und Berichtigungen. *Id.*, *id.*, p. 612-613.

Digitized by Google

Voilà les divers écrits de Fleischer insérés dans le journal de la Société orientale d'Allemagne.

Mais ce fut en qualité de membre ordinaire de la Société royale des Lettres et des Sciences de Saxe, fondée en 1846 à Leipzig, qu'il déploya une grande activité de travail, et publia ses recherches et études sur une foule de sujets et en particulier sur la grammaire arabe. Il a donné dans les *Rapports* sur les travaux de cette compagnie[1] les articles suivants;

28. Ueber den türkischen Valksroman Sireti Seyid Batthâl, *Berichte* aus dem J. 1848, p. 35-41 et p. 150-169.

29. Ueber das vorbedeutende Gliederzucken bei den morgenländern, *Berichte* der philologisch Histor. Classe 1849, p. 244-256.

30. Ueber das türkische chatâï-nâme. *Id.*, 1851, p. 317-327.

31. Ueber Thaalibi's arabische Synonymik mit einem Vorwort über arabische Lexikographie. *Id.*, 1854, p. I-14.

32. Ueber das Verhältniss und die Construction der Sach-und Stoffworter im Arabischen. *Id.* 1856, p. I-14.

33. Beiträge zur Wiederherstellung der Verse in Abulmahasin's Annalen. 1857, Bd. IX, p. 87-111.

34. Ueber die Culturbestrebungen in Beirut und die

1. Berichte über die Verhandlungen der Königlich Sachsischen Gesellschaft der Wissenschaften.

Digitized by Google

dortige arabische Zeitung « Hadikat Al-achbâr ». 1859, Bd. XI, p. I-24, p. 153-175.

35. Ueber einige Arten der nominalapposition im Arabischen. 1862, Bd. XIV, p. 10-66.

36. Beiträge zur arabischen Sprachkunde. 1863, Bd. XV, p. 93-176; 1864, Bd, XVI, p. 265-326; 1866, Bd. XIII p. 286-342.

L'importance de ce dernier travail, quoiqu'il ne soit pas encore achevé, nous oblige à entrer à ce sujet dans quelques détails qui pourront intéresser les arabisants.

Dans le premier volume de mon *Histoire des orientalistes*[1], je disais, dans la notice que j'ai consacrée à mon ancien maître, M. Reinaud : « Il entretenait quelquefois » ses élèves de son intention de publier un appendice à » la grammaire arabe de S. de Sacy, sorte de complé- » ment sur des points nouveaux ou incomplétement dé- » veloppés dans les travaux du grand orentaliste. Il » serait intéressant de publier les notes de M. Reinaud, » si l'on parvenait à les réunir. »

Pendant que j'écrivais ces lignes, Fleischer poursuivait à Leipzig la publication de ses Mémoires dans les « *Berichte ueber die verhandlungen der Koniglich Sachsischen Gesellschaft Wissenschften* », sur la grammaire arabe de S. de Sacy. Je vais, en l'abrégeant, retracer le commencement de son premier Mémoire, pour mieux faire connaître le but qu'il se propose.

1. P. 190.

Digitized by Google

« Depuis la publication de la deuxième édition de la grammaire arabe de S. de Sacy [1], dit-il, Paris, 1831, les matériaux pour un remaniement de ce travail fondamental se sont tellement accrus, qu'une complète transformation de cet ouvrage devient indispensable et qu'on doit s'étonner avec raison qu'une troisième édition se fasse attendre encore, d'autant plus que peu après la mort de notre maître (1838) des déclarations dans ce sens, faites par M. le professeur Reinaud, avaient éveillé des espérances que personne en France ne pouvait satisfaire mieux que lui. Toutefois le remaniement de la grammaire de S. de Sacy ne saurait être qu'une transformation complète, pour satisfaire aux exigences du présent. On devra notamment fonder une doctrine solide et homogène avec les principes épars qui touchent à la syntaxe. De plus, les progrès de la science grammaticale arabe ne peuvent résulter que de la comparaison et de l'examen minutieux des grammairiens orientaux, suivant leurs différentes écoles, et d'une recherche attentive du matériel grammatical. Je me range donc à l'avis d'une nouvelle édition de la grammaire arabe de S. de Sacy. »

Partant de là, Fleischer s'est mis à l'œuvre, et dans trois longs mémoires, il a déjà commencé la révision d'une partie de cette grammaire. Dans ce travail il passe

1. Voy. *Beitrage zur arabischen Sprachkunde*, 1853. Bd. XV de Rapports de l'Académie de Saxe, p. 93.

Digitized by Google

en revue tous les endroits qui lui paraissent fautifs ou qui n'ont pas été expliqués avec assez de développement. Il a recours bien souvent, pour appuyer ses rectifications, aux ouvrages des grammairiens orientaux. Jusqu'à présent son travail ne va qu'à la moitié du Ier volume de la grammaire de S. de Sacy. Nous ne pouvons qu'applaudir à l'œuvre de Fleischer et l'encourager à continuer une étude si difficile: car c'est surtout lui qui excelle à débrouiller un point obscur de grammaire. Il rendra un bien grand service à tous ceux qui s'occupent de la langue arabe.

En dehors des études grammaticales et des recherches lexicographiques qui forment une des parties les plus importantes des travaux de Fleischer, sa carrière d'orientaliste a été consacrée aussi à la publication de textes arabes et à la révision d'autres textes édités par d'autres orientalistes. Il a publié :

37. *Historia anteislamica* d'Aboul-Féda, texte arabe, traduction et notes, Leipzig, 1831.

38. *Beidhawii Commentarius in Coranum*, ex Codd. Parisiensibus Dresdensibus et Lipsiensibus, ed. indicibusque instr. vol. I et II. Lipsiæ, Vogel, 1846-1848, in-4°.

Le commentaire de Beidhawi sur le Coran méritait, à cause de sa célébrité, d'être publié. Cet ouvrage a été lui-même commenté par plusieurs savants et a servi de texte à un grand nombre de gloses. Beidhawi était persan, de la secte des Schiites. Né à Beidha, ville près de Chiraz et d'où lui vient son nom, il exerça la charge de

Digitized by Google

cadhi dans plusieurs villes de la Perse. On a de lui un livre historique sur les rois qui ont régné dans l'Iran, et un traité abrégé de métaphysique ou de théologie scolastique, science que les Arabes nomment *Kélam*. Il mourut à la fin du XIIIe siècle. Son Commentaire du Coran, mine de recherches grammaticales et de traditions musulmanes, n'est pas facile à comprendre; il était indispensable de trouver un éditeur consciencieux et maître de son sujet comme Fleischer. Pour publier un bon texte arabe d'un auteur difficile comme Beidhawi, et sur une matière aussi abrupte qu'un commentaire du Coran, il faut connaître à fond toutes les délicatesses de la grammaire, l'histoire antéislamique, la poésie, la théologie, la philosophie, les mœurs du peuple arabe, etc. Quand on pense à toutes les difficultés qu'il y a à vaincre, on doit s'étonner de voir des Européens arriver à cette certitude, cette perfection que nous trouvons dans l'œuvre de Fleischer. On peut dire qu'il connaît le Coran mieux que Mahomet : aussi le succès de son livre a été grand, et il a acquis une immense popularité parmi les mollahs des provinces musulmanes de la Russie.

Nous connaissons deux commentaires du Coran, plus simples, plus clairs que celui de Beidhawi : celui de Soyouthi, dont s'aidait M. Caussin de Perceval à son célèbre cours du Coran au Collége de France, et celui d'El-Khâzin, qui a une certaine réputation chez les Arabes d'Afrique. Il ne serait pas inutile de publier un de ces

Digitized by Google

deux commentaires pour servir de contrôle à celui de Beidhawi.

La publication de Fleischer sera complète par les *Index*. C'est une dette dont il se serait acquitté depuis longtemps, sans les occupations multipliées dans lesquelles il a toujours été engagé par sa position de professeur, de membre du conseil de la Société orientale d'Allemagne et de correspondant d'un très-grand nombre de collègues, d'amis et d'anciens élèves.

39. *Tausend und eine Nacht*, arabisch. Nach einer Handschrift aus Tunis herausgegeben von Dr M. Habicht, vol. I. Breslau, Max et Cie 1825, in-12, jusqu'au VIIIe, Breslau, 1838. Le professeur Habicht mourut en 1839 et Fleischer termina cette édition par les tomes IX, X, XI et XII. Breslau, F. Hirt, 1842 et 1843. Les préfaces de ces quatre tomes se rapportent au contenu, au langage, à la critique et à l'explication des *Mille et une Nuits*.

Il a donné des notes sur l'édition d'Al-Makkari par MM. Dozy, Dugat, Krehl et Wright, publiées dans les additions et corrections. I, p. CII-CXLVI, et II, p. V-LXIII.

Depuis que ces notes ont été ajoutées à la fin de notre édition d'Al-Makkari, Fleischer a publié de nouvelles corrections à y faire dans deux articles insérés dans les *Rapports* ou comptes rendus sur les séances de la classe philologique et historique de la Société des sciences de Saxe, tome XIX, année 1867, p. 151 à 220, et tome XX, année 1868, p. 236 à 309.

Digitized by Google

Un troisième article doit traiter de la partie que j'ai publiée. Ensuite Fleischer reprendra, dans le même recueil, ses travaux sur la grammaire arabe.

Le *Lexicon geographicum*, édité par M. Juynboll, contient des notes de Fleischer dans les tomes IV, V et VI. Il a fourni aussi quelques remarques à M. Amari pour sa *Biblioteca arabo-sicula*; à M. Wüstenfeld pour son édition de l'*Histoire de la Mecque* par Cotbeddin; à M. Chwolson, pour son ouvrage sur les Sabéens et le Sabéisme, et sur le reste de la littérature ancienne des Babyloniens, etc.

Des textes arabes importants auront beaucoup gagné à passer sous les yeux pénétrants de Fleischer, et ce n'est pas un mince honneur pour lui d'avoir amélioré dans quelques détails les œuvres d'orientalistes qui ont déjà conquis eux-mêmes une place remarquable dans la science.

La bibliographie orientale lui doit plusieurs publications :

40. Catalogus codicum manuscriptorum orientalium bibliothecæ regiæ Dresdensis. Leipzig; 1831.

41. Catalogus lib. mss. qui in Bibliotheca senatoria civitatis Lipsiensis asservantur. Edit. A. G. R. Naumann. Grimæ, 1838, in-4°; terminé par Fleischer par la troisième partie, 331 à 536 : Codices arabici, persici, turcici.

Il nous reste à mentionner les ouvrages suivants, qui

Digitized by Google

n'ont pas trouvé place dans les divisions précédentes :

42. *Samachschari's Goldenen Halsbandern* (Les Colliers d'or de Zamakhschari), traduction allemande. Leipzig, 1835. Dans ce travail, Fleischer eut à examiner une traduction de M. de Hammer du même ouvrage, et il en fit une critique sévère. Une polémique avec ce savant s'en suivit : elle dura plusieurs années. M. Gustave Weil a aussi donné une traduction de cet ouvrage en 1836. [1]

43. Ali's hundert Sprüche arabisch und persisch paraphrasirt von Watwat. Leipzig, 1837.

44. Eloge de S. de Sacy, en tête de l'*Endimion studiosi* de M. Caspari. Leipzig, 1838.

45. Grammatik der lebenden persischen sprache von Mirza Mohammed Ibrahim, aus dem Englischen ubersetzt, und zum Theil umgearbeitet und mit Aumerkungen versehen. Leipzig, Brockaus et Avenarius, 1847, in-8°.

C'est une traduction en allemand de la grammaire de persan vulgaire de Mirza Mohammed, et à laquelle Fleischer a ajouté d'utiles corrections.

Voilà toute la série des œuvres de Fleischer ; nous croyons en avoir donné une liste exacte et complète, à l'exception peut-être de quelques récents articles de critique insérés dans le journal de la Société orientale allemande.

Les titres honorifiques de Fleischer sont : chevalier de

1. Voy. *Histoire des Orientalistes*, t. I, p. 44.

Digitized by Google

l'ordre saxon d'Albert (Albrechtoorden), 1855 ; de l'ordre russe de Saint-Stanislas, deuxième classe; de l'ordre turc du Medjidié, quatrième classe, 1858; de l'ordre bavarois du roi Maximilien, pour les sciences et les arts ; de l'ordre prussien pour le mérite (classe des lettres), et officier de l'ordre de la Couronne d'Italie.

En 1859, il a été élu secrétaire de la classe de philologie et d'histoire de la Société des lettres et des sciences de Saxe, place qu'il occupe encore.

Les académies et sociétés savantes qui l'ont mis au nombre de leurs membres associés correspondants ou honoraires sont celles-ci : l'Académie des lettres et des sciences de Munich, en 1848; la Société siro-égyptienne à Londres, en 1845 ; l'Académie de Saint-Pétersbourg, en 1849, et l'Université de la même ville en 1860; l'Académie de Berlin en 1851; l'Académie d'Amsterdam en 1855, et la Société asiatique de Paris en 1854. La faculté de théologie de l'Université de Kœnigsberg le nomma docteur honoraire de théologie en 1844, et la faculté de philosophie de l'Université de Prague, membre honoraire en 1849; l'une et l'autre nominations à l'occasion du jubilé desdites Universités. En 1861, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France l'élut correspondant à la place de M. Freytag, et, en 1867, membre associé étranger, suprême honneur que l'Institut de France n'accorde qu'à un nombre restreint de savants.

Maintenant, si nous cherchions les côtés faibles de cette

Digitized by Google

longue carrière d'orientaliste, il nous serait bien difficile de signaler des fautes de détail dans ces travaux achevés, où l'on sent que l'ouvrier est maître de l'instrument qu'il manie. Il sait fouiller dans les recoins de l'œuvre qu'il traite avec la sûreté de main des grands artistes. Ses qualités dominantes sont l'exactitude, la sagacité, la pénétration dans l'interprétation des textes; il sait *caver* un sujet. Allant toujours au fond des choses, ne se contentant jamais d'à peu près, abordant de front les difficultés, ne les éludant pas, ne glissant pas sur un point douteux. En somme, il a le cachet du vrai savant qui cherche à se rendre compte de tout.

Si nous ne pouvons guère le trouver en défaut dans les détails, voyons si dans l'ensemble de ses travaux, tel que nous le connaissons maintenant, nous ne trouverons pas quelque endroit à attaquer, puisqu'il faut toujours un peu de critique pour contenter les esprits chagrins. Nous avons vu dans l'œuvre de Fleischer beaucoup de notes, observations, corrections, additions, rectifications, enfin une immensité de détails sur la langue arabe et sa grammaire. Nous aurions voulu qu'il pût appliquer ses puissantes facultés d'analyse à une œuvre doctrinale de grammaire arabe. Il aurait pu nous donner l'œuvre synthétique d'un grand grammairien arabe en entier accompagnée d'un commentaire. La grammaire philosophique de la langue arabe est encore a faire. Nul mieux que lui n'était préparé pour ce labeur ; car il a dis-

Digitized by Google

séminé, en vrai prodigue, dans une foule de travaux, des observations grammaticales d'un haut prix. Mais peut-être pense-t-il que, pour une œuvre magistrale comme celle dont je parle, les travaux d'analyse ne sont pas encore assez avancés.

Quoi qu'il en soit, comme il fait une revue, presque une refonte de la grammaire de S. de Sacy, nous aurons du moins, à défaut de cette œuvre complète, ses gloses précieuses, et si la troisième édition se faisait sous sa direction, nous posséderions là un ensemble très-précieux pour nos études.

Fleischer a atteint la perfection dans le travail oriental. On voit qu'il s'est inspiré de deux grands maîtres, S. de Sacy, Caussin de Perceval, ces deux types purs, achevés, de l'orientalisme français. Il représente admirablement les qualités de l'un et de l'autre. Parmi les arabisants de l'Europe, Fleischer occupe le premier rang. Gloire à l'Allemagne, qui a produit un homme de cette valeur!

Digitized by Google

FLUGEL.

Flugel (Gustave Leberecht), orientaliste allemand, né, le 18 février 1802, à Bautzen, dans la Haute-Lusace, en Saxe, d'une famille ancienne et considérée, fit ses premières études au gymnase de sa ville natale, sous le recteur Siebelis, éditeur du *Pausanias*. En 1821, il se rendit à Leipzig, dans cette université célèbre qui a produit tant d'hommes remarquables dans les sciences et les lettres; il y étudia la théologie, la philosophie sous le professeur Krug, et les langues orientales sous la direction de Rosenmüller, Winer et Winzer, jusqu'en 1824.

A cette époque, il accompagna, dans leur tournée en Allemagne, deux jeunes comtes, Zur Lippe Biesterfeld-Weissenfeld, qui résidaient dans leur château de Baruth, près de Bautzen. En 1827, il prit congé de ces deux comtes, qui sont toujours restés ses amis, pour se rendre

Digitized by Google

à Vienne et y étudier les manuscrits orientaux de la Bibliothèque Impériale et ceux de M. Hammer-Purgstall. Il y resta jusqu'en 1829. Pendant ces deux ans, il fit des excursions dans la Hongrie et dans la Styrie. Il passa, dans un but d'études, trois mois à Munich, deux mois à Berlin, quelque temps à la bibliothèque de Walssenbüttel, près de Brunswick, à Hanovre, Gottingue, Cassel, Francfort, etc.

A la fin de septembre 1829, il arriva à Paris et se mit à suivre les cours d'arabe et de persan au Collége de France, et à l'École spéciale des langues orientales les leçons de Sylvestre de Sacy. Il travailla beaucoup aux manuscrits de la Bibliothèque Impériale.

Rentré en Saxe en 1830, il séjourna à Dresde, et en 1832 devint professeur au collége royal de Meissen (Fürstenschule Saint-Afra). En 1838, il fit un voyage en Silésie, et, en 1839, il s'arrêta plusieurs mois à Paris pour y collationner quelques manuscrits orientaux à la Bibliothèque. Il revint par la Suisse et Munich, et, en 1840, se rendit à Vienne. A la suite d'une longue maladie, il résigna ses fonctions de professeur. En 1850, il fit un long voyage à Munich, Salzbourg, Vienne, et resta assez longtemps en Styrie, auprès de M. de Hammer, à son château de Hainfeld. Peu après, il fut chargé de faire le catalogue des manuscrits orientaux de la Bibliothèque Impériale de Vienne, pendant les mois d'été des années 1851, 1852 et 1854. Ce catalogue est achevé. En 1855, il quitta Meissen pour s'installer à Dresde.

Digitized by Google

Voici la série de ses travaux :

1. Mehrsache Beiträge in die von Theodor Hell redigirte Dresdner Abend-Zeitung, 1827, 1829.

2. *Der vertraute Gefahrte des Einsamen* (le Compagnon familier des solitaires) von Abu Manssur Abdu'l-Melik Ben Mohammed Ben Ismaïl Etthalabi aus Nisabur. In-4°, Vienne, 1829. Ce fut M. de Hammer qui l'engagea à publier, avec une traduction allemande, cette anthologie arabe de Thalabi.

3. Catalog der arabischen, persischen, türkischen, syrischen und æthiopischen Handschriften auf der Hof-und Staatsbibliothek zu München. Inséré dans le *Anzeige-Blatt* de Vienne. Band. XLVII, p. 1-46.

4. Sojuti's Leben und Schriften. *Anz.-Bl.*, Bd. LVIII, p. 25-40 ; Bd. LIX, p. 20-36 ; Bd. LX, p. 9-29.

5. Die neuen Erwerbungen orientalischer Handschriften auf der Bibliothek zu Paris. *Anz.-Bl.* Bd. XC, p. 1-16 ; XCI, p. 1-9 ; XCII, p. 34-60.

6. Zuschrift an S. Exc. den Hrn. Grafen Moritz Dietrichstein. Die neu erworbenen orient. Handschriften der K. K. Bibliothek zu Wien. *Anz.-Bl.* Bd. XCVII, p. 1-31 ; Bd. C, p. 1-31.

7. En outre; Einzelne Beiträge Z. B. Selbstcritik zu Tseâlebi.

8. *Geschichte der Araber*. 3 vol. in-8° ; Dresde et Leipzig, 1832, 1838, 1840.

9. *Corani textus arabicus*, 1re édit., in-4°. Leipzig, 1834 ;

Digitized by Google

2e édit. 1842, 3e édit. 1858, in 4°. Cette publication fait partie de la collection des stéréotypes du libraire Tauchnitz, de Leipzig.

10. Concordantiæ Corani arabicæ, in-4°. Leipzig, 1842.

Ouvrage très-utile, au moyen duquel, si on se rappelle un seul mot du passage du Coran qu'on cherche, on peut retrouver le passage entier.

11. Dissertatio de arabicis scriptorum græcorum interpretibus, in-4°. Meissen, 1841.

12. Definitiones Sejjidi Sherif Ali Ben Mohammed Dschordschani, in-8°. Leipzig, 1845, XXXVIII et 356 pages.

Le *Livre des définitions* de Djordjani est un complément pour les dictionnaires arabes. On y trouve les mots usités dans le langage des soufis, et en général la terminologie philosophique. Il a ajouté à ce livre un petit ouvrage d'Ibn-Arabi, mystique du IIIe siècle ; dans lequel on trouve deux cents définitions de termes dont se servent les soufis.

13. Lexicon Bibliographicum et Encyclopædicum a Mustafa Ben Abdallah Katib Jelebi dicto et nomine Haji Khalfa celebrato.

Texte, traduction et index publiés aux frais de l'*Oriental translation committee* de Londres. 1835-1858, 7 vol. in-4°.

C'est une des publications les plus importantes et les plus considérables de notre époque, et qui fait le plus grand honneur à Flügel. Il y a sans doute quelques erreurs de détail à relever ; mais n'était-ce pas inévitable dans une masse colossale de titres d'ouvrages et de ren-

Digitized by Google

seignements les plus divers. Hadji-Khalfa était un savant de Constantinople du commencement du XVIIe siècle de notre ère ; il a composé plusieurs ouvrages, mais aucun n'est comparable à son *Dictionnaire Bibliographique*, monument d'un immense savoir. Il a réuni les titres de quinze mille ouvrages arabes, persans et turcs, mais surtout arabes. Il a dû les voir lui-même tous ou presque tous ; car il indique le titre, les mots du commencement et de la fin, donne quelques détails sur la vie de l'auteur, fait connaître le contenu ou les divisions principales. Il a dû faire de nombreuses recherches, beaucoup de voyages pour se procurer tous ces renseignements. Ces ouvrages existaient il y a deux siècles, par conséquent ils se retrouveront, parce que, depuis ce temps, il n'y a pas eu de grandes destructions de manuscrits, comme celles qui eurent lieu dans les guerres des Mongols, surtout à la prise de Bagdad par Holagou.

Flügel a eu le courage d'entreprendre une œuvre aussi importante. et l'honneur de l'avoir achevée. Il ne lui a pas fallu moins de treize années de travail. Après avoir collationné les manuscrits de Vienne, de Paris et de Berlin, il s'aida de tous les secours que pouvaient lui fournir les travaux des savants et les manuscrits des bibliothèques publiques pour rétablir les titres et les noms propres qui, dans un ouvrage de ce genre, souffrent toujours de la négligence ou de l'ignorance des copistes, et il parvint ainsi à rédiger son texte, qu'il rendit ensuite

Digitized by Google

en latin, en traduisant tous les titres des livres.

Les six premiers volumes comprennent le Dictionnaire de Hadji-Khalfa; mais il était indispensable de les faire suivre d'un index d'auteurs et d'une liste alphabétique des ouvrages cités en dehors de leur ordre naturel. Flügel a ajouté à ces tables un commentaire fort ample, contenant des variantes, des corrections et des notes; enfin, il a complété son travail par les catalogues de vingt-six bibliothèques publiques de Constantinople, de Damas, du Caire, de Rhodes et d'Alep, contenant environ vingt-quatre mille titres de manuscrits, mais sans autre indication.

Le *Comité des traductions de Londres*, qui a eu la hardiesse de publier cet ouvrage, s'est acquis des titres à la reconnaissance du monde savant.

Ce Dictionnaire est loin d'être complet. On est pris de vertige, quand on jette les yeux sur toutes les productions historiques, littéraires, philosophiques, scientifiques de cette race islamique, si admirablement organisée pour les travaux de l'esprit.

14. *Al-Kindi*, genannt « der Philosoph der Araber » Ein Vorbid seiner zeit und seines Volkes. 1857.

15. Umfassende Beiträge in die Hallesche Encyclopædie von Ersch und Gruber Z. B. orientalische literatur und studien, Osmaniches Reich, Hippocrates, etc., etc.

16. Beiträge in das *Conversations-Lexicon von Brockhaus;* in *Brzoska's Zeitschrift*, in Fleischer's Abulfeda die Biographie von Ibn el-cufti; in *Journal of the American*

Digitized by Google

oriental Society, mehrsache Aufsätze und Recensionen in der *Zeitschrift* der deut. morg. Ges. im Repertorium von Gersdorf, in den Allgemeinen Literatur-Zeitungen von Halle, Iena und Leipzig, im *Dresdner Journal*, etc.

17. *Die classen der hanefitischen Rechtsgelehren.* Leipzig, 1860, in-8°; 92 pages.

18. Die Krone der Lebensbeschreibungen, enthaltend die classe der Hanefiten von zeïn ad-din Kasim Ibn-Kutlubuga. Leipzig, 1862, in-8° (XVI et 192 pages).

Ce volume contient le texte arabe des biographies des jurisconsultes hanéfites, et fait partie des Mémoires que la Société orientale allemande publie à côté de son journal.

19. *Mani, seine Lehre und seine Schriften.* Leipzig, 1862, in-8° (VIII et 440 pages), texte arabe, traduction et commentaires.

C'est un extrait du *Fihrist*, encyclopédie littéraire arabe dont Flügel publie une édition. « Tout le monde sait, dit M. Mohl[1], que nous ne connaissons Manès que par ses antagonistes, et qu'il reste bien des doutes sur sa vie et ses doctrines. M. Flügel a retrouvé dans le *Fihrist* des renseignements qui, évidemment, proviennent de sources manichéennes. Ce n'est pas une vie, ni un exposé de la doctrine de Manès; ce sont des matériaux nouveaux et très-curieux à ajouter à ceux que contiennent

1. Rapport à la Société asiatique de 1853.

Digitized by Google

les Pères de l'Église; mais l'auteur traite néanmoins dans son commentaire, de toutes les parties importantes du sujet, discute en détail une foule de points, et entre dans la critique des documents fournis par les Pères. C'est un secours tout à fait inattendu que reçoit l'histoire ecclésiastique, et l'auteur a mis en évidence, avec une impartialité et un savoir rares, tout le parti qu'on peut en tirer. »

20. *Die Grammatischen Schulen der Araber.* Erste Abtheilung. Die Schulen von Basra, und Kufa, und die gemischten Schulen. Leipzig, 1862, in-8° (XII et 265 pages).

Cette première partie sur les écoles des grammairiens arabes n'est pas un travail de grammaire, mais d'histoire littéraire. « La grammaire, dit M. Mohl[1], était devenue l'objet des études et de la préoccupation des Arabes, aussitôt que les conquêtes des premiers khalifes les eurent mis en contact avec des peuples étrangers, auxquels ils imposaient le Coran. Aussi les grandes écoles grammaticales se formèrent-elles dans les villes fondées par les khalifes sur les limites des pays qui parlaient l'arabe : à Koufa, à Basra, et, plus tard, à Bagdad. L'importance qu'on apportait naturellement à l'interprétation du Coran, l'ambition des lettrés de conserver et d'imiter la langue du désert, et le désir des musulmans d'autres

1. Rapport à la Société asiatique de 1863.

Digitized by Google

races d'écrire correctement l'arabe, donnèrent aux études grammaticales sous le khalifat une importance qu'elles n'ont jamais eue nulle autre part. Il devint presque nécessaire pour tout homme qui voulait se distinguer comme poëte, comme jurisconsulte ou comme théologien, de débuter par un traité grammatical pour justifier de ses études savantes. La liste des grammairiens arabes embrasse donc une grande partie des hommes les plus distingués dans toutes les branches du savoir, et l'ouvrage de M. Flügel est une contribution à l'histoire littéraire des Arabes, bien plus considérable que le titre ne paraît promettre. L'auteur traite, dans cette première partie, des écoles de Basra et de Koufa et des écoles mixtes; il en donne l'histoire, avec la liste des savants qui en ont fait partie, et la biographie plus ou moins détaillée des plus distingués d'entre eux. Son but est de fournir des matériaux pour une histoire future de la littérature arabe, et il nous donne un véritable modèle de la manière dont ce sujet doit être traité. »

21. Die arabischen, persischen und türkischen Handschriften der Kais. Kœnig. Hof biblioteck zu Wien, 3 vol. grand in-4°, 1,990 pages. Vienne, 1865-1867.

Flügel est chevalier de l'ordre saxon d'Albert, docteur en philosophie, licencié en théologie, membre correspondant des Académies de Turin et de Vienne, membre de la Société orientale allemande de Halle et de Leipzig, associé étranger de la Société asiatique de Paris, correspon-

Digitized by Google

dant de celle de Londres, de celle de Boston, membre du Atterthumsverein du royaume de Saxe, membre honoraire des Oberlansitzer Prediger-Vereins zu Leipzig, etc. Le choix de ces nombreuses Académies et Sociétés prouve l'estime dont jouissent les travaux de Flügel.

Ce savant orientaliste a rendu d'éminents services aux études asiatiques, surtout en ce qui concerne la langue et le peuple arabes. Ses publications bibliographiques ont ouvert aux travailleurs des mines de renseignements utiles. Son nom brille parmi les arabisants les plus instruits et les plus laborieux.

Digitized by Google

JUYNBOLL.

Juynboll (Théodore-Guillaume-Jean), orientaliste hollandais, né à Rotterdam, le 6 avril 1802, mort en 1861, fit ses premières études dans sa ville natale et à La Haye, puis vint à l'Université de Leyde y compléter son instruction sous les professeurs célèbres : Van der Palm, Hamaker, et Weijers, dont il était l'ami intime.

Destiné à l'état ecclésiastique, sa première étude fut la théologie. En 1826, il fut nommé pasteur au village de Voochout, près de Leyde ; en 1831, professeur de langues orientales à l'Athénée de Franeker, en Frise ; en 1841, il professa les mêmes langues à l'Université de Groningue, et en 1845, succéda à Weijers, dans sa chaire de langues orientales à l'Université de Leyde. Il était en même temps chargé des fonctions d'interprète (Legati Warneriani interpres). Elles consistent à être conservateur de

Digitized by Google

manuscrits orientaux, et, en cette qualité, à aider les personnes qui en font usage. Il est obligé de donner son avis au gouvernement sur des questions ou correspondances orientales et de surveiller la publication des ouvrages orientaux, pour laquelle le gouvernement affecte annuellement 600 florins de Hollande.

Il a publié les ouvrages suivants :

1. *De Amoso*, dissertation qui lui valut le titre de docteur en théologie. Leyde, Luchlin, 1826, in-4°.

2. *Oratio inauguralis* de hodierna studii linguar. orient. conditione habita, 22 junii 1821. Dans les *Annales Acad. Groninganæ;* an. 1831-1832.

3. *Oratio rectoralis* de Henrico Arentio Hamakero. Dans les *Ann. Acad. Gron.*; an. 1835-1836.

4. *Letterkundige Bydragen*. I et II fasc. Leyde, Luchlin, 1838. Le premier fascicule renferme quelques observations sur l'orthographe de la langue hébraïque et les inscriptions phéniciennes; le second, une description d'un manuscrit hébreu de la Bibliothèque de Franeker, contenant les quatre Évangiles; des observations sur l'histoire littéraire des versions arabes du Nouveau Testament. Le troisième fascicule, publié en 1840, est relatif à la condition de l'Asie centrale et principalement de l'Inde après Alexandre le Grand, jusqu'aux invasions des Musulmans dans l'Inde.

5. *Orientalia*. Recueil qu'il publia avec Roorda, Weijers, J. Müller, etc. Dans le tome Ier, il inséra : *Carmen*

Digitized by Google

Motenabbii, cum duplici commen. arab. latinâ versione et annotatione, p. 191-294, 1840; dans le tome II : *Commentatio* de versione arabico-samaritanâ, et de scholiis, quæ codicibus Pariss. n° 2 et 4 adscripta sunt, p. 113-157, 1846.

Cet excellent recueil, les *Orientalia*, n'a eu que deux volumes. C'est à regretter pour la science orientale.

6. *Sermo de Henrico Engelino Weijers*, die 1. apr. 1844, ad discipulos habita. Gron. in-8°, 1844.

7. *Oratio inauguralis* de præcipuis progressibus, quos litteræ semiticæ hoc ipso decennio fecerunt, habita 21 jun. 1845. Leyde, Hazenberg, in-8°.

8. Commentarii in historiam gentis samaritanæ. Leyde, Luchlin, in-4°, 1846 (XII-169 pages).

Juynboll a réuni dans cet écrit tout ce que nous savons de l'histoire de cette tribu samaritaine qui joue un si grand rôle dans la Bible, mais qui paraît destinée à s'éteindre de nos jours, après avoir, grâce à son obscurité, résisté à la domination de tant de maîtres étrangers et hostiles. « Lorsqu'on découvrit, dit M. Mohl [1], du temps de Scaliger, qu'il se conservait, parmi les survivants de cette nation, non-seulement une version de la Bible dans l'idiome samaritain, mais aussi des ouvrages historiques, on conçut naturellement l'espoir d'y trouver des renseignements importants, et pour ainsi dire un supplément

1. Rapport de 1848, p. 36 du tirage à part.

Digitized by Google

à l'Ancien Testament. Cependant, au fur et à mesure qu'on connut mieux ces chroniques, on s'aperçut qu'elles étaient relativement modernes, qu'elles reposaient presque entièrement sur des traditions populaires, qui elles-mêmes n'étaient qu'un reflet de la Bible, et qu'on ne pouvait en tirer qu'un petit nombre de faits nouveaux. »

9. *Chronicon samaritanum, cui titulus est: Liber Josue.* Leyde, Luchlin, in-4°, 1848 (XII-369 et 55 pages).

Les observations qu'on vient de lire s'appliquent également à cette chronique samaritaine du Livre de Josué, que Juynboll a publiée pour la première fois. Il existe encore une chronique samaritaine qui porte le titre d'*Annales d'Aboulfatha*, et qu'a publiée M. Ed. Vilmar en 1865; Gotha.

10. *Lexicon geographicum* cui titulus est : *Merâcid El-ittila*, texte arabe, 3 vol. in 8°; 1850-1854. Introduction, version latine, commentaire et index. Il n'a paru que deux volumes de ce dernier travail, 1859, in-8° (CVIII et 588 pages) (1862, in-8° XII et 632 pages).

Le *Merâcid El-ittila* est l'abrégé du grand dictionnaire géographique de Iakout. Dans son introduction, Juynboll discute l'origine du livre et le nom de l'auteur. Le reste de ce volume contient un commentaire perpétuel du texte, composé de rectifications ou de justifications de leçons admises dans l'édition, de notes plus ou moins détaillées sur des points nombreux, et de renvois à

Digitized by Google

d'autres ouvrages qui traitent des mêmes noms géographiques ou historiques. M. Fleischer a ajouté des notes rectificatives au texte.

11. *Oratio rectoralis* de codicum orient. qui in Acad. Lugd. Bat. servantur, Bibliot. L. B. Brill, in-8°, 1854.

12. *Abu'l-Mahâsin Annales*, quibus titulus est : *Ennodjoum Ez-Zâhira*... etc., en collaboration avec B. Matthes, t. I, pars I; Leyde, 1852, in-8° (54-360; pars II (54-434); t. II, pars I, 1857 (102 et 494 pages). La fin du vol. II a été publiée en 1861.

Abou'l-Mahâsin, personnage du xve siècle, ami de Makrizi, auquel il a survécu, est auteur de cette chronique sur l'Egypte musulmane. L'édition de ces annales devait comprendre 12 volumes, dont le premier va jusqu'à l'année 254 de l'Hégire (de J.-C. 867).

Ce livre est précieux : on y trouve dans leur ordre chronologique une grande masse de faits relatifs à une province bien importante de l'empire arabe; mais sa véritable valeur historique ne se montre que dans la partie qui traite des temps postérieurs, où l'auteur fournit des renseignements qui lui sont propres. Juynboll avait annoncé une traduction de l'ouvrage, quand le texte serait complet; mais la mort lui a arraché la plume des mains.

Sous ses auspices et avec sa collaboration ont été publiés les ouvrages suivants :

Avec A. Kuenen, Spec. e litteris orient., exhibens librum Geneseos, sec. arabicam Pentateuchi sp

Digitized by Google

versionem. Leyde, Brill, 1851, in-8°. Ensuite A. Kuenen publia seul les livres de l'Exode et du Lévitique. *Id.*, 1854;

Avec J. Anspach, Spec. e lit. or. exhibens historiam al-Walidi et Solaïmanis, sumtam ex libro *Kitab el-Oyoun*. Leyde, Brill, 1853, in-8°;

Avec M. Salverda de Grave, Spec. e litt. or. exhibens Az-Zamaksarii Lexicon geographicum, cui titulus est : *Kitab el-Djabâl*, etc. Leyde, Brill, 1856, in-8°.

Juynboll a publié dans quelques recueils périodiques de la Hollande, comme le *Gids*, un certain nombre de comptes rendus.

Le sénat académique de Groningue le nomma, en 1845, Litt. hum. Doct. et philosoph. theol. Magister; et le roi de Hollande, en 1854, membre de l'Académie royale des sciences à Amsterdam.

Les travaux de Juynboll se font remarquer par une érudition patiente, minutieuse, étendue, exubérante même. La masse de notes qui encombrent ses livres rappelle les éditions d'auteurs classiques que l'école hollandaise publiait dans le XVIIe siècle. Mais, hélas! ce soin laborieux sera-t-il bien apprécié par notre époque un peu superficielle et qui aime à travailler sans trop de fatigues sur des livres bien clairs, bien nets. Quoi qu'il en soit, les savants ouvrages de l'orientaliste hollandais prouvent que la race des Bénédictins vit encore au XIXe siècle.

MAX MULLER [1]

Müller (Maximilien), orientaliste allemand, né le 6 décembre 1823, à Dessau, capitale du duché d'Anhalt-Dessau, est le fils de Wilhelm Müller, célèbre poëte allemand. Envoyé à l'école ducale de Dessau, il s'y distingua par la vivacité de son esprit, son amour du travail et un remarquable talent pour la musique. A l'âge de douze ans, envoyé à Leipzig, il fut reçu, selon les habitudes allemandes, dans la famille d'un des professeurs, et il fit ses classes à la *Nicolaischule*, collége qui avait eu pour élève le grand promoteur de la science du langage, Leibnitz.

1. Une notice fort bien faite sur Max Müller, par M. Georges Harris, a été placée en tête du premier volume des *Nouvelles leçons sur la science du langage*. Nous avons mis à contribution ce travail pour la partie biographique de notre étude.

Digitized by Google

En 1841, ayant terminé ses études, il suivit les cours de l'Université de Leipzig et s'adonna de bonne heure à la philologie comparée en étudiant l'hébreu, l'arabe et le sanscrit sous la direction d'Herman Brockhaus. En 1843, il passa ses examens pour le doctorat.

Attiré par sa vocation particulière vers la philologie comparée, il se rendit en 1844 à Berlin, pour y suivre les leçons de Bopp et y étudier la collection des manuscrits sanscrits que le gouvernement prussien avait achetés en Angleterrre, après la mort de sir Robert Chambers, et à la sollicitation de Bunsen. Pendant son séjour en Prusse, il eut le bonheur de faire la connaissance de deux illustres savants, Alexandre de Humboldt et Bœckh, d'assister aux leçons de philosophie de Schelling et d'étudier le persan sous Rückert.

Son séjour à Berlin fut d'une année. Sollicité par Gottfried Hermann de se fixer à Leipzig, il préféra venir à Paris en 1845, pour suivre le cours d'Eugène Burnouf au Collége de France. Il ne tarda pas à devenir un des disciples privilégiés de cet illustre maître. Burnouf l'engagea à publier le Rig-Véda, dont Rosen avait commencé à s'occuper. Il partit pour l'Angleterre, au mois de juin 1846, pour y faire ses collations de manuscrits sanscrits. En 1848, il se fixa définitivement à Oxford pour surveiller l'impression du Rig-Véda.

Dans sa séance du 25 octobre 1849, l'Institut de France accorda le prix Volney au mémoire de M. Müller, inti-

Digitized by Google

titulé : *De la philologie comparée des langues indo-européennes dans ses rapports avec la civilisation primitive de l'humanité*. Ce mémoire est resté inédit.

En 1850, Max Müller fut nommé professeur adjoint des langues et des littératures de l'Europe moderne, et, en 1854, il succéda à son ami, M. Francis Trithen, comme titulaire de cette même chaire qu'il occupe encore. En 1858, il fut nommé *Fellow of All Souls College*, à Oxford, et membre correspondant de l'Institut de France, et en 1869, associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. En 1865, il a été nommé conservateur des manuscrits orientaux à la Bibliothèque Bodléienne, à laquelle il était attaché depuis l'année 1856. Il est membre des principales sociétés savantes de l'Europe.

Nous aurons à étudier, autant que nos forces pourront nous le permettre, Max Müller sous le triple aspect d'écrivain, d'indianiste et de philologue. Mais avant notre faible esquisse, donnons l'énumération la plus exacte possible de ses publications, en suivant l'ordre chronologique.

1. *Hitôpadésa*, célèbre recueil de fables indiennes, traduit en allemand. Leipzig, 1844; nouvelle édition, texte dévanagari avec la transcription en caractères latins, une traduction interlinéaire et des notes grammaticales. Londres, 1064-65.

2. *Mêghadûta*, ou Nuage messager, poëme de Kâlidâsa, traduit en vers allemands. Königsberg, 1847. Ce fut avec

Digitized by Google

cette traduction, où il reproduisait de la manière la plus parfaite jusqu'au mètre de l'original, que Max. Müller gagna les bonnes grâces du célèbre et farouche auteur des *sonnets cuirassés*, Rückert, professeur de persan à Berlin.

3. *Essay on Bengalee and its relations to the Aryan languages.* Cet essai sur le bengali et ses rapports avec les langues aryennes fut lu devant l'Association britannique pour l'avancement de la science à Oxford, et publié, en 1847, dans les *Transactions of the British Association.*

4. *Le Rig-Véda*, texte sanscrit, publié à Londres; chaque tome a une préface importante:

Tome I : avec une préface où il décrit les manuscrits dont il s'est servi, 1849;

Tome II : il donne le relevé d'un grand nombre de variantes et termine cette préface par un hommage rendu à la mémoire d'Eugène Burnouf, p. LX, 1854;

Tome III : après une discussion sur l'usage qu'il faut faire du commentaire de Sâyana, il ajoute le relevé des variantes, 1856;

Tome IV : discussion d'une question astronomique (les Nakhshatras), 1862.

Ces quatre volumes contiennent 4,000 pages in-4o. Les huit premiers livres du Rig-Véda sont aujourd'hui publiés. Il reste les deux autres livres à éditer.

Le mot *Véda*, dérivé de la racine *vid*, connaître, savoir, signifie « la connaissance, la science ». Quand on dit le *Véda* ou les *Védas*, on fait à peu près la même

Digitized by Google

distinction que nous établissons entre l'*Évangile* et les *Évangiles*.

Les Védas sont au nombre de quatre : le Rig-Véda, ou Véda des hymnes, ainsi nommé de la racine sanscrite qui signifie « célébrer » ; le Yadjour-Véda, ou Véda du sacrifice, divisé en Yadjour-Véda blanc et Yadjour-Véda noir, tire son nom de la racine qui signifie « sacrifier » ; le Sâma-Véda, collection de *Sâmans* ou chants ; et l'Atharva-Véda, dont le nom vient d'Atharvan, qui en est supposé un des auteurs.

Lorsqu'on parle des collections des hymnes de chaque Véda (sans les *Brâhmanas* ou traités théologiques qui appartiennent à chaque Véda), on a l'habitude de mettre après le nom du Véda le mot sanscrit *Sanhitâ*, qui signifie « recueil. » Nous avons puisé ces quelques définitions élémentaires dans la notice de M. G. Harris[1].

A la mort de Rosen, qui avait commencé la publication et la traduction du Rig-Véda, Eugène Burnouf, reconnaissant le mérite de Max. Müller, l'engagea à se charger de la publication des 1,017 hymnes de ce Véda et de l'ample commentaire de Sayana, auteur indien du XIVe siècle de notre ère.

Burnouf pensait que, pour avoir une intelligence vraie de l'histoire primitive de l'humanité et pour faire une

1. Voy. aussi sur les Védas notre notice sur Wilson, t. Ier de *l'Histoire des Orientalistes*, p. 149.

Digitized by Google

étude comparative des religions de l'Orient, la connaissance du Véda était indispensable.

Les savants d'Europe ont reconnu hautement la valeur scientifique de l'édition du Rig-Véda par Max. Müller. Une satisfaction peut-être encore plus grande était réservée au célèbre indianiste. M. Martin Haug, savant orientaliste de l'Inde, dit qu'en 1862 des savants brahmanes, au nombre de sept cents, s'étant assemblés à Pounah, avaient examiné l'édition du Rig-Véda de Max. Müller et l'avaient déclarée plus correcte et plus complète qu'aucun de leurs manuscrits qu'ils corrigèrent sur l'édition de M. Müller.

En 1856, Max. Müller entreprit à Leipzig une autre édition du Rig-Véda, sans le commentaire de Sayana, mais avec le Rig-prâti-çakhya ou traité de la phonétique et de la grammaire du Rig.

En 1869, on a publié séparément à Leipzig un volume de texte contenant le premier *mandala* (caractère dévanagari) et un autre volume pour le Pratiçakhya, la traduction de ce traité de phonétique et des notes.

5. *Cours de philologie comparée. Revue d'Edimbourg*, octobre 1851.

6. *An Essay on Indian Logic*, publié dans *Thomson's Laws thougt.* London, 1853.

7. *Proposals for a missionary alphabet* (Propositions pour un alphabet à l'usage des missionnaires), London, 1854.

8. *Suggestions on learning the languages of the seat of war in the East* (Conseils pour apprendre les langues du

Digitized by Google

théâtre de la guerre en Orient). London, 1854. Une deuxième édition considérablement augmentée, parut l'année suivante sous ce titre : *The Languages of the seat of war in the East, with a Survey of the three families of language, Semitic, Aryan and Turanian.* London, 1855.

9. *Letter to chevalier Bunsen on the classification of the Turanian languages.* 1854.

Cette lettre fut insérée par Bunsen dans le tome Ier de son *Esquisse de la philosophie de l'histoire universelle.* Voy. p. 263 à 521, (*Outlines of the philosophy of universal history.* London, 1854). Ce même ouvrage renferme d'autres travaux de Max. Müller sur le Véda, le Zend-Avesta, etc.

Dans la lettre au chevalier Bunsen, Max. Müller consigne les renseignements importants qu'il a recueillis dans les récits des voyageurs sur le langage des tribus nomades de l'Asie septentrionale et méridionale. Il rend compte du procédé agglutinatif commun à ces langues, d'ailleurs si diverses, et expose les raisons qui lui font réunir tous ces idiomes sous le nom de groupe touranien. Les idées de Max. Müller ont rencontré en Allemagne beaucoup d'opposition. Toutefois M. Pott, un de ses adversaires les plus décidés, a reconnu que cet ouvrage était le plus important qui eût été publié depuis longtemps dans le domaine de la linguistique.

10. *Essai sur la Mythologie comparée*, publié dans les *Oxford Essays*, 1847. Voy. aussi la *Revue Germanique*, de juin et juillet 1858.

Digitized by Google

Les savants J. Grimm et Kuhn avaient déjà fondé solidement la science de la mythologie comparée, et leurs découvertes avaient aidé puissamment à comprendre les croyances et les religions de l'antiquité. Max. Müller a posé les vrais principes de cette science, en a tracé la vraie méthode. Hegel appelle la découverte de l'origine commune du grec et du sanscrit, la découverte d'un nouveau monde; on peut dire la même chose de l'origine commune de la mythologie grecque et de la mythologie sanscrite. La découverte est faite et la science de la mythologie comparée aura bientôt la même importance que la philologie comparée.

11 *The german Classics, from the fourth to the nineteenth. century*. London, 1858.

Ses classiques allemands, depuis le IVe jusqu'au XIXe siècle, contiennent des pièces justificatives pour toute l'histoire littéraire de l'Allemagne. Dans la préface on trouve un aperçu du développement de la vie intellectuelle et littéraire de l'Allemagne.

12. *A History of ancient sanskrit Literature,* so far as it illutrates the primitive religion of the Brahmans. London, 1859, XIX, 607 pages. La deuxième édition a paru en 1860.

Dans cette histoire de l'ancienne littérature sanscrite, Max. Müller nous offre le résultat de ses longues années d'étude sur le Véda et sur ses commentateurs. Voici *war in*ent un savant indianiste, M. Barthélemy Saint-

Digitized by Google

Hilaire, juge ce nouvel ouvrage de Max. Müller : « Cette œuvre marquera dans les études védiques un progrès considérable ; l'auteur fixe et éclaircit une foule de questions intéressantes et douteuses, et il trace à la littérature du Véda un cadre qui, selon nous, sera définitif. Il a porté l'ordre et la lumière dans ce trésor immense et confus des monuments primitifs de la religion brahmanique, et son système repose sur des bases qui peuvent sembler inébranlables [1]. » Cet académicien a consacré à l'ouvrage de Max Müller cinq articles dans le *Journal des Savants*, des années 1860 et 1861.

13. *Lectures on the Science of Language*, delivered at the Royal Institution of Great Britain in April, May, and June, 1861. London 1861. Traduction française de MM. Georges Harris et Georges Perrot ; 2e édition revue et augmentée sur la 5e édition anglaise. Paris, Durand, 1867, XXXVI-530 pages.

Cet ouvrage, que l'Institut de France honora du prix Volney en 1862, est maintenant arrivé à sa cinquième édition en Angleterre, et la réimpression qui en a été faite en Amérique, ainsi que les traductions allemande, italienne, russe et française ont déjà eu aussi plusieurs éditions.

Ces *leçons* sont au nombre de neuf : elles traitent des

1. *Journal des Savants*, 1860, p. 457.

Digitized by Google

matières suivantes : 1° à quel ordre de sciences appartient la science du langage; 2° de la distinction à faire entre le développement du langage et l'histoire du langage ; 3° période empirique; 4° période de la classification ; 5° classification généalogique des langues; 6° de la grammaire comparée; 7° des éléments constitutifs du langage ; 8° classification morphologique des langues; 9° période de la théorie. Origine du langage. — Appendice. Tableaux généalogiques des langues. Table analytique.

14. *Nouvelles leçons sur la science du langage.* Cours professé à l'Institution Royale de la Grande-Bretagne en 1863. Traduction française de MM. Georges Harris et Georges Perrot. 2 vol. in-8°. Paris, Durand, 1867-1868. T. I, XLIV-386 pages; t. II, 357 pages.

L'ouvrage de Max Müller est divisé en douze leçons.

Le tome Ier, consacré à la phonétique et à l'étymologie, comprend six leçons : 1° introduction ; 2° le langage et la raison ; 3° l'alphabet physiologique ; 4° les changements phonétiques ; 5° la loi de Grimm ; 6° les principes de l'étymologie ; table analytique.

Le tome II donne la suite des leçons : 7° de la puissance des racines; 8° la métaphore; 9° la mythologie des Grecs; 10° Jupiter le Dieu suprême des Ariens; 11° mythes de l'Aurore ; 12° la mythologie moderne. Table analytique.

Digitized by Google

15. *A Sanskrit Grammar for beginners*. London, 1866 in-8°.

16. *Deutsche Liebe. Aus dem Papieren eines Fremdlings*. (Un amour allemand. Extrait des papiers d'un étranger). 2e édition, Leipzig, 1867.

C'est une nouvelle charmante.

17. *Chips from a german Workshop*, 2 vol. in-8. London, 1867, XXXIII-735 pages. (Copeaux d'un atelier allemand.)

Un jour, raconte Max. Müller dans sa préface, il y a vingt ans de cela, je fus appelé à la bibliothèque de mon vénérable ami Bunsen, à Carlton House Terrace; il m'annonça, les yeux rayonnants, que la publication du Rig-Véda était assurée. Il avait passé bien des jours à voir les directeurs de la Compagnie des Indes, à leur expliquer l'importance de cet ouvrage et la nécessité de le publier en Angleterre. A la fin, ses efforts furent couronnés de succès, les fonds étaient prêts pour imprimer mon édition du texte et du commentaire des hymnes sacrées des Brahmes, et Bunsen tenait à m'annoncer, le premier, l'heureux résultat de sa mission littéraire. — Maintenant, me dit-il, vous avez une œuvre pour la vie; c'est un immense bloc à dégrossir, à polir. Mais songez à nous donner de temps en temps quelques *copeaux* de votre atelier.

Me trouvant en Cornouailles, l'an dernier (1866), continue Max Müller, je vis des monceaux de minerai de cuivre entassés autour des mines, comme des ruines gi-

Digitized by Google

la antesques, alors que le pauvre peuple demande du billon le pour acheter du pain. Et je pensais souvent au mot de Bunsen :

— Votre œuvre n'est pas achevée, après que vous avez extrait le minerai de la mine; il faut encore le cribler, le forger, le fondre, le monnayer, pour qu'il soit d'une utilité réelle et puisse servir de nourriture intellectuelle au genre humain.

La plupart des sujets traités dans ces deux volumes sont obscurs et difficiles; mais Max Müller, pense que dans le domaine des connaissances humaines, il n'y a aucune matière qui ne puisse être élucidée, devenir intelligible, quand nous-mêmes sommes parvenus à nous en rendre maîtres par un labeur qui tend à la perfection.

« Les deux volumes que je publie, dit-il, contiennent des *Essais* sur les premières pensées de l'homme : religion, mythologie, traditions et mœurs primitives. Il n'y a pas pour mon esprit de sujet plus absorbant que d'essayer de tracer l'origine de la première éclosion de la pensée humaine, non théoriquement en suivant les lois de Hegel, ou les époques de Comte; mais historiquement, et comme un chasseur indien, épiant toute empreinte de pas, tout vestige, tout brin cassé, qui puisse parler et rendre témoignage de l'antique présence de l'homme en ses recherches et ses primitifs voyages vers la lumière et la vérité. »

Digitized by Google

Le premier volume contient : *Essays on the science of religion.*

1. *Lecture sur les Védas.* Dans son histoire de la littérature sanscrite, il a développé certains points de cet article.

2. *Christ and others masters;* compte-rendu d'un livre de M. Ch. Hardwick.

3. *The Veda and Zend-Avesta;* curieuse étude sur la race aryenne, ses migrations, son influence sur les Européens, etc., etc.

4. *The Aitareya-Brahmana;* compte-rendu de l'édition de ce livre par Martin Haug.

5. *On the Study of the Zend-Avesta in India;* à l'occasion des « Essays on the sacred language Writings; and religion of the Parsees, » par Martin Haug.

6. *Progress of Zend scholarship;* à propos de « A lecture on the original language of Zoroaster, » par Martin Haug.

7. *Genesis and the Zend-Avesta;* article sur l'*Iran* de Friedrich Spiegel.

8. *The modern Parsis;* à l'occasion du livre : « *The manners and customs of the Parsees,* » par Dadabhai Naoroji et the Parsee religion, par le même.

9. *Buddhism;* article très-important sur « *Le Bouddha et sa religion,* » par Barthélemy Saint-Hilaire.

10. *Buddhist Pilgrims;* à propos de l'ouvrage de M. Stanislas Julien : « Voyages des pèlerins bouddhis-

Digitized by Google

tes, » et « Mémoires sur les contrées occidentales. » Curieux et savant article.

11. *The meaning of Nirvana;* lettre à l'éditeur du *Times* en réponse à une critique de M. Francis Barham sur le mot *Nirvana.*

12. *Chinese translations of sanskrit texts;* à propos de la méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois, par M. Stanislas Julien.

13. *The works of Confucius.* Compte-rendu de « *The chinese classics*, with a translation critical and exegetical notes, » par James Legge.

14. *Popol vuh;* compte-rendu des ouvrages : Popol vuh, le livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine, avec les livres héroïques et historiques des Quichés, par l'abbé Brasseur de Bourbourg. — Et Manuscrit pictographique américain précédé, d'une notice sur l'idéographie des Peaux-Rouges, par l'abbé Domenech.

15. *Semitic Monotheism.* Compte-rendu de l'histoire générale et système comparé des langues sémitiques, par Ernest Renan; nouvelles considérations sur le caractère général des peuples sémitiques et en particulier sur leur tendance au monothéisme, par le même.

Le second volume contient : *Essais on mythology, traditions and customs.*

16. *Comparative Mythology;* très-important et curieux article. Voy. la *Revue Germanique* de juin et juillet 1858.

Digitized by Google

17. *Greek Mythology;* à l'occasion du livre : « *Griechische Gotterlehre*, » de F. G. Welcker.

18. *Greek Legends;* à propos du livre : « A manual of mythology in the form of question and answer, by the Rev. G. W. Cox. »

19. *Bellerophon.* Recherches sur l'étymologie du mot.

20. *The Norsemen in Iceland;* sur l'ouvrage « The Norsemen in Iceland » de M. G. W. Dabent.

21. *Folk-Lore.* Compte-rendu du livre Curiosities of Indo-European tradition and Folk-Lore, par W. K. Kelly.

22. *Zulu Nursery Tales*; à l'occasion du livre « Nursery Tales, traditions and histories of the Zulus, » par the Rev. Henry Callavay.

23. *Popular tales from the norse;* sur un livre de M. G. W. Dabent.

24. *Tales of the west Highlands;* sur un livre de M. J.-F. Campbell.

25. *On manners and customs;* à propos du livre « Researches into the early history of Mankind, and the developpement of civilisation, » par E. Burnet Tylor. Très-intéressante étude.

26. *Our figures*; sur un mémoire sur la propagation des chiffres indiens, par M. F. Woepke.

27. *Caste;* à propos de la publication : Original sanscrit texts on the origin and progress of the religion and institutions of India, translated by. J. Muir. La première

Digitized by Google

partie contient : The mythical and legendary accounts of Caste. C'est un important article.

Les diverses études et comptes-rendus qui font partie de ces deux volumes avaient été, pour la plupart, publiés dans les « *Edinburgh and Quarterly Reviews*, *Oxford Essays*, *Macmillan's and Fraser's Magazines*, *Saturday Review* et dans le *Times*.

18. *The syxth hymn of the first book of the Rig-Veda*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, mars 1868.

C'est le spécimen d'une traduction d'un choix d'hymnes du Rig-Véda, que Max. Müller se propose de publier en huit volumes dont le premier est publié, voir. ci-après.

19. *The Rig-Veda Sanhita*, translated and explained; tome Ier, contenant Hymns to the Maruts or the Storm-gods, in-8°, London, 1869.

20. *Lecture on buddhistic nihilism*, delivered before the general Meeting of the association of German philologists at Kiel, septembre 1869 : Voy. Trubner's American and Oriental literary record, octobre 1869.

Voilà la série complète des ouvrages du célèbre indianiste, sauf les articles qu'il a fournis aux journaux littéraires de l'Allemagne, et en particulier au *Journal* de Kuhn.

Quoique Max. Müller soit encore jeune et qu'il ait le temps de produire d'autres œuvres importantes, cependant, comme il a entrepris une publication de longue ha-

Digitized by Google

leine, la traduction des hymnes choisies du Rig-Véda en huit volumes, et que d'autre part il a déjà produit des ouvrages considérables, nous pouvons dès à présent étudier dans son ensemble la carrière de ce grand érudit.

Max. Müller s'offre à nous, comme nous l'avons dit, sous un triple aspect : écrivain, indianiste et philologue.

I

Max. Müller, au milieu des labeurs et des pénibles recherches que l'érudition exige, fait toujours rappeler qu'il est fils de poëte, tant il excelle à présenter sous la forme la plus poétique et la plus séduisante la science la plus exacte et la plus austère. On se rappelle encore à Leipzig les charmantes poésies qu'il lisait dans une société de jeunes poëtes, et celles qu'il fit notamment pour célébrer le 400e anniversaire de l'invention de l'imprimerie. On a cherché à expliquer l'origine de cette alliance de qualités qui semblent presque s'exclure : l'érudition et la forme élégante du style.

« Quant à nous, dit M. G. Harris[1], après avoir suivi M. Max. Müller depuis son enfance, nous l'expliquons

1. Notice sur la vie et les ouvrages de M. Muller, p. 8.

Digitized by Google

tout naturellement. Fils de poëte, richement doué des plus heureux dons de la nature, familier depuis ses années de collége avec les grands modèles de la Grèce et de Rome, n'ayant jamais cherché d'autre délassement après de pénibles travaux que la poésie qu'il affectionnait, la perfection de la forme n'était-elle pas chez lui toute naturelle ? Et ce long commerce qu'il a eu depuis lors avec les antiques Rishis, les premiers-nés des poëtes aryens, n'a-t-il pas été bien fait pour donner à ses couleurs des teintes plus fraîches, et à ses images le charme des premiers jours ? »

Son roman intitulé : *Un amour allemand* est écrit avec un charme pénétrant. On y sent une âme neuve, ouverte aux plus belles aspirations. C'est une œuvre écrite avec une exquise délicatesse.

II

Son édition du Rig-Véda, son Histoire de l'ancienne littérature sanscrite ont placé dans un haut rang Max. Müller parmi les indianistes du XIXe siècle. On trouve chez un de ses émules, un savant indianiste aussi, M. Barthélemy Saint-Hilaire, une appréciation de Max. Müller, en ces termes, à l'occasion de l'*Histoire de la littérature sanscrite* :

« C'est le fruit de la plus vaste et de la plus difficile in-

Digitized by Google

vestigation dans des manuscrits encore bien peu connus, et de la plus rare sagacité dans des études où elle est au moins aussi nécessaire que dans toutes les autres.

« L'Histoire de l'ancienne littérature sanscrite est faite pour ajouter beaucoup à l'illustration dont est déjà entouré, à si juste titre, le nom de M. Max. Müller. Sa splendide édition du Rig-Véda aurait suffi pour le consacrer, sans parler de tant d'autres travaux; mais celui dont je viens de m'occuper est d'un ordre tellement élevé, qu'on peut douter que, d'ici à bien longtemps, personne le surpasse ou même l'égale.

« L'érudition, avec les labeurs et les pénibles recherches qu'elle exige semble exclure trop souvent ce talent éminent de style et de composition. Évidemment, il y a là une réunion bien peu commune de qualités qui d'ordinaire paraissent incompatibles; et ce sera là une distinction particulière pour M. Max. Müller, au milieu de tant d'indianistes fameux, ses émules et ses amis[1]. »

On est heureux de voir ainsi un savant, profondément versé dans la connaissance de l'Inde védique, louer Max. Müller avec cette allure franche, sincère, d'où s'éclipse tout sentiment de jalousie.

On a remarqué avec raison que personne avant Max. Müller n'a encore édité autant de textes sanscrits.

1. *Journal des Savants*, 1861, p. 59.

Digitized by Google

Nous venons de faire connaître Max. Müller comme écrivain et comme indianiste; et à notre grand regret bien brièvement. Une tâche plus difficile nous reste à accomplir, c'est de l'étudier comme philologue.

III

Le grand ouvrage de Max. Muller sur *la science du langage*, publié en anglais, se compose d'un premier Cours fait à Londres en 1861, en un volume, et d'un second Cours en 1863, en deux volumes.

Nous allons suivre la belle traduction de MM. G. Harris et G. Perrot, qui ont présenté au public français l'œuvre de leur ami avec un soin, une exactitude et une science parfaite.

Le cadre de notre livre est trop resserré pour que nous puissions examiner dans son entier un ouvrage qui ne forme pas moins de 1200 pages. Nous devons donc nous borner à présenter quelques questions de haute philologie, traitées par Max. Müller, avec cette *maestria* qui le distingue, et qui vont nous montrer cet orientaliste sous des aspects nouveaux.

Il est temps de nous faire des idées nettes et définitives sur la marche à suivre dans l'étude de ces matières difficiles : origine du langage, étymologie, racines, classi-

Digitized by Google

fication des langues, etc., questions qui donnent prise à tant de controverses, parce que, comme Max. Müller, on ne s'est pas toujours placé au point de vue de l'observation des faits, et on n'a guère construit de système que sur l'empirisme. Nous avons divisé en dix questions l'examen et l'analyse du livre de Max. Müller. Ces dix questions, très-importantes, n'embrassent pas cependant toutes les matières de ce livre; mais au moins nous ferons connaître la pensée du célèbre philologue sur les plus graves problèmes que soulève son œuvre.

I. — LA SCIENCE DU LANGAGE FAIT PARTIE DES SCIENCES DITES NATURELLES[1].

La science du langage, dit Max. Müller, est de date très-récente, et les autres sciences, ses sœurs aînées, l'admettent à peine sur un pied d'égalité. Son nom même est encore indéterminé, et les dénominations diverses qu'elle a reçues en Angleterre, en France et en Allemagne sont si vagues et si mobiles, qu'elles ont donné lieu dans le public aux idées les plus confuses sur les sujets réels de cette nouvelle science. Nous l'entendons

1. Voy. les première et deuxième leçons de la *Science du langage* 1861. Ce que nous donnons n'en est que le résumé succinct.

Digitized by Google

appeler la *philologie comparée, l'étymologie scientifique, phonologie, glossologie;* en France, elle est connue sous le nom commode, mais un peu barbare, de *linguistique.* Max. Muller préfère la simple désignation de *science du langage.*

Dans l'histoire de la plupart des sciences, il y a une certaine uniformité. Si nous lisons des ouvrages comme l'*Histoire des sciences inductives* de Whewell, ou le *Cosmos* de Humboldt, nous trouvons que l'origine, le développement et les causes de prospérité ou d'insuccès ont été les mêmes pour presque toutes les branches des connaissances humaines. Il y a, pour chacune, trois périodes ou âges bien distincts, que nous appellerons : la période de l'empirisme, celle de la classification et celle de la théorie.

En botanique, par exemple, un homme qui a voyagé dans les contrées lointaines, qui a réuni nombre de plantes, qui en connaît les noms, l'anatomie et les propriétés médicales, n'est pas encore un botaniste, mais seulement un herboriste, un amateur des plantes. Voilà pour la période empirique.

La véritable science des plantes, comme toutes les autres, commence par le travail de la classification. La connaissance pratique des faits s'élève jusqu'à la science aussitôt que, sous la multiplicité des faits individuels, l'esprit découvre l'unité d'un système organique. Cette découverte se fait au moyen de la comparaison et de la classification : nous cessons d'étudier chaque fleur pour

Digitized by Google

elle-même, et en agrandissant la sphère de nos observations, nous tâchons d'apercevoir les caractères essentiels et communs à plusieurs, sous lesquels nous pouvons fonder les groupes ou les classes naturelles. Puis nous comparons ces classes entre elles, dans leurs traits plus généraux; de nouveaux points de ressemblance ou de différence apparaissent à la vue et nous permettent de découvrir des classes de classes ou des familles.

La période *de la classification* nous conduit naturellement à la troisième et dernière, celle de la théorie ou de la métaphysique. Si l'œuvre de la classification est exécutée comme elle doit l'être, elle nous apprend que rien n'existe dans la nature comme par accident; que chaque individu appartient à une espèce, et chaque espèce à un genre; qu'il y a des lois cachées qui régissent la liberté apparente et la variété qui nous frappent dans la création.

La philologie comparée étant donc une science *de la nature,* sa méthode doit être par conséquent identique à celle qui a été suivie avec tant de succès en botanique, en géologie, en anatomie et dans les autres branches de l'étude de la nature. Pourtant, dans l'histoire des sciences physiques, nous chercherions en vain une place assignée à la philologie comparée.

Le langage, qui est le témoin vivant et parlant de toute l'histoire de notre race, n'a jamais été étudié par l'historien, ni contraint de révéler ses secrets, jusqu'à ce qu'il fût interrogé et, pour ainsi dire, rappelé à la conscience

Digitized by Google

de lui-même dans ces cinquante dernières années, par le génie des Humboldt, Bopp, Grimm, Bunsen et d'autres.

Ainsi, d'après Max. Müller, la science du langage fait partie des sciences *naturelles*. Elle en a la méthode, et elle passe par les mêmes périodes : l'empirisme, la classification et la théorie. Cependant cette thèse est combattue par des philosophes qui regardent le langage comme ayant été inventé par l'esprit humain et qui voudraient le voir traiter, non comme un produit de la nature, mais comme une œuvre artificielle de l'esprit de l'homme. Ces philosophes ont fait les objections suivantes :

Première objection. Le langage est l'œuvre de l'homme. Il a été inventé par l'homme comme moyen de communiquer ses pensées, quand les regards et les gestes devinrent insuffisants, et progressivement par les générations successives il a été amené à ce degré de perfection que nous admirons dans l'idiome des Védas, de la Bible, du Koran et dans la poésie d'Homère, de Virgile, de Dante et de Shakespeare.

On peut se borner, dit Max. Müller, à répondre à cette objection, que personne n'a encore expliqué comment la discussion, qui a dû dans cette hypothèse précéder le choix de chaque mot, était possible, sans le langage lui-même.

Deuxième objection. Le langage étant sujet à changement avec le temps et différant par là de tous les autres

Digitized by Google

produits de la nature, il ne doit pas être traité comme les objets des sciences naturelles.

Il y a dans cette objection, répond Max. Müller, quelque chose de fort spécieux; mais si nous y regardons de plus près, nous trouvons qu'elle repose entièrement sur une confusion de termes. Il faut distinguer entre le changement qui se fait avec le temps et entre le développement naturel. L'art, la science, la philosophie et la religion ont une histoire qui contient leurs variations et leurs progrès; le langage, comme les autres produits de la nature, n'admet que le *développement.*

Remarquons d'abord que, bien qu'il y ait dans le langage un changement continu, il n'est au pouvoir de l'homme, ni de le produire ni de l'empêcher. Autant vaudrait songer à modifier les lois qui règlent la circulation de notre sang, ou à ajouter un pouce à notre taille, qu'à changer les lois du langage ou à inventer de nouveaux mots selon notre bon plaisir.

Mais bien qu'il soit facile de montrer que le langage ne peut être changé, ni jeté dans un nouveau moule par le goût, le bon plaisir ou le génie de l'homme, il est fort difficile d'expliquer les causes du développement du langage.

Ce que nous appelons le *développement* du langage résulte de deux opérations qu'il faut distinguer soigneusement l'une de l'autre. Max, Müller nomme ces deux

Digitized by Google

opérations : 1° le renouvellement dialectal, 2° l'altération phonétique.

Exemples d'altération phonétique.

Les mots *vingt* en français, *viginti* en latin, *vinsati* en sanscrit, sont le même mot. Or, la première partie du mot, *vi*, était primitivement *dvi*, signifiant *deux*. Voilà une première altération phonétique. *Ginti*, la deuxième partie de vi-ginti, est une corruption du mot qui signifie *dix*. Dix se dit en sanscrit *dasan*, d'où est dérivé *dasati*, décade. Ce *dasati* s'est réduit par la suite à *sati*, ce qui avec *vi* pour *dri*, *deux*, nous donne le sanscrit *visati* ou *vinsati*, vingt. Le latin *viginti* doit son origine à la même opération.

Voilà un exemple de ce qu'on entend par *altération phonétique*. On voit comment elle corrompt et détruit non-seulement la forme, mais la nature même des mots.

Une langue où l'altération phonétique commence à se montrer perd immédiatement ce que nous avons regardé comme le caractère le plus essentiel de toute langue, savoir que chacune de ses parties ait une signification. Les gens qui parlaient sanscrit ne savaient pas plus que *vinsati* signifiait *deux fois dix*, qu'un Français ne reconnaît dans *vingt* les restes des racines de *deux* et de *dix*. Le langage est donc dans une période nouvelle, aussitôt qu'il se laisse envahir par l'*altération phonétique*.

Nous sommes habitués à appeler ces changements l'*é-*

Digitized by Google

volution naturelle du langage; mais il serait plus exact de leur donner le nom de *dépérissement*, pour les distinguer de l'autre opération que nous avons nommée le *renouvellement dialectal*, c'est-à-dire la régénération d'une langue par ses dialectes. Nous allons trouver dans cette seconde opération un principe plus réel de développement.

Pour bien comprendre la signification de l'expression *renouvellement dialectal*, il faut commencer par bien comprendre ce que nous entendons par *dialecte*. Le langage n'a pas d'existence indépendante en soi; il existe dans l'homme, il vit en étant parlé; il meurt avec chaque mot qui est prononcé et qu'on n'entend plus. Que le langage ait jamais été mis par écrit et soit devenu l'expression d'une littérature, ce n'est là qu'un fait accidentel. Aujourd'hui encore la plupart des langues n'ont produit aucune œuvre littéraire. Chez les innombrables peuplades du centre de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de la Polynésie, le langage existe à l'état naturel, dans une continuelle révolution; et c'est là qu'il faut aller, si nous voulons observer le développement du langage avant qu'il soit gêné et arrêté par des monuments écrits.

Les idiomes littéraires de la Grèce, de Rome et des autres nations civilisées pour lesquelles nous réservons ordinairement le nom de langues, doivent être regardés comme des formes artificielles plutôt que naturelles du langage; c'est dans les dialectes que se manifeste la vie

Digitized by Google

réelle, la vie élémentaire et naturelle du langage, et malgré la tyrannie des idiomes classiques ou littéraires, le jour est encore bien éloigné où l'on verra disparaître entièrement les dialectes même de langues aussi cultivées que l'italien et le français.

Aucune langue littéraire ne peut jamais être appelée la mère d'une autre langue. Elle n'est pas le tronc de l'arbre, elle n'est réellement qu'une branche rompue et fanée qui se sépare insensiblement de la tige d'où elle était sortie. Ce n'est pas dans la littérature classique de Rome, mais dans les dialectes populaires de l'Italie, qu'il faut chercher les sources de l'italien. La langue connue sous le nom d'hindoustani, n'est pas fille du sanscrit, c'est une branche de l'idiome parlé de l'Inde sortie de la même tige d'où sortait le sanscrit au moment où il conquit son indépendance littéraire.

Il est presque impossible de nous faire une idée de l'intarissable fécondité des dialectes. Là où les langues littéraires ont stéréotypé un germe général, leurs dialectes nous en offrent cinquante ayant chacun leur nuance de signification. Si de nouvelles idées naissent et se développent par suite du progrès de la société, les dialectes fournissent immédiatement les termes nécessaires qu'ils puisent dans les trésors de leurs mots prétendus inutiles.

A parler rigoureusement, ni le mot *histoire*, ni le mot *développement* ne peuvent s'appliquer aux changements de la mobile surface de la terre. Histoire s'applique aux

Digitized by Google

actions d'agents libres; *développement*, à l'expansion naturelle d'êtres organiques. Nous parlons toutefois du développement de la croûte terrestre, et quand nous parlons du *développement* du langage, ce mot exprime dans notre pensée quelque chose comme la formation successive des couches terrestres, et nullement comme le mode d'accroissement de la plante. S'il nous est permis d'appeler *développement* la modification qui se fait avec le temps par des combinaisons toujours nouvelles d'éléments donnés; qui se soustrait à l'influence d'agents libres, et peut finalement être reconnue comme le produit des forces de la nature; alors nous pourrons appliquer ce mot au langage, et nous serons autorisés à classer la philologie comparée parmi les sciences naturelles et non parmi les sciences historiques ou morales.

Quelque tronquée que soit cette analyse, dépouillée des développements que Max. Müller excelle à rendre intéressants, elle doit suffire à convaincre les vrais philologues de la vérité de la thèse peu commune que soutient Max. Müller, à savoir que la science du langage fait partie des sciences *naturelles*.

Digitized by Google

II. — DE LA CLASSIFICATION GÉNÉALOGIQUE DES LANGUES [1]

Il y a deux sortes de classification des langues : la généalogique et la morphologique. Il ne s'agit ici que de la première.

C'est, dit Max. Müller, aux travaux de Bopp, A. Schlegel, G. Humboldt, Pott, Grimm, Rask, E. Burnouf sur la langue sanscrite, qu'est due la révolution opérée dans l'étude de la philologie comparée et de la classification généalogique des langues.

En 1809, parut l'essai de Frédéric Schlegel sur *la langue et sagesse des Indiens*. De même qu'une baguette magique, cet ouvrage indiqua l'endroit où l'on devrait ouvrir une mine nouvelle, et bientôt plusieurs des premiers savants de l'époque se mirent avec ardeur à fouiller cette mine et à en arracher les trésors. Schlegel n'était pas un grand savant, mais c'était un homme de génie, et quand il s'agit de créer une science nouvelle, l'imagination du poëte y est encore plus nécessaire que l'exactitude du savant.

C'est à François Bopp que l'on dut, en 1816, la pre-

1. Voy. Cinquième leçon du Cours de 1861, dont nous ne donnons en quelque sorte que le squelette.

Digitized by Google

ainsi que plusieurs idiomes moins importants, ont qui développer parallèlement dès le commencement, celle du autant de variétés du langage teutonique. fut

2° — BRANCHE ROMANE OU NOVO-LATINE

Sans parler des dialectes locaux, nous avons à présent six modifications littéraires du latin ou plutôt de l'ancien italien. Les langues du Portugal, de l'Espagne, de la France, de l'Italie, de la Valachie et celle des Grisons de la Suisse, connue sous le nom de *romanche* ou *roumanche*. Le provençal qui est arrivé de très-bonne heure, dans les poésies des troubadours, à un haut degré de perfection littéraire, n'est plus de nos jours qu'un simple patois.

Les savants traducteurs de l'ouvrage de Max. Müller disent, dans une note à l'occasion du provençal : « Les principaux dialectes du provençal nous ont offert, dans ces derniers temps, le curieux spectacle d'une véritable renaissance littéraire, d'une floraison nouvelle aussi brillante qu'inattendue. Il suffira de citer ici deux noms que le succès d'œuvres écrites en languedocien et en provençal, a rendus célèbres, dans la France entière, Jasmin le perruquier d'Agen et Mistral, l'auteur de *Mireïo*.

Digitized by Google

rois que le mot de *patois* appliqué par Max. Müller
II. — ›me provençal, ne lui convient pas rigoureusement.
n'est certes pas une langue que l'on puisse comparer, ›ous le rapport de la littérature, aux langues latine, française, italienne, espagnole ou portugaise. Mais cet idiome n'a jamais cessé, dans certaines proportions, d'être un dialecte littéraire. C'était une langue écrite du temps des troubadours, la seule écrite dans le pays de Provence dont la littérature s'est laissé dépasser sans doute par celle des Français, des Italiens, mais qui n'a pas cessé d'exister. La renaissance littéraire dont il est question dans la note des traducteurs, n'est pas une résurrection ; c'est une continuation, très-brillante, il est vrai, de son ancienne littérature, mais qui n'offre rien de nouveau que le génie exceptionnel de nos modernes poëtes provençaux, qui en se servant de leur vieux dialecte, n'en ont du reste modifié ni le fond, ni la forme, ni les mots, ni la grammaire.

3°. — BRANCHE HELLÉNIQUE.

Son histoire nous est bien connue depuis le temps d'Homère jusqu'à nos jours. La seule remarque que la philologie comparée ait à faire sur les idiomes de la

Digitized by Google

mière comparaison détaillée et vraiment scientifique qui ait été établie entre la grammaire du sanscrit et celle du grec, du latin, du persan et de l'allemand. Ce travail fut suivi d'autres essais du même savant, et en 1833 parut le premier volume de sa *grammaire comparée* du sanscrit, du zend, du grec, du latin, du lithuanien, de l'ancien slave, du gothique et de l'allemand, qui ne fut terminée que vingt ans plus tard, en 1854, et qui restera toujours la base solide et inattaquable, sur laquelle repose l'édifice de la philologie comparée.

Auguste-Guillaume Schlegel, frère de Frédéric Schlegel, exerça l'influence qu'il s'était acquise comme poëte, pour populariser en Allemagne l'étude du sanscrit.

La nouvelle science trouva bientôt un protecteur plus puissant encore dans Guillaume de Humboldt. Ses essais sur la philologie du langage attirèrent l'attention du public pendant sa vie ; et il laissa un monument plus durable de ses études dans son grand ouvrage sur la langue kawi, qui ne fut publié qu'après sa mort, en 1836.

Un autre savant à citer parmi les fondateurs de la philologie comparée, est M. Pott, dont les *Recherches étymologiques* parurent d'abord en 1833 et en 1836. (Une nouvelle édition est en cours d'impression.)

Nous ne pouvons pas oublier non plus l'œuvre vraiment colossale de Grimm, sa grammaire teutonique.

Rappelons aussi le nom d'un éminent Danois, Erasr

Digitized by Google

Rask, qui se livra à l'étude des langues du nord de l'Europe. Il partit pour la Perse et l'Inde en 1816, et fut le premier qui trouva la clef du zend, la langue du Zend-Avesta ; mais il mourut avant d'avoir eu le temps de publier tous les résultats de ses savantes recherches. Il avait prouvé, toutefois, que la langue sacrée des Parsis avait de grands rapports avec la langue sacrée des brahmanes, et qu'elle avait conservé, ainsi que le sanscrit, plusieurs des formes primitives du langage indo-européen.

Ces recherches sur l'ancienne langue de la Perse furent continuées par un des plus grands savants que la France ait jamais produits, Eugène Burnouf.

Depuis les travaux de ces savants, la science du langage a fait des progrès immenses et porté des fruits vraiment merveilleux. On a pu diviser en familles le vaste règne du langage humain et dresser la table de sa classification généalogique.

Parlons d'abord de la grande famille indo-européenne ou aryenne. Elle comprend :

1° — BRANCHE TEUTONIQUE.

Max. Müller rattache les dialectes teutoniques modernes à quatre rameaux principaux : le haut-allemand, le bas-allemand, le gothique et le scandinave, lesquels,

Digitized by Google

Grèce, c'est qu'il serait encore plus absurde de vouloir regarder la langue grecque comme mère du latin que de dériver l'anglais de l'allemand. En effet, nous trouvons en latin beaucoup de formes plus primitives que les formes correspondantes en grec.

4°. — BRANCHE CELTIQUE.

Les Celtes semblent avoir été les premiers Aryens qui soient arrivés en Europe. Les seuls dialectes celtiques qui se soient conservés jusqu'à nous sont le *Kimri* et le *gadhélique*.

Le kimri comprend le *gallois*, parlé dans le pays de Galles, le *cornique*, qui s'est éteint il y a peu d'années, et l'*armoricain* parlé dans la Bretagne française.

Le gadhélique comprend *l'irlandais*, le *gaélique*, parlé sur la côte occidentale de l'Ecosse, et le *manx*, dialecte de l'île de *Man*.

5°. — BRANCHE SLAVE.

Max. Müller pense qu'elle serait mieux désignée par le

Digitized by Google

nom de *windique*. Il la divise en deux rameaux : le *lette* et le *slave*.

Le *lette* est parlé aujourd'hui dans la Courlande et dans la Livonie ; le *lithuanien* dans la Prusse orientale et les parties limitrophes de la Russie. L'ancien prussien, qui se rapprochait beaucoup du lithuanien, s'est éteint au XVIIe siècle.

Les langues slaves proprement dites se divisent en deux rameaux distincts : 1° le rameau oriental qui comprend le russe, le bulgare et l'illyrien. L'illyrien est un nom plus ou moins commode pour comprendre le serbe, le croate et le slovenien ; 2° le rameau occidental des langues slaves comprend les dialectes de la Pologne, de la Bohème et de la Lusace.

Voilà passés en revue tous les dialectes de la famille aryenne qui sont parlés en Europe, à la seule exception de l'*albanais*, que l'on a fait remonter au langage des anciens Illyriens, à cause des différences bien marquées qui le séparent du grec, ainsi que de tous les membres reconnus de la famille aryenne.

De l'Europe nous devons maintenant passer en Asie, et là nous commencerons à l'extrême sud par les langues de l'Inde.

Digitized by Google

6°. — LE SANSCRIT.

Nous pouvons faire remonter à environ 1500 ans avant notre ère, le dialecte des Védas, lequel fut suivi du sanscrit moderne; plus tard, nous trouvons les dialectes vulgaires du IIIe siècle avant J.-C., les dialectes prakrits, employés dans le drame indien et enfin les idiomes parlés encore de nos jours, tels que l'hindoui, l'hindoustani, le mahratte et le bengali.

Très-étroitement apparentée au sanscrit, surtout au sanscrit des Védas, est l'antique langue du Zend-Avesta, le zend, ainsi qu'on l'appelle, qui est la langue sacrée des Zoroastriens, adorateurs d'Ormuzd. En effet, c'est en grande partie par la connaissance du sanscrit et à l'aide de la philologie comparée que l'on est parvenu à déchiffrer l'ancien dialecte des parsis ou adorateurs du feu.

Ce fut un Français, Anquetil-Duperron, qui le premier traduisit le Zend-Avesta, mais sa traduction fut faite sur une version en persan moderne, et non sur le texte original. Le premier Européen qui entreprit de lire les paroles mêmes de Zoroastre fut le danois Rask et, après sa mort prématurée, Eugène Burnouf en France, obtint un des plus glorieux triomphes de la science moderne

Digitized by Google

en déchiffrant la langue du Zend-Avesta et en établissant son étroite parenté avec le sanscrit.

Nous voyons ensuite le zend devenir le dialecte dans lequel sont écrites les inscriptions de la dynastie des Achéménides. Ce dialecte se modifie encore et devient le *pehlvi* ou le *huzvaresh* (plus correctement *huzuresh*), qui était parlé sous la dynastie des Sassanides (226-651 de J.-C.) et qui nous a été conservé dans les traductions du Zend-Avesta et dans la langue officielle des inscriptions et des monnaies sassanides.

Les autres langues asiatiques dont la grammaire et le vocabulaire témoignent d'une manière générale de leur parenté avec le sanscrit et le persan sont la langue de l'Afghanistan ou le pouschtou, celle des *Kurdes*, celle des *Ossetes* dans le Caucase, enfin l'*arménien*. La langue de *Bokhara* n'est qu'un dialecte du persan et ne mérite pas de figurer séparément dans le tableau des langues aryennes.

Il n'y a plus qu'une seule langue aryenne dont nous ayons omis la mention : c'est celle des Bohémiens ou, comme on les appelle dans tout l'Orient, des *Tziganes*, et elle appartient également à l'Asie et à l'Europe. Quoique cette langue ait perdu presque toutes ses formes grammaticales, et que son vocabulaire soit composé de mots dérobés à tous les pays que les Tziganes ont traversés, nous reconnaissons encore clairement les liens qui la rattachent à l'Hindoustan, la patrie d'où elle est exilée.

Digitized by Google

FAMILLE DES LANGUES SÉMITIQUES.

Cette famille, comme la famille aryenne, a été établie d'après les principes les plus rigoureux de la classification généalogique. Elle est divisée en trois branches :

1°. — L'ARAMÉENNE.

Cette branche nous est surtout connue par deux dialectes : le syriaque et le chaldéen.

2° — L'HÉBRAÏQUE.

Elle est représentée principalement par l'ancienne langue de la Palestine. Le Phénicien à en juger par les inscriptions qui nous en restent, était très étroitement allié à l'hébreu, et la langue des Carthaginois doit également être rapportée à la même branche.

3°. — L'ARABE.

Cette langue est sortie de la péninsule arabique où elle

Digitized by Google

est encore parlée par une masse compacte d'aborigènes. Ses plus anciens monuments sont les inscriptions *himiariques*. A une époque très-reculée, un rameau de cette branche arabique fut transplantée en Afrique. C'est l'éthiopien ou l'abyssinien, ou comme les indigènes l'appellent le ghez. La langue moderne de l'Abyssinie est *l'amharique*.

D'autres langues, que l'on suppose appartenir à la famille sémitique, sont les dialectes *berbers* de l'Afrique septentrionale.

On a aussi rangé dans la même famille quelques autres langues de l'Afrique, telles que le *Haussa*, le *Galla* et la langue de l'Egypte, le copte, qui a cessé d'être parlé depuis le XVIIe siècle. Mais la question n'est pas encore suffisamment étudiée.

Rigoureusement parlant, les familles aryenne et sémitique sont les seules qui méritent réellement le titre de familles.

Voilà, réduit à l'état de squelette, le tableau de la classification généalogique des langues que nous offre, avec sa chair et ses couleurs notre habile philologue.

Ce tableau n'est pas universel ; il ne comprend pas certaines langues qui n'ont pu encore être rigoureusement classées en familles, mais qui le seront un jour.

Digitized by Google

III. — CLASSIFICATION MORPHOLOGIQUE DES LANGUES [1].

Si la classification généalogique des langues ne peut encore être universelle, il en est autrement de la classification morphologique qui embrasse l'universalité des langues.

Autant qu'on en peut juger à présent, toutes les langues peuvent se réduire, en dernière analyse, à des racines attributives et démonstratives; il est manifeste que, selon la manière dont les racines sont unies, on peut s'attendre à trouver trois espèces de langues ou trois périodes dans la formation graduelle du langage.

1° Les racines peuvent être employées comme des mots, chaque racine conservant toute son indépendance.

2° Deux racines peuvent être jointes ensemble pour former des mots, et dans ces composés l'une des racines peut perdre son indépendance.

3° Deux racines peuvent être réunies pour former des mots, et dans ces composés perdre toutes les deux leur indépendance.

Ce qui s'applique à deux racines s'applique également à trois, quatre ou plus encore.

1. Voy. la 8e leçon du Cours de 1861.

Digitized by Google

Les langues de la première période, où chaque racine conserve son indépendance, comme dans l'ancien chinois, ont été appelées quelquefois monosyllabiques ou isolantes.

Celles de la deuxième période ou des *désinences*, ont pris le nom de langues *agglutinantes*, parce que de deux ou plusieurs racines agglutinées pour former un mot, l'une conserve son indépendance radicale et l'autre se réduit à une simple désinence, ainsi que cela a lieu dans la famille touranienne.

Celles de la troisième période ou des *flexions*, dans lesquelles les racines se fondent de telle sorte qu'aucune d'elles ne conserve son indépendance, comme nous le voyons dans les familles aryenne et sémitique, ont été quelquefois distinguées par le nom d'*organiques* ou d'*amalgantes*.

Tout le groupe touranien se compose de langues à *désinences* ou *agglutinantes* et il comprend, à l'exception du chinois et des dialectes congénères, toutes les langues parlées en Asie et en Europe qui ne font pas partie des familles aryenne et sémitique.

La famille ou classe touranienne comprend deux grandes divisions : celle du nord et celle du sud.

Celle du nord est quelquefois appelée ouralo-altaïque ou ougro-tartare, et elle se subdivise en cinq sections : la *tongouse*, la *mongole*, la *turque*, la *finnoise* et la *samoyède*.

Digitized by Google

Celle du sud est divisée en quatre classes : la *tamoule*, la *bhotiya*, la *taienne* et la *malaise*.

Le trait le plus caractéristique de ces langues, c'est l'agglutination. Les mots que nous offrent leur conjugaison et leur déclinaison se prêtent toujours à une décomposition facile, et bien qu'il s'en faille de beaucoup que les terminaisons aient toujours conservé leur valeur significative comme mots indépendants, on sent encore qu'elles sont des syllabes modificatives, distinctes des racines auxquelles elles s'ajoutent.

La différence entre une langue aryenne et touranienne est à peu près la même qu'entre une mosaïque bien ou mal faite. Les mots aryens semblent formés d'une seule pièce, les mots touraniens laissent voir les fentes et les sutures. Le seul trait caractèristique qui ne s'efface jamais dans la famille touranienne, c'est que la racine n'est jamais obscurcie.

La principale distinction, entre les langues à *flexions* et les langues *agglutinantes*, consiste en ce que ces dernières conservent la conscience de leurs racines dont elles n'admettent pas par conséquent l'altération phonétique. Dans les langues à *flexions*, au contraire, les éléments divers qui entrent dans la composition des mots peuvent être si bien soudés ensemble et si complétement changés par l'altération phonétique, que l'étude devient nécessaire pour reconnaître la distinction originelle entre une racine

Digitized by Google

et une désinence et que la grammaire comparée peut seule découvrir les soudures entre les parties constitutives.

La classification morphologique de Max. Müller s'applique, comme nous l'avons dit en commençant, à toutes les langues, et par là elle diffère de la classification généalogique qui ne peut comprendre encore qu'un certain nombre de langues.

Il fallait distinguer ces deux classifications : la première est fondée sur les rapports de parenté, de famille, de race ; la deuxième sur la nature même des *formes* plus ou moins isolées, agglutinées, mêlées, distinctes ou confuses. —

IV. — PROBLÈME DE L'ORIGINE COMMUNE DES LANGUES [1].

Le problème de l'origine commune des langues, dit Max. Müller, n'a aucune connexion nécessaire avec celui de l'origine commune de l'humanité. Quand il serait possible de prouver que le langage est sorti de sources différentes, on ne pourrait rien en conclure de contraire à l'unité primitive de la race humaine. Car si nous regardons le langage comme *naturel* à l'homme, il a pu éclore à différentes époques et dans des régions différentes chez les descendants épars d'un couple originel.

1. Voy. Huitième leçon du Cours de 1861.

Digitized by Google

Si, au contraire, nous regardons le langage comme une invention *artificielle*, il y a encore moins de difficulté à ce que chaque génération successive ait pu former son propre idiome.

De même, si on pouvait prouver que toutes les langues du monde révèlent une origine commune, il ne s'ensuivrait aucunement que la race humaine doive descendre d'un même couple. Car le langage a pu être la propriété d'une race privilégiée qui en aurait enrichi les autres races dans le cours du temps et dans la marche de l'humanité.

En rendant solidaires et en mêlant l'une à l'autre la science du langage et celle de l'ethnologie, on a porté à toutes deux une très-fâcheuse atteinte. La classification des races doit être tout à fait indépendante de celle des langues. Les races, en effet, peuvent changer de langue, et l'histoire nous fournit plusieurs exemples d'une race adoptant la langue d'une autre : c'est pourquoi différentes langues peuvent être parlées par une même race, ou différentes races peuvent parler une même langue; de sorte que toute tentative pour faire cadrer ensemble la classification des races et celle des langues doit nécessairement échouer.

Darwin toutefois a soutenu la thèse contraire.

Nous avons reconnu qu'il y a trois formes principales où se ramènent toutes les variétés secondaires, et qui nous servent à établir trois grandes catégories : celle des lan-

Digitized by Google

gues où les *racines* restent invariables, celle des langues *agglutinantes* et celle des langues à *flexions*. Nous avons maintenant à nous demander si, malgré les différences qui séparent l'un de l'autre ces trois systèmes, nous pourrons admettre une origine commune pour toutes les langues humaines. Je réponds sans hésiter que nous le pouvons.

Vous remarquerez, continue Max Muller, que dans ce que je viens de dire, j'ai cherché à établir *la possibilité* et non la *nécessité* d'une origine commune du langage. Je regarde ce problème, lequel n'a rien à faire avec celui de l'unité primitive de l'humanité, comme une question qui doit rester indécise le plus longtemps possible.

Le problème envisagé sous son véritable aspect, se réduit à ceci: *Si vous voulez affirmer que le langage a eu des commencements différents, il faut prouver qu'il est impossible que toutes les langues aient eu une origine commune.*

Cette impossibilité n'a jamais été démontrée pour une origine commune des dialectes aryens et sémitiques.

La seule question qu'il nous reste à résoudre est de savoir si une même source a fourni toute l'eau qui coule dans les canaux parallèles du langage, ou pour parler sans métaphore, si les racines qui furent juxtaposées ou fondues ensemble, d'après les systèmes du *monosyllabisme*, des *désinences* et des *flexions*, étaient identiquement les mêmes. La seule manière de répondre à cette question, ou du moins de chercher à le faire, c'est d'étudier la na-

ture et l'origine des racines; nous serons alors arrivé aux dernières limites où le raisonnement par induction puisse atteindre dans les recherches qui ont pour objet de jeter quelque jour sur les mystères du langage.

C'est cette question de la nature et de l'origine des racines qu'il convient maintenant d'examiner.

V. DE LA NATURE ET DE L'ORIGINE DES RACINES DES MOTS, CONSIDÉRÉES COMME ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS DU LANGAGE [1].

Dans la dernière leçon de son Cours de 1861 sur la science du langage, Max. Müller examine les deux principales théories qui ont été proposées pour expliquer la formation des *racines*, lesquelles sont réellement les éléments constitutifs du langage. Ces deux théories sont celle de l'onomatopée ou imitation et celle de l'interjection.

Dans la première hypothèse, dit Max. Müller, les racines seraient des imitations de sons; dans la seconde elles seraient des interjections ou des cris involontaires. La théorie de l'onomatopée fut en grande faveur dans l'école du XVIIIe siècle, et comme elle est encore adoptée par beau-

1. Voy. Neuvième leçon du Cours de 1861.

Digitized by Google

coup de savants et de philosophes distingués, elle mérite notre examen le plus attentif. On suppose donc que l'homme, étant encore dans l'état de mutisme, entendit les cris des oiseaux et des animaux, le mugissement de la mer, le bruissement de la forêt, le murmure du ruisseau, le souffle de la brise et le grondement du tonnerre. Il s'efforça d'imiter ces bruits, et, trouvant que ces cris imitatifs étaient utiles comme signes des objets qui les avaient suggérés, il poursuivit cette idée et élabora le langage. Cette doctrine fut développée et défendue avec un grand talent par Herder.

Max. Müller cite ici un passage d'un écrit de ce philosophe.

A cela, dit-il, nous répondons qu'encore que toutes les langues possèdent un certain nombre de mots formés par onomatopée, ces mots ne constituent dans aucune langue qu'une bien faible minorité du vocabulaire entier. Ce sont les *jouets* et non les *outils* du langage, et toute tentative pour ramener à des racines imitatives les mots les plus communs et les plus nécessaires, ne pourra jamais être qu'en pure perte.

Herder lui-même, après avoir été le vigoureux défenseur de la théorie de l'onomatopée (et avoir obtenu le prix offert par l'Académie de Berlin pour le meilleur essai sur l'origine du langage), renonça ouvertement à ce système sur la fin de sa vie et se jeta de désespoir dans

Digitized by Google

les bras de ceux qui regardaient le langage comme ayant été révélé à l'homme par un miracle.

Nous ne nions pas et nous ne pouvons pas nier la possibilité de la formation d'une langue par le procédé de l'imitation. Tout ce que nous affirmons, c'est que jusqu'à présent on n'a découvert aucune langue qui ait été ainsi formée.

Après une série de développements et d'exemples aussi curieux qu'instructifs, à l'appui de sa réfutation de la théorie de l'onomatopée, Max. Müller passe à l'examen de la théorie des interjections.

Notre réponse à cette hypothèse ne diffère point, dit-il, de celle que nous avons faite à la théorie précédente. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait, dans toutes les langues, des interjections dont quelques unes peuvent devenir traditionnelles, et entrer dans la composition des mots. Mais ces interjections ne se trouvent que sur les confins, et non pas au cœur même du langage véritable. Le langage commence là où finissent les interjections.

Nous devons reconnaître qu'un certain langage aurait pu être formé avec des interjections, de même qu'avec des onomatopées. Mais il ne ressemblerait aucunement aux mille langues diverses que nous trouvons répandues sur le globe.

Quant aux étymologies qu'on prétend donner de certains mots qui seraient dérivés de simples interjections, elles ne reposent guère que sur des illusions analogues à

Digitized by Google

celles que nous avons signalées en parlant des onomatopées.

Voilà donc écartées les deux théories de l'onomatopée et des interjections, et nous acceptons complétement pour notre compte personnel, la réfutation qu'en a faite Max. Müller; elle est claire et convaincante. Mais le profond philologue entre dans un problème plus difficile à résoudre.

Il y a, dit-il, un point depuis longtemps controversé parmi les philosophes, à savoir si le langage a eu son origine dans des appellations générales ou dans des noms propres. C'est la question du *primum cognitum* pour me servir du terme des écoles, et en tâchant de l'approfondir, nous arriverons peut-être à découvrir la véritable nature de la racine, le *primum appellatum*.

Certains philosophes, parmi lesquels je citerai Locke, Condillac, Adam Smith, Brown et, avec quelques restrictions, Dugald-Stewart, soutiennent que tous les termes, dans leur acception originelle, expriment des objets individuels.

Un enfant qui commence à parler, dit Smith, appelle *papa* ou *maman* toutes les personnes qu'il voit venir dans sa maison, et il applique ainsi à l'espèce toute entière les noms qu'on lui avait appris à donner à deux individus. J'ai connu, ajoute Smith, un paysan qui ne savait pas le nom de la rivière qui coulait devant sa porte. C'était la *ivière*, disait-il, et il ne l'avait jamais entendu appeler

Digitized by Google

autrement. Son expérience, à ce qu'il semble, ne lui avait fait connaître aucune autre rivière. Le mot *rivière* était donc évidemment pour lui un nom propre signifiant un seul objet, et si on lui avait fait voir un autre cours d'eau, nul doute qu'il ne l'eût immédiatement nommé *une rivière*.

La citation que nous venons de lire, reprend Max. Müller, nous expose clairement une des manières de comprendre la formation de la pensée et du langage. D'autres philosophes, au contraire, soutiennent la contre-partie de ce système, et regardent les termes généraux comme constituant l'essence même du langage. « Les enfants, dit Leibniz, se servent des termes généraux, comme *chose, plante, animal*, au lieu d'employer les termes propres qui leur manquent. Et il est sûr que tous les noms propres ou individuels ont été originairement appellatifs ou généraux. » Un peu après, Leibniz ajoute: « Ainsi j'oserais dire que presque tous les mots sont originairement des termes généraux, parce qu'il arrivera fort rarement qu'on inventera un nom exprès, sans raisons, pour marquer un tel individu. On peut donc dire que les noms des individus étaient des noms d'espèces qu'on donnait par excellence, ou autrement à quelque individu, comme le nom de *grosse tête*, à celui de toute la ville qui l'avait la plus grande, ou qui était le plus considéré des grosses têtes qu'on connaissait. »

Voilà deux solutions bien différentes du problème en question. Quelle va être l'opinion de Max. Müller? Se pro-

Digitized by Google

noncera-t-il pour la solution de Smith ou pour celle de Leibniz? Écoutons-le.

Il peut sembler présomptueux, dit-il, à nous de vouloir nous faire l'arbitre d'une question sur laquelle des hommes tels que Leibniz, Adam Smith ont prononcé d'une manière si affirmative et si contraire.

Après cette précaution oratoire, le savant et modeste Max. Müller tâche de concilier les deux adversaires.

Adam Smith, dit-il, a évidemment raison de dire que la première *caverne* individuelle qui reçut cette appellation donna son nom à toutes les autres cavernes. Mais Leibniz est également dans le vrai lorsque, remontant au delà de l'apparition des noms tels que *caverna*, etc., il nous explique comment ces noms ont pu être formés.

Reportons-nous à la langue d'où nous vient le mot *caverne*. Caverne se dit en latin : *Antrum*, *cavea*, *spelunca*. Or *antrum* a, en réalité, la même signification que *internum*. *Antar* signifie en sanscrit *entre* et *en dedans*. *Antrum* a donc signifié originairement: ce qui est *au dedans*, ou à *l'intérieur*, soit de la terre, soit de toute autre chose. Il est donc évident que ce nom n'a pas pu être donné à une caverne particulière avant que l'esprit de l'homme eût conçu l'idée générale de l'existence *au dedans* de quelque chose. Une fois cette idée générale conçue par l'esprit et exprimée par la racine *an* ou *antar*, l'origine de l'appellation devient très-claire et très-intelligible. Le creux du rocher où l'homme primitif pouvait se mettre à couvert

Digitized by Google

était appelé *son dedans*, son *antrum*, et dès lors les cavités semblables, qu'elles fussent creusées dans la terre ou dans un arbre, devaient être désignées par le même nom.

Passons maintenant à un autre nom de la caverne, *cavéa* ou *caverna*. Ici encore Adam Smith aurait parfaitement raison de dire que ce nom, lorsqu'il fut donné pour la première fois, s'appliquait à une caverne particulière, et fut ensuite étendu à d'autres cavernes. Mais Leibniz ne serait pas moins fondé à soutenir que la première cavité n'avait pu être appelée *cavea*, avant que l'idée générale du *creux* eût été formée dans l'esprit et eût reçu son expression phonétique *cav*.

Nous pouvons même pénétrer encore plus avant dans ces couches primitives de la pensée et du langage; car *cavus* ou creux est une idée secondaire et non primaire. Avant qu'une caverne reçût le nom de *cavea*, chose creuse, beaucoup d'autres choses creuses avaient passé sous les yeux de l'homme. D'où donc est venu le choix de la racine *cav* pour désigner une chose creuse ou un trou? De ce que cette cavité devait servir d'abord de lieu de sûreté ou de protection et d'abri où l'on serait à couvert; et c'est pourquoi elle fut désignée par la racine *ku* ou *sku*, qui exprimait l'idée de couvrir (de *sku* ou *ku* viennent σκῦτος et *cutis*, peau).

L'idée générale de *couvrir* existait donc déjà dans l'esprit avant d'être appliquée aux retraites dans les rochers ou dans les arbres, et c'est seulement quand eut été créée une expression générale pour suggérer l'idée d'un en-

Digitized by Google

droit sûr, d'une retraite protectrice, que les cavernes en particulier purent être appelées *cavea*.

Telle est l'histoire de tous les substantifs. Ils ont tous exprimé originairement un seul des nombreux attributs qui appartiennent à un même objet, et cet attribut (que ce fût une qualité ou une action), était représenté nécessairement par une idée générale. D'abord le mot ainsi formé ne désignait que le seul et unique objet qui l'avait suggéré; mais il ne pouvait manquer de s'étendre presque aussitôt à toute la classe dont cet objet semblait faire partie.

La question de l'origine de nos connaissances s'offre donc à nous sous un jour nouveau et parfaitement clair. Nous commençons réellement par connaître les idées générales, et c'est par elles que nous connaissons et que nous nommons ensuite les objets individuels auquels il nous est possible d'attacher une idée générale. Ce n'est que dans une troisième phase de notre esprit que ces objets individuels, après avoir été ainsi connus et nommés, viennent à leur tour à représenter des classes entières et que leurs noms propres se changent en noms appellatifs.

Il me reste, dit Max. Müller, à résoudre le dernier problème que nous présente notre science, à savoir : comment le son peut-il exprimer la pensée? Comment les racines sont-elles devenues les signes d'idées générales? Comment l'idée abstraite de *mesurer* a-t-elle été exprimée

Digitized by Google

par *ma*, et celle de penser par *man?* Comment la racine *gâ* est-elle venue à signifier *aller* et comment les racines *stha, sad, dâ, mar, car* et *kar* ont-elles pu signifier respectivement : se tenir debout, s'asseoir, donner, mourir, marcher et faire?

Max. Müller répond : les quatre ou cinq cents racines qui nous restent, après l'analyse la plus minutieuse, comme éléments constitutifs des différentes familles de langues, ne sont ni des interjections, ni des onomopatées. Ce sont des *types phonétiques,* produits par une puissance inhérente à l'esprit humain. Dans son état primitif et parfait, l'homme n'était pas seulement doué de la puissance de traduire ses perceptions par des onomatopées, ni ainsi que le font les bêtes d'exprimer ses sensations par des cris, il possédait en outre, la *faculté* de donner une expression articulée aux conceptions de sa raison Cette *faculté*, il ne se l'était pas donnée à lui-même. C'était *un instinct mental*, aussi irrésistible que tout autre. En tant qu'il a été produit par cet instinct, le langage appartient clairement au domaine de la nature.

Quant à la solution du problème de l'origine des racines, tout ce que nous avons le droit d'affirmer, est que le langage débute par des racines, et que ces racines ne sont ni plus ni moins que des types phonétiques ou des sons typiques. Ce qu'il y au-delà n'est plus, ou, pour suivre l'ordre historique, n'est pas encore du langage. Tout ce ui existe dans le langage réel n'est autre chose que des

Digitized by Google

tiges sorties de ces racin es et celles-ci sont des *corps simples* qui résistent à toute décomposition.

VI. — LA LOI DE GRIMM [1].

La loi de Grimm, dit Max. Müller, est une loi phonétique d'une grande importance et d'une application très-étendue, puisqu'elle influe sur presque tout le système des consonnes des langues aryennes. Cette loi peut-être exposée ainsi :

Il y a dans la prononciation des langues aryennes trois points principaux où le contact des organes de la parole donne naissance aux consonnes : le point guttural, le point dental et le point labial, où sont produit les sons *k, t, p*.

A chacun de ces trois points, il y a deux modes de prononciation, la prononciation dure et la prononciation molle; chacune desquelles est à son tour susceptible d'une aspiration, mais dans certaines langues seulement.

En sanscrit le système est complet : nous avons les consonnes dures (ou les ténues, *k, t, p*); les consonnes molles (ou les moyennes, *g, d, b*); les aspirées rudes *kh, th, ph;* et les aspirées molles, *gh, dh, bh*.

1. Voy. Cinquième leçon du Cours de 1863.

Digitized by Google

En grec, nous trouvons, outre les consonnes rudes et molles ordinaires, une seule série d'aspirées χ, θ, φ, lesquelles sont rudes.

En latin, il n'y a pas d'aspirées véritables, leur place ayant été prise par les spirantes correspondantes. Cependant la spirante dentale *s*, ne se rencontre jamais en latin, comme représentant une aspirée dentale primitive (*th* ou *dh*).

En gothique, les aspirées véritables manquent également, à moins qu'on ne prononçât comme une aspirée le *th*. Dans la série des gutturales et des dentales nous n'avons que les spirantes *h* et *f*. Cette observation semble s'appliquer également à l'ancien haut-allemand.

Dans les dialectes slaves, y compris le lituanien, les aspirées manquaient originairement.

Nous voyons donc que les aspirées existent seulement en sanscrit et en grec, et que dans la première de ces langues, elles sont surtout molles; dans la dernière, toujours rudes.

Examinons maintenant la loi de Grimm, la voici :

Si les mêmes racines ou les mêmes mots existent en sanscrit, en grec, en latin, en celtique, en slave, en lithuanien, en gothique et en haut-allemand, alors partout où les Hindous et les Grecs prononcent une aspirée, les Goths et les bas-allemands en général, les Saxons, les Anglo-Saxons, les Frisons, etc., prononcent la consonne molle (ou la moyenne) correspondante, les anciens Haut-Alle-

Digitized by Google

mands prononcent la consonne rude (ou la ténue) correspondante. Dans ce premier changement, les races lithuanienne, slave et celtique s'accordent pour la prononciation avec la race gothique. Nous arrivons ainsi à la première formule :

1.	Grec et sanscrit.	*HK,*	*TH,*	*PH,*
2.	Gothique.	*G,*	*D,*	*B,*
3.	Ancien haut-allemand. .	*K,*	*T,*	*P,*

Secondement, si en grec, en latin, en sanscrit, en lithuanien, en slave et en celtique, nous trouvons une moyenne, alors nous trouvons une ténue correspondante en gothique, une spirante correspondante en ancien haut allemand. Ceci nous donne la seconde formule :

4.	Grec, etc.	*G,*	*D,*	*B,*
5.	Gothique.	*K,*	*T,*	*P,*
6.	Ancien haut-allemand. .	*CH,*	*Z,*	*F* (*ph*),

Troisièmement, lorsque les six premières de ces langues nous offrent une ténue, alors le gothique nous offre la spirante correspondante, l'ancien haut-allemand la moyenne correspondante. Toutefois, en ancien haut-allemand, la loi ne s'applique qu'à la série des dentales, tandis que dans la série des gutturales et dans celle des labiales, les documents de l'ancien haut-allemand nous

Digitized by Google

présentent généralement *h* et *f*, au lieu des moyennes correspondantes *g* et *b*. Ceci nous donne la troisième formule :

7. Grec, etc.	*K*,	*T*,	*P*,
8. Gothique.	*H* (*G*,*F*),	*T*,*H* (*D*),	*F* (*B*).
9. Ancien haut-allemand. . .	*H* (*G*,*K*),	*D*,	*F* (*B*,*V*).

Max. Müller résume cette loi de Grimm dans le tableau général suivant :

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
Sanscrit.....	GH (H)	DH(H)	BH (H)	G	D	B	K	T	P
Grec.....	χ	θ	φ	γ	δ	β	κ	τ	π
Latin.....	H.F.(g.v)	F (DB)	F (B)	G	D	B	C QU	T	P
Ancien Irlandais	G	D	B	G	D	B ?	C (CH)	T (TH)	(P)?
Ancien slave....	G, Z	D	B	G Z	D	B	K	T	P
Lithunanien.....	G Z	D	B	G Z	D	B	K	T	P
Gothique.....	G	D		K	T	(P) ?	HG(F)	TH D	F B
Ancien Haut-Allemand.....	K	T	P	CH	Z Z	FPH	H G K	D	F V

En exposant la théorie de cette loi de Grimm, Max. Müller la développe, l'explique, la justifie par divers exemples pour chacun des neuf cas ci-dessus dans lesquels a eu lieu le déplacement des consonnes. Je n'en

Digitized by Google

rapporterai que quelques-uns qui suffiront à l'intelligence de cette loi.

1 — Max. Müller trouve que le mot anglais *garden*, correspond au gothique *gards*, au grec *cohors*, au latin *hortus* et *chòrtos*, cour de ferme.

2 — Il trouve que l'anglais *deer*, bête fauve, correspond à l'anglo-saxon *deor*, au gothique *dius*, au grec *ther* ou *pher* (bête sauvage), au latin *fera*, etc.

3 — Que l'anglais *beech*, hêtre, est le gothique *bôka*, le latin *fagus*, le grec *phégòs*, etc.

4 — Que l'angais *kin* (race, famille, parenté) est le gothique *kuni*, le latin *genus*, le sanscrit *janas*.

5 — Que l'anglais *two*, deux, est le gothique *tvai*, ancien haut-allemand *zuei*, et le latin *duo*, le lithuanien *du*; le slave *dva*, l'irlandais *do*, etc.

6 — Max. Müller fait remarquer pour ce sixième cas qu'il y a peu de vrais mots saxons qui commencent par P, et qu'en gothique aucun mot ne commence par cette lettre, excepté, des mots étrangers. En sanscrit aussi la consonne qui devrait correspondre au P gothique, c'est-à-dire B, est bien rarement, si tant est qu'elle le soit jamais, un son initial, sa place étant occupée par le soufle labial *V*.

7 — L'anglais *heart*, cœur, est le gothique, *hairto*, le latin *cor*, grec *kardïa*. En sanscrit nous devrions nous attendre à *krid*, mais nous trouvons la forme irrégulière *hrid*. L'ancien haut-allemand donne *herza*.

Digitized by Google

8 — L'anglais *thou*, tu, est le sanscrit *tvam*, grec *ty* et *sy*, latin *tu*, haut-allemaad *du*.

9 — Enfin pour le neuvième cas, l'anglais *few*, peu, est le même mot que le français *peu*. *Few* cependant n'a pas été emprunté au franco-normand ; les deux mots sont des cousins éloignés. *Peu* remonte à *paucus* ; *few* à l'anglo-saxon *feawa;* gothique *fav-s*, lequel est le véritable représentant gothique du latin *paucus*.

On voit par ces exemples que les mêmes mots, qui dans une langue commencent par une consonne, peuvent dans une autre langue commencer par une consonne différente. Or, ces changements de lettres n'étant pas arbitraires, mais étant le résultat d'une règle, d'une loi, on comprend d'abord quelle doit être l'importance de la loi de Grimm, au point de vue surtout de la généalogie et de l'étymologie des mots. C'est ce que Max. Müller fait admirablement ressortir dans sa sixième leçon sur les principes de l'étymologie dont nous allons donner une analyse sommaire et citer quelques passages.

VII. — PRINCIPES DE L'ÉTYMOLOGIE [1].

On connaît, dit Max. Müller, la définition que Voltaire donnait de l'étymologie : « C'est, disait-il, une science

1. Voy. Sixième leçon du Cours de 1863.

Digitized by Google

où les voyelles ne sont rien et les consonnes fort peu de chose. »

Quand on songe aux étymologistes de son temps contre qui il dirigeait ce sarcasme, il faut avouer qu'il n'avait point complètement tort. Toutefois partout où il y avait une certaine similitude de son et de signification entre les mots français d'une part et des mots appartenant au latin, à l'allemand, à l'hébreu ou à quelqu'autre langue, d'autre part, Voltaire lui-même eût accepté l'étymologie. Il n'avait jamais pu venir à l'esprit de personne de de mettre en question que *Dieu*, par exemple, fût le même mot que *Deus*; que *homme* ne fût le même que *homo*, et que *femme* ne fût identique avec *femina*. Dans ces cas et autres semblables, il ne s'était fait aucun changement de signification.

Il y a, par le fait, une branche de recherches étymologiques, qui au temps de Voltaire, et même bien avant lui, avait été cultivée avec de grands succès, je veux parler de l'histoire des dialectes novo-latins ou Romans. Dans le dictionnaire de Du Cange, nous trouvons le plus précieux recueil d'extraits des auteurs latins du moyen âge où nous pouvons suivre pas à pas les mutations graduelles de la forme et du sens des mots dans le passage du latin ancien au latin moderne. Ménage aussi, dans le dictionnaire sur lequel on a tant plaisanté, a contribué pour sa part et par d'ingénieuses recherches, à retrouver les mots bas-latins dans les plus anciens

Digitized by Google

documents de la littérature française, et il a tracé l'histoire de bien des mots depuis le temps des croisades jusqu'au siècle de Louis XIV.

Non-seulement Voltaire au XVIIIe siècle, mais même Henri Estienne, au XVIe, savaient que c'est en latin que nous devons nous attendre à trouver la forme et la signification originelles de la plupart des mots qui composent le vocabulaire des langues française, italienne et espagnole. Mais ces anciens étymologistes ne connurent jamais de criterium, pour distinguer une bonne dérivation d'une fausse, si ce n'est la similitude de son et de signification entre les deux mots qu'il s'agissait de rapprocher.

Ce n'est que dans ce siècle que l'étymologie a pris son rang parmi les sciences, et il est curieux de remarquer que, ce qui dans la pensée de Voltaire était un sarcasme, est devenu aujourd'hui un des principes reconnus de la science. L'étymologie, en effet, ne se préoccupe en aucune façon de l'identité, ni même de la ressemblance, soit pour le son, soit pour la forme des mots dont elle étudie les liens de parenté. L'étymologie scientifique n'a rien à démêler avec le son.

Pour établir cette thèse, Max. Müller s'attache à prouver les quatre points suivants :

1. Que le même mot prend des formes différentes dans des langues différentes.

2. Que le même mot prend des formes différentes dans une seule et même langue.

Digitized by Google

3. Que des mots différents prennent la même forme dans des langues différentes.

4. Que des mots différents prennent la même forme dans une seule et même langue.

Exemples qui démontrent ces quatre propositions :

Première. — Le français *même*, l'espagnol *mismo*, le portugais *mesmo*, sont le même mot dans des langues différentes.

Deuxième. — En anglais *warden* et *guardian*, gardien, sont le même mot. Il en est de même de *brisk*, , vif, *frisky*, frétillant, et *fresh*, frais.

En français nous avons *blâme* et *blasphème*, *serment* et *sacrement*, *chose* et *cause*, *chétif* et *captif*, *naïf* et *natif*, *penser* et *peser*, *payen* et *paysan*, etc.

Troisième. — Une complète identité de son, dans des mots appartenant à des dialectes différents, est toujours suspecte, dit Max. Müller. Aucun linguiste de nos jours n'oserait rapprocher l'anglais *to look*, regarder, du sanscrit *lokayati*, ni *to speed*, se hâter, du grec σπεύδω, ni *to call*, appeler, de καλεῖν, ni *care*, soin, de *cura*.

Que peut-il y avoir de plus tentant que de faire venir l'expression anglaise *on the whole*, en général, en résumé, du grec καθ' ὅλον (même sens), d'où vient *catholique?* Buttmann, dans son *lexilogus*, ne suppose pas que l'on puisse outer de l'identité du grec ὅλος et des mots anglais *hale*, bien portant, et *whole*, entier, que nous trouvons aussi dans l'anglais *wholesome*, sain.

Digitized by Google

De nos jours un apprenti étymologiste n'a qu'à se référer à la loi de Grimm pour savoir qu'il doit rejeter cette identification comme impossible. Tout d'abord *whole,* dans le sens de *sain*, est réellement le même mot que *hale*. Tous deux existent en anglo-saxon sous la forme *hâl*, gothique *hail,* allemand *heil*. Or, une aspirée initiale en anglo-saxon ou en gothique présuppose une ténue en grec, et par conséquent si ce même mot existait en grec, il faudrait nécessairement qu'il s'y trouvât sous la forme κόλος et non pas ὅλος.

Quatrième. — Il y a en latin l'adjectif *novus* et le nom numéral *novem*. Après la chute de la terminaison, il est resté des deux mots le français *neuf*, L'adjectif possessif *suum* et le substantif *sonum* ont été réduits à une même forme *son*. C'est ainsi que *tuum* et *tonum* sont devenus *ton*.

Max. Müller termine ainsi sa sixième leçon sur l'étymologie:

Si maintenant nous avons établi que la vraie étymologie n'a rien à faire avec le son, quelle autre méthode doit être suivie pour démontrer qu'une dérivation donnée pour un mot est véritable et certaine. Notre réponse, la voici: c'est qu'il faut découvrir les lois qui règlent les changements des lettres. Si c'était par pur accident que le mot primitif pour *larme* prît en sanscrit la forme *asru,* en grec la forme *dacru*, en latin la forme *lacryma*, en gothique la forme *tagr*, vouloir faire de l'étymologie une science serait rêver l'impossible. Mais cela n'est pas.

Digitized by Google

Malgré l'apparente dissemblance de l'anglais *tear* et du français *larme,* il n'est point, sur la longue route qui mène de l'un à l'autre de ces deux extrêmes, un seul pouce de terrain que la philologie comparée ne rende ferme et solide sous les pas du linguiste. Nous croyons donc, jusqu'à ce que le contraire nous soit prouvé, que l'ordre et la loi président au développement du langage comme aux développements de toutes les autres productions de la nature, et que les changements que nous observons dans l'histoire du langage humain ne résultent pas du hasard, mais obéissent à des lois générales qu'il est possible de déterminer.

VIII. SUR CETTE PENSÉE DE LOCKE, QUE TOUS LES MOTS QUI EXPRIMENT DES CONCEPTIONS IMMATÉRIELLES ONT ÉTÉ DÉRIVÉS MÉTAPHORIQUEMENT DE MOTS QUI SIGNIFIAIENT DES IDÉES SENSIBLES [1].

Max. Müller adopte sans réserve cette pensée de Locke, et cite comme exemples une foule de mots qui, quoique exprimant aujourd'hui des conceptions immatérielles, n'en dérivent pas moins de mots signifiant primitivement des idées sensibles. Ainsi, dit-il, *spiritus* dérive incontestablement du verbe *spirare, respirer; animus,* âme, esprit,

1. Voy. Huitième leçon du Cours de 1863.

Digitized by Google

a une racine semblable, et dérive, comme nous le dit Cicéron, de *anima*, souffle, air. La racine en est, *an*, qui signifie en sanscrit *souffler*, etc., etc.

Mais la proposition de Locke a été contestée par certains philosophes et voici par quel argument M. Cousin, dans son *Histoire de la philosophie au* XVIIIe *siècle*[1], s'efforce de la combattre: « Je vais vous donner, dit-il, deux mots, et je vous demanderai de les réduire à des mots primitifs qui expriment des idées sensibles. Prenez le mot *je* ou *moi*. Ce mot, au moins dans toutes les langues qui me sont connues, est irréductible, indécomposable, primitif, et il n'exprime aucune idée sensible; il ne représente que le sens que l'intelligence y attache. C'est un pur et véritable signe, sans nul rapport à aucune idée sensible. Le mot *être* est exactement dans le même cas, il est primitif et tout intellectuel. Je ne sache aucune langue où le mot français *être* soit exprimé par un mot correspondant qui représente une idée sensible, donc il n'est point vrai que toutes les racines du langage soient, en dernière analyse, des signes d'idées sensibles. »

Max. Müller répond, comme suit, à cet argument de M. Cousin:

« Il faut reconnaître qne le français *je*, qui est le sanscrit *aham*, est un mot d'étymologie douteuse. Il appartient

1. Paris, 1841, vol. II, p. 274.

Digitized by Google

aux plus anciennes formations du langage aryen, et il n'y a rien de surprenant à ce que les matériaux dont ce mot fût formé aient disparu même en sanscrit... Mais quoique l'étymologie d'*aham* soit incertaine, aucun savant n'a jamais douté que ce mot, comme tous les autres, ne doive avoir une étymologie, et être dérivé d'une racine soit attributive, soit démonstrative. Ceux qui veulent tirer *aham* d'une racine attributive ont songé à la racine *ah*, respirer, parler. Ceux qui veulent le faire venir d'une racine démonstrative nous renvoient au védique *gha*, le sanscrit plus moderne *ha*, celui-ci, employé comme le grec *hóde*.

Ici, Max. Müller ajoute en note :

« Dans mon *Histoire de la littérature sanscrite*, j'ai pensé qu'il était possible de rattacher *âham* au sanscrit *âha*, je dis, grec ἠ, latin *ajo* et *nego* et même au gothique *ahma* (pour *agma*), esprit ; mais je ne le pense plus aujourd'hui. Je ne me rends pas non plus à l'opinion de Benfey, qui dérive *aham* de la racine pronominale *gha* avec un *a* prosthétique. *Aham*, conclut Max. Müller, est un mot qui, pour le présent, doit rester sans généalogie. »

Notre pénétrant philologue nous paraît avoir trop vite renoncé à la recherche de l'étymologie de *aham* (je, moi). Il me semble que celle à laquelle il avait d'abord pensé en dérivant *aham* de *ah*, respirer, et celle de Benfey qui faisait dériver ce *aham* de *gha* ou *ha*, celui-ci, dans le sens du grec *hóde* qui a la même signification, pouvaient être

Digitized by Google

également acceptés comme d'assez sérieuses conjectures.

Je pencherais pour mon compte vers l'étymologie de Benfey : *Aham*, dérivé de *aha, gha,* celui-ci. —

Je lis, en effet, dans la grammaire sanscrite d'Emile Burnouf[1] : « Dans *Aham*, la racine *ah* répond à l'*eg* du latin *ego*, et l'*eg* du grec ἐγώ, à l'*ich* germanique, etc. L'*am* final est la terminaison commune des pronoms personnels au singulier et au pluriel. »

Si dans ego, ἐγώ, la terminaison o, ώ, répond à *am* (moi), il ne resterait plus à découvrir que le sens de *ah* (gha). Or, d'après Benfey, *aha* signifierait *celui-ci*, comme le grec *hóde*, et d'après E. Burnouf le même *ah*, répondrait à l'*eg* latin et à l'εγ grec, qui semblent bien répondre en latin aux adjectifs démontratifs, *hic*, *hæc hoc*, *is, ea, id;* en grec α, ος, ἥ, το, et en français à, ce, cette, lui. Ne pourrait-on pas conclure de ce rapprochement qu'il ne serait pas téméraire de traduire *aham* par *celui-ci*?

Quoi qu'il en soit, et quelque étymologie que l'on choisisse, le mot *aham* n'en exprimerait pas moins une idée sensible ; car on ne peut pas aller jusqu'à dire qu'un objet *qui respire* et qui est *moi*, n'exprime pas un objet sensible, ni qu'un être que l'on indique aux yeux, par le pronom démonstratif *celui-ci*, est un être purement immatériel.

Du mot *aham*, passons au mot *être*, *esse, asmi,* je suis,

1. P. 62.

Digitized by Google

que M. Cousin considère avec le mot *je*, *moi*, comme un mot qui serait irréductible à une racine exprimant une idée sensible.

Max. Müller répond ainsi à M. Cousin sur ce dernier point :

« Quant au verbe *être*, le cas est différent. C'est le latin *esse*, changé en *essere* et contracté. La racine en est donc *as*, qui, dans toutes les langues aryennes, a fourni la matière du verbe auxiliaire. Il est vrai que, même en sanscrit, cette racine est complétement dépouillée de tout caractère sensible ; elle signifie *être*, et rien de plus. Mais il y a en sanscrit un dérivé de la racine *as*, à savoir, *asu*, et dans ce substantif *asu*, qui signifie ; « le soufle vital », la signification originelle de la racine *as*, a été conservée. Pour donner naissance à un nom comme *asu*, la racine *as* a dû signifier « respirer, » puis « vivre », et ensuite « exister, » et il faut qu'elle ait traversé toutes ces phases, avant de pouvoir être employée comme le verbe auxiliaire abstrait, que nous trouvons non-seulement en sanscrit, mais dans toutes les langues aryennes. N'était que ce seul dérivé *asu*, vie, a été conservé en sanscrit, il serait impossible de deviner quelle a été, dans l'origine, la signification matérielle de la racine *as*, être.

« Mais quand ce substantif ne se fût pas trouvé en sanscrit, le linguiste eût été fondé à supposer comme avéré que la racine *as* dût exprimer primitivement une idée sensible. Et même en français, quoique l'infinitif

Digitized by Google

être puisse sembler un mot entièrement abstrait, l'imparfait *j'étais* et le participe *été* sont clairement dérivés du latin *stare,* se tenir debout; et ils nous montrent avec quelle facilité une idée aussi définie que celle de *se tenir debout* peut se réduire à l'idée abstraite *d'être.*

« Si nous jetons les yeux sur d'autres langues, nous verrons constamment que le verbe français *être* y est rendu par des mots correspondants qui ont exprimé, dans l'origine, une idée sensible. Le verbe anglais *to be* est dérivé du sanscrit *bhû*, lequel, comme nous l'apprend le grec *phyo*, a signifié originairement, croître. *I was* se rattache au gothique *visan*, qui signifie demeurer. »

J'admets volontiers avec Max. Müller que la présence en sanscrit d'un mot tel que *asu,* signifiant *souffle*, *vie,* peut impliquer que la racine *as* a dû signifier primitivement *respirer*, puis *vivre*, *exister*, être, et que dans l'origine cette racine exprimait *une idée sensible*, mais pourquoi refuser à cette racine *as* d'exprimer aujourd'hui une idée de ce genre, par cela seul qu'elle a perdu, dit-on, le sens de respirer. Et qu'il ne lui reste plus que le sens d'exister? Mais cet attribut d'existence, essentiel à tout objet, à toute chose, n'exprime-t-il pas lui-même une idée sensible? Je crois donc, à quelque point de vue qu'on se place, que le verbe *être* lui-même ne peut-être considéré comme expression d'une idée purement immatérielle, et que l'opinion de Locke et de Max. Müller est absolument vraie.

Digitized by Google

IX. — LES HARITS (CHEVAUX DU SOLEIL, EN SANSCRIT ET LES CHARITES (LES GRACES, EN GREC) [1]

D'après la loi de Grimm, quand un mot sanscrit commence par *GH* ou par *H*, on ne peut chercher son identique en grec que dans les mots qui commencent par *ch*, χ. C'est d'après cette règle que Max. Müller trouve dans le mot grec *charis* χάρις, l'identique du *Harit*, sanscrit. Voici, comment il justifie cette opinion, qui me paraît fort juste.

Il y a, dit-il, en sanscrit une racine *ghar*, qui comme *ark* signifie « être brillant. » Elle fut employée originairement en parlant du *luisant de la graisse et de l'onguent.* Au lieu de la racine *ghar*, nous trouvons aussi la racine *har*, légère modification de la première et ayant la même signification.

Cette racine a produit plusieurs dérivés. Deux dérivés fort connus sont *hari* et *harit*, qui tous deux signifiaient originairement « brillant, resplendissant ». Or rappelons-nous que quoique le soleil et l'aurore soient conçus de temps en temps par les poëtes védiques comme étant eux-mêmes des chevaux, c'est-à-dire des chevaux qui

1. Voy. Huitième leçon du Cours de 1863.

Digitized by Google

font une course, ce fut chez ces poëtes une conception plus familière de représenter le soleil et l'aurore comme tirés par des chevaux. Ces chevaux sont très naturellement appelés *Hari* ou *Harit*, brillants, éclatants.

Après quelque temps la signification étymologique de ces mots fut perdue de vue, et *Hari* ou *Harit* devinrent les noms traditionnels des chevaux par lesquels on représentait l'aurore et le soleil, ou que l'on supposait attelés à leurs chars.

Quand le poëte védique dit : *Le soleil a attelé les Harits pour sa course*, que signifiait originairement ce langage? Rien de plus que ce qui frappe tous les yeux, à savoir que ces brillants rayons que l'on voit le matin dans l'orient, avant le lever du soleil, s'élançant du point de l'horizon où ils sont réunis jusqu'au haut du ciel et jaillissant dans toutes les directions avec la rapidité de l'éclair, font monter après eux le globe lumineux du soleil, comme des coursiers traînent le char d'un guerrier. Mais quelle main est assez ferme pour tenir les rênes du langage? Les *Harits*, les brillants, s'échappent comme des chevaux emportés, et bientôt eux qui étaient originairement l'aurore ou les rayons de l'aurore, reparaissent pour être attelés, comme des chevaux, au char de l'Aurore. Ainsi nous lisons : « On voit les chevaux éclatants qui nous amènent l'Aurore brillante [1]. »

1. Rig-Veda, VII, 75, 6.

Digitized by Google

Rappelez-vous qu'un des noms donnés aux chevaux du Soleil était *Harit*; rappelez-vous aussi que dans la pensée des créateurs du langage, ces chevaux du Soleil étaient les rayons de l'aurore, ou si vous le voulez l'aurore elle-même. Dans quelques passages l'aurore est simplement appelée *Asvâ*, « la jument », originairement *la lumière qui court*. Cependant, même dans le *Véda*, les *Harits* ne sont pas toujours représentés comme étant de simples chevaux, mais ils prennent quelquefois, comme l'aurore, un aspect plus humain.

Ainsi on les appelle *les sept sœurs* [1] et dans un autre passage, on les représente avec des belles ailes. Voyons maintenant si nous pouvons apercevoir quelque trace de ces *harits* ou brillants dans la mythologie grecque, laquelle, comme la mythologie sanscrite, n'est qu'un autre dialecte de la mythologie commune à toute la famille aryenne. Si tant est que leur nom se trouve en grec, ce ne peut être que sous la forme *charis, charites*. Ce nom, comme vous le savez, existe; mais quelle en est la signification? Il ne veut jamais dire un *cheval*. Dans l'esprit des poëtes grecs, ce nom n'a jamais traversé la phase qui est si ordinaire dans la poésie des Bardes de l'Inde. Il a conservé son sens étymologique de *éclat resplendissant*, et il est devenu le nom de la plus brillante

1. Rig-Veda, v, 66, 5.

Digitized by Google

clarté du ciel, l'aurore. Dans Homère, *Charis* est encore un des nombreux noms *d'Aphrodite*, et comme Aphrodite, elle est appelée l'épouse d'Hephestos.

Aphrodite, celle qui est née de la mer, était originairement l'aurore, le plus beau de tous les spectacles de la nature ; et c'est pourquoi, il est tout naturel, que dans l'esprit des Grecs, elle ait été élevée au rang de la déesse de la beauté et de l'amour.

Charis se confondit avec les *Charites*, lesquelles, au lieu d'être, comme dans l'Inde, les coursiers de l'Aurore, furent changées par une transformation également naturelle en des compagnes des divinités brillantes, et particulièrement d'Aphrodite, qu'elles baignent à Paphos et frottent d'huile, comme en souvenir de leur descendance de la racine *ghar*, qui, ainsi que nous l'avons vu, signifiait *oindre, rendre brillant avec de l'huile.*

Il peut nous sembler étrange que la *charis*, cette grâce indescriptible de la poésie et de l'art grec, soit issue d'une racine signifiant *être gras*, *être graisseux*. Cependant, comme des enfants gras et joufflus deviennent en grandissant ces « *Lilians* délicates et éthérées » dont nous parle le poëte, ainsi arrive-t-il pour les mots et les idées.

Quand le mot grec *charis* eut grandi et pris le sens de *charme*, qu'il répondit à l'idée que représentait ce mot pour la plus finement cultivée de toutes les races, sans doute le mot réagit sur la *charis* et les *charites* de la mythologie, et en fit la personnification de tout ce que les

Digitized by Google

Grecs avaient appris à appeler *gracieux et charmant;* aussi à la longue devient-il quelquefois difficile de dire si ce substantif *charis* est employé comme appellatif ou comme nom propre.

Je suis pleinement d'accord avec Curtius, quand il dit : « Qu'aucune étymologie de n'importe quel nom propre ne peut être satisfaisante, si elle ne suffit pas à expliquer les noms appellatifs qui se rattachent à ce nom propre. » Mais notre étymologie de *charis* n'est pas dans ce cas. Au contraire, elle met à nu les racines les plus profondes d'où nous pouvons suivre sans interruption aucune tous les rejetons congénères de ce mot, et dans leurs formes et dans leurs significations, et elle ne redoute pas l'examen le plus approfondi des savants qui étudient la philologie comparée et de ceux qui aiment la mythologie ancienne.

Dans un appendice à sa huitième leçon dont nous venons de donner une sorte d'abrégé, répondant au docteur Sunne qui avait critiqué non le fond, mais quelques détails de son opinion sur les *Harits*, Max. Müller achève d'expliquer ainsi sa pensée : « Rien au monde ne prouve que *charit* ait jamais subi, en grec, la même métamorphose que le sanscrit *Harit*, et que ce mot ait jamais exprimé pour un esprit grec l'idée de *cheval*. Les mythes grecs et les mythes sanscrits doivent être traités comme collatéraux à une même tige et non point comme subordonnés les uns aux autres, et je ne sache pas que j'aie

Digitized by Google

jamais rapporté des mythes grecs à des mythes sanscrits, ou des mots grecs à des mots sanscrits, comme à leurs prototypes. Ce que j'avais dit des *charites* était fort peu de chose. Voici ce que j'ai écrit à la page 81 de mon *Essai sur la mythologie comparée* : « Dans d'autres passages, cependant, les *Harits* revêtent une forme plus humaine, et de même que l'aurore qui est quelquefois appelée simplement *Asva*, la jument, est bien connue sous le nom de *la sœur*, ainsi ces *Harits* sont quelquefois appelés les sept sœurs (VII, 66.5), et dans un passage (IX, 86, 87) nous les trouvons désignées comme les *Harits* « aux belles ailes ». Après cela j'ai à peine besoin de dire que nous avons ici la prototype des *Charites* grecques. »

X. — OBSERVATIONS DE DÉTAIL.

1. — DE L'ALPHABET PHYSIOLOGIQUE [1].

Max. Müller ayant considéré la philologie comparée comme science naturelle, a étudié le langage dans les organes qui le produisent, comme un véritable anatomiste. Aussi nous montre-t-il au moyen de figures tout le mécanisme lingual, et il nous explique autant en vrai

1. Voy. Troisième leçon du Cours de 1861.

Digitized by Google

musicien qu'en physiologiste, comment les sons se forment et s'expriment.

A l'occasion des sons gutturaux de l'arabe, Max. Müller a cité les observations du professeur Czermak : « En examinant un Arabe au moyen du laryngoscope, dit-il [1], Czermak réussit à surprendre le secret de la formation du *Hha* et du *Aïn*, qui constituent dans les langues sémitiques une classe à part d'*aspirations* gutturales. »

Max. Müller ne s'est pas servi d'une expression exacte, qu'il me permette cette chétive observation, en disant que le *aïn* était une *aspiration;* c'est une articulation qu'il fallait dire. Il n'y a rien d'aspiré dans le *aïn*. C'est un étranglement de son qui se produit au milieu du gosier et dont on ne peut guère se rendre compte qu'en entendant le miaulement du chat. Du reste la description technique que Czermak a faite de la prononciation de cette lettre et que cite Max. Müller me paraît vraie.

2. — SUR LA RACINE CHINOISE *tse* DANS LE MOT *gitse* (SIGNIFIANT *jour* DANS LE CHINOIS MODERNE, ET *fils du soleil* DANS LE CHINOIS PRIMITIF.)

« Dans le chinois, dit Max. Müller [2], chaque mot est

1. Cours de 1863, huitième leçon, p. 367.
2. P. 170.

Digitized by Google

une racine avec sa signification indépendante. » Ainsi là où nous disons en latin *baculo,* avec un bâton, nous disons en chinois *y cáng*. Dans cette expression, on pourrait prendre *y* pour une simple préposition, comme le français *avec;* mais en chinois *y* est une racine. C'est le même mot qui, employé comme verbe, signifierait *se servir*. En chinois donc *y cáng* signifie littéralement : se servir de bâton. Ou bien encore, là où nous disons *à la maison,* en latin *domi,* les Chinois disent uo-li; *uo* signifiant maison, et *li* intérieur. » Max. Müller emprunte ces détails à la grammaire chinoise de M. Endlicher.

Le mot pour *jour* est en chinois moderne *gitse*, primitivement *fils du soleil.* A l'occasion de ce mot *gitse,* Max. Müller cite au bas de la page une note de M. Stanislas Julien ainsi conçue :

« Dans le mot *gitse*, *tse*, *tseu* ne signifie pas *fils*. C'est une addition qui se rencontre souvent après les noms, les adjectifs et les verbes.

Ainsi :

Lao,	vieux	+ tseu,	signifie	père,
Neï,	l'intérieur	+ tseu,	—	femme,
Triang,	odeur	+ tseu,	—	le clou de girofle,
Hoa,	mendier	+ tseu,	—	un mendiant,
Hi,	jouer,	+ tseu,	—	un acteur.

On trouve dans la note de M. Stanislas Julien cette affirmation précise, absolue, que dans le mot *gitse*, la racine *tse, tseu* ne signifie pas *fils*.

Digitized by Google

Cependant il est certain que dans un grand nombre de cas, cette racine signifie fils, enfant, progéniture, produit. Il est certain aussi que *gi* signifie *soleil* et qu'il a dû paraître naturel à Max. Muller de donner à la racine *tse* du mot *gitse* la signification de *fils*. Ne pourrait-on même pas donner le sens de *fils* à *tseu* dans les cinq exemples ci-dessus de la note de M. Stanislas Julien ?

3. — SUR LE MOT ASTI (IL EST) [1].

« Dans la terminaison de l'anglais *he is*, et dans les deux mots qui terminent le mot français, *il est*, nous reconnaissons, dit Max. Muller, le résultat d'un acte accompli une fois, pour toutes, avant la dispersion de la race aryenne, et dont les effets se sont perpétués jusqu'à nos jours : la combinaison de la racine attributive *as* avec la racine démonstrative *ti* (*asti*). »

Je crois, en effet, que le sanscrit *asti*, *as-ti* répond à l'anglais *he is*, au français *est es-t*, au grec ἐστὶ ἐσ-τὶ et à plusieurs mots de ce genre que l'on trouve dans d'autres langues indo-européennes.

Il y a dans ces mots deux racines dont la première *as*, *es*, semble bien avoir la signification primitive du pronom *il*, *ce* (*is*, *ea*, *id*); et la seconde *t*, *ti*, la signification

1. P. 362, huitième leçon de 1863.

Digitized by Google

de *lui*, de sorte que le mot entier, *asti*, *esti*, paraîtrait devoir signifier *celui*, *celui-ci*, *celui-là*, *ceci*, *cela*. Mais alors *asti* serait la combinaison de deux racines essentiellement *pronominales*. Or, de ces deux racines *as ti*, quelle serait l'attributive? Quelle serait la démonstrative? Si *as* signifie *ce*, *il*, et si *t*, *ti*, signifie *lui*, ce serait comme si l'on se demandait quelle est dans le mot français ce-lui, la racine attributive et la racine démonstrative.

Quelle que fût la réponse à cette question, il resterait encore à se demander comment un mot, composé exclusivement de deux pronoms, a pu finir par devenir un verbe (le verbe être), et si cette transformation d'un pronom en verbe n'a pas été l'œuvre de quelque grammairien empirique, ayant oublié ou méconnu le véritable sens primitif des deux racines du mot *asti*.

Peut-être ne serait-il pas tout à fait sans intérêt de répondre à cette question.

4. — SUR LE PRÉTENDU PARTICIPE PRÉSENT DE LA LANGUE BASQUE [1].

Max. Müller a examiné la question de savoir si dans certaines langues, l'idée exprimée par le *participe pré-*

1. Cours de 1861, première leçon, p. 21.

Digitized by Google

sent peut être rendue par le *cas oblique d'un nom verbal.*

« Prenons, dit-il, le basque, qui n'est certainement ni un idiome aryen, ni un idiome sémitique, et qui a donné une plus grande exubérance de formes verbales que presque aucune langue connue. Ici l'indicatif présent est formé à l'aide du suffixe *an,* dont on se sert aussi pour former le cas locatif des noms par exemple : *mendia*, la montagne; *mendiaz,* de la montagne (à monte); *mendian,* dans la montagne, etc.

Si maintenant nous examinons le verbe

Erort*en*	niz	je tombe,
Erort*en*	hiz	tu tombes,
Erort*en*	da	il tombe,

nous voyons dans *erorten* un locatif ou, ainsi qu'on l'appelle, un cas positif du substantif verbal *erorta*, dont la racine serait *eror*, tomber, de sorte que la forme du verbe basque, *erorten niz*, ne signifie pas je tombe, mais bien *je suis dans le tomber,* ou dans l'*acte de tomber.* »

A l'appui de cette opinion, Max. Müller cite en note un passage de la dissertation de M. l'abbé Darrigol sur la langue basque, où ce savant et modeste grammairien philosophe démontre, d'une manière aussi lucide que profonde, la non existence du participe présent basque et même des verbes concrets ou attributifs, tel que aimer, tomber, etc., qui pour lui ne sont tous, ni plus ni moins, que de véritables noms; mais n'ayant pas de formes

Digitized by Google

verbales et partant ne se conjuguant pas. M. l'abbé Darrigol semble même vouloir aller plus loin; car dans un autre passage de sa dissertation [1], il paraît disposé à croire qu'il n'y a pas même de verbe substantif (être) dans la langue basque et que les mots *niz, hiz, da*, traduits communément par *je suis, tu es, il est*, ne sont réellement que des pronoms personnels n'ayant d'autre sens que celui de *moi, toi, lui*. Les Basques traduisent mot à mot :

Erort-en	niz	par dans le tomber-moi,
Erort-en	hiz	— dans le tomber-toi.
Erort-en	da	— dans le tomber-lui.

Je suis très-partisan de cette opinion, et je pense que la langue basque n'a pas plus de verbe *être* que la langue algonquine et beaucoup d'autres langues américaines, touraniennes, polynésiennes, etc. Je ne serais pas même étonné qu'un jour la philologie comparée ne parvînt à constater qu'à l'origine des langues indo-européennes elle-mêmes, le verbe *être* n'existait pas et que les mots *asmi, asi, asti* n'avaient nullement alors le sens d'*exister* ou d'*être*, mais seulement celui de pronoms personnels démonstratifs.

Quoi qu'il en soit, la question mérite d'être approfondie, notamment dans l'intérêt de la langue basque,

1. P. 110.

Digitized by Google

car s'il venait à être prouvé que cette langue n'a point de verbe et par conséquent de conjugaison possible, on ne pourrait pas dire, comme Max. Müller, qu'elle a donné une *plus grande exubérance de formes verbales que presque aucune langue connue*.

La belle simplicité de la langue basque tient, selon moi, à ces deux points principaux :

1° Elle n'a qu'une seule déclinaison pour tous ses noms, ses pronoms et ses adjectifs, dont les cas assez *variés* la dispensent d'articles, de prépositions et d'adverbes isolés.

2° Elle a un système de pronoms démonstratifs d'une simplicité que l'on pourrait appeler savante si elle n'était pas si naturelle, et qui dispense de l'emploi de verbes. Ainsi, au lieu d'avoir, comme nos langues modernes, neuf parties du discours, la langue basque n'en a que trois : le nom, le pronom, et l'adjectif. Ces trois sortes de mots lui suffisent pour se faire admirablement comprendre.

Mais le génie philologique de cette langue, aussi intéressante que la nation qui la parle, n'a été encore aperçu que par le savant et modeste abbé Darrigol, les autres ne l'ont pas même soupçonné.

Nous terminons ici l'exposé des principales idées qui se trouvent dans le livre de Max. Müller sur la science du langage; il y a traité bien d'autres sujets intéressants que nous sommes forcés de négliger. Nous avons à peine donné un aperçu des connaissances variées de cet orien-

Digitized by Google

taliste qui est encore un philologue d'une haute portée et un ingénieux et profond mythologue. A l'érudition, à la patience d'investigation des Allemands et des Anglais, il a su joindre la clarté, l'esprit de méthode, le positivisme des Français.

C'est par un travail incessant, une ardeur sans égale que Max. Müller est parvenu à ce haut degré de culture intellectuelle. Dans ses livres, on est transporté comme en une atmosphère sereine où plane le génie de la science. Là, pas de mesquines questions de personnes, de rebutantes polémiques, d'accès de jalousie. Il faut voir dans quels termes touchants il parle de son maître, Eugène Burnouf. C'est qu'il y a en Max. Müller une nature d'élite.

A part quelques *roquets*, frottés de philologie, qui se sont mis à japper en voyant grandir cette renommée, on peut dire qu'en France, les vrais savants ont acclamé Max. Müller comme le continuateur de Leibniz, lui ont donné droit de cité dans la métropole où l'on sacre les savants et les grands artistes. L'Occident s'occupe à lui tresser une couronne.

Allemagne! patrie féconde, envoie-nous encore de tes enfants, si bien doués. Tu sais ce qu'en fait la France: des hommes! Vois la destinée de tes purs génies: Gœthe, Jean-Paul, A. Humboldt; au contact de la terre sacrée, ils ont ceint le nimbe de l'immortalité.

Digitized by Google

S. MUNK

Munk (Salomon), orientaliste français, né à Gross-Glogau, dans la Silésie prussienne, le 2 mai 1803, mort à Paris le 6 février 1867, était fils d'un pauvre servant de synagogue. Il perdit son père pendant son enfance. Sa mère, digne et pieuse femme dont il était le fils unique, dirigea avec amour son éducation. Quant à son instruction élémentaire, il la puisa dans l'école rabbinique de sa ville natale, sous la direction d'un homme simple et bon, dont il aimait à retracer les mœurs patriarcales et qui lui envoya plus tard, au moment de son mariage, le titre de *Morenou* [1] (notre maître). Après avoir appris les éléments de l'hébreu et des livres saints, il suivit les cours supérieurs du Talmud chez le rabbin de sa ville, Rabbi Jacob-Joseph Œttinger, jusqu'au moment où ce docteur distingué fut appelé à Berlin.

1. C'est le titre des rabbins modernes.

La lecture de la Bible dans la synagogue de Glogau fut la première fonction publique qui lui fut dévolue, au moment où il cessait à peine d'être enfant. Il s'en acquitta à la satisfaction de tout le monde.

A l'âge de dix-sept ans, il quitta Glogau pour suivre à Berlin son ancien professeur de théologie juive. « Il fit, dit M. Franck[1], le voyage à pied, n'ayant pas de quoi payer sa place dans une voiture publique, et il donna des leçons du peu qu'il savait, pour faire face à ses besoins. C'est par le même moyen qu'il se trouvait en état de s'acquitter de la rétribution scolaire envers le gymnase, c'est-à-dire envers le collége qui lui enseignait le grec et le latin. Au reste s'il travaillait beaucoup, il savait vivre de peu ; la pauvreté, cette dure institutrice qui a rarement manqué aux hommes supérieurs, lui enseigna le grand art de se suffire. Il n'était pas seulement son propre valet de chambre, mais aussi son cuisinier. Du gymnase d'où il emporte les plus brillants témoignages, il passe à l'Université, s'arrête quelque temps au pied de la chaire de Hégel, dont son âme religieuse n'a jamais pu goûter les doctrines, prête une oreille plus attentive aux leçons de Bœck, et de Bopp, le plus illustre représentant de la grammaire comparée, puis se rend à Bonn, attiré par la réputation des Freitag, des Lassen, des Schlegel, pour s'appliquer particulièrement aux langues orientales.

1. Discours d'obsèques.

Digitized by Google

» Il était certainement assez instruit pour remplir dans son pays les fonctions de *privat docent* ou de *professeur extraordinaire*, comme qui dirait d'agrégé et de professeur suppléant. Mais le gouvernement prussien, au nom d'une religion fondée sur la charité et le libre examen, lui ferma l'entrée de toutes les carrières publiques. Nous n'avons pas le droit de lui en vouloir de cet acte d'intolérance devenu heureusement impossible dans la Prusse libre et constitutionnelle de nos jours, car il a fait de Munk notre concitoyen : il a donné à la France un savant illustre que non-seulement la Prusse, mais que l'Allemagne entière lui envie.

» C'est en 1828 que Munk arrive à Paris, et tout en étudiant simultanément trois langues de l'Orient : l'arabe, sous la direction de S. de Sacy, le sanscrit avec Chézy, le persan avec Quatremère, il se procurait les moyens de vivre en donnant des leçons comme à Berlin, et en fournissant des travaux d'érudition et des articles critiques à différents organes de la presse. En 1838, il entrait en qualité d'employé à la Bibliothèque impériale, où son passage a laissé une trace ineffaçable dans les précieuses notices qu'il rédigea sur les manuscrits hébreux. Pourvu d'un traitement de 900 francs, il trouva le secret, étant déjà marié à la femme de cœur qui a été jusqu'à son dernier jour sa consolation, son orgueil et sa force, de faire une rente de 1,200 francs à sa mère. On aura pénétré le mystère de ce nouveau système d'économie domestique,

Digitized by Google

quand on saura qu'il avait la plume à la main ou qu'il était entouré d'élèves depuis quatre heures du matin jusqu'à dix heures du soir.

» Cette journée si bien remplie, ces modestes revenus si pieusement dépensés ne l'empêchaient pas d'exercer la plus délicate bienfaisance ; de répandre autour de lui tout à la fois l'aumône matérielle qui passe de la main à la main et l'aumône spirituelle de la parole. Pendant un certain nombre d'années, il fit un cours gratuit d'instruction religieuse à l'usage des enfants.

» En 1840, après l'horrible exécution de Damas, dernière libation de sang humain réclamée et obtenue par le fanatisme du moyen âge, il accompagna M. Crémieux en Égypte, traduisit en arabe, sans préparation, ses brillantes improvisations françaises et contribua à fonder des écoles, à inspirer le goût du travail, à réveiller le sentiment de la dignité humaine chez des populations avilies par la servitude, et à établir comme un trait d'union entre les Israélites de l'Orient et ceux de l'Occident. »

Nous avons tenu à consigner ici cette page éloquente du discours de M. Franck, parce qu'elle contient quelques détails intimes qui nous font connaître Munk sous un aspect peu connu. Pendant son séjour en Égypte, il fit l'acquisition d'une petite collection de manuscrits orientaux, très-précieuse, pour la Bibliothèque impériale. Ce fut en 1842 que, dans ses recherches à la Bibliothèque, il découvrit le manuscrit contenant la description de l'Inde

Digitized by Google

par *El Birouny* (Voy. *Journ. asiat.*, 1843, vol. I, p. 384).

Secrétaire pendant longtemps du Consistoire central des Israélites, il en devint membre.

Après avoir, pendant dix années, étudié et classé les manuscrits orientaux de la Bibliothèque et mené cette vie de labeur dont nous avons parlé, il fut atteint du plus affreux malheur qui puisse frapper un érudit : il perdit la vue et fut obligé de quitter la Bibliothèque vers 1847. Le courage qu'il avait montré toute sa vie ne l'abandonna pas, et il conserva, au milieu de ces ténèbres qui enveloppèrent sa vie pendant près de vingt ans, une sérénité inaltérable. Ce fut alors qu'il commença, à l'aide d'un secrétaire qui lui lisait et qui écrivait sous sa dictée, la série des travaux les plus étonnants qu'un homme privé de la vue ait jamais entrepris.

En 1858, il fut reçu membre de l'Académie des Inscriptions. « On put voir alors, dit M. Mohl[1], dans les discussions les plus variées que le hasard des lectures amenait, combien le savoir de Munk était sûr et étendu, et avec quelle promptitude sa mémoire lui fournissait les preuves de ce qu'il avançait et les paroles mêmes des auteurs qu'il citait. On comprit alors quels trésors d'érudition il avait amassés et comment il était possible à un homme tout à fait aveugle de composer des ouvrages qui paraissaient exiger l'aide constante des yeux les plus infatigables. »

1. Rapport de juillet 1857, à la *Société asiatique*, p. 31.

Digitized by Google

Nommé à la chaire d'hébreu du Collége de France, la plus ancienne de cet établissement, on voyait le spectacle touchant d'un professeur aveugle qui faisait écrire par un assistant les textes qu'il expliquait et qu'il commentait avec tous les développements et toute la précision possibles. Très-impartial dans ses interprétations, quand on lui reprochait de pencher pour les idées judaïques, il disait : Voilà comment on explique dans la synagogue, voilà ce que les catholiques pensent, choisissez.

De la vie intime et officielle de Munk, passons à sa vie intellectuelle, parcourons la galerie de ses œuvres.

Les articles qu'il publia dans le journal le *Temps* sont les suivants :

1. *De la Poésie hébraïque après la Bible* (Influence chaldaïque et perse), 27 décembre 1834 ; *id.* (influence arabe), 19 janvier 1835.

2. De la poésie arabe et en particulier des séances de Hariri, 4 mars 1835.

3. De la poésie persane, 14 mars 1835.

4. Littérature orientale : *les Aventures de Kamrup*, 20 et 21 avril 1835.

5. Poésie orientale : Fragment d'un roman persan de Djami, 2 et 10 juillet 1835.

6. Fragments de littérature sanscrite, 24 et 26 janvier 1836.

7. Littérature : *Takhlis al-ibriz fi telkhis Baris*, 14 février 1836.

Digitized by Google

8. Essai sur la philosophie des Indous par Colebrooke, 9 et 26 août 1836.

9. La Bible de M. Cahen, 19 mai et 1er octobre 1836.

10. Sur la *Vie de Jésus* par Strauss, 5 octobre 1836.

11. Rapports de la philosophie des Grecs avec celle des Indous, 7 octobre 1836.

12. Les œuvres de Wali, traduites par M. Garcin de Tassy, 8 décembre 1836.

13. Sri Mahabharatam, 26 décembre 1836.

14. *Histoire de la philosophie* par Henri Ritter, traduction Tissot, 1er avril et 8 août 1837.

15. *Mahabharata*, 3 février 1838.

16. *Exposé de la religion des Druzes*, par S. de Sacy, 2 mars 1838.

Il y aurait un volume fort intéressant à faire de tous ces articles, réunis sous le titre de *Mélanges littéraires*. C'est à la main intelligente et dévouée d'un ami que cette tâche incombe.

Dans la *France littéraire* de novembre 1834, l'article d'*Aristote* est de lui.

Dans le *Dictionnaire de la conversation*, on trouvera de lui un certain nombre de notices d'un intérêt secondaire; car ce sont des travaux de vulgarisation, des résumés à l'usage des lettrés. Il en est de même de quelques articles insérés dans l'*Encyclopédie nouvelle* de Pierre Leroux et Jean Reynaud : Alfarabi, Algazali, Alkendi, Averroès, Avicenne, etc. On lui doit la partie de l'article *Arabie*,

Digitized by Google

concernant la langue, la littérature et la philosophie arabes. Ces notices furent plus tard développées par lui dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques* de M. Franck, où il en publia aussi de nouvelles : *Juif*, *Avicebron*, *Cabbale*, *Léon Hébreu*, etc. Plus tard un volume, dont nous parlerons tout à l'heure, réunit avec des modifications, des notes, etc., la plupart de ces divers écrits préparatoires.

La Bible de J. Cahen contient quelques travaux importants d'exégèse dus au savoir de Munk :

17. Volume II. Examen de plusieurs critiques du Ier volume.

18. Volume IV. Réflexions sur le culte des anciens Hébreux dans ses rapports avec les anciens cultes de l'antiquité, pour servir d'introduction au Lévitique et à plusieurs chapitres des *Nombres*. Ce volume renferme aussi le cinquième livre des *Lois de Manou* traduit littéralement du sanscrit avec notes.

19. Volume IX. Notice sur Rabbi Saadia Gaon et sa version d'Isaïe, et sur une version persane manuscrite de la Bibliothèque impériale.

20. Volume XII. Commentaire de Rabbi Tan'houm de Jérusalem, du XIIIe siècle, sur le prophète Habakkouk, publié en arabe avec une traduction française et des notes.

Dans les *Israelitische annalen* de M. Jost, année 1841, nos 10 et 11, il a parlé du commentaire sur la Bible de Iepheth, appelé en arabe Abou-ali Hasan Ben ali al-Basri.

Digitized by Google

En 1846, il publia dans *Literaturblatt des Orients*, n° 46, une dissertation sur l'identité du traité d'Ibn-Gébirol et du célèbre *Fons vitæ*.

Ses travaux dans le *Journal asiatique* sont énumérés ci-après :

21. *Essai d'une traduction française des séances de Hariri*, 1834, vol. XIV, p. 540.

Dans cet article, après quelques considérations intéressantes sur la poésie arabe, comparée à la poésie hébraïque, Munk donne la traduction de la 1re et de la 3e *Makama*. A l'imitation de F. Rückert, il essaya dans sa traduction d'imiter la forme de l'original arabe. Cette forme consiste en une prose rimée, entremêlée de vers. Si la langue allemande peut se prêter à rendre le parallélisme des phrases de l'auteur arabe, en français on ne peut pas se donner la même liberté. Aussi, malgré toutes les peines que Munk prit pour rendre ce texte, idées et phraséologie, ce qui était un véritable tour de force, son essai ne plut pas beaucoup, et il abandonna son projet de publier un choix des *Séances de Hariri*.

22. *Notice sur Rabbi Saadia Gâon*, 1839, vol. VII, p. 179; vol. VIII, p. 91.

Saadia est un célèbre grammairien hébreu du xe siècle.

23. *Notice sur Joseph ben-Iehouda*, 1842, vol. XIV, p. 5.

Notice très-curieuse sur le plus grand disciple de Maï-

Digitized by Google

monide, et qui était à la fois philosophe, médecin et poëte renommé. C'est un chapitre fort intéressant sur la situation des philosophes juifs au XIIIe siècle : la grande figure de Maïmonide s'y reflète, sous un jour tout nouveau. Dès cette époque, Munk commençait à réunir les éléments de son grand ouvrage sur Maïmonide.

24. *Lecture de l'inscription phénicienne de Marseille*, 1847, vol. X, p. 473.

Son interprétation est restée la meilleure qu'on ait donnée de ce monument. Ses commentaires sont des modèles de critique.

25. *Notice sur Abou' l-walid Merwan Ibn-Djanah* et sur quelques autres grammairiens hébreux du xe et du XIe siècle, suivie de l'introduction du *Kitab al-luma* d'Ibn-Djanah, en arabe, avec une traduction française ; 1850, vol. XV, p. 297 ; XVI, p. 5, 200, 353 ; notes complémentaires, 1851, vol. XVII, p. 85.

Dans cette notice, Munk constate que le grand ouvrage d'Ibn-Djanah, qui est resté inédit, a été la source où ont puisé, dans la suite, tous les grammairiens et les lexicographes, et notamment le célèbre David Kim'hi. Ces travaux de Munk sont d'un grand intérêt pour l'histoire de la grammaire hébraïque et font voir l'influence que l'étude de la grammaire arabe exerça sur les travaux des grammairiens hébreux. On trouve également dans cette notice, pleine d'une érudition variée et solide, des détails importants sur un homme de lettres, grammairien,

Digitized by Google

Samuel ha Naghid. Munk donne l'analyse de la grammaire d'Ibn Djanah.

26. Compte rendu de la *Nouvelle Grammaire hébraïque raisonnée et comparée* de M. Klein, rabbin à Durmenach, Mulhouse, 1846, in 8°; 1850, vol. XVI, p. 151.

Si l'on voulait énumérer les titres de toutes les grammaires hébraïques publiées dans les différentes langues de l'Europe, on ferait un volume. Toutefois, Munk signalait celle-là, comme méthodique et très-utile à des élèves désireux de connaître tous les principes de cette langue, nécessaire pour l'intelligence des textes sacrés. Il fit quelques observations critiques sur cette grammaire.

27. *Essai sur l'inscription phénicienne du sarcophage d'Eschmoun-ézer*, roi de Sidon; 1856, vol. VII, p. 274.

C'est le premier monument phénicien trouvé sur le sol même de la Phénicie, le plus important de tous, tant par l'étendue de son inscription que par les renseignements précieux qu'il donne sur la structure de la langue phénicienne et sur ses intimes rapports avec l'hébreu. A cette époque Munk avait perdu totalement la vue. Il fut donc obligé de se faire lire les différentes transcriptions hébraïques pour pouvoir aborder l'interprétation de ce monument. Il semble qu'au milieu de la nuit où il vivait, Munk ait doublé les facultés intuitives et pénétrantes de son esprit. Il publia une transcription en caractères hébreux, accompagnée d'une traduction en hébreu biblique, qui, d'après lui, ne diffère du phénicien que par un très-petit

Digitized by Google

nombre de mots et de formes grammaticales. Il traduisit l'inscription et la commenta longuement avec cette sûreté scientifique qu'on lui connaît.

Nous venons de voir dans cette longue énumération de travaux la variété et la solidité des connaissances de Munk et nous n'avons pas encore parlé de ses trois plus importants ouvrages, des trois livres qui ont fait sa réputation et dont nous allons faire un examen rapide.

28. *La Palestine.* — Description géographique, historique et archéologique; 1845, in-8°, 704 pages, avec cartes et gravures. Ce colume fait partie de l'*Univers pittoresque*.

Ce livre comprend d'abord une description de l'état physique et topographique de la Palestine, traite des anciens habitants païens avant et après l'invasion des Hébreux sous Josué, de leur histoire, des antiquités hébraïques ou de la civilisation des anciens Hébreux, fait connaître l'histoire de la Palestine et des Juifs depuis l'exil de Babylone jusqu'à la destruction de Jérusalem par les Romains, et se termine par un appendice où l'auteur jette un coup d'œil sur les événements arrivés en Palestine depuis la destruction de Jérusalem jusqu'à nos jours. C'est un véritable cours d'hébraïsme où, sous une forme abrégée, Munk nous a exposé ses vues sur l'histoire et la littérature des Hébreux. On sent à chaque pas que le savant orientaliste ne nous révèle pas tout ce que ses longues et profondes études lui avaient appris sur l'histoire des temps classiques du peuple juif. De Moïse à

Digitized by Google

Olinde Rodrigues, mesurez donc le pas de géant qu'a fait la Raison. Avec le premier nous avons le peuple *élu*, le peuple juif, l'égoïsme-nation ; avec le dernier une immense communion des peuples, se réalisant progressivement à la lueur du flambeau de la science.

29. *Mélanges de philosophie juive et arabe*, 1859, in-8°, 532 pages, plus 72 pages de texte hébreu.

Ce volume, qui reproduit, avec des additions et rectifications, divers articles insérés dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques* de M. Franck, renferme des extraits méthodiques de la *Source de vie* de Salomon Ibn-Gébirol (dit Avicebron), traduits en français sur la version hébraïque de Schem-tob Ibn-Falaquera, et accompagnés de notes critiques et explicatives ; un mémoire sur la vie, les écrits et la philosophie d'Ibn-Gébirol ; des notices sur les principaux philosophes arabes et leurs doctrines, et une esquisse historique de la philosophie chez les Juifs.

Ibn-Gébirol, l'Avicebron des scolastiques, naquit à Malaga vers 1025. Il cultiva la poésie et la philosophie. D'après Munk, c'est le restaurateur de la poésie hébraïque au moyen âge. Ses poésies ont le souffle lyrique. Saint Thomas d'Aquin et Albert-le-Grand considèrent Avicebron comme le premier qui ait attribué une matière à l'âme et aux autres substances simples, et cette doctrine a été regardée comme le point principal du système d'Avicebron. On ne peut cependant pas dire qu'Ibn-Gébirol s'avoue ouvertement panthéiste, ni qu'il admette

Digitized by Google

la création comme l'entendent, en général, les théologiens juifs; mais il flotte constamment entre les deux systèmes. L'influence des doctrines d'Aristote et des néoplatoniciens se montre partout dans sa philosophie, empruntée en substance aux Alexandrins. « Il serait intéressant, dit Munk 1, d'examiner le rôle que joue le livre d'Ibn-Gébirol dans l'histoire du panthéisme et de poursuivre les transformations qu'a subies sa doctrine pour aboutir par une pente naturelle au système de Spinosa. »

C'est un grand service qu'a rendu Munk à l'histoire de la philosophie, si incomplétement et faussement présentée jusqu'ici pour ce qui a rapport aux Arabes et aux Juifs, en mettant en lumière le *Fons vitæ*. La figure douce, résignée et ardente au fond d'Ibn-Gébirol, devait plaire à la tournure d'esprit de Munk. Comme lui, le philosophe juif cherchait dans le monde des idées l'oubli d'une triste réalité.

C'est une étude étrange que celle de cette philosophie arabe et juive, *ultra-métaphysique*, qui a donné naissance à la scolastique européenne. N'est-ce pas un spectacle imposant que l'homme nous offre, quand il cherche par les seules forces de son cerveau, par l'analyse des facultés de son esprit, à résoudre le problème de la création. Il veut d'un suprême *a priori* faire sortir l'explication des phénomènes qui l'entourent. Aussi quelles récoltes les

1. P. 292.

Digitized by Google

hommes d'*a posteriori* n'ont-ils pas faites après ces gigantesques efforts des philosophes du moyen âge? Astronomes, chimistes, physiciens, mathématiciens, souvent ivres d'orgueil, tournez la tête, et, à travers les siècles, inclinez-vous devant vos maîtres, les philosophes arabes et juifs qui ont préparé vos découvertes.

Dans le livre qui nous occupe ici, Munk est revenu sur la comparaison qu'il a faite dans plusieurs de ses écrits, entre la poésie hébraïque et la poésie arabe [1]. Il donne la supériorité à la première. Je ne sais jusqu'à quel point on peut comparer deux poésies tout à fait différentes et donner le pas à l'une sur l'autre. Chacune a sa valeur propre. Au poëte hébreu le lyrisme plaintif, au poëte arabe le lyrisme réaliste. Aux poésies d'Ibn-Gébirol, on peut opposer celles d'Ibn-Charif sur les malheurs des Arabes d'Espagne. Peut-on comparer le jour à la nuit, la joie à la tristesse, le rire aux larmes, le chant au plain-chant, l'élégie à la chanson? La poésie arabe est une poésie *de genre*, comme il y a une peinture de ce nom. Si vos poëtes hébreux sont des *Raphaëls*, ne dites pas que les *Téniers* sont sans talent.

Après ses extraits du *Fons vitæ* et sa dissertation sur la vie et les écrits d'Ibn-Gébirol, Munk a fait connaître les caractères généraux de la philosophie arabe, donné sur les principaux philosophes, Al-Kendi, Al-Farabi, Ibn-

1. P. 156 et suiv.

Digitized by Google

Sina, Al-Gazali, Ibn-Badja, Ibn-Tofaïl, Ibn-Rochd, des détails biographiques et signalé les points principaux de leur doctrine, en recourant aux sources authentiques. Les recherches de notre savant et profond orientaliste réduisent à leur juste valeur toutes ces fables débitées sur les philosophes arabes par Léon l'Africain, Brucker et autres historiens de la philosophie venus après eux. Ritter même ne peut être consulté qu'avec précaution sur ces matières, quoique cependant il se soit efforcé de mettre en œuvre les travaux des orientalistes. Avons-nous maintenant avec le livre de Munk et ceux qui ont été publiés dans ces dernières années, une idée satisfaisante et bien nette de la philosophie arabe? Nous ne le pensons pas. Les principaux ouvrages des philosophes arabes sont encore à traduire; nous ne les connaissons que par leurs titres, par des fragments et quelques vieilles traductions. Munk reconnaissait lui-même qu'un ouvrage spécial et complet sur la philosophie arabe était encore à faire [1]. Du reste il aura éclairé la route à ses successeurs par ses savantes gloses et ses brillantes indications.

La dernière partie de son volume est consacrée à une esquisse de la philosophie chez les Juifs. Dans cette remarquable étude, Munk établit que les philosophes juifs d'Égypte et de Palestine exercèrent leur influence sur le néoplatonisme d'un côté et la gnose de l'autre. Leurs

1. P. 337, *Mélanges*.

Digitized by Google

travaux pour opérer une fusion entre les idées de l'Orient et celles de l'Occident leur font une place dans l'histoire de la philosophie; mais il n'y a pas de *philosophie juive* proprement dite. Les Juifs ne peuvent revendiquer que le mérite d'avoir été l'un des chaînons intermédiaires par lesquels les idées spéculatives de l'Orient se sont transmises à l'Occident. A une autre époque, ce fut par les traductions des Juifs, traduites à leur tour en latin, que les ouvrages des philosophes arabes et même en grande partie les écrits d'Aristote arrivèrent à la connaissance des scolastiques. On trouve dans cette partie du livre de Munk de curieux détails sur la part que prirent les Juifs de Provence dans ce mouvement intellectuel.

Nous venons de tracer à grands traits l'esquisse du livre de Munk, et ce que nous en avons dit suffit pour en faire apprécier l'importance; mais il nous serait difficile de donner une idée des richesses que son érudition y a accumulées.

30. *Le Guide des Egarés* (Moré Nebouchim), de Maïmonide, texte arabe publié pour la première fois et accompagné de notes critiques, historiques et explicatives. 3 vol. grand in-8°; Paris, 1856-1866.

La publication du texte et la traduction de ce fameux traité de théologie et de philosophie est la plus grande entreprise littéraire de Munk et la plus surprenante qu'un savant aveugle ait pu tenter.

Moïse ben Maïmoun, dit *Maïmonide*, était un des plus

Digitized by Google

grands esprits du XIIe siècle, né en 1135 et mort en 1204. Élevé à Cordoue, où il fut obligé avec sa famille de faire une profession de foi musulmane, il n'en continua pas moins le cours de ses brillantes études rabbiniques. Il résida au Caire la plus grande partie de sa vie, protégé par Saladin et ses successeurs dont il était le médecin. Ce fut en Égypte qu'il composa ce *Guide des Égarés* qui porta si haut sa renommée. Maïmonide a voulu dans ce livre réconcilier le judaïsme et la philosophie. Il avait bien les conditions requises pour une œuvre aussi difficile. A la connaissance la plus approfondie de la vaste littérature religieuse des Juifs, il joignait celle de toutes les sciences des Arabes. « Il fut le premier, dit Munk [1], à introduire un ordre systématique dans les masses informes et gigantesques des compilations talmudiques, à établir l'édifice religieux du judaïsme sur des bases fixes, et à énumérer les articles fondamentaux de la foi. Offrant ainsi le moyen d'embrasser l'ensemble du système religieux, il put, sinon réconcilier entièrement la philosophie et la religion, du moins opérer un rapprochement entre elles, et, en reconnaissant les droits de chacune, les rendre capables de se contrôler et de se soutenir mutuellement. Il ne nous appartient pas de décider ici jusqu'à quel point les efforts de Maïmonide ont été utiles au développement de la théologie judaïque; sous le rap-

1. P. 486, *Mélanges*.

Digitized by Google

port philosophique, son *Guide des Égarés*, bien qu'il n'ait pas produit de ces résultats directs qui font époque dans l'histoire de la philosophie, a puissamment contribué à répandre de plus en plus parmi les Juifs l'étude de la philosophie péripatéticienne, et les a rendus capables de devenir les intermédiaires entre les Arabes et l'Europe chrétienne, et d'exercer par là une influence incontestable sur la scolastique.

Ces tentatives pour réconcilier deux sœurs ennemies, la foi et la raison, partent d'un sentiment généreux, respectable : on craint de jeter le trouble dans les consciences en substituant brusquement une croyance à une autre ; mais ces tentatives sont toujours demeurées stériles. Qui songe à la fameuse déclaration de la Congrégation de l'Index à Rome, en 1855 ? C'est qu'en effet quand un dogme a fait son temps, il faut le remplacer par un autre, ou du moins il faut donner du vieux dogme une interprétation nouvelle, qui le rajeunisse et le mette en harmonie avec les besoins de l'époque où l'on vit. Sans cela les sociétés s'immobilisent, ou plutôt elles rétrogradent, elles meurent. Le comprendre est la mesure du croire, a dit Abeilard. Là, est la base de toutes les théodicées.

Le livre de Maïmonide, rédigé en arabe, était connu par deux traductions, l'une en hébreu faite par Tibbon, disciple de Maïmonide, et l'autre par Buxtorf sur la traduction d'Ibn Tibbon. La découverte de l'original, écrit en arabe, devait faire naître chez Munk le désir d'en publier

Digitized by Google

une édition digne de la célébrité de l'auteur et de l'état actuel de la science. On comprend que Munk ait été attiré par la nature du sujet; on pourrait presque dire qu'il est un peu le Maimonide du XIXe siècle, et le traducteur se trouvait au niveau de l'auteur lui-même. Car Munk resta toute sa vie fidèle à la philosophie rationnelle; mais il y avait chez lui une telle tolérance, un si grand respect pour les croyances de ses coreligionnaires, que si, au XIXe siècle, la tentative de Maimonide avait pu se renouveler, Munk l'aurait peut-être tentée. Écoutons ce que nous dit M. Franck [1], au moment où Munk fut nommé membre du Consistoire :

« Partisan de la plus complète liberté en matière de critique religieuse; ne reconnaissant que la lumière de la raison, la lumière qui résulte de la philologie ou de l'histoire, dans l'interprétation des textes bibliques, il se montrait d'une extrême timidité dans la voie des réformes. C'est qu'en véritable archéologue qu'il était, tout ce qui portait le cachet de l'antiquité lui était cher. Il y voyait comme une ruine vénérable, bonne à conserver parmi les monuments historiques. Peut-être aussi pensait-il que les réformes, même les plus innocentes en matière religieuse, doivent venir de la foi elle-même, à laquelle il faut laisser le soin de s'éclairer de sa propre lumière et d'avancer de son propre mouvement. »

1. Discours d'obsèques.

Digitized by Google

Ces paroles nous donnent de Munk un portrait des plus fidèles. La bienveillance qui était le fond de sa nature, les luttes qu'il avait soutenues avec énergie contre la pauvreté, la science de bon aloi qu'il avait acquise par ces labeurs si durs qui lui ravirent la vue, la sérénité qui ne cessa de rayonner sur sa figure pendant sa *captivité* dans les ténèbres, et au dessus de tout cela la saine philosophie qu'il avait puisée dans les lumières de la raison et qui l'avait fait *homme*, tout concourait pour en former un être sympathique : le Juif était parvenu à se faire aimer.

Les ouvrages sur la philosophie arabe dans lesquels il a enfoui tant de savantes recherches contribueront puissamment à éclairer l'importante question de la transmission des sciences de l'antiquité à l'Europe. Ses travaux serviront de jalons lumineux quand, dans un ouvrage d'ensemble, on tentera de tracer la marche de l'esprit humain depuis l'éclipse de la philosophie grecque, c'est-à-dire de cette période de l'histoire des idées, où les Arabes seuls portaient le flambeau de l'intelligence qui, en illuminant les temps confus du moyen âge, a projeté son rayonnement sur les temps modernes.

Digitized by Google

PAUTHIER

Pauthier (G.), orientaliste français, né à Besançon vers 1800, suivit pendant quelques années la carrière militaire. Il eut pour compagnon d'armes Alfred de Vigny, qui resta toujours son ami.

Après avoir effleuré diverses langues de l'Orient pour en avoir une idée générale, il se fixa à l'étude du chinois, sous la direction d'Abel Rémusat. C'est dans cette spécialité qu'il a fondé sa réputation en Europe. Nous aurons donc surtout à étudier ce savant comme sinologue.

La première phase de la carrière littéraire de Pauthier date de ce grand mouvement lyrique qu'on a appelé *romantique* et qui renouvela en partie notre littérature.

Ses premières œuvres furent des poésies :

1. *Helléniennes* ou Elégies sur la Grèce. Paris, 1 vol. in-18, 1825.

2. *Odes nouvelles*, en grec moderne, de Kalvos de Zante,

Digitized by Google

avec une traduction française en regard. Paris, Renouard 1 vol. in-18, 1826.

3. *Mélodies poétiques*, etc. Paris, 1 vol. in-18, 1826.

4. *La Lyre d'un soldat français*, publiée au bénéfice des incendiés de Salins. In-18.

5. *Le Pèlerinage de Childe-Harold*, poème de lord Byron, traduit en vers français, avec une dédicace à M. de Lamartine. 1 vol. in-18, Paris, 1828 et 1830.

6. *Le Dévouement de Desèze*, poème lyrique auquel l'Académie de Besançon décerna une médaille d'or dans sa séance du 24 août 1829.

7. *La Comète ou l'Eclipse de* 1832, épître en vers. Paris, 1832. Citons-en les derniers vers :

Sans vouloir dans les cieux braquer le télescope
De la seule raison j'en crois cet horoscope :
Sur notre sphère étroite on verra désormais
Des éclipses de rois, mais de peuples... jamais !

La poésie de Pauthier se distingue par la pureté, la correction, une allure vive ; elle est pénétrée de ce souffle d'enthousiasme qui date de l'époque où le romantisme faisait sa révolution dans notre littérature. Nous n'avons pas à examiner ses *Juvenilia*, quel qu'en soit le mérite. En général nous faisons bon marché des vers de notre jeunesse, considérant le maniement de la poésie comme un exercice utile pour arriver à la prose. Occupons-nous

Digitized by Google

de faire connaître, autant que nous le pourrons, les travaux de Pauthier sur l'Orient.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que nous allons pénétrer dans la forêt de ses œuvres. Sa carrière littéraire a été assez complexe. Pour ne pas trop nous égarer, nous suivrons simplement l'ordre chronologique de ses publications.

8. *Mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Taò* ou de la Raison suprême, fondée en Chine par Lao-Tseu, traduit du chinois et accompagné d'un commentaire tiré des livres sanscrits, et du Taò-te-King de Lao-Tseu, établissant la conformité de certaines opinions philosophiques de la Chine et de l'Inde, suivi de deux Oupanichads des Védas, avec le texte sanscrit et persan, Paris, Dondey-Dupré, in-8°, 1831.

Dès son début dans les études orientales, Pauthier s'occupa des philosophies indienne et chinoise, recherchant les monuments qui pouvaient offrir le plus de traces de la pensée réfléchie de l'Orient.

C'était une tentative hardie que celle d'aborder les livres des penseurs, avant d'avoir affermi ses premiers pas dans l'étude des langues; c'était, comme on dit, prendre le taureau par les cornes, commencer par où finissent les savants de première force.

Mais son maître, Abel Rémusat, avait publié, en 1825, un mémoire dans le recueil de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sur *la vie et les opinions de Lao-Tseu*, et

Digitized by Google

Pauthier, suivant la voie que lui traçait l'illustre sinologue, se mit à étudier avec ardeur les doctrines du philosophe chinois. Les recherches particulières qu'il avait faites dans quelques ouvrages de philosophie indienne et des données historiques nouvelles sur la Haute Asie l'amenèrent à voir dans le livre de Lao-Tseu des doctrines empruntées à l'Inde, ou dérivant du même foyer que celles de ce pays. Abel Rémusat avait, du reste, toujours admis une influence indienne en Chine antérieurement au bouddhisme. Pauthier, dans ses études, ses analogies entre la doctrine de Lao-Tseu et celles de plusieurs systèmes de philosophie indienne, présenta des aperçus nouveaux qui vinrent confirmer et étendre les idées d'Abel Rémusat.

Ce mémoire fut l'objet, dans le *Journal asiatique*, d'observations critiques de la part de Klaproth, qui regardait alors les connaissances de Pauthier en chinois comme insuffisantes pour tenter l'étude d'un philosophe tel que Lao-Tseu [1].

Pauthier répondit à cet article dans le même journal [2] et discuta assez violemment les remarques de son contradicteur. Celui-ci répliqua [3] en donnant une plus grande extension à sa critique. Cette fois le Conseil de la Société Asiatique exigea de Klaproth qu'il citât en entier les tex-

1. Voy. *Journal asiatique*, t. VII, 1831, p. 465.
2. *Id.*, t. VIII, p. 129.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 220, 414.

Digitized by Google

tes critiqués; de cette manière les sinologues ont pu se faire une idée complète de la valeur des attaques. Nous n'avons pas à nous arrêter davantage à ce premier tournoi où notre sinologue montra toute l'impétuosité de sa savante jeunesse.

9. *Savitrî*, épisode tiré du Mahâbhârata, traduit du sanscrit. Paris, 1831; 2e édition avec gravures, Curmer, 1841, in-12, XII-53.

Nous aurons plus tard l'occasion de parler en détail de la grande épopée indienne. Bornons-nous pour le moment à puiser dans l'Introduction de Pauthier quelques renseignements sommaires. Le sujet principal du Mahâbhârata est une guerre civile entre les *Kauravas* ou fils de Kourou et les *Pandavas* ou fils de Pandou, deux branches collatérales de la race *lunaire* qui se disputent le trône de l'Inde. Ce poëme épique, qui renferme plus de deux cent mille vers et dont l'âge remonte approximativement à celui des épopées homériques, est rempli de peintures de mœurs domestiques. Savitrî, dont Pauthier nous a donné une charmante traduction, offre le plus beau modèle du dévouement conjugal; chez son mari Satyavan, c'est l'amour filial qui domine : ces deux vertus familiales sont admirablement personnifiées dans ces deux êtres qui appartiennent à une civilisation déjà perfectionnée, mais dont il est difficile de bien préciser l'époque.

10. *L'épisode du poisson*, ou le déluge, traduit du même

Digitized by Google

poëme sanscrit. *Revue de Paris*, 23 septembre 1832.

11. *L'enlèvement de Draupâdi*, épisode du même poëme, traduit du sanscrit; *Europe littéraire*, 19 et 26 avril 1833.

Nous trouvons ici une femme héroïque, bien autrement grande que l'Hélène d'Homère, et qui reste fidèle... aux cinq frères dont elle est l'unique épouse.

12. *Coup d'œil sur la langue et la littérature sanscrites. Revue encyclopédique*, novembre 1832.

13. *Essai sur la poésie chinoise*. Même Revue ; février 1833.

14. *Essais sur la philosophie des Hindous*, par Colebrooke, traduits de l'anglais et augmentés de textes sanscrits et de notes nombreuses. Paris, 1833-1834, 1 vol. in-8o.

Les Essais de Colebrooke comprennent cinq parties : 1° la doctrine *Sankhya*, athée ; 2° les doctrines *Nyâya* et *Vaiceshika*, la première déiste, la seconde dite des atomes [1] ; 3° Le *Mîmânsâ*, logique ; 4° Le *Védânta* (but du Véda), doctrine panthéistique ; 5° sectes indiennes. Pauthier a accompagné sa traduction de rapprochements nombreux que la lecture des philosophes grecs lui a suggérés. A la fin du cinquième essai, il a placé un fragment du mémoire de M. Hodgson sur les langues, la littérature et la religion des bouddhistes du Népal et du Bouthan.

1. Conf. *Histoire de la littérature sanscrite* de Weber, p. 366, de la traduction Sadous.

Digitized by Google

A la suite des Essais de Colebrooke, il a inséré deux traités : le premier est un résumé du système védanta, par Sancara Atcharya, intitulé *Atma-Bodha* ou la connaissance de l'esprit, et que M. Taylor avait publié à la suite de sa traduction du Prabodha-Tchandrodaya ; le second est l'abrégé du Védânta, traduit du sanscrit en anglais par le célèbre Ram-Mohun-Roy. En réduisant ce morceau, Pauthier a conservé la curieuse préface dont le savant brâhmane avait fait précéder sa traduction. Le volume se termine par un Index raisonné de la terminologie philosophique sanscrite employée dans les différents systèmes exposés. Cette table est une addition très-utile de cette excellente publication.

15. *Connaissance chez les anciens Chinois de l'aplatissement des pôles de la terre,* avec traduction d'un texte chinois y relatif. *Journal Asiatique*, mars 1836.

Il faut aussi consulter sur cette question la *Chine* de Pauthier, 1re partie, p. 26 et 200, où se trouve une note du P. Amiot indiquant les auteurs chinois qui ont traité de cette matière.

16. *Notice sur l'île de Ceylan*, traduite pour la première fois du chinois. *Journal Asiatique,* avril 1836.

Cette notice a été l'objet d'observations de la part de M. Stan. Julien; *id.* même année, vol. II, p. 36.

17. *Description historique et géographique de la Chine*, 1re partie, *Chine;* 2e partie, *Chine moderne.* Paris, 1837-1853, 2. vol in 8, à 2 col. Ces volumes font partie de l'*Univers*

Digitized by Google

pittoresque publié par F. Didot; la moitié du volume consacré à la *Chine moderne* est l'œuvre de M. Bazin.

La première partie de cet ouvrage, *la Chine,* qui comprend 488 pages, s'ouvre par quelques notions générales sur cet empire chinois, qui est peut-être le plus ancien de la terre et à coup sûr le plus peuplé.

S'il y a une civilisation qui doive attirer les regards de l'historien, du savant, du philosophe, c'est bien celle de ce peuple étrange qui maîtrisa une inondation diluvienne, dont l'industrie précéda la nôtre, qui accomplit son développement complet de son propre mouvement, par les forces de sa constitution, sans le secours d'une civilisation étrangère, qui lutta contre la nature et la dompta sur une surface de plus de six cent mille lieues carrées.

Le Chinois n'a aucune aptitude à s'occuper des questions spéculatives qui ont toujours préoccupé ailleurs l'esprit humain. Il se repaît surtout des choses que peut comprendre facilement la raison de l'homme. Constitué physiquement pour la fatigue, le travail, *patient comme la terre,* sa destinée positive est en rapport avec ses conceptions religieuses.

Les traditions antiques de la Chine sont en opposition avec l'opinion mosaïqne sur la création. « Elles n'admettent pas, dit Pauthier, unanimement un premier homme qui, d'ailleurs pour elles, réunit en lui toutes les facultés propres à la reproduction, et qui, dans leur esprit

Digitized by Google

n'était pas de la nature du genre humain actuel, puisqu'il avait le pouvoir de créer des mondes. Bien loin d'admettre la *perfection* des premiers hommes et leur *chute*, le genre humain n'est arrivé, selon les traditions, à son état actuel que lentement et par degrés, en perdant quelques-unes de ses formes primitives. Non seulement il n'y a pas *chute*, mais *progrès* et développement de nature comme de civilisation [1]. »

Après avoir donné une description physique de la Chine, quelques renseignements sur les temps antéhistoriques et semi-historiques, Pauthier trace une esquisse de l'histoire et de la civilisation de l'empire chinois depuis Hoang-ti (2698 av. J.-C.) jusqu'à Tao-Kouang (1821). Il y a, entre ces deux points extrêmes de l'histoire chinoise, une durée de près de 4500 ans, période immense qu'on ne trouve dans les annales d'aucun peuple, et dans laquelle se sont succédé vingt-deux dynasties. Sous chacune d'elles sont énumérés les faits importants qui se sont passés. Ce fut sous la troisième dynastie, celle des Tcheou, qu'apparurent les trois grands philosophes Lao-Tseu, Khoung-Fou-Tseu (ou Confucius) et Meng-Tseu. Pauthier donne sur chacun d'eux des notices fort curieuses.

Ce n'était pas une œuvre facile, que celle de présenter dans un cadre resserré le tableau historique de cet im-

1. *Chine*, p. 26, 1re partie.

Digitized by Google

mense empire. Quels sont les éléments que Pauthier a mis en œuvre pour accomplir sa tâche? A quelles sources a-t-il puisé?

D'abord il avait entre les mains la chronologie chinoise rectifiée que l'empereur Kien-Loung fit imprimer dans son palais en 1767. C'est ce tableau chronologique, qui porte le plus haut caractère de certitude, qu'il a suivi constamment pour les dates dans le cours de son ouvrage. Ce livre historique a pour titre : *Li-Taï-Ki-Sse* et se trouve à la Bibliothèque impériale.

Les autres sources chinoises où il a puisé sont l'Encyclopédie chinoise (*San-Thsai-Thou-Hoei*) ; le *Chou-King*, le *Chi-King* (livre des vers), le *Li-Ki* (livre des rites), le *Y-King* (livre des changements) ; il s'est aussi servi des Mémoires nommés : *Chi-i*, *Kouei*, *Thsang*, *Chou-i*, etc.

Il a mis à contribution les travaux des missionnaires A. Semedo, Lecomte, Trigault, Amiot, du Halde, de Maila, Gaubil, Hervieu, Couplet, Visdelou, Prémare, G. de Magalhan, Martin Martini, etc. Les ouvrages d'Abel Rémusat, de Guignes, Marco Polo ont aussi éclairé sa route. Nous bornons ici ces détails sommaires sur son livre qui est entre les mains de tout le monde. Passons à l'autre volume.

La *Chine moderne* comprend, en 390 pages, un aperçu détaillé de la géographie, des mœurs, du gouvernement, de la langue, de la philosophie, de la nation chinoise.

Digitized by Google

Pauthier ouvre ce volume par la division politique de la Chine, détaille les fleuves, rivières, positions astronomiques des limites de l'empire. Il donne une description de Pe-King, d'après la traduction d'un auteur chinois, faite par le P. Hyacinthe Bitchourin. Il passe en revue les dix-huit provinces dont se compose la Chine et les fait connaître dans les plus grands détails, surtout pour ce qui concerne les six premières. Il s'est servi, dans cette description, de la Géographie impériale historique et statistique, publiée en 1744, sous ce titre : *Ta-Thsing-i-Thoung-Tchi*, en 300 volumes. A partir de la septième province, il a cessé de faire usage de cet ouvrage. Aussi ne trouve-t-on plus, pour les deux autres provinces, des détails aussi nombreux que dans les six premiers ; mais il a dû subir les nécessités d'un cadre imposé à la collection de l'*Univers*.

Pour l'organisation politique et administrative du gouvernement chinois, il a mis à contribution la *Collection des statuts* administratifs de la dynastie régnante, édition impériale, publiée à Pe-King, en 1825, et intitulée : *Ta-Thsing-hoéi-Tièn-Thou*, 72 vol. pet. in-f°. L'Almanach impérial chinois de 1844 : *Tsio-Tchi*, *Tsiouân-Làn*, lui a également servi. Dans cette partie, il donne des renseignements très-curieux sur les différents ministères : celui des Fonctionnaires civils, des Finances, des Rites, de la Guerre, de la Justice, des Travaux publics, etc.

Digitized by Google

Quand on étudie ce livre de la Chine moderne, on est confondu devant cette masse de renseignements qu'il renferme. Quel travail de pareils relevés ont dû nécessiter! On peut dire que Pauthier nous a donné la première statistique européenne de l'empire chinois, d'après les sources originales. Son livre a été d'une grande utilité à nos officiers, lors de l'expédition de Chine.

Une dernière partie de cet ouvrage est consacrée à la langue et à la philosophie. Pour la première section il fait connaître l'origine, les développements, modifications successives, l'âge, la synthèse et l'analyse de l'écriture chinoise; la liste générale des 214 radicaux chinois dans leurs formes modernes avec leur signification et le nombre de leurs dérivés; la langue orale; le tableau des principaux groupes phonétiques et des notions de grammaire.

Dans la seconde section, il trace une esquisse de l'histoire de la philosophie, en trois périodes [1] :

La première est représentée par Fou-Hi, inventeur des premiers éléments de l'écriture chinoise, qui vivait, d'après les Chinois, 3369 ans avant notre ère, et qui est l'auteur du *Livre des transformations* (Y-King), le plus ancien livre que l'antiquité nous ait transmis. La méthode suivie dans ce livre est la méthode ontologique ou *a*

1. Cette esquisse de la Philosophie chinoise a été reproduite dans la *Revue indépendante* de 1843.

Digitized by Google

priori, nommée par les Chinois : *Etude* ou *science de ce qui a précédé le ciel*. La conception philosophique du Y-King est un vaste naturalisme fondé en partie sur un système mystique ou symbolique des nombres dont on retrouve les traces dans les récits fragmentaires des premiers philosophes grecs. Après ce livre, le plus ancien monument de la philosophie chinoise, est un chapitre du *Livre des annales* (le Chou-King), intitulé : *Houng-Fân* ou la sublime doctrine, que le ministre philosophe Ki-Tseu disait avoir été reçu du Ciel par le grand Yu (2200 ans avant notre ère) et qu'il exposa au roi Wou-Wang, de 1122 à 1116 avant notre ère. Pauthier appelle cette période anté-hellénique.

La seconde commence au VIe siècle avant notre ère et a pour représentants Lao-Tseu, Khoung-Tseu (Confucius), Meng-Tseu et leurs disciples. La doctrine morale du premier a quelque rapport avec celle des Stoïciens. Sa conception philosophique est un rationalisme panthéistique absolu. Elle a, suivant Pauthier, une grande analogie avec le système de l'*identité absolue* de Schelling. Son système repose, un peu comme celui des Soufis, sur le repos, l'immobilité, le non-agir, l'isolement du monde, la conservation de soi-même, de sa pureté et de sa simplicité natives. Khoung-Tseu, au contraire, prescrit sans cesse le perfectionnement, le développement de toutes les facultés de l'homme, l'activité, le travail. La loi de la grande étude pour lui, de l'étude propre aux hommes

Digitized by Google

raisonnables, de la philosophie pratique, consiste à développer et remettre en lumière le principe lumineux de la raison que nous avons reçu du ciel, à placer la destination définitive de l'homme dans la perfection ou le souverain bien. Meng-Tseu a professé les mêmes doctrines, en les développant, en fécondant ce qui n'y était que logiquement contenu.

La troisième période ne commence guère que sous les dynasties qui suivirent l'époque de la destruction des livres ordonnés par l'empereur Chi-Hoang-Ti (213 ans av. J.-C.). Mais ce fut seulement sous la dynastie des Soung (960-1119 de J.-C.) que fut fondée la grande école philosophique par Theou-Tseu, et dont le chef célèbre fut Tchou-Hi. Le but de cette école est le développement rationnel et systématique de l'ancienne doctrine enseignée par Fou-Hi, dans son livre des transformations (Y-King), ainsi que par les anciens sages, et dont Khoung-Tseu s'était fait sous le rapport moral et politique le propagateur et l'apôtre infatigable.

Pauthier a eu recours, pour faire son esquisse de l'histoire de la philosophie chinoise, dont nous ne pouvons indiquer que les principaux linéaments, aux sources suivantes : Recueil par ordre chronologique de tous les philosophes chinois, au nombre de 92, intitulé : *Tchou-Tseu-Wéi-Hân;* Livre des Annales; Livre des vers; œuvres complètes de Tchou-Hi, intitulées : *Tchou-Tseu-Tsiouân-Choû* ; du grand recueil de la philosophie natu-

Digitized by Google

relle, intitulé : *Seng-li-ta-thsiouên-hoéï-thoûng ;* lettre inédite du P. Prémare, etc., etc.

Ce qu'il y a de remarquable en Chine, c'est qu'aucune doctrine ne s'est jamais posée comme révélée ; l'idée aussi bien que le nom d'un Dieu personnel, d'un Dieu abstrait, sont restés hors du domaine de la spéculation. Depuis plus de 2000 ans, les ouvrages de Khoung-Tseu et de Meng-Tseu, les *Ssè-Chou,* ou quatre livres classiques, constituent le code moral et politique de la nation chinoise. Comme le fait remarquer Pauthier, la doctrine de ces philosophes, seul exemple peut-être dans le monde d'une pareille conquête de la philosophie, est devenue la *philosophie de l'Etat.* En Europe nous avons les *religions de l'Etat.* En Chine on a élevé des temples à Confucius ; en Europe on a dressé des bûchers pour les philosophes !

18. *De l'origine et de la formation des différents systèmes d'écritures orientales et occidentales* ; in-4° à 2 col. (*Encyclopédie nouvelle*), article ÉCRITURE. Paris, 1838.

Dans cet article, qui a les proportions d'un mémoire, Pauthier traite :

1° De l'origine de l'écriture.

2° Des trois âges de l'écriture, figuratif, transitoire, alphabétique ;

3° Écriture chinoise ;

4° Écriture figurative des Égyptiens ;

5° Formation de l'écriture hiéroglyphique ;

Digitized by Google

6° Écriture japonaise ;

7° Age alphabétique. Écritures sémitiques ou araméennes ;

8° Ancienne écriture persépolitaine ou cunéiforme ;

9° Langues ariennes. Alphabet sanscrit ;

10° Écriture thibétaine ;

11° Alphabet palicinghalais ;

12° Écritures zende et pehlvie ;

13° Alphabets mongol et mantchou ;

14° Alphabets arménien et géorgien.

19. Le *Ta-Hio* ou la grande Étude, ouvrage de Confucius, en chinois, en latin et en français, avec la traduction complète du commentaire de Tchou-Hi. Paris, in-8°, 1837.

La traduction française de cet ouvrage ayant été donnée dans les *Livres sacrés* de l'Orient de Pauthier, nous en parlerons plus loin.

20. Le *Táo-té-King*, ou le livre de la Raison suprême et de la vertu, par Lao-Tseu, traduit en français pour la première fois, avec une version latine et le texte chinois en regard ; accompagné de la traduction complète du commentaire de *Sie-Hoëi*, etc. Janvier 1838, première livraison, in-8°.

Le *Táo* ou la *Raison suprême* existe dans tout l'univers, et le pénètre de sa substance, comme les rivières et les torrents des vallées se répandent dans les fleuves et les mers. Lao-Tseu représente *son être* primordial, sa première cause, par le caractère et le mot *Táo ;* il le dégage de

Digitized by Google

tous les attributs variables et périssables pour ne lui laisser que ceux d'*éternité*, d'*immuabilité* et d'*absolu*. Le dernier mot du système de Lao-Tseu serait, d'après Pauthier, un panthéisme rationaliste.

Cette publication n'a pas été continuée par Pauthier. On trouvera dans ses *Vindiciæ sinicæ* (1842 et 1843) l'historique de sa traduction de Lao-Tseu et les motifs qui l'obligèrent à interrompre la publication de cet ouvrage qu'il avait terminé en manuscrit depuis plusieurs années.

21. *Les livres sacrés de l'Orient*, comprenant le *Chou-King* ou le livre par excellence, les *Sse-Chou* on les quatre livres moraux de Confucius et de ses disciples; les lois de *Manou*, premier législateur de l'Inde; le *Koran* de Mahomet; traduits ou revus et publiés. Paris, 1840, grand in-8°.

Dans une Introduction où il parle du rôle que doivent jouer les études orientales pour mieux connaître les monuments historiques, philosophiques et religieux des anciens peuples, l'origine et le développement des sociétés humaines, Pauthier cherche à caractériser les trois grandes civilisations de l'Orient : chinoise, indienne, musulmane. Les orientalistes par leurs travaux ont singulièrement élargi le champ des recherches. On ne peut plus faire tout dater d'Athènes et de Rome.

I. — *Civilisation chinoise*. Cette section de la collection des livres sacrés de l'Orient comprend :

1° Le *Chou-King* ou livre des annales, traduit en français par le P. Gaubil, avec une préface du même relative

Digitized by Google

à l'histoire critique du Chou-King ; on a ajouté à la suite : Recherches sur les caractères chinois par le P. de Mailla ; Recherches sur les temps antérieurs à ceux dont parle le Chou-King et sur la mythologie chinoise par le P. de Prémare. Pauthier a complété ces renseignements en ajoutant une table généalogique des trois premières dynasties dont il est question dans le Chou-King, telle qu'elle est donnée par les Chinois.

2° Après le *Chou-King*, Pauthier a publié une notice du livre chinois nommé Y-King, ou livre canonique des changements, avec des notes par Claude Visdelou. C'est le plus ancien des livres chinois et l'on peut dire du monde.

3° Les *Sse-Chou* ou les quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine. Le premier de ces livres est le *Ta-Hio* ou la grande étude, ouvrage de Confucius et de son disciple Thsêng-Tseu. C'est un recueil de prescriptions morales sur la nécessité de se régler soi-même, avant de chercher à éclairer les peuples et de vouloir gouverner les empires. Le *perfectionnement de soi-même* est donc le principe fondamental de ce traité. Le second livre classique, le *Tchoung Young* [1], ou l'invariabilité dans le milieu, recueilli par Tseu-Sse, petit-fils et disciple de

1. Abel Rémusat avait donné une notice sur les quatre livres moraux et traduit en entier le *Tchoung-Young*; V. *Notices* et *Extraits* vol. X p. 269 et suiv.

Confucius, traite de différents sujets de morale, et en particulier du *milieu*, terme abstrait et de convention, par lequel les moralistes chinois entendent la conduite vertueuse par excellence, et cette partie de la sagesse qui consiste à se préserver de tous les excès. Les doctrines morales de ce traité peuvent être mises en parallèle avec celles de la philosophie stoïque enseignées par Épictète et Marc-Aurèle. Le troisième livre classique se nomme *Lún-iú* (Discours) et ne contient que des discours moraux, des apophthegmes, et les entretiens philosophiques de Confucius et de quelques-uns de ses disciples. Le quatrième et dernier des quatre livres moraux porte le nom de *Meng-Tseu*, le premier des philosophes chinois après Confucius ; le sujet est le même que celui des autres livres ; ce sont des discussions morales entre le philosophe Méng-Tseu et quelques personnages illustres de son temps.

Tout homme qui se destine en Chine aux lettres ou à l'administration doit posséder à fond ces livres et même les savoir par cœur.

II. — *Civilisation indienne.* Cette partie des livres sacrés de l'Orient comprend :

1° Une notice sur les Védas ou livres sacrés des Hindous par Colebrooke, traduit de l'anglais par Pauthier.

2° La traduction du sanscrit d'un oupanichad du Yadjour-Véda, par Pauthier.

3° Les lois de Manou traduites du sanscrit et accom-

Digitized by Google

gnées de notes explicatives par Loiseleur Deslongchamps. Le *Mânava-Dharmasâstra* ou livre de la loi de Manou, n'est pas un code dans le sens ordinaire de ce mot, c'est-à-dire un recueil renfermant uniquement des règles pour déterminer les relations des hommes entre eux et les peines que méritent les divers délits, c'est véritablement, comme les anciens peuples l'entendaient, *le livre de la loi*, comprenant tout ce qui regarde la conduite civile et religieuse de l'homme.

III. — *Civilisation musulmane.* Dans cette dernière partie des *Livres sacrés de l'Orient,* Pauthier à réuni :

1° Les observations historiques, et critiques sur le mahométisme de G. Sale; dans lesquelles l'auteur traite : des Arabes avant Mahomet; de l'état du christianisme, en particulier, de l'état des Églises d'Orient et du Judaïsme au temps de la venue de Mahomet; de la méthode qu'il a suivie pour établir sa religion et des circontances qui y ont concouru ; — du Coran, de ses particularités, manière dont il a été écrit et publié, but général de ce livre ; — des doctrines et des préceptes positifs du Coran qui ont rapport à la foi et aux devoirs religieux ; — de certains préceptes négatifs du Coran ; — des institutions du Coran dans les affaires civiles ; — des mois que le Coran veut que l'on tienne pour sacrés et du vendredi destiné au culte ; — des principales sectes des mahométans et de ceux qui ont prétendu avoir le don de prophétie parmi les arabes.

Digitized by Google

2° La traduction du Coran faite sur le texte arabe par M. Kazimirski. —

22. *Examen méthodique des faits qui concernent l'Inde, d'après les ouvrages chinois,* traduits pour la première fois du chinois et accompagnés de notes nombreuses. Paris, *Journal Asiatique*, 1839,1840,66 pages.

« Les personnes qui s'occupent de recherches historique et d'antiquités orientales, surtout indiennes, dit Pauthier, [1] savent de quelle importance sont les moindres faits qui jettent quelques lueurs sur les temps encore si obscurs de l'Inde ancienne. » Il faut savoir gré à Pauthier d'avoir appelé l'attention sur des données historiques sur l'Inde recueillies par les Chinois et tirées de la grande histoire chinoise des peuples étrangers intitulée, *Pian-i-tian*. Les documents qu'il a publiés sont d'un haut intérêt pour la science. Ce mémoire fut le point de départ d'une polémique entre Pauthier et M. Stanislas Julien. Ce dernier publia dans le *Journal Asiatique* de mai 1841, un *Examen critique* du travail de Pauthier. Celui-ci répliqua par l'écrit suivant :

23. *Réponse à l'examen critique* de M. Stanislas Julien, *Journal Asiatique*, août-septembre 1841, 88 pages.

La critique de M. Julien se composait de cent quarante paragraphes. Pauthier, dans sa réponse, ne put en

1. Réponse à l'Examen critique de M. Stanislas Julien, p. 4.

Digitized by Google

examiner que trente et un, la commission du *Journal Asiatique* ayant désiré mettre fin à cette polémique. Cependant la réponse de Pauthier donna naissance à une *Réplique* de M. Julien, et cette réplique à une *dernière* réponse de la part de Pauthier.

24. *Vindiciæ sinicæ.* Dernière réponse à M. Stanislas Julien, suivie d'un parallèle de sa nouvelle traduction, de Lao-Tseu, avec une traduction précédente. Paris, 1842, in 8°; 110 pages.

En dehors des répliques que Pauthier fait à la *Réplique* de M. Stanislas Julien et sur lesquelles nous n'avons aucun droit à donner notre avis, il y a deux parties de cette brochure qui intéressent la science : celle où Pauthier parle des qualités d'un bon grammairien, p. 62 et suiv, et celle où il fait un parallèle entre sa traduction du Tao-te-King de Lao-Tseu, publiée en partie en 1838, et celle de M. Julien publiée en 1841. Cette *dernière* réponse ne devait pas être la fin de cette polémique. M. Stanislas Julien publia à cette occasion une brochure avec ce titre : *Simple Exposé d'un fait honorable odieusement dénaturé dans un libelle récent de M. Pauthier, suivi de la réfutation de sa dernière réponse*, etc., etc., etc. Pauthier répondit au *Simple Exposé,* par la brochure suivante :

25. *Supplément aux Vindiciæ sinicæ ou dernière réponse* Paris, 14 mars 1843; 40 pages in-8°.

Dans cette brochure, Pauthier fait l'historique de sa traduction du *Tao-te-King* de Lao-tseu, dont il avait de-

Digitized by Google

mandé l'impression gratuite à l'Imprimerie Impériale dès 1833. Cette brochure, qui contient des discussions sur d'autres objets, se termine par la traduction d'un catalogue des livres chinois d'un libraire de Canton, avec les prix; ce document est intéressant pour la bibliographie chinoise.

Nous sommes hors d'état de nous prononcer sur la valeur des traductions de ces deux sinologues. Nous voyons d'un côté M. Stanislas Julien critiquer Pauthier, et celui-ci relever à son tour les méprises de M. Stanislas Julien. Pauthier, du reste, ne se pose pas en traducteur infaillible et il a soin de le déclarer. Il n'y a que les faux savants qui ont la prétention de ne jamais se tromper. C'est surtout dans l'étude de la langue chinoise qu'il est facile de faire des erreurs, puisqu'en chinois il n'y a presque pas un caractère qui n'ait un sens *différent*, selon le *cas* où il est employé.

Dans cette controverse qui a été surtout grammaticale, il y avait un moyen de rendre juge le public savant. C'était que Pauthier, qui a donné dans maints de ses ouvrages des preuves de son habileté à manier la langue des principes, les matières philosophiques, composât une grammaire chinoise. Certes, personne mieux que lui n'était en état d'entreprendre une œuvre pareille, car il a abordé les matières chinoises les plus diverses : poésie, histoire, philosophie, administration, politique, etc. M. Stanislas Julien, de son côté, n'aurait-il pas dû s'occuper

Digitized by Google

d'un travail de ce genre pour appuyer en quelque sorte ses critiques et faire connaître ses découvertes grammaticales [1] ? C'était, il nous semble, apporter dans le procès la meilleure pièce de conviction.

26. *Documents statistiques officiels sur l'Empire de la Chine*, traduit du chinois. Paris in-8°, 1841, 48 pages. C'est un extrait de sa *Chine moderne*, p. 166 à 184.

Pauthier a extrait ces documents sur le récensement de la population, le dénombrement des terres et la répartition des impôts, du grand Recueil des statuts administratifs de la dynastie régnante, intitulé : *Tai-thsing-hoéi-tien*. — La population de la Chine, en 1812, était de 361,693,179.

27 *Sinico-Ægyptiaca*. Essai sur l'origine et la formation similaire des écritures figuratives chinoise et égyptienne. Paris, 1842, in-8°; 149 pages. Première partie.

Cet ouvrage, dont la première partie est seule publiée, est consacré à développer une esquisse publiée en 1838 dans *l'Encyclopédie nouvelle*, article ÉCRITURE. Il doit se composer de trois parties :

La première comprend l'histoire et la synthèse des écritures figuratives chinoise et égyptienne.

La seconde doit comprendre l'analyse méthodique de ces deux écritures figuratives.

1. M. Stanislas Julien vient de publier (Juin 1869) une *Nouvelle syntaxe de la langue chinoise*.

Digitized by Google

La troisième, accompagnée d'une introduction générale, est destinée aux principes fondamentaux comparés des deux langues chinoise et égyptienne.

« On pourra juger alors, dit Pauthier, de la véritable nature de la langue chinoise, encore scientifiquement peu connue, et si l'ancienne écriture égyptienne ou hiéroglyphique a avec la première une origine commune, ou si c'est un produit similaire, quoique isolé, de l'esprit humain; on verra enfin si la connaissance préalable du système de l'écriture chinoise n'est pas la voie la plus sûre pour arriver à la connaissance du véritable système de l'écriture hiéroglyphique. »

Cette première partie est divisée en deux sections.

La première comprend, comme nous l'avons dit, l'histoire et la synthèse de l'écriture chinoise : origine, développement et modifications successives, âges, — et se résume par les faits suivants.

L'écriture chinoise a été primitivement la peinture des objets qui pouvaient être figurés. Cette écriture a subi des altérations successives sans perdre son principe. Dès les premiers temps de sa formation, elle a dû adjoindre à *l'élément figuratif*, qui était limité, *l'elément phonétique* illimité, qui est d'une nécessité absolue dans toute langue écrite. Cette adjonction s'est faite par voie d'assimilation, c'est-à-dire sans admettre un nouveau mode de notation des idées, mais en faisant, des *éléments figuratifs* déjà er

Digitized by Google

usage, des éléments purement *phonétiques*, dans le plus grand nombre des cas donnés.

La seconde section est consacrée à l'histoire de l'écriture figurative hiéroglyphique ; à sa synthèse ; à l'examen du passage de saint Clément d'Alexandrie sur les diverses méthodes d'écrire des Égyptiens ; classes des caractères hiéroglyphiques, figuratifs et phonétiques ; déterminatifs génériques ou radicaux hiéroglyphiques correspondant aux radicaux chinois ; interprétation d'une inscription sur un anneau égyptien hiéroglyphique ; explication bilingue du vase de Xerxès, du Cabinet des Antiques, avec l'analyse de l'inscription cunéiforme et celle de l'inscription hiéroglyphique ; mention de l'inscription cunéiforme trouvée dans l'isthme de Suez par M. de Rozière. Pauthier termine cette section par le résumé suivant.

L'écriture égyptienne hiéroglyphique était primitivement la *peinture figurée* des objets. Dès les premiers temps de sa formation, elle dut adjoindre à *l'élément figuratif* qui était limité, *l'élément phonétique* illimité, d'une nécessité absolue dans toute langue écrite. Cette adjonction se fit par voie d'assimilation, c'est-à-dire sans admettre un nouveau mode de représentation des idées, mais en faisant des *éléments figuratifs* déjà en usage, des éléments purement *phonétiques* de valeur *initiale*, dans le plus grand nombre des cas donnés. Les mêmes caractères ou signes *figuratifs*, en passant ainsi à l'état *phonétique*, ne perdent que momentanément leur valeur *figurative*, pour la re-

Digitized by Google

prendre au besoin. Ces principes, communs aux deux écritures *figuratives* chinoise et égyptienne, en font des écritures d'une nature spéciale et similaire qui ne peuvent être soumises qu'à des lois spéciales.

Pauthier devait consacrer les autres parties de cet ouvrage à démontrer ces lois qu'il n'a fait qu'esquisser. Par cette première partie, il nous fait vivememt désirer de le voir continuer son œuvre.

28. *Documents officiels chinois, sur les ambassades étrangères* envoyées près de l'empereur de la Chine, traduits du chinois. Paris, 1843 (extrait de la *Revue de l'Orient*); 24 pages.

Ce travail contient une relation des diverses ambassades européennes, portugaises, hollandaises, russes, anglaises à la cour de Pékin, suivie d'une traduction du cérémonial chinois relatif aux visiteurs et ambassadeurs étrangers. L'insuccès de plusieurs de ces missions tint au refus de quelques ambassadeurs, russes et anglais, de se conformer au cérémonial chinois qui consiste à se mettre trois fois à genoux et à frapper neuf fois la terre de son front devant l'empereur.

29. *Mémoire sur la réalité et l'authenticité de l'inscription syro-chinoise de Si-ngan-fou* (*Annales de philosophie chrétienne*); 1857, in-8°.

30. L'*Inscription syro-chinoise de Si-ngan-fou*, monument nestorien élevé en Chine l'an 781 de notre ère, et découvert en 1625 ; texte chinois accompagné de la pro-

Digitized by Google

nonciation figurée, d'une version latine verbale, d'une traduction française de l'inscription et des commentaires chinois auxquels elle a donné lieu, ainsi que des notes philologiques et historiques. Paris, in-8°, 96 pages, 1858; avec un beau fac-simile typographique de l'inscription.

L'authenticité de ce monument, qui avait été, dès l'époque de sa découverte par des Chinois, l'objet d'attaques nombreuses, ne peut plus, d'après Pauthier, être mise maintenant en doute. C'est le seul témoignage connu des pérégrinations des propagateurs du christianisme oriental dans l'extrême Asie. Aux yeux des Chinois, c'est un des plus beaux spécimens du style orné de la dynastie des Thang. — L'abbé Renaudot (*Anciennes relations de la Chine*) et de Guignes (*Notices et Extraits*, t. I, p. 163-164) avaient signalé cette inscription comme authentique, mais sans se livrer aux profondes investigations de notre sinologue.

Cependant M. E. Renan a examiné, d'après des textes recueillis par M. Stanislas Julien, la question de l'authenticité de cette inscription, et il a émis certains doutes (Voy. *Histoire des Langues sémitiqnes*, p. 268 et suiv.).

31. *Histoire des relations politiques de la Chine avec les puissances occidentales, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*. Paris, 1 vol. in-8°; Didot, 1859, xx et 239 pages.

Ce volume est le développement d'un article, publié dans la *Revue de l'Orient* en 1843, et dans lequel l'auteur

Digitized by Google

énumère les différentes tentatives des puissances étrangères pour nouer des relations politiques et commerciales avec la Chine ; il constate que le principal obstacle qu'elles ont trouvé est le cérémonial de cour auquel les ambassadeurs n'ont pas voulu se soumettre. Il examine les conditions qui sont faites aux ambassades permanentes par les traités de Tien-Tsin. La conclusion à laquelle il arrive, c'est que le cérémonial chinois n'est pas admissible pour les Européens, et qu'il faut insister à Pékin pour qu'un ambassadeur y observe les formes de la cour de son propre souverain.

32. *Mémoire secret adressé à l'empereur Hien-Foung, actuellement régnant*, par un lettré chinois, sur la conduite à suivre avec les puissances européennes, traduit du chinois. Extrait de la *Revue de l'Orient*, 1860, in-8° ; 32 pages.

En Chine, la presse n'est pas organisée comme en Europe; il n'y a pas de chambres électives, de parlements. L'opinion publique ne peut se manifester que par la corporation des lettrés qui se recrute dans le sein de la population et qui occupe tous les emplois administratifs et même militaires de l'empire. Elle se regarde comme la gardienne traditionnelle, incorruptible, des doctrines morales et politiques de son grand maître Confucius. Quand une grande crise se fait sentir, c'est un devoir pour eux de donner des avertissements au pouvoir sur les dangers que court l'État et sur la conduite à tenir. C'est

Digitized by Google

ce qu'a fait le lettré chinois dans son Mémoire adressé à l'empereur Hien-Foung. Les trois concessions que les Anglo-Français ont obtenues ont profondément humilié la population éclairée : 1° la résidence à Pékin d'ambassadeurs anglais, 2° l'ouverture aux navires marchands du grand fleuve Yang-tse-Kiang, et 3° la propagation libre du christianisme.

Les représentations du lettré chinois à l'empereur roulent sur ces trois points.

33. *Proclamations du mandarin Ye et du vice-roi Ho*, traduites du chinois sur des copies authentiques parvenues en France. Paris, 1860 (*Revue de l'Orient*) ; 12 p. in-8°.

C'est la traduction d'un décret annonçant au peuple l'édit de tolérance de la religion chrétienne.

34. *Rapport* fait à la Société Asiatique de Paris sur deux médailles en cuivre jaune trouvées à Sourabaya, île de Java. (*Journal Asiatique*, avril-mai 1860, 17 pag.)

Une de ces médailles, portant une légende arabe sur le revers, n'a pu être identifiée. L'autre a été reconnue appartenir à la dynastie des Yuen ou Mongols de la Chine. La légende est gravée en caractères Pa-sse-pa. A cette occasion, Pauthier entre dans certains détails sur l'alphabet mongol pa-sse-pa.

35. *Rapport* fait à la Société Asiatique sur la traduction française de la grammaire japonaise de MM. Donker, Curtius et Hoffmann, par M. Léon Pagès (*Journ. Asiat.*, août-septembre 1861).

Digitized by Google

On ne connaissait en Europe que les grammaires japonaises des PP. Rodriguez, Collado et Oyanguren, celle de ce dernier, imprimée à Mexico en 1738. Ces ouvrages, destinés à apprendre le langage parlé, étaient insuffisants pour aider à l'interprétation des livres japonais. Celle de MM. Donker, Curtius et Hoffmann donnant, dans la plupart des cas, les mots japonais en caractères *Kâta-Kâna*, souvent avec les équivalents en caractères chinois, est tout à la fois propre à enseigner la langue japonaise, parlée et écrite. Parmi les additions que M. Hoffmann a faites à cette grammaire, celle qui concerne l'exposition de sa théorie des verbes japonais paraît à Pauthier la plus importante. Il regrette, toutefois, qu'aucun chapitre n'ait été consacré à la syntaxe. En effet, une grammaire n'est complète que si elle est composée de ses deux parties essentielles : partie étymologique et partie syntaxique; les *formes* des mots et leurs rapports.

La langue japonaise n'a pas eu un développement *sui generis*, ayant subi longtemps l'influence de la langue chinoise dont elle a emprunté le système graphique; aussi il semble qu'il est très-difficile d'en rattacher l'étude à des principes généraux. On distingue toutefois plusieurs dialectes japonais : le *koye*, qui est le chinois prononcé à la manière japonaise; le *yomi*, la langue naturelle et primitive des Japonais, et, enfin, un troisième qui est formé du mélange des deux premiers. Les caractères chinois furent introduits au Japon l'an 285 ou 290 de J.-C.

Digitized by Google

Pauthier pense que l'étude des dialectes méridionaux de la Chine et même de la Cochinchine est une excellente préparation à l'étude du japonais. Dans un tableau, il présente la concordance de prononciation du chinois qui existe au Japon et dans les provinces méridionales de la Chine. Cette question de prononciation l'amène à examiner la méthode de M. Stanislas Julien pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois. Il termine son rapport en payant un juste tribut d'éloges à M. Léon Pagès, au savant traducteur de la grammaire japonaise de MM. Donker, Curtius et Hoffmann.

36. *Lettre inédite du P. Prémare, sur le monothéisme des Chinois*, accompagnée de textes chinois et de notes. (*Annales de philosophie chrétienne;* février, mai 1861.)

37. De l'alphabet de Pa-sse-pa, et de la tentative faite par Khoubilaï-Khan, au XIIIe siècle de notre ère, pour transcrire la langue figurative des Chinois au moyen d'une écriture alphabétique. (*Journ. Asiat.*, janvier 1862; 47 pages.)

Ce mémoire, divisé en trois parties, contient :

1° La traduction intégrale de l'*Histoire de l'écriture*, sous la dynastie mongole de Chine, tirée de l'Histoire générale de l'écriture chinoise;

2° La traduction, également intégrale, du passage cité dans l'*Histoire officielle supplémentaire* des Yuen ou Mongols de la Chine, lequel passage donne l'alphabet

Digitized by Google

de Pa-sse-pa, avec la valeur de chacun des éléments qui le composent, exprimée au moyen de caractères chinois ;

3° Une double inscription en caractères mongols pa-sse-pa, et en chinois, tirée du Palais des études (de Confucius) de la ville de Soung-Kiang-fou, avec une traduction française.

Pa-sse-pa, l'inventeur des nouveaux caractères mongols, né dans le Thibet à Ssa-sse-Kia, fut honoré par Khoubilaï du titre de précepteur du royaume en 1260. Un décret de 1269 prescrivit l'usage de ces caractères dans tout l'empire. Les tentatives répétées des empereurs mongols pour répandre et populariser en Chine l'écriture de Pa-sse-pa ne firent que démontrer combien la population chinoise était réfractaire à cette innovation et combien il est difficile de changer les habitudes séculaires d'un peuple.

38. *Notice sur trois dictionnaires chinois-japonais-européens*, imprimés au Japon. (*Journal Asiatique*, août-septembre 1863; 13 pages.)

39. *Recherches* sur l'existence des Juifs en Chine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. A. Wylie; Mémoire traduit de l'anglais par M. l'abbé Th. Blanc et annoté par G. Pauthier. (Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*, février et mars 1864.)

40. *Le livre de Marco Polo*, citoyen de Venise, conseiller privé et commissaire impérial de Khoubilaï-Khan,

Digitized by Google

rédigé en français, sous sa dictée, en 1298, par Rusticien de Pise; publié pour la première fois d'après trois manuscrits inédits de la Bibliothèque impériale de Paris, présentant la rédaction primitive du livre, revue par Marc Pol lui-même et donnée par lui, en 1307, à Thiébault de Cépoy, accompagnée des variantes, de l'explication des mots hors d'usage, et de commentaires géographiques et historiques tirés des écrivains orientaux, principalement chinois, avec une carte générale de l'Asie.

Deux parties, grand in-8°, CLVI-831 pages. Paris, Didot, 1865; avec une gravure représentant la maison de Marc Pol à Venise, dessin de M. A. de Beaumont, et deux médaillons contenant les portraits de Marc Pol et de Khoubilaï-Khan.

Dans une introduction de 156 pages, Pauthier nous donne :

1° Une notice sur Marco Polo dans laquelle, à l'aide du livre même du célèbre voyageur et des Annales chinoises, il fait connaître le premier voyage du père et de l'oncle de Marc Pol en Tartarie et leur retour en Europe comme envoyés du grand khan; le second voyage des deux frères Polo et le départ de Marc Pol pour la Chine et la Mongolie; l'arrivée des deux frères et du jeune Marc en Mongolie devant Khoubilaï-Khan; les missions dont Marc Pol fut chargé par ce dernier; son départ de Chine et son retour à Venise.

Digitized by Google

2° Après avoir fait connaître la vie de Marc Pol, Pauthier cherche à apprécier son livre qui est une véritable description historique et géographique de l'Asie au moyen âge; il en présente une sorte d'analyse et met en relief les parties les plus curieuses. Ce qu'il y a de remarquable dans l'influence que ce livre a eue sur les progrès de la géographie au moyen âge, c'est que la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb est due à la lecture du célèbre voyageur. Il examine ensuite la question, si longtemps débattue, de savoir dans quelle langue ce livre a été primitivement rédigé. Il donne de nouvelles preuves sur l'*antériorité* de la rédaction française.

3° Dans la troisième partie, consacrée à un aperçu de l'état politique de l'Asie au XIIIe siècle de notre ère, Pauthier parle de l'origine et du développement de la puissance mongole; des tentatives que fit Khoubilaï-Khan pour transcrire la langue chinoise avec une écriture alphabétique et de la culture des lettres sous son règne. Il passe ensuite aux conquêtes des Mongols dans l'Asie centrale et occidentale.

Après sa belle Introduction, vient l'édition critique du texte français du livre de Marc Pol, où il ajoute à chaque page des notes très-développées, sorte de commentaire quatre ou cinq fois plus long que le livre lui-même et qui nous montre la vaste science de notre sinologue.

Pour commenter un ouvrage de ce genre, quelle masse de connaissances il fallait réunir! Je ne sais si on aurait

Digitized by Google

pu trouver en Europe plusieurs savants en état d'accomplir la tâche que Pauthier a menée à fin. « Reconstruire la géographie de l'empire mongol, disait Abel Rémusat, serait le chef-d'œuvre d'une personne bien versée dans la lecture des géographes chinois et capable de s'aider de tout ce que les auteurs chinois et tartares ont écrit sur les événements qui se sont passés dans la haute Asie depuis le XIIIe siècle[1]. »

Nous croyons que Pauthier a rempli le programme de son maître, du moins en grande partie. Cette tâche que le grand sinologue avait léguée à ses successeurs, tenta autrefois Klaproth, qui laissa son manuscrit inachevé.

Quand on a lu ce livre de Marc Polo, on reconnaît que c'est un des plus curieux et des plus instructifs. Sorte d'encyclopédie historique et géographique de l'Asie au moyen âge, il est d'autant plus précieux que tous les lieux, tous les faits ont été retrouvés par Pauthier dans des écrivains orientaux. On peut dire que cet ouvrage est une mine inépuisable de renseignements sur l'histoire, les mœurs, les usages, les coutumes, le commerce et l'industrie de presque toutes les populations de l'Orient.

Le livre de Marc Pol a été publié par la maison F. Didot avec un luxe typographique qui fait le plus grand honneur à cette imprimerie, si célèbre en Europe.

1. *Nouveaux Mélanges asiatiques*, t. I, p. 393.

Digitized by Google

On trouvera dans le *Journal Asiatique* d'avril-mai 1866, un long article, très-étudié, sur cette œuvre de Pauthier, fait par M. de Khanikoff, savant voyageur qui a visité la Perse et l'Asie centrale, et qui a ajouté aux observations de Pauthier d'utiles renseignements, de précieuses réflexions. On peut voir aussi dans les *Annales de philosophie chrétienne,* cahier de février 1866, un long article sur ce livre, et une lettre de notre silologue dans laquelle il répond à des critiques de M. J. Bianconi.

41. *Relation ou voyage de Khiéou*, surnommé *Tchang Tchun* (long printemps), à l'ouest de la Chine, au commencement du XIIIe siècle de notre ère. *Journal Asiatique,* janvier 1867, 48 pages.

Ce document, relatif à la conquête de l'Asie centrale et occidentale par les Mongols, a été traduit par Pauthier de la troisième édition (1853) du *Haï-Kouë-tou-tchi.* — Une notice sur le voyageur, extraite de la grande Géographie historique et descriptive de la Chine, est placée en tête de la relation. En dehors de la valeur géographique de ce voyage, on y trouve aussi quelques renseignements historiques sur Djengis-Khan et ses expéditions. Les ouvrages chinois contiennent des notions historiques et géographiques fort importantes. Pauthier pense que les sources chinoises seules peuvent donner des dates et des faits certains sur l'histoire asiatique des époques antérieures aux écrivains arabes et persans.

42. *Wen Kouèh Koung-fâh.* Éléments du Droit interna-

Digitized by Google

tional, de Henri Wheaton, traduits en chinois, publiés à Pékin en janvier 1866, 4 vol. in-8°. *Journal Asiatique*, août 1867.

C'est un compte rendu de cet ouvrage que Pauthier a fait. La traduction a été mise en chinois classique par une commission de quatre mandarins de haut rang littéraire, nommés par le prince Koûng, oncle du jeune empereur régnant. On voit que les Chinois veulent se mettre au courant des idées et de la civilisation européennes.

43. *Mémoires sur l'antiquité de l'histoire et de la civilisation chinoises*, d'après les écrivains et les monuments indigènes. *Journal Asiatique*, 1er mémoire, septembre-octobre 1867; 2e mémoire, avril-mai 1868; 277 pages.

Le premier mémoire comprend l'histoire de l'édit de proscription des anciens livres, par l'empereur Thsin-chi-Hoang-ti, 213 ans avant J.-C., et l'inventaire de ces mêmes livres au Ier siècle avant notre ère.

L'empereur Thsin-chi-Hoang-ti, qui eut la gloire d'unifier l'empire chinois, de construire la grande muraille deux siècles avant notre ère, devait ternir son règne par un acte sauvage : la destruction des anciens livres. Les lettrés qui manifestèrent leur désapprobation de cette mesure furent, au nombre de 460, enterrés tout vifs dans une fosse, supplice infâme qu'ils supportèrent tous jusqu'au dernier, sans vouloir abjurer leurs principes.

Digitized by Google

Plusieurs personnes ont regardé comme apocryphes tous les textes qu'on a voulu présenter comme antérieurs à l'incendie général des livres chinois d'astronomie, de philosophie et d'histoire.

Mais Pauthier démontre, dans son mémoire, que la destruction des livres anciens fut loin d'être générale. Vingt-deux ans après la promulgation de l'édit incendiaire, 191 de J.-C., on rapporta la loi pénale concernant les livres. L'empereur Taï-Tsoung, surnommé *le Pieux et l'Ami des lettres*, abrogea un autre édit du proscripteur des lettres et des lettrés qui portait défense de critiquer la conduite et les actes du gouvernement.

Cet édit d'abrogation rappelle une coutume touchante de l'antiquité chinoise. A l'entrée du palais des souverains, il y avait une bannière sur laquelle chacun écrivait tout ce qu'il jugeait convenable pour le bien de l'État, et une tablette en bois de bambou sur laquelle chacun pouvait présenter ses critiques des actes du gouvernement.

A partir du règne de Taï-Tsoung, on fit avec ardeur la recherche des livres proscrits, et on arriva à réunir une collection à peu près complète des anciens livres canoniques de la Chine, au nombre de plus de cinq cents.

Le célèbre historien Pan-Kou, grand historiographe de l'empire, qui vivait dans la seconde moitié du 1er siècle de notre ère, a donné, dans sa grande histoire des premiers Hàn, le catalogue ou inventaire général et systématique de tous les ouvrages et copies d'ouvrages, en

Digitized by Google

différents genres, échappés à l'incendie des livres et que l'on avait recueillis jusqu'alors. Pauthier entre dans de longs développements sur cet inventaire qui eut lieu au 1er siècle avant notre ère. On trouve dans cette partie de son mémoire une sorte de traité historique complet de toute la littérature chinoise antérieure à notre ère, rédigé par l'historien Pan-Kou, qui avait à sa disposition la presque totalité des monuments littéraires recouvrés après l'incendie des livres.

Dans son second mémoire, Pauthier examine par quels moyens les Chinois ont pu conserver, indépendamment de la tradition, qui peut être toujours suspectée, les principaux faits de leur ancienne histoire, et quels *ont été les* procédés matériels employés pour les transmettre à la postérité.

La Chine n'a pas, comme l'Égypte et la Babylonie, de ruines gigantesques en monuments parlants; mais elle a ses grandes annales, rédigées par ses historiens officiels, d'après les archives du tribunal de l'histoire établi dès les premiers temps de la monarchie. On comprend qu'un peuple qui a été un des premiers à se servir de l'écriture, qui a fait de l'instruction publique une des bases de son gouvernement et qui a constitué le corps des lettrés le premier de l'État, ait songé de bonne heure à enregistrer les premiers actes de sa vie publique.

Pauthier traite de l'origine de l'écriture chinoise, sujet qui revient assez fréquemment dans ses ouvrages; il

Digitized by Google

expose ce qui a rapport à l'Inscription de Yu (2205 avant notre ère) dont il donne le texte et une nouvelle traduction; il examine les rapports de similitude entre certains caractères de cette inscription avec les caractères de même signification des anciennes inscriptions assyriennes ou méd-scythiques. Les paragraphes suivants de son mémoire ont pour sujets : une inscription gravée sur une lance 2150 ans avant J.-C. et l'éclipse solaire rapportée dans le Chou-King et qui eut lieu en 2159 avant J.-C. Il est dit dans le Chou-King que les deux chefs astronomes Hi et Hô, n'ayant pas prédit à l'avance cette éclipse, furent mis à mort. Pauthier donne la traduction de ce chapitre et ajoute de nouvelles preuves de l'antiquité de la chronologie et de la civilisation chinoises en traduisant quelques passages d'un ouvrage de Tsoh-Kiéou-Ming, contemporain de Confucius.

Enfin il fait connaître les procédés successifs employés par les Chinois pour reproduire leur écriture : les tablettes en bois, l'invention du pinceau; emploi du papier en 105 de J.-C.; gravure des King sur tables de pierre, sur planches de cuivre; impression de manuscrits sur pierre, en blanc sur fond noir; impression sur planchettes en bois gravées; xylographie.

On peut placer le commencement de l'imprimerie en Chine au xe siècle; mais l'invention de l'imprimerie en types mobiles n'eut lieu qu'au xie siècle, 1041 à 1048 de J.-C. Ainsi il est bien certain qu'on essaya en Chine des

Digitized by Google

types mobiles, 400 ans avant qu'un procédé analogue fût employé en Europe.

Dans ces deux mémoires, Pauthier a eu l'occasion de combattre avec avantage les assertions de M. James Legge, des Missions de Londres, auteur d'une belle édition des livres classiques de la Chine, et qui conteste l'antiquité historique des Chinois en disant que l'année 775 av. J.-C. est la plus ancienne date que l'on puisse dire être déterminée avec certitude, parceque cette date concorde avec une éclipse mentionnée dans le Chî-King et reconnue par le Rév. Chalmers. M. Legge appelle le Chou-King un roman. Pauthier a répondu victorieusement à ses objections.

Nos missionnaires du XVIIIe siècle ne montraient pas autant d'absolutisme que le missionnaire protestant, tout en restant orthodoxes. Voici comment s'exprimait, en 1736, l'un d'entre eux, précisément à l'occasion de la chronologie chinoise [1] : « Je ne pense pas qu'il y ait mal à reculer l'enfance du monde. Car enfin le monde, fût-il quatre fois plus vieux qu'il n'est, fût-il *éternel* à la manière dont saint Thomas croyait qu'il aurait pu l'être, qu'importe, pourvu que l'on ne méconnaisse pas sa véritable origine, et sa dépendance *actuelle* de la main qui l'a formé! »

1. *Lettres d'un Missionnaire à Pékin*, Paris, 1782, p. 80, 82, 3e lettre.

Google

M. A. Sédillot, dans un article de la *Revue Orientale*, juillet 1868, a examiné certains passages du mémoire de Pauthier, à l'occasion surtout de l'astronomie chinoise, et il arrive à cette conclusion que tout ce qui a un caractère scientifique chez les Chinois leur a été importé du dehors, et que ce peuple est incapable de s'élever à la hauteur d'une science spéculative. Nous ne sommes guère préparé à nous mêler à un débat de ce genre. Seulement nous remarquons, dans le mémoire critiqué par M. Sédillot, que Pauthier, tout en présentant les idées de l'historien Pan-Kou sur les connaissances astronomiques des Chinois, a fait quelques réserves à l'occasion des exagérations et de la puérilité de certains passages. Nous pensons, du reste, avec M. Sédillot, que le Chinois est hors d'état, par sa constitution cérébrale actuelle, de s'occuper de sciences exactes. M. Fontanier, consul en Chine, savant très-versé dans la langue chinoise et au courant des mœurs du pays, m'a raconté que des négociants suisses, établis à Pékin, n'avaient jamais pu former un horloger parmi les ouvriers chinois, tellement ils sont réfractaires aux travaux de précision. En mécanique, les chinois n'ont aucune idée de l'économie des forces.

44. *La Chine en* 1868, son ambassade envoyée aux États-Unis et près des puissances européennes pour réviser les traités de 1858; discours inaugural du premier ambassadeur à une *assemblée de New-York*. (Extrait de *l'Annuaire encyclopédique*, tome VIII, 1868.)

Digitized by Google

45. *Dictionnaire étymologique chinois-annamite-latin-français*, 1re livraison, comprenant les dix premiers radicaux, 1867, XIX et 111 pages à 2 col.

Nous voici arrivé à la fin de notre exposé analytique des ouvrages de Pauthier. Essayons de formuler quelques idées d'ensemble sur cette longue vie de travail.

On peut dire que Pauthier a touché à presque toutes les langues orientales. Il a étudié le sanscrit et nous a donné quelques traductions. En persan, il a traduit en vers quelques odes de Hafez. La lecture élémentaire des hiéroglyphes semble lui être familière. Nous ne dirons rien de ses connaissances dans les langues sémitiques; il n'a, du reste, avancé aucune prétention à cet égard. Il s'est borné dans ses livres, qu'il a émaillés fréquemment de caractères orientaux, à faire voir seulement qu'il en connaissait le système graphique. Malgré les preuves qu'il a données de son savoir en sanscrit, il n'ambitionne pas, que je sache, le titre d'indianiste.

C'est donc surtout le chinois qu'il a étudié sous tous les aspects, et dans cet ordre d'études il a rendu de réels services en popularisant, aux points de vue les plus divers, la connaissance de la Chine. En dirigeant la gravure de caractères chinois, entreprise par M. Marcelin Legrand, il a facilité la publication des textes chinois. Toutefois si Pauthier a beaucoup écrit pour nous faire connaître les origines, l'histoire, la philosophie, le pays des Chinois, il n'a pas aidé beaucoup à propager l'étude de la langue.

Digitized by Google

On s'étonne de voir que le chinois ne soit pas étudié autant que les autres langues orientales; mais il me semble que les sinologues ne se sont guère prêtés à la vulgarisation de cet idiome, en publiant des livres élémentaires. C'est toujours la grammaire d'Abel Rémusat qui sert de base aux études. Comme on a dû faire des progrès dans la connaissance de cette langue, il serait bon de nous mettre à même de les apprécier. Et cependant Pauthier, par la tournure de son esprit qui le porte à la généralisation, à l'étude des principes, était parfaitement en état de nous donner des livres d'enseignement. Il devait nous initier à la connaissance des bases fondamentales de la langue chinoise dans une suite à son *Essai sur l'origine et la formation similaire des écritures figuratives chinoise et égyptienne*. Cette suite n'a pas été publiée.

Pauthier avait conçu un magnifique plan de travail, qu'il n'a réalisé en partie que pour la Chine : c'était une histoire de la philosophie orientale, œuvre gigantesque qui exigerait qu'un seul orientaliste réunît en lui le savoir et les aptitudes d'un Abel Rémusat, d'un Munk et d'un Colebrooke. Hélas ! cette trinité n'a pu s'incarner en Pauthier; mais il n'en faut pas moins admirer les vastes proportions de son plan. L'idée qu'il a émise sera réalisée plus tard, en divisant la tâche, trop lourde pour un seul, entre les mains de plusieurs.

Un défaut chez Pauthier, c'est l'éxubérance de son imagination. Mais ici c'est une affaire de tempérament et

Digitized by Google

il n'est pas juste de lui en faire un reproche. Quand il traite un sujet, on rencontre quelquefois de longues digressions touffues qui masquent l'objet principal de son étude. Sa carrière littéraire a été semée de nombreuses polémiques; s'il ne les a pas provoquées, on peut dire qu'il s'est en quelque sorte complu dans les passes d'armes, tant son ardeur est grande. Les coups de boutoir qu'il a donnés à droite et à gauche nous rappellent qu'il était soldat de son premier métier. Du reste ses contradicteurs eux-mêmes ont rendu hommage à la loyauté de son caractère, à la générosité de sa nature.

En résumé, nous voyons en lui un travailleur consciencieux, d'un savoir étendu, varié, grand commentateur, annotateur, très apte aux études philosophiques, pénétrant parfois ses écrits d'un souffle d'enthousiasme et les sillonnant par des éclairs de libre-pensée, savant de haut mérite, sinologue qui fait honneur à la France et à Abel Rémusat, son maître, l'un des plus grands sinologues des temps modernes.

Digitized by Google

SHAKESPEAR.

Shakespear (John), orientaliste anglais, né le 14 août 1774, à Lount, paroisse de Staunton-Harold, dans le comté de Leicester, mort en 1860, appartenait à une famille de cultivateurs de cette contrée. A l'âge de 11 ans il perdit son père qui laissait six enfants nés et un posthume. Sa mère, femme d'une intelligence rare, par son économie attentive, son entente dans la conduite de la ferme qu'ils avaient en location, parvint à élever ses enfants d'une manière convenable. Shakespear, le plus âgé des enfants, n'avait aucune disposition pour la vie et les habitudes du fermier. Sa mère lui permit de suivre l'école de la paroisse, distante de trois milles de leur habitation et où il se rendait chaque jour. Il y apprit à lire, à écrire tant bien que mal, et les premières règles du calcul.

Les instituteurs de cette école ayant donné de bonnes

Digitized by Google

attestations sur son travail, il fut envoyé, par les soins de sa mère, aux leçons d'un meilleur maître qui lui apprit les éléments des mathématiques; un ecclésiastique du voisinage lui apprit le latin et un peu de grec, puis voyant son zèle pour l'étude, il le recommanda au principal propriétaire de sa paroisse. Ce gentilhomme, lord Rawdon, lui acheta quelques livres élémentaires et l'envoya à Londres chercher quelque professeur d'arabe. L'intention du lord était de le mettre à même d'entreprendre une mission dans le nord de l'Afrique ou de le préparer à occuper un consulat dans ces contrées.

A Londres, il rencontra un professeur d'arabe, mais de nom seulement, et qui lui fut peu utile. Au moyen de la grammaire arabe de Richardson, de quelques textes accompagnés d'une traduction latine, et du dictionnaire de Golius, il parvint à une certaine connaissance de l'arabe écrit.

Quand la guerre fut déclarée entre l'Angleterre et la France, à peu près vers l'automne de 1792, lord Rawdon fut nommé au commandement d'une petite armée qui avait été réunie pour se joindre aux royalistes de la Vendée. A cette occasion Shakespear fut attaché au commissariat et désigné pour occuper plus tard une place dans le service public. Mais ce corps militaire n'ayant pris part à aucune action à l'étranger, il ne reçut pas de nomination. De 1796 à 1805, son temps fut peu utilement employé.

Digitized by Google

A cette époque, il entendit parler d'une vacance prochaine dans le professorat oriental au collège militaire. Il fit la connaissance de lord Jeignmouth, du Dr John Gilchrist, Dr Jonathan Scott, Dr Charles Wilkins et de quelques autres orientalistes distingués de cette époque. Il apprit du Dr Gilchrist la prononciation de l'hindoustani et entra pour enseigner cette langue au collége royal militaire, place devenue vacante par la nomination du Dr Jonathan Scott à la chaire orientale, créée par la compagnie des Indes au collége qu'elle venait de fonder pour l'éducation de ses employés civils. La place de Shakespear fut supprimée deux ans après, la compagnie des Indes ayant formé un établissement pour y instruire des ingénieurs et des cadets d'artillerie, et ayant renvoyé ses cadets du collége royal militaire. La compagnie cependant offrit gracieusement à Shakespear la même place dans sa nouvelle institution; il y resta jusqu'en 1830, époque où il demanda et obtint sa retraite.

A son entrée dans le professorat au collége royal militaire, il n'existait aucun livre élémentaire pour les étudiants en hindoustani, sauf quelques ouvrages diffus, très-défectueux et écrits en caractères anglais. Il sentit la nécessité de composer des livres plus concis pour l'usage des étudiants avec les caractères dévanagaris, arabes, persans. Il s'aventura donc à imprimer et à publier la première édition de *Sa Grammaire hindoustanie*, vers 1813, in-4°, tirée à 1,500 exemplaires. Aussitôt

Digitized by Google

après il prépara pour l'impression un volume d'extraits en hindoustani qu'il intitula :

Mountakhabat-i-hindi, tiré à 1,500 exemplaires.

Vers cette époque il négocia, auprès des exécuteurs testamentaires du Dr Carlyle, l'acquisition d'une petite collection de manuscrits arabes parmi lesquels se trouvait un exemplaire du *Nefah-et-Thib*, d'Al-Makkari, relatif à l'histoire littéraire et politique des Arabes d'Espagne. Il fit de cet ouvrage un choix d'extraits qui lui parurent les plus intéressants, les traduisit et les inséra dans l'*Introduction aux Antiquités arabes de l'Espagne*, par James Cavanah Murphy, architecte, et qui parut à Londres en 1816.

Peu après il eut l'occasion de publier une seconde édition de sa grammaire hindoustanie avec des améliorations, tirée à 2,000 exemplaires. En même temps il imprima le 2e volume de ses extraits d'hindoustani, à 1,000 ex.

Ayant par hasard rencontré un exemplaire du dictionnaire hindoustani-anglais du Dr Hunter, et ayant appris que ce savant et consciencieux orientaliste n'avait pas assez vécu pour prendre soin de son ouvrage, il s'appliqua à le réviser, retranchant dans certains cas et ajoutant dans d'autres. Ce fut ainsi qu'il prépara le terrain de la première édition de son *Dictionnaire hindoustani-anglais,* in-4°, tiré à 750 exempl.

En 1820, il en publia une seconde édition très-améliorée et augmentée, tirée à 2,000 ex. En 1824 parut une

Digitized by Google

2e édition de son premier volume d'extraits hindoustanis, tirée à 1,500 exempl. ; en 1825 une 2e édition du second volume, tirée à 1,500 ex.; en 1826, 3e édition de sa grammaire hindoustanie, tirée à 4,000 ex.; 1834, 3e édition de son 1er volume d'Extraits, tirée à 1000 ex; 1838, 3e édition du 2e volume, tirée à 1,500 ex.; 1840, 4e édit. du 1er vol. d'Extraits, à 2000 ex.; 1842, 3e édit. de son Dictionnaire hindoustani-anglais et anglais-hindoustani, notablement augmentée, tirée à 3000 ex.; 1843, 4e édit, de sa Grammaire, à 1,000 ex.

De plus, en 1845, il publia, sur la demande du président de la cour des directeurs de la Compagnie des Indes, *l'Introduction à l'étude de l'hindoustani* in-8°, tirée à 2,000 ex; il fit paraître, cette même année, la 4e édition de son second volume d'*Extraits*, à 1,500 ex.; en 1846, 5e édition de sa Grammaire à laquelle il ajouta une petite grammaire de dekhni, tirée à 1,500 ex.; même année, 8e édition du 1er volume de ses Extraits, tirée à 1,000 ex.; 1849, 4e édition de son dictionnaire hindoustani, in-4°, à 3,000 ex., et en 1855, une 6e édition de sa grammaire, in-8° à 1,500 ex.

Ces trois ouvrages classiques pour l'enseignement de l'hindoustani eurent un grand succès : son *Dictionnaire* quatre éditions, ensemble 8,750 exemplaires; sa *Grammaire* six éditions, 11,500 exempl; et ses Extraits : le 1er volume cinq éditions, le second quatre, en tout 12,500 exemplaires.

Digitized by Google

Outre les ouvrages que nous venons d'énumérer, Shakespear a publié un certain nombre d'articles dans le journal de la Société asiatique de Londres dont il était membre depuis sa fondation. Il n'a obtenu ni recherché de faire partie d'aucune autre société littéraire.

Shakespear a été le fondateur en Europe des études hindoustanies. Il s'est élevé d'une condition bien humble, avec le soutien de sa mère, une noble femme, à une position très-honorable. Il a été le fils d'œuvres qui feront vivre son nom. Jusqu'à son dernier moment il a travaillé, et, il était encore engagé dans une longue entreprise littéraire, quand la mort est venue le prendre dans un âge très-avancé.

Digitized by Google

VULLERS.

Vullers (Jean Auguste), orientaliste allemand, né à Bonn, le 23 octobre 1803, après avoir terminé ses études classiques au gymnase de sa ville natale, commença à étudier la théologie catholique et les langues orientales à l'Université de cette ville, en 1822. Ses maîtres en philosophie furent Windischmann et Brandis ; en théologie, Scholz, Gratz, Seber, Hermes, et Ritter et Freytag pour les langues orientales.

Il quitta l'Université de Bonn en 1827, et, pour se perfectionner dans la connaissance des langues orientales, se rendit à Paris la même année. Pendant trois ans il suivit les cours d'arabe et de persan de Sylvestre de Sacy, celui de syriaque de M. Quatremère, de turc de M. Kiefer, de chinois d'Abel Rémusat.

Après son départ de Paris, il se rendit à l'Université de Halle, où, après un examen très-rigoureux, il fut reçu doc-

Digitized by Google

teur en philosophie, le 12 mai 1830. De cette ville, il arriva à Berlin pour assister au cours de sanscrit du célèbre Bopp, qu'il suivit pendant six mois. De retour à Bonn, il continua l'étude du sanscrit au cours de A. W. Schlegel, et ayant enfin obtenu, le 14 avril 1831, l'autorisation de faire des leçons publiques à l'Université, avec le titre de *Privatim docens*, il y enseigna les langues hébraïque, arabe et persanne.

Le 4 juin 1833, il fut nommé professeur de langues orientales à l'Université de Giessen, où il remplit encore ces fonctions. S'étant proposé de connaître les livres des médecins orientaux, tout en remplissant ses obligations de professeur, il étudia la médecine pendant quatre ans; et la faculté de Giessen, satisfaite d'un mémoire qu'il lui adressa et de ses connaissances médicales, lui offrit le diplôme de docteur en médecine, *honoris causa*, en 1846.

Ses titres honorifiques sont: *Ordinis Hassiaci Philippini pro meritis eques; ordinis Russici sancti Stanislai secundicerius.* Il est membre de la société de Giessen, appelée: *Oberhssische Gesellschaft für Natur und Heilkunde*; de la Société asiatique de Paris et de la Société royale des Antiquaires du Nord à Copenhague.

Voici la liste de ses ouvrages:

1. Harethi Moallaca cum scholiis Zuzenii e codicibus Parisiensibus et Abulolæ carmina duo inedita e codice Petropolitano edidit, latine vertit et commentario instruxit, in 4°, 1827. Bonn.

Digitized by Google

2. Tarafæ moallaca cum Zuzenii scholiis, textum ad fidem codicum Parisiensium diligenter emendatum latine vertit, vitam poetæ accurate exposuit, selectas Reiskii annotationes suis subjunxit indicem arabicum addidit; in-4°. 1829, Bonn.

3. Fragmente über die Religion des Zoroaster aus dem Persischen übersetzt mit einem ausfichrlichen commentar verschen nebst dem Leben des Ferdusi aus Dauletschahs Biographieen der Dichter, mit einem Vorwort von H. Prof. Windischmann. Bonn, 1831 in-8°.

4. Grammaticæ arabicæ elementa et formarum doctrina per tabulas descripta in usum prælectionum scripsit. Bonn, in-1832, 4°.

5. Chrestomathia Schahnamiana in usum scholarum edidit, annotationibus et glossario locupleti instruxit. Bonn. 1833. 8°

6. Mirchondi historia Seldschukidarum persice e codd. mss. Parisino et Berolinensi nunc primum edidit. lectionis varietate instruxit annotationibus criticis et philologicis illustravit. Gissæ, 1838, in-8°.

7. Mirchondi Geschichte der Seldschuken aus dem Persischen zum ersten mal ubersetzt und mit historischen, geographischen und literarischen anmerkungen erläutert, mit einer Geschlechtstafel und einem Sachregister. Giessen, in-1838. 8°.

8. Vitæ poetarum persicorum ex Dauletschahi historia poetarum excerptæ persice et latine edidit. Fasc. I, Hafizi

Digitized by Google

Schirazensis vitam tenens. Gissæ 1839. Fasc. 11. Anvarii vitam tenens. Gissæ 1868, in-8°, Commentario instruxit.

9. Alt-Indische Geburtshülfe aus Susruta's System der medicin übersetzt und erläutert.

10. Institutiones linguæ persicæ cum sanscrita et zendica lingua comparatæ, Gissæ, 1840, et Syntaxis et ars metrica Persarum. Id. 1850, in-8°.

M. Garcin de Tassy a rendu compte de cet ouvrage dans le *Journal asiatique* d'avril 1844, p. 317, et de novembre-décembre 1850, p. 520. Pour faire connaître l'utilité et la portée philologique de l'ouvrage de Vullers, je n'ai rien de mieux à faire que de présenter les points principaux de la critique du savant orientaliste. M. Garcin de Tassy, après avoir parlé des nombreuses grammaires persanes qui existent, fait remarquer qu'aucun des auteurs de grammaires persannes avant Vullers, n'avait essayé de rattacher les règles du persan à celles des idiomes qui représentent la langue primitive dont il est dérivé, c'est-à-dire au sanscrit et au zend ; sous ce point de vue, l'ouvrage de Vullers offre des aperçus intéressants et neufs. Il commence d'abord par comparer l'alphabet persan à celui des langues zende et sanscrite, poursuit cette comparaison dans les noms et les verbes ; il termine la partie étymologique par le classement des particules.

Dans la deuxième partie consacrée à la syntaxe, Vullers fait observer que, jusqu'à lui, on n'avait pas traité de cette partie de la grammaire persanne, à l'exception, toutefois,

Digitized by Google

de Lumsden, mais d'une manière prolixe et défectueuse.

« Ce qui rend, dit M. Garcin de Tassy, un traité de syntaxe persanne difficile à rédiger, c'est que les natifs n'ont pas composé de traités complets de grammaire, comme il en existe pour l'arabe et le sanscrit. Ainsi ce n'est qu'une immense lecture qui peut fournir les moyens de déduire en règles les constructions qu'on rencontre dans les bons auteurs, et qui varient selon les siècles et selon les provinces. Le savant et consciencieux travail de M. Vullers sur la syntaxe persanne est, en ce genre, le plus judicieux qui ait paru jusqu'ici. Il est seulement à regretter que, dans cette deuxième partie, les comparaisons avec le sanscrit n'aient pas été plus fréquentes. Il y avait cependant, il me semble, de bien curieux rapprochements à faire. C'est en effet dans le sanscrit qu'il faut chercher les origines de la syntaxe persanne. Tout ce qui ne peut s'y rapporter est emprunté à la syntaxe arabe, car les auteurs persans ont souvent cherché à imiter les constructions arabes, pour montrer leur habileté dans la langue du Coran, et ils ont ainsi altéré la phraséologie originale. Cela ressort évidemment de l'ouvrage de M. Vullers, qui n'a jamais manqué d'établir ces dernières analogies. »

11. Solemnia semisecularia Universitati litterariæ Borussicæ Rhenanæ, ante decem lustra condita, celebranti, piis votis congratulatur Academiæ Ludovicianæ Giessensis Rector cum senatu. Inest Dauletschahi vita, Poetæ

Digitized by Google

Persici Anvari, a Vullersio edita. Giessæ, 1868, in-8°; VIII-28 et 11 pages.

12. Lexicon persico-latinum etymologicum cum linguis maxime cognatis sanscrita et zendica et pehlevica comparatum e lexicis persice scriptis Borhani-Kâti, Haft-Kulzum et Bâhari agam et persico-turcico Farhangi-Shuûrî confectum adhibitis etiam Castelli, Meninski, Richardson et aliorum operibus et auctoritate scriptorum Persicorum adjunctum. Accedit appendix vocum dialecti antiquioris Zend et Pazend dictæ. Bonn, 1855-1864, in-4° (XI 965 et 1,566 pages).

13. Supplementum Lexici persico-latini continens verborum linguæ persicæ radices e dialectis antiquioribus persicis et linguæ sanscrita et aliis linguis maxime cognatis eratas atque illustratas, scripsit, Bonn; 1867, in-4°, 136 pages.

« Le Dictionnaire de Vullers, dit M. Mohl [1], diffère, sous plusieurs rapports, de tous ses prédécesseurs. Il donne un certain nombre d'étymologies tirées du zend et du sanscrit; il le fait très-sobrement, ce qu'on ne peut qu'approuver, car une étymologie douteuse n'est pas à sa place dans un dictionnaire usuel. Ensuite l'auteur a tiré avec plus de soin des dictionnaires persans originaux tous les sens qu'ils attribuent à un mot, et dans certains cas, il ajoute les définitions que les lexicographes persans

1. rapport de juillet 1864, p. 77, *jour. asiatique.*

Digitized by Google

lui fournissent, et qui servent à préciser les nuances. Il exclut tous les mots arabes; ce système peut parfaitement se défendre au point de vue linguistique; il a l'avantage évident de réduire considérablement l'étendue de l'ouvrage, mais il n'en rend pas plus commode l'usage; car la plupart des littérateurs persans se servent de termes arabes en grand nombre. Du reste, M. Vullers a employé très-utilement la place qu'il a ainsi gagnée, en donnant, à l'appui de l'interprétation des mots, des exemples tirés des auteurs, et en faisant ainsi le commencement d'un *thesaurus*.

« Le grand défaut de nos dictionnaires de langues orientales est qu'ils sont en général des traductions de dictionnaires composés par et pour les savants du pays dans leur propre langue. On ne peut pas faire autrement au commencement d'une étude, et l'on obtient ainsi tout d'un coup des dictionnaires assez complets, et des interprétations dans lesquelles il n'y a pas d'erreurs grossières; mais on n'a ainsi que des *à peu près*. Les auteurs originaux n'avaient d'autre moyen de fixer la signification que par des définitions généralement vagues, ou par des synonymes qui ne rendent jamais la véritable nuance du sens, puisqu'il n'y a pas de synonymes réels. Ce n'est que par l'étude des auteurs et de leurs commentateurs indigènes, s'il y en a, qu'on peut graduellement fixer ces nuances et arriver à l'usage réel des mots; mais cela suppose un nombre de travaux préparatoires, des éditions

Digitized by Google

correctes des auteurs principaux et des existences entières de savants consacrées à ces recherches. On commence à faire ce travail pour l'arabe et le sanscrit, et M. Vullers l'a commencé pour le persan. Il faut lui savoir gré d'être entré dans cette voie et d'avoir fait un ouvrage plus complet et, sur beaucoup de points, plus précis que ceux de ses prédécesseurs. »

J'ajouterai que nos dictionnaires grecs et latins classiques, qui sont parvenus à une si grande perfection, sont d'admirables spécimens, et les orientalistes futurs n'auront qu'à gagner à en suivre le plan dans la composition des dictionnaires orientaux.

Le beau travail de Vullers était bien digne d'être couronné par l'Institut de France, aussi l'Académie des Inscriptions lui accorda-t-elle, en 1867, le prix Volney. Les ouvrages littéraires, historiques et lexicographiques de Vullers sont traités avec un soin scrupuleux. C'est un des orientalistes les plus savants et les plus laborieux de notre époque.

Digitized by Google

WUSTENFELD.

Wüstenfeld (Henri-Ferdinand), orientaliste allemand, né le 31 juillet 1808, à Münden, dans le Hanovre, fréquenta jusqu'à sa dix-septième année le collége de sa ville natale qu'il quitta pour entrer au lycée de Hanovre. Le directeur de cet établissement, Grotefend, le reçut dans sa maison et il vécut avec lui dans les termes d'une vive amitié et dans des relations scientifiques fréquentes jusqu'à la mort de ce professeur, survenue en 1853.

Wüstenfeld étudia la théologie, en 1827, à l'Université de Gœttingue, assista aux lectures exégétiques du célèbre professeur Ewald, sur l'Ancien Testament, et suivit ses leçons sur les langues arabe, persanne, syriaque et sanscrite; dans la suite, il en fit l'objet spécial de ses études.

Afin de se perfectionner dans la connaissance des langues orientales, il se rendit, en 1829, à Berlin, où Wilken et Bopp devinrent ses maîtres. De retour à Gœttingue, un an après, il se lia intimement avec Tych

Digitized by Google

sen. Le 18 février 1831, il fut reçu docteur en philosophie et, comme *Privat-docens*, fit ses lectures sur l'Ancien Testament et les langues sémitiques, principalement sur la langue arabe. A la Faculté de philosophie, il devint assesseur en 1836, secrétaire de la Bibliothèque universitaire en 1838, professeur extraordinaire en 1842, et ordinaire en 1853.

La Société asiatique de Paris, la Société de Copenhague pour les antiquités du Nord, et la Société théologico-historique de Leipzig le nommèrent, en 1846, membre ordinaire. Il fut élu assesseur de la Société royale des sciences à Gœttingue en 1841, en 1856, membre ordinaire, et admis dans la Société orientale *allemande* dès sa fondation.

Les travaux de Wüstenfeld sont considérables, et les textes arabes qu'il a publiés, d'une grande importance. Nous allons suivre tout simplement l'ordre chronologique de ses publications, d'autant plus que nous n'apercevons pas dans la vie si laborieuse de cet orientaliste quelque plan systématique d'études.

1. Dissertatio inauguralis. De studiis Arabum ante Muhammedem, 1831.

2. *Kitab thabakât El-Hoffâdh*. Liber classium virorum qui Korani et traditionum cognitione excelluerunt. Auct. Abu Abdalla Dahabio. P. 1, 2, 3, 1833, in-4o.

3. *Abulfedæ tabulæ quædam geographicæ*; 1835, in-8°.

4. *Specimen El-lobabi sive genealogiarum Arabum*, quas

Digitized by Google

conscriptas ab Abu Sàd Samanense abbreviavit et emendavit Ibn-el-Athir; 1855, in-4°.

5. *Ibn Challikani vitæ illustr. virorum.* Fasc. I-XIII, 1835-1850. — Addimenta et variæ lectiones. Collect. 1, 2, 1837.

6. *Ueber die Quellen des Werkes : Ibn Challik. vitæ illustr. vir.* 1837, in-8°. Ce sont des recherches sur les sources où a puisé Ibn Khallikan pour faire son ouvrage.

7. *Die acadamien der Araber und ihre Lehrer*; 1837, in-8°. Gœttingue; 22 pages de texte arabe autographié et 136 pages. Ce sont des extraits du livre d'Ibn Schohba sur les classes schaféites. Il y est question des colléges célèbres de Bagdad, Nicabour, Damas, Jérusalem et du Caire. Wüstenfeld y donne une foule de notices abrégées sur des professeurs.

8. *Geschichte der Arabischen Aerzte und Naturforscher, nach den Quellen bearbeitet.* Gœttingue, 1840, in-8°, 16 pages de texte arabe autographié, où il donne quelques biographies de médecins d'après Ibn-Abi-Oçaïbiia et Ibn Schohba, plus 167 pages où il fait une sorte d'histoire sommaire des médecins et naturalistes arabes.

9. *Die literatur der Erdbeschreibung bei den Arabern.* — Topographie von Damascus. — Des Abu-Dolef Misar ben el-Mohalhal Bericht uber die Türkischen Horden. — Diese drei Aufsätze finden sich in der « *Zeitschrift für vergleichende Erdkunde.* » Bd. 1, 2; Magdeburg, 1842.

10. *The biographical Dictionary of illustrious men chiefly*

Digitized by Google

at the beginning of Islamism, by Abu Zakaria Iahia Al-Nawawi. Gœttingue, printed for the London society for the publication of oriental texts. 1842-1847, in-8°; 878 pag.

Le titre arabe de ce livre est : *Kitab tahdhib El-asmâ.* Wüstenfeld en avait déjà publié une partie en 1832. Cette édition est faite d'après les manuscrits de Gœttingue et de Leyde. Il y a dans ce livre un chapitre spécial sur Mahomet que devront toujours consulter ceux qui étudient cette grande figure arabe. Nawawi ne parle pas seulement des hommes célèbres comme le titre de l'édition de Wüstenfeld l'indique; mais il consacre aussi aux femmes célèbres une des sections de son livre (*p. 822*).

11. *Ueber das leben und die schriften des scheikh Abu Zakaria Iahia el-Nawawi,* nach handschriftlichen Quellen. Gœttingue, 1849, in 8°; 7[illegible] pages.

Après la publication du texte arabe dont nous venons de parler, Wüstenfeld donna une introduction contenant la vie et la liste des ouvrages de Nawawi. Cet auteur, jurisconsulte et théologien du XIIIe siècle de notre ère, est mort à Bagdad, où il professait les traditions. Il a composé quarante-deux ouvrages très-estimés, comme le prouve le nombre de commentateurs qu'ils ont trouvés. Sa biographie est très-curieuse. C'est l'idéal d'un savant arabe qui, par la sainteté, la simplicité de sa vie, son abnégation personnelle, son travail incessant, son courage, se servait de sa grande influence pour défendre les droits des sujets contre les empiétements et la rapacité

Digitized by Google

des princes de son temps. Son tombeau est encore aujourd'hui vénéré comme celui d'un saint[1].

12. *Macrizi's Geschichte der Copten* mit Uebersetzung und Anmerkungen. Gœttingen, 1845, in-4°; 142 et 70 pages (Histoire des Coptes).

C'est un extrait du grand ouvrage de Macrizi sur l'Égypte publié en arabe et en allemand. « M. Wetzer, à Fribourg, avait déjà fait paraître, il y a quelques années, une grande partie des chapitres de Makrizi qui se rapportent aux Coptes. Wüstenfeld y a ajouté quelques nouveaux extraits, qui complètent le sujet, et a publié le tout, à l'aide des manuscrits de Gotha et de Vienne. C'est une histoire fort naïve des persécutions des chrétiens en Égypte, de la destruction de leurs églises et de leurs monastères, et de la conversion violente des Coptes à l'islamisme[2]. »

13. *Macrizi's Beschreibung der Hospitäler in el-Cahira.* (Description des hôpitaux du Caire d'après Macrizi); insérée dans « *Janus*, » zeitschrift für Geschichte und Literatur der Medicin. Bd. I. Breslau, 1846.

14. *Stammtafel der Familie Banu Asâkir* (Table généalogique de la famille des Benou-Acâkir). Insérée dans les *Orientalia* edentibus Weijers, Roorda et Juynboll. Lug. Bat., vol. 2, 1846.

1. *Voyez* Rapport de M. J. Mohl, *Journ. Asiat.*, août 1851, p. 127.
2. *Voyez* Rapport de M. J. Mohl à la Société asiatique, 1846, p. 13, du tirage à part.

Digitized by Google

15. *Jacut's Moschtarik*, das ist : Lexicon geographischer Homonyme, 1846. Gœttingen, in-8°; 63 pages d'introduction et de notes, et 475 de texte. — C'est un dictionnaire d'homonymes géographiques. Toutes les localités portant le même nom se trouvent réunies dans un seul article et différenciées par les détails de position, etc., que donne l'auteur. C'est Iacout lui-même, grand voyageur et savant du XIIIe siècle[1], qui a extrait ce livre de son grand dictionnaire de géographie. Wüstenfeld s'est servi de deux manuscrits, l'un de Vienne, l'autre de Leyde qui différaient notablement entre eux. Il a fondu en quelque sorte les deux rédactions, et au moyen de signes typographiques qui ne sont pas toujours bien clairs, il indique au lecteur la nature et l'origine des additions. Les orientalistes qui ont eu à s'occuper de l'histoire et de la géographie de l'Orient ont dû être souvent embarrassés par la fréquence de ces homonymies : le *Moschtarik* de Wüstenfeld rend un réel service aux travailleurs.

16. *El-Macrizi's Abhandlung über die in Ægypten eingewanderten Arab. Stämme*, 1847.

17. *J.-J. Reiskii primæ lineæ historiæ regnorum arabicorum, et rerum ab arabibus medio inter Christum et Muhammedem tempore gestarum*, cum tabulis genealogicis e libro manuscripto edidit F. Wüstenfeld. Gœttingen, 1847, in-8° (XVI et 274 pages).

1. Voy. ce que M. J. Mohl dit de ce géographe et de l'édition du Moschtarick, rapport à la Société asiatique de 1848.

Digitized by Google

L'illustre Reiske avait composé, il y a plus d'un siècle, un ouvrage sur l'histoire ancienne des Arabes qu'il n'eut pas le temps de publier, et qui, après sa mort, passait pour perdu. Wüstenfeld découvrit dans la Bibliothèque de Gœttingue une copie de l'ouvrage même de Reiske et le publia par piété pour la mémoire de l'auteur, en y ajoutant de nombreuses additions [1].

18. *Zakaria-ben-Muhammed-ben-Mahmud-el-Cazwini's kosmographie.* Gœttingen, 1848-1849, in-8°. 2 vol., 452 et 418 pages [2].

Le texte arabe seul a été publié avec les encouragements de la Société orientale allemande. Cette cosmographie de Cazwini comprend deux ouvrages : 1° *Kitâb adjâib El-Makhloukât,* ou *Livre des Merveilles de la création;* 2° *Kitab athâr el-Belâd,* ou *Livre des Monuments des pays.* Wüstenfeld pense que ces deux ouvrages n'en faisaient qu'un seul pour l'auteur. Cazwini est un compilateur dans le genre de Pline et des Encyclopédistes du moyen âge, réunissant dans un cadre méthodique les observations et les opinions d'une quantité d'auteurs. Son *Livre des Merveilles de la création* est extrêmement curieux en ce qu'il nous donne une masse de renseignements sur

1. Voy. le Rapport de 1848, fait à la Société asiatique par M. J. Mohl, p. 12 du tirage à part, et où l'on trouvera d'autres détails sur cet ouvrage.

2. Conf. Rapport de M. J. Mohl, 1849.

Digitized by Google

les théories et les observations des Arabes dans toutes les parties des sciences naturelles. Les fables mêmes qu'il a adoptées ne sont pas sans intérêt pour le naturaliste, qui y cherche la trace d'un fait vrai, mais mal observé, et pour l'historien, qui y trouve la preuve de la transmission des erreurs populaires de peuple à peuple. Cazwini parle d'abord du ciel, des sphères célestes, des anges qui les peuplent, des astres et de leur influence, ensuite il passe à la terre; traite des éléments et des phénomènes qu'ils produisent, de la configuration du globe, de la formation des montagnes et des fleuves, enfin, de tous les êtres qui vivent sur la terre, dans l'eau et dans l'air. C'est un mélange de théories *et d'observations*, de fables et de faits historiques qui nous donne une idée suffisante de l'état des connaissances des Arabes au XIIIe siècle de notre ère, et dont les historiens et les naturalistes tireront un grand parti pour leurs études spéciales. La section de l'ouvrage intitulée : *Les Monuments des pays*, forme la partie géographique proprement dite du célèbre livre de Cazwini.

19. *Ibn Coteibah's Handbuch der Geschichte.* Gœttingue, 1850, in-8°; 366 pages. Texte arabe lithographié par Wüstenfeld [1].

Ce *manuel d'histoire générale* a été souvent mis à con-

1. Voy. Rapport de M. J. Mohl, 1851. *Journ. Asiat.* t. I, p. 126.

tribution pour l'histoire des Arabes avant l'islamisme, mais il n'avait jamais été publié en entier. C'est un des premiers essais d'histoire générale que les Arabes paraissent avoir fait, et la partie de l'ouvrage qui se rapporte aux peuples étrangers est extrêmement maigre. La méthode de Coteiba, quoique très-imparfaite, est originale, et l'on voit aisément que de son temps les Arabes n'avaient pas encore adopté une forme définitive pour leurs compositions historiques; on trouve dans son ouvrage une foule de faits curieux qu'on ne s'attend point à rencontrer dans une histoire générale, mais qui ne manquent pas d'intérêt pour nous, ordinairement pour des raisons auxquelles l'auteur n'avait point pensé. Wüstenfeld a suivi, en général, le manuscrit de Vienne, le meilleur et le plus complet de ceux qui se trouvent dans les bibliothèques de l'Europe, et il a complété son édition par une table de noms historiques et géographiques. Coteiba était cadi dans une petite ville en Perse, et est mort professeur à Bagdad, vers la fin du IIIe siècle de l'hégire. C'est peut-être un peu hasardé de dire, avec M. Mohl, que c'est un manuel d'histoire générale. Le titre arabe est *Livre des Connaissances*. L'auteur y parle de la création, des prophètes; de la généalogie des tribus arabes; de Mahomet, des Mohadjers; des compagnons célèbres du prophète; des khalifes Omeyades jusqu'à Elmostain billah; des Tabis, des lecteurs du Coran; des rhapsodes, des grammairiens; des mosquées célèbres; de l'Arabie de la Ch-

dée, de la Syrie, du Hedjàz, des conquêtes des musulmans, du paganisme arabe, des guerres des tribus, des rois de Perse, etc.

20. *Muhammed ben Habib, ueber die Gleichheit und Verschiedenheit der arabischen Stammenamen.* Gœttingue, 1850, in-8° (VIII et 52 pages). Texte arabe imprimé.

Ce livre, composé par Mohammed Ibn Habib, grammairien de Bagdad du IXe siècle de notre ère, traite de la ressemblance et de la différence entre les noms des tribus arabes; il se trouvait en manuscrit à la Bibliothèque de Leyde et Wüstenfeld l'a publié comme pièce justificative pour ses tables généalogiques des Arabes. Il y a ajouté une table de noms, mais sans y joindre de notes ni de traduction, du reste, ce petit livre est un des textes arabes qui en ont le moins besoin.

« On connaît, dit M. J. Mohl [1], l'importance de la généalogie des tribus et des familles pour l'ancienne histoire des Arabes. C'est le seul fil qui rattache les traditions conservées dans le désert, et qui n'ont été fixées par l'écriture que plusieurs siècles après Mahomet. L'identité ou la ressemblance des noms de tribus et de familles tendait naturellement à introduire la confusion dans la chronologie arabe, et plusieurs écrivains musulmans, comme Mohammed ben Habib, se sont occupés de remé-

1. Rapport de 1851, J. Asiat. p. 126.

Digitized by Google

dier à cet inconvénient, en fixant l'orthographe de ces noms. »

21. *Genealogische Tabellen der Arabischen Stämme und Familien.* 1852, in-fol. und Register dazu, 1853, in-8°. (XIII et 176 pages). Gœttingue. —

Les n°s 21,22 se rapportent aux généalogies des Arabes avant Mahomet[1]. Ibn Doreid, poëte et philologue du IIIe siècle de l'hégire, composa sur la généalogie des tribus et des hommes célèbres, et sur l'étymologie de leurs noms, un ouvrage dans lequel il fit entrer une foule de renseignements historiques et biographiques. Wüstenfeld a publié le texte de cet ouvrage; mais ne le trouvant ni assez complet, ni assez systématique, il a complété lui-même, d'après une douzaine d'ouvrages arabes, des tableaux généalogiques qu'il a fait suivre de tables alphabétiques relatives aux tribus ismaéliques et yéménites, et dans lesquels il donne, sous chaque nom, des détails plus ou moins amples sur les personnages, et des renseignements historiques sur les tribus arabes et leurs migrations.

22 *Vergleichungs. Tabellen der Muhammed und Christl. Zeitrechung.* 1854.

23. *Ibn Doreid's genealogisch-Etymologisches Handbuch.* 1854.

1. V. Rapport de M. J. Mohl, juillet 1855, p. 18, 19.

Digitized by Google

24. *Das Leben Muhammed's* nach Muhammed Ibn Ishak, bearbeiteit von Abd el-Malik ibn Hischam [1]. Gottingue, 1857-1860, in-8°, 2. vol.

Texte; notes; et introduction.

Ibn Ishak, célèbre traditioniste, avait composé une *vie de Mahomet,* que Ibn Hischam a refondue. C'est cet ouvrage dont Wüstenfeld a publié le texte d'après les manuscrits des bibliothèques d'Allemagne. Composé dans la première moitié du IIe siècle de l'Hégire, ce livre nous donne quelques-uns des résultats les plus authentiques de l'immense enquête historique qui a suivi la mort de Mahomet. Les Arabes, en procédant à cette enquête, se sont attachés au seul principe vrai en pareille matière : ils ont essayé de remonter pour chaque fait, si insignifiant qu'il fût, aux paroles mêmes dont s'est servi le témoin oculaire, qui est le seul qui puisse avoir de l'autorité.

Wüstenfeld a réuni, dans les prolégomènes de son édition, les témoignages pour et contre la véracité d'Ibn Ishak; c'est une longue et curieuse dissertation critique. Le texte est accompagné de nombreuses variantes. La traduction de ce texte important a été faite par M. G. Weil [2].

25. *Die Chroniken der Stadt Mekka*. Textes arabes, publiés pour la Société orientale allemande; 4 vol. in-8° 1857-1861. Leipzig.

1. Voy. dans les Rapports M. J. Mohl, J. Asiat. juillet 1858, 1859 et 1861, des considérations très-intéressantes sur ce livre.
2. Voy. *Hist. des Orientalistes,* tome Ier p. 45.

Digitized by Google

Cette collection de chroniques de la ville de la Mecque comprend les ouvrages de cinq historiens. Le vol. III, qui a paru le premier, renferme l'histoire de la Mecque et de son temple par Cotbeddin, écrivain du XVIe siècle de notre ère, qui passa une grande partie de sa vie à la Mecque comme professeur dans plusieurs colléges. Leipzig, 1857, in-8°, XVI et 480 pages.

Le premier volume contient l'histoire et la description de cette ville par El-Azraki et son fils, écrivains du IXe siècle de notre ère. Ces écrivains n'ont été que les continuateurs d'autres membres de leur famille; cette chronique est l'ouvrage de plusieurs générations de ces Azraki qui remontent à Mahomet.

Cette édition de la tradition n'existe plus, mais elle fut reprise par Ishak al-Khouzaï et continuée par son neveu, c'est celle que Wüstenfeld a publiée. Leipzig, 1858, in-8°; XXIX et 518 pages.

Le second volume, avec des extraits des historiens El-Fakihi, et Ibn Dhuheira, avec des tables de matières pour les trois volumes, a paru à Leipzig, 1859, 8°, XXIII et 391 pages.

Le quatrième volume contient la traduction des textes antérieurement publiés. 1861, Leipzig, in-8°.

La publication de textes se rapportant aux villes orientales qui ont joué un grand rôle est une bonne fortune pour l'historien.

26. *Geschichte der Stadt Medina im Auszuge aus dem*

Digitized by Google

arabischen des Samhudi. Gœttingue, 1860, in-4°, 162 pages.

L'histoire de Médine devait naturellement suivre celle de la Mecque. Wüstenfeld a donné une analyse et des extraits d'une histoire de cette ville par Samhoudi, auteur égyptien du xve siècle, qui a composé un ouvrage très détaillé sur Médine pour intéresser le monde musulman à la reconstruction de la grande mosquée de cette ville, qui avait été détruite par un incendie.

27. *Die von Medina auslanfenden Hauptstrassen.* 1862.

28. *Die älteste Aegyptische Geschichte nach den Zauber und Wunder erzahlungen der Araber.* Inséré dans : *Orient und Occident*, 1860, — Traduit dans la *Revue Germanique*, Vol. 16, 1861.

29. *Jacut's Reisen*, aus seinem geograph. Worterbuch beschrieben. Dans le Zeitschrift der Deutschen Morg. Gesellsch. Bd. 18. 1864.

Wüstenfeld donne une vie détaillée de ce géographe, et fait connaître le nombre de pays qu'il a visités personnellement.

30. *Der Reisende Jacut als Schriftseller und Gelchrter.* Inséré dans « Gottingischen Nachrichten. » 1865.

31. *Jacut's géographisches Worterbuch* [1]. Bd. 1 à 4; 1866, 1869.

Wüstenfeld a publié une édition du texte arabe com-

1. Voy. Rapport de M. Mohl, juillet 1866, pour la première moitié du volume.

Digitized by Google

plet du grand dictionnaire géographique de Iacout dont on ne connaissait que des fragments, d'après les manuscrits de Berlin, Saint-Pétersbourg et Paris. C'est la société orientale allemande qui s'est chargée de cette impression. Iacout est le premier qui ait embrassé le monde entier, tel qu'il était connu des Arabes.

En outre, Wüstenfeld a publié quelques petits traités et des mélanges littéraires dans les deux Revues : « Zeitschrift für die kunde des Morgenlandes » et Zeitschrift der Deut. Morgenl. Gessellschaft.

Cette liste des œuvres de Wüstenfeld nous fait voir en lui un des orientalistes les plus laborieux de l'Europe. Il a déployé une grande science et une activité infatigable dans la publication des textes de Cazwini, Iacout, Ibn Hicham, Cotbeddin, Ibn Khallikan etc. L'étude d'un seul de ces ouvrages aurait presque rempli la carrière d'un savant. Il a fait preuve d'une grande variété de connaissances. Toutefois, il est à regretter qu'il n'ait pas accompagné d'une traduction la plupart de ces textes. Mais on voit que son bût est, avant tout, de mettre entre les mains des travailleurs le plus de textes possible dans l'intérêt de l'histoire et des sciences. Wüstenfeld occupe dans l'histoire de l'orientalisme du XIXe siècle une place importante par son labeur opiniâtre et sa forte érudition.

FIN DU TOME SECOND

Poissy. — Typ. Arbieu, Lejay et Cie.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DU SECOND VOLUME.

PRÉFACE..... I à VIII
BELIN..... 1
BÉRÉSINE..... 15
BRESNIER..... 24
CLÉMENT-MULLET..... 31
DOZY..... 41
EASTWICK..... 66
FLEISCHER..... 74
FLUGEL..... 91
JUYNBOLL..... 101
MAX. MULLER..... 107
MUNK..... 192
PAUTHIER..... 243
SHAKESPEAR..... 259
VULLERS..... 265
WUSTENFELD..... 273

Digitized by Google

CORRECTIONS.

Page 9, ligne 16, lisez musulmans.
— 13, — 3, ajoutez 1869 après 1868.
— 13, — 7, au lieu de 31, lisez 27, et après 1869, ajoutez : 35 pages.
— 18, — 6, lisez dialectes.
— 24, — 22, lisez aspects.
— 35, — 26, mettez , après Égypte.
— 68, — 6, lisez major.
— 72, — 4, — Hafiz-ud-din.
— 156, — 27, — rivière.
— 170, — 25, — douter.
— 180, — 12, — de au lieu de des.
— 188, — 8, — a au lieu de à.
— 194, — 18, — de critique au lieu de critiques.
— 198, — 19, — l'article Aristote.
— 203, — 11, — volume.
— 252, — 17, — parlants.

ADDITIONS.

Notice Belin

Ajoutez à ses travaux :

28. *Des capitulations et des traités de la France en Orient* Extrait du Contemporain, revue d'écononmie chrétienne, 1869). Paris, 1870, 138 pages.

Notice Clément-Mullet.

Ce digne et regrettable savant est mort le 29 décembre 1869.

Le *Journal asiatique* de janvier-février 1870 contient son dernier ouvrage.

Etudes sur les noms arabes de diverses familles de végétaux, 155 pag.

Digitized by Google

Notice Dozy.

Cet orientaliste prépare, pour l'impression, un volume assez considérable qui contiendra des remarques critiques sur le texte d'El-Makkari. Le travail de M. Fleischer, sur notre publication, l'a décidé à entreprendre le sien. Mais il attendra la publication du dernier fascicule du savant de Leipzig.

Notice Flugel.

A ajouter à ses ouvrages ce qu'il a publié dans le *Journal asiatique allemand* (Zeit. d. Deut. M. G.) :

1. Ueber die Bedeutung des Ausdruckes : fi hodoud Es-sena. — Bd. V, p. 60-79, 1851.

2. Ueber arabische u. persische vorzügl. in der Mistik, Cabbala u. in philosophischen Wissenschaften vorkommende Wortabkürzungen u. die geheime Beteutung der Buchstaben insbesondere. — Bd. VII, p. 87-91, 1853.

3. Ueber d. Nersgattung Mawâlijâ. — Bd. VII, p. 365-72, 1853.

4. Zur Literatur der Araber im 11. Jahrh. der Flucht. — Bd. IX, p. 224, 1855.

5. Eigenthümlich zusammengesetzte Unterschriften muhammedanischer Manuscripte. — Bd. IX, p. 357-67, 1855.

6. Zur Frage über die ältesten Ueberset zungen indischer u. persischer medic. Werke ins Arabische. — Bd. XI, p. 148 u. 325, 1857.

7. Ueber Inhalt u. Verfasser d. arab. Encyklopädie : Resâïl Akhouân Es-safa. Nebst. Andeutungen über die Einrichtungen des Bundes der Verbrüderten. — Bd. XIII, p. 1, 1859.

8. Einige bisher wenig oder gar nicht bekannte turkische u. arabische Hanaschriften. — Bd. XIV, p. 527, 1860.

Digitized by Google

9. Einige geographische u. ethnogr.. Handschriften der Refaija auf d. Univ-Bibliothek zu Leipzig. — Bd. XVI, p. 654, 1862.

10. Zwei Reisewerke der Refaija auf der Univ-Bibliothek zu Leipzig. — Bd. XVIII, p. 523, 1864.

11. Scharani .. s. Werk über die Muhammed. Glaubenslehre. — Bd. XX, p. 1, 1866.

12. Nachtrag zu der Abhdlg. « Scharani und sein Werk über die Muham. Glaubenslehre — Bd. XXI, p. 271, 1867.

13. Zur Frage über die Romane u. Erzählungen d. muhammedanischen Volkerschaften. — Bd. XXII, p. 731, 1868.

Notice Max. Muller.

Le journal « Trubner's American and Oriental literary record, » contient (avril 1870) un article de cet orientaliste sur le *Pand-Namah*, publié par la Society for making researches into the zoroastrian Religion.

Notice Wustenfeld.

Ueber Haschim u. Abd-el-Muttalib die Vorfahren Muhammad's u. über d. Ursprung des Familienhasses zwischen den Abbasiden und Omajaden (*Jour. asiat. allemand*). — Bd. VII, p. 28-36, 1853.

Uber das Kitab al-Tabakat al-Kabir vom Sekretair der Wakidi. — Id. Bd. IV, 487-97, 1850.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3 2044 012 431 6

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413

WIDENER
WIDENER
JUN 30 1997
SEP 10 1997
CANCELLED
BOOK DUE

WIDENER
MAY 12 2003
CANCELLED
BOOK DUE

WIDENER
FEB 10 2004
CANCELLED
BOOK DUE

Digitized by Google

Digitized by Google